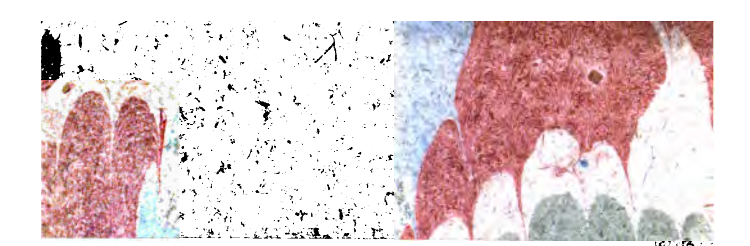
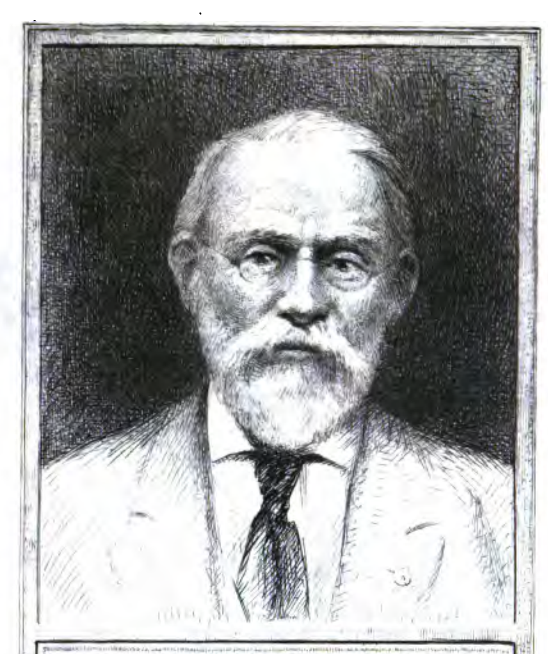




CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant ;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta ;
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME TREIZIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVIII.
AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

Essai sur cette Question, *Devons-nous cacher nos défauts à nos amis, dissimuler les leurs, les tolérer, ou les corriger ?* *

SECONDE PARTIE.

L'Examen que nous avons fait de cette question recevra peut-être un nouveau jour & une nouvelle force par l'examen de la seconde, à laquelle il conduit

* La premiére partie de cet Essai est dans le volume précédent.

naturellement : Il s'agit de savoir quelle conduite nous devons tenir à l'égard des défauts de nos amis ; s'il faut les dissimuler, les tolérer ou les corriger ?

Si l'amitié ressembloit parfaitement à l'amour, il seroit bien inutile de traiter cette question. L'amour ne voit aucun défaut dans l'objet aimé ; souvent même il ne se plaint que de sa vertu, & presque toûjours il estime comme des vertus, des choses qui sont de véritables foiblesses.

On apelle l'amitié sœur de l'amour, quoiqu'ils ne se ressemblent point en bien des choses ; l'un faisant gloire de plusieurs sentimens & qualités, qui sont des vices dans l'autre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'amitié n'est point aussi aveugle & indulgente que l'amour ; soit qu'elle ait moins de fougue & d'emportement, soit qu'elle ait plus d'intérêt à tout examiner, soit qu'elle ait pour but une autre sorte de satisfaction que celle où l'amour aspire.

Cette réflexion ne tend pas à dire que l'amitié ne nous prévienne point en faveur de nos amis : seulement elle nous prévient moins fortement, & laisse plus de liberté à notre esprit. Aussi ne sauroit-on aporter trop d'atten-

tention & dans le choix & dans le commerce d'un ami.

Il est très naturel que l'amitié nous donne des préventions favorables. Un ami est un autre nous-mêmes; & tout objet considéré sous ce point de vue causera toujours les plus flatteuses illusions.

Qu'on ne s'en défende point, cette illusion de l'amour propre se trouve être la plus légitime & la plus heureuse de toutes. C'est un de ces cas où l'erreur est préférable à la vérité.

D'ailleurs, ce qui nous fait trouver bien des défauts dans les personnes qui nous sont indifférentes, c'est souvent le peu de connoissance que nous avons du fond de leur caractére, & la précipitation de nos jugemens.

Ces deux inconvéniens ne se rencontrent guéres dans le commerce de l'amitié. Nous jugeons plus équitablement nos vrais & intimes amis, parce que nous les jugeons par connoissance de cause, & sur-tout sans aucun dessein de les trouver coupables. D'où il résulte que réellement nous voyons en eux moins de défauts, & que nous sommes très portés à excuser & exténuer ceux que nous leur découvrons.

Par cette double opération de l'équité du jugement unie à la bonté du cœur, se forme nôtre propre tranquillité & celle de nos amis sur le compte de leurs défauts. Les uns disparoissent, les autres ne sont vûs qu'en petit & de profil.

En effet, si la charité Evangélique couvre un grand nombre de péchés, c'est-à-dire, nous dispose à tolérer & pardonner en tous nos prochains quels qu'ils soient, plusieurs foiblesses qu'ils ont; une amitié réelle, qui n'est autre chose que cette charité Evangélique singuliérement apliquée à telle ou telle personne avec un plus grand degré de force, produira à plus forte raison le même effet.

Elle le produira d'autant mieux, que dans ce cas la charité sympathise très bien avec l'une des meilleures opérations de l'amour que nous avons pour nous-mêmes; amour qui cherche à se complaire dans ses choix, & y attache le plus de perfection qu'il est possible.

D'autant mieux encore, que la modestie de nos amis dans la découverte qu'ils nous font de leurs défauts, comme nous l'avons supofé, en efface tout le ridicule & attendrit nôtre cœur. Cet heureux concours de la modestie

en eux & de la charité en nous, jette ſur les taches qu'ils nous montrent un vernis qui ſoulage la vûe en éclairant l'objet & lui ôtant une partie de ſa noirceur.

La modeſtie de leurs aveux forme les ombres dans le tableau de leur caractére: Nôtre charité, c'eſt l'œil qui contemple ce tableau, & qui en admire mieux le coloris à la faveur des ombres qui y ſont ménagées.

Et comment la modeſtie qui reléve ſi bien l'éclat des vertus en paroiſſant les ignorer, ne diminueroit-elle pas auſſi la laideur des défauts en les avoüant?

Il ſe préſente ici une réflexion qui n'eſt peut-être pas immédiatement liée à nôtre ſujet, mais qu'on ne peut ſe réſoudre à ſuprimer.

C'eſt que nôtre amitié dans ce monde, quoique ſujette à s'altérer par erreur ou par caprice, quoique bornée par l'imperfection de nôtre nature, arrêtée dans ſes vuës par mille obſtacles, fatiguée par un grand nombre de beſoins réciproques, reſſerrée enfin par d'autres rélations & d'autres devoirs; c'eſt, dis-je, qu'une telle amitié, étant néantmoins une ſource de charmes & de douceurs dans la vie hu-

maine, peut aider nôtre esprit à concevoir ce que sera l'amitié dans une autre vie.

Dans l'état à venir, les deux principes de la droiture du jugement & de la charité du cœur auront acquis toute l'étendue & toute la force dont ils sont susceptibles : Et au lieu de s'exercer comme ils font aujourd'hui à tolérer des défauts, à soulager des besoins, à remplir d'autres devoirs ; au lieu d'être sujets à la méprise & à l'inconstance, au lieu de rencontrer des traverses, ils déployeront toute leur activité en faveur de cette même amitié qu'ils n'ont fait qu'ébaucher dans ce monde. Et sans doute qu'alors nôtre amitié sera parfaite, en proportion de la perfection que nôtre nature aura acquise.

Mais vû l'état présent des choses, nous avons bien des attentions à faire sur le sujet de la tolérance dans l'amitié. Elle a ses limites qu'il ne faut point franchir ; elle a aussi une carriére assez vaste où elle doit s'exercer. Et il y auroit sans doute plus de mal à demeurer en deça des bornes qu'à les passer. Quoi qu'il en soit, il est bon de fixer le devoir au point précis où il doit se tenir ; précision qui demande un peu de détail.

C'est ici le lieu de faire une remarque générale

rale & très importante ſur cette matiére. C'eſt qu'un défaut capital dans l'amitié eſt la trop grande attention à épier & rechercher ſcrupuleuſement les défauts de ſes amis. Peut-être ſe trouve-t-il des gens qui voulant à tout prix avoir le mérite du ſuport, ſe plaiſent à faire ces dangereuſes découvertes.

Ce mérite-là n'eſt pas différent de celui d'un Chirurgien qui aimeroit à trouver des playes pour avoir la gloire de les guérir.

On peut conjecturer que ceux qui ont une ſi mauvaiſe curioſité, jointe au fâcheux talent de la pénétration à cet égard, ne feront guéres diſpoſés à la tolérance ; que leur témérité altérera leurs ſentimens, indiſpoſera leurs amis, engendrera les ſoupçons réciproques ; & qu'ainſi ils ſeront les dupes de leur ingénieuſe & ſubtile clairvoyance.

Ne ſeroit-il pas incomparablement plus avantageux d'exercer ce qu'on a de ſagacité à remarquer le mérite de ſes amis, à découvrir les ſervices cachés qu'ils nous rendent, & à recueillir tous les traits de leur affection envers nous ?

Venons maintenant au détail qu'exige cette matiére ; & afin de bien éclaircir le devoir de la tolérance en amitié, ſervons nous ici de la

même

même distinction que nous avons établie entre les défauts qui en sont l'objet. Mais au lieu de les considérer en nous-mêmes pour savoir s'il nous convient de les cacher, considérons-les en autrui pour savoir s'il faut les tolérer. Cette seconde perspective est plus saillante; elle fatiguera moins nôtre attention, en ce qu'elle coutera moins à nôtre amour propre.

La premiére classe des défauts est celle des vices grossiers qui se divisent en deux espéces.

Les vices grossiers qui sont accompagnés de bassesse d'ame & d'une entiére dépravation de moeurs, sont pour nous une raison suffisante d'éviter toute liaison avec ceux qui les ont; à moins que nous ne puissions nous promettre avec quelque certitude que nous les engagerons à se corriger.

Mais si nôtre liaison avec eux se trouve toute formée, & qu'ils viennent à contracter des vices de cette nature, nous ne serons autorisés à la rupture qu'après nous être bien assurés qu'ils sont en effet dans ce cas-là, que ces vices sont absolument insociables, qu'ils partent d'un coeur mauvais & dépravé; & qu'après avoir fait nos efforts pour les corriger, sans qu'il nous reste aucune espérance de succès.

Je dis qu'alors nous serons autorisés, on devroit peut-être dire forcés, de rompre avec eux, parce que l'amitié étant un commerce fondé sur l'estime réciproque, & un commerce libre où chacun doit mettre du sien, elle périt d'elle-même dès que l'un des amis se rend incapable d'en remplir les fonctions & indigne de toute estime. Il préfére son vice à nôtre amitié, & nous dégage par cette préférence.

Une continuation de commerce de nôtre part n'auroit que les apparences de l'amitié sans en avoir le fonds, & seroit une sorte d'hypocrisie.

Il en résulteroit un autre mal; nôtre ami vicieux se croiroit plus autorisé, il s'affermiroit avec plus de hardiesse dans ses déréglemens, tant qu'ils ne lui couteroient point la perte de ses amis. On produira peut-être un effet opposé en l'abandonnant: Bien des gens sont plus sensibles à ce malheur qu'à tout autre; le désir de recouvrer des amis est souvent un principe d'amendement.

D'ailleurs, il y va de nôtre réputation d'être unis par des liens d'estime, d'affection, de confiance & de secours mutuels avec des personnes qui sont décriées par les déréglemens de leur conduite, & par la malignité de leur caractére.

Il

Il peut arriver aussi que cette différence essentielle de leurs sentimens aux nôtres produise entr'eux & nous de l'antipathie, & bientôt de l'aversion. Ils seront aussi disposés à s'éloigner de nous par l'embarras de soutenir la vue & les reproches directs ou tacites d'un homme vertueux, que nous le sommes à détester la dépravation de leurs moeurs.

Il y auroit aussi du danger pour nôtre vertu à tolérer dans nos amis de pareils défauts & à conserver leur commerce. Il leur sera peut être plus facile de nous corrompre, qu'il ne nous l'a été de les corriger.

Ajoutons néantmoins ici que nôtre amitié pour eux doit toûjours expirer avec modestie & sans éclat, qu'elle doit se ressentir de ce qu'elle a été, qu'elle doit taire les tristes découvertes qu'elle a faites, n'en prendre jamais avantage contre ceux qu'elle abandonne, se retirer insensiblement & par degrés, de peur qu'une rupture trop subite n'excite l'attention & n'occasionne les gloses malignes du Public; qu'il faut être constamment disposé à remplir les devoirs de la bienveillance envers un ancien ami; qu'enfin on ne doit point se refuser à une réunion entiére, au cas que cet ami re-

vienne

vienne auſſi de ſes vices & paroiſſe déſirer nôtre retour.

Tel eſt en effet le propre de l'amitié, qu'elle a des devoirs à remplir, même quand l'union a ceſſé; comme elle en a auſſi inconteſtablement après la mort de nôtre ami.

Vous devez un ſi grand reſpect à l'amitié, que la qualité même de concurrent ou d'ennemi dans un homme qui a été votre ami, ne ſauroit vous autoriſer à trahir les confidences qu'il vous a faites.

Si les anciens avoient compris l'amitié de cette maniére, ils n'auroient jamais avancé cette fauſſe & dangereuſe maxime, de vivre avec ſes amis comme avec des gens qui peuvent devenir un *jour nos* ennemis.

Pour ce qui eſt des défauts groſſiers de nos amis, qui ne partent point d'un mauvais cœur, mais qui viennent de quelques foibleſſes dont ils ſont affligés eux-mêmes; nous ne penſons pas qu'on doive rompre avec eux pour de tels défauts. Ils n'empêchent pas que nous ne puiſſions toujours compter ſur la réalité de leur affection & la durée de leur attachement.

Leur état doit plutôt intéreſſer nôtre compaſſion & animer nôtre zéle en leur faveur, ſoit

ſoit pour les aider à vaincre leur panchant, ſoit pour prévenir les dangereux effets qu'il pourroit avoir, ſoit pour y remédier par nos ſoins quand le mal eſt arrivé, ſoit pour étendre à propos le voile qui intercepte les malins regards des autres hommes, ſoit pour plaider dans l'occaſion la cauſe de nos amis en adouciſſant ce qui peut être pallié & en juſtifiant ce qui peut être excuſé. Par cette attention, nous empêcherons qu'on ne groſſiſſe leurs fautes en les dépeignant mal, qu'on ne les impute à de mauvais principes, & qu'ainſi leur honneur ne ſoit déchiré & perdu.

On dira que l'intérêt de nôtre propre honneur demande la rupture. Cette objection priſe en général a beaucoup de force; elle eſt même en divers cas ſans replique lors qu'il s'agit des perſonnes du ſexe. Les loix du monde, les bienſéances, l'état particulier des femmes, la délicateſſe de leur honneur exigent qu'elles rompent avec des amis qui tombent dans certains déſordres. Mais la difficulté eſt moins grande à l'égard des hommes. Il ſemble même qu'en bien des cas la vraye gloire de l'amitié conſiſte à faire quelque ſacrifice dans le plus délicat de nos intérêts; ſacrifice compen-

ſé

sé par la conservation d'un ami, par le plaisir de lui rendre de bons offices en pareille circonstance, & par l'absolution flatteuse que nôtre cœur nous donne à nous-mêmes.

Condannez vôtre ami tête à tête, & dans les précieux instans d'une ouverture attendrissante. Excusez-le, justifiez-le, soutenez-le en parlant aux autres.

Il paroit de là qu'on ne doit pas dissimuler en ce point, ni fermer les yeux sur de pareils défauts dans nos amis. Il importe au contraire & pour eux & pour nous, que nous y donnions une grande attention.

Pour eux, afin que nous soyons en état de leur administrer convenablement & avec prudence nos conseils, nos exhortations & nos secours.

Pour nous, afin d'être en garde contre les raports faux, outrés & envenimés qu'on pourroit nous faire. Dans les intérêts de nos amis, il faut que nous soyons informés par nous-mêmes autant qu'il est possible, & que nous ne donnions créance qu'à nos propres yeux.

Quel est donc ici nôtre devoir? Devons-nous tolérer cette espéce de défauts? Si l'on entend par-là qu'il faille les aprouver & les servir, qu'il

qu'il faille même garder le silence, nous répondons qu'il ne faut pas les tolérer en ce sens. Le bien de nos amis s'y oppose, & par conséquent nôtre devoir.

Mais si l'on entend qu'on ne doit pas rompre, ni censurer aigrement, ni inquiéter mal à propos ses amis à cause de ces défauts-là; qu'au contraire il faut user de ménagemens & de douceur, modifier le sens du discours par la délicatesse du ton, tempérer la résistance qu'on oppose par toutes les concessions qu'on peut faire, entendre leurs apologies avec patience & y répondre avec bonté; mettre à propos un sentiment de compassion rélatif à l'idée de malheur, à la place d'un reproche qui présenteroit l'idée de faute; faire prédominer la doze d'amitié sur la doze de remontrance; user enfin de tous les innocens artifices, de toutes les insinuations amicales, de toutes les mesures de la charité, de toute l'onction & de tout le baume qu'on peut répandre sur des blessures délicates qu'un malade chérit, & qui s'aigriroient par les opérations douloureuses d'une main lourde & pesante; si, dis-je, on entend le suport en ce sens, il est hors de doute qu'on doit tolérer les défauts dont il s'agit.

Nous y sommes doublement obligés & par la qualité de Chrêtiens & par celle d'amis. Si la premiére en impose le devoir, la seconde en indique la maniére, en fortifie le droit, en augmente l'utilité, en facilite le succès.

Heureux mélange d'un sage suport avec une douce correction ! C'est par-là qu'on peut se promettre, ou de guérir les passions de ses amis, ou d'en modérer du moins les mouvemens, & d'en prévenir les excès.

Retirer une ame de la mort, quelle gloire ! En retirer celle de son ami, quelle félicité !

On n'y parviendra guéres par les vivacités de l'impatience, & par les rigueurs d'une âpre censure. La raillerie seroit aussi une des plus mauvaises voyes à suivre en pareil cas. La route est plus sûre & plus belle par les efforts de la patience & par les soins de la charité.

Cette route ne conduira point à la flatterie: son poison est toujours dangereux, même quand il est administré par des étrangers; mais il l'est infiniment davantage, quand il vient d'un ami. Et cet ami cesse de l'être par cela même, il fait la fonction d'un ennemi.

Nous devons parler à présent de cette es-

péce de défauts qui ſans paſſer pour groſſiers & deshonorans dans le monde, ont néantmoins une malignité intrinſéque qui les rend incompatibles avec l'amitié. Nous avons noté principalement l'orgueil accompagné de hauteur, l'avarice, l'envie, & la dureté du caractére; défauts qui en comprennent bien d'autres, comme la perfidie, la méchanceté, l'ingratitude.

Il eſt aſſez bien prouvé par la nature des choſes & par l'expérience, qu'un homme qui a des vices de cette nature ne ſauroit ni bien connoitre, ni rechercher comme il faut, ni cultiver avec ſuccès, ni gouter avec plaiſir les avantages de l'amitié.

Il eſt encore plus vrai que cet homme n'eſt point recherché ni choiſi pour ami dès qu'il eſt connu.

L'orgueil nous éloigne, l'avarice nous détache, l'envie nous irrite, la dureté nous révolte, & même la ſécheresſe ſeule nous fatigue dans nos amis.

Auſſi une liaiſon contractée avec des gens de ce caractére ne ſauroit durer long-tems, ſoit que nous ayons les mêmes vices, ſoit que nous en ayons de différens, ſoit que nous ayons les vertus oppoſées.

Si

Si nous avons les mêmes vices, ils se heurteront & se croiseront continuellement; d'où résultera le chagrin & bientôt la haine.

Si nous en avons de différens, nous leur fournirons autant de raisons de nous mépriser qu'ils nous en fournissent de les mépriser eux-mêmes: Et loin d'en résulter un équitable suport de compensation, il en naitra une plus forte antipathie.

Mais si nous avons les vertus opposées, nous deviendrons bientôt les victimes de nôtre amitié; ce qui ne manquera pas de l'éteindre.

Une attention très nécessaire au sujet des défauts dont il s'agit maintenant, c'est de ne *point les* imputer à la légére à nos amis sur quelques *indices*, discours ou démarches de leur part. Cherchez plutôt toute autre explication, imaginez d'autres motifs, attendez des éclaircissemens avant que de les condanner.

Sur-tout ne prononcez jamais décisivement sur le caractére de vôtre ami pour un ou deux traits vitieux qui lui auront échapé. Une seule aumone ne prouve pas la charité; pourquoi un seul faux air, par exemple, prouveroit-il l'orgueil?

Ce ſont principalement les ſoupçons & les plaintes d'ingratitude qui portent les plus rudes atteintes à l'amitié. Mais ces ſoupçons ſouvent ſont injuſtes, & pour l'ordinaire ils ſont outrés. On ne ſçauroit trop ſe tenir en garde contre cet écueil.

Lors qu'il eſt bien évident que nos amis ont des défauts d'un genre odieux & inſociable, nous ne faiſons pas difficulté de dire qu'il eſt permis de renoncer à leur commerce, en aportant à cette rupture toutes les attentions que nous avons déja indiquées.

Déja l'on ne ſauroit diſſimuler de pareils défauts; ils attaquent trop vivement & trop ſenſiblement nôtre amour propre; ils ſont par leur nature trop contraires à l'eſſence & aux devoirs de l'amitié.

Ce n'eſt que par un principe ſupérieur à l'amitié même, je veux dire par amour pour Dieu, qu'on uſe de ſuport à leur égard. Mais auſſi, c'eſt tout ce que la Religion demande, parce que c'eſt tout ce que la nature permet. L'une & l'autre n'ordonnent point & ne ſouffrent point que nous ayons avec des gens ſi dépravés dans leur caractére les vives & intimes liaiſons du cœur.

On

On penſera peut-être que le devoir d'un ami eſt de les corriger. Le précepte eſt excellent s'il eſt pratiquable. Mais le propre de ces défauts eſt de ſe faire ſentir fortement aux autres, ſans être aperçus ni avoués de ceux qui les ont. Ils ſe ſoulévent avec aigreur contre ceux qui les remarquent; ils s'augmentent ſouvent par la réſiſtance qu'ils éprouvent; ils ſe nourriſſent des remédes qu'on leur adminiſtre; toûjours on les voit échaper par mille déguiſemens aux coups qu'on veut leur porter.

Les vices groſſiers ont au moins cet avantage, qu'ils ſe manifeſtent aux yeux d'une maniére frapante, enſorte qu'il n'eſt pas difficile d'en *convaincre* ceux qui les ont: on ſçait alors *préciſément* ce qu'il faut attaquer. Mais les vices du cœur ſont féconds en illuſions & en ſoupleſſes. Du fond des replis intimes de l'ame où ils s'envelopent, ils répandent des couleurs empruntées & de faux jours ſur les actions qui en émanent.

Les premiers tiennent plus du tempérament du corps; les autres ſe perdent & ſe confondent parmi les autres facultés & qualités de l'ame.

Ceux-là ſe trouvent quelquefois avec la

bonté du caractére : Ceux-ci sont un vice du caractére même.

Or dans l'amitié, en conséquence de la définition qu'on en a donnée, il faut au moins que le cœur soit bon de part & d'autre.

La troisiéme espéce de défauts qui sont des ridicules dont il a été parlé dans la premiére partie, demande encore ici un examen attentif, rélativement à la tolérance.

D'abord, il convient de se prémunir contre un faux jugement qui n'est que trop commun ; c'est de traiter de ridicules en autrui certaines qualités ou certaines maniéres d'agir, uniquement parce qu'elles ne sont pas dans nôtre gout. Celui qui les a est peut-être plus en droit de nous taxer de ridicules pour ne les avoir pas.

Rien n'est plus arbitraire & par conséquent plus licentieux que la décision sur les ridicules. Leur existence ou leur grandeur ne dépendent souvent que de nos préjugés d'éducation, de nos habitudes, ou de la tournure de nôtre esprit qui les crée ou les grossit de son autorité.

Il n'est point de ridicule plus marqué ni plus dangereux que l'envie de découvrir & de relever les ridicules des autres.

Quittons de part & d'autre cette injuste prévenven-

vention de nos jugemens, & gardons nous de prendre nos gouts pour modéles des gouts d'autrui. La vraye amitié doit être autant modeste qu'indulgente.

Mais il y a des ridicules réels qui sont reconnus & méprisés généralement. Quelle conduite tiendrez vous avec un ami, s'il est dans ce cas-là?

Il est bien clair que si vous vous sentiez quelque foible ou quelque ridicule qui eût un égal besoin d'indulgence de sa part, vous seriez engagé déja par ce motif à supporter le sien.

On le doit encore, lors que ces défauts n'ont rien d'incompatible avec le caractére essentiel de l'amitié, & avec les devoirs qu'elle exige réciproquement.

De plus, on le doit lors que les ridicules de nos amis ne tombent point sur nous. Tel est flatteur, ou complimenteur, ou vain avec d'autres, qui peut-être ne l'est pas avec ses amis.

Enfin, on le doit pour peu qu'on ait d'espérance de réussir à corriger son ami.

J'avoüe que la correction dans ce cas est un emploi délicat & plein de difficultés. La re-

montrance n'eſt point auſſi amére & rebute moins quand elle tombe ſur des vices que lors qu'elle attaque des ridicules. Ceux - ci emportent une idée de mépris qui eſt inſoutenable au cœur humain. Auſſi réuſſiroit - on peut - être mieux à ſe faire écouter en les attaquant à titre de vice qu'en les repréſentant comme des ridicules: Ingénieux détour de la charité qui dénature & groſſit même le mal qu'elle combat, afin de le guérir plus ſurement. L'orgueil par exemple eſt un vice, & la vanité eſt un ridicule. Pour corriger cette derniére dans votre ami, gardez vous de lui inſinuer qu'il eſt vain; vous l'irriteriez en lui découvrant ce malheureux point de vüe: gliſſez plutôt adroitement le mot d'orgueil; c'eſt un défaut plus noble qui lui inſpirera moins de honte, & le rendra plus ſouple à vos corrections. Il ne s'agira plus que de lui faire enviſager les procédés de ſa vanité comme autant de traits qui décéleroient ſon orgueil.

C'eſt ici la place de ces ſubtiles attentions, de cette prudente dextérité, de cette douce & légére intrigue de l'amitié qui améne inſenſiblement la confidence, ménage avec diſcrétion les conſeils, fait trouver le reméde ſans montrer

trer la main qui le donne, produit la conviction sans déplaire & la confusion sans irriter, en présentant le miroir peu à peu, & en y faisant lire les traits de l'amitié à côté des traits de la repréhension.

Si vous mettez en œuvre ces soins charitables, & qu'ils ayent le succès que vous en attendez, vous aurez une gloire peu commune & bien précieuse à votre cœur.

On craindra peut-être que les ridicules de nos amis ne réjaillissent sur nous-mêmes, si nous conservons leur commerce: Le monde dira que nous sommes assortis. Mais une ame formée par les vrais principes de l'amitié, & remplie des sentimens qu'elle inspire, craindra moins le contre-coup du ridicule, que la perte d'un ami & le blâme de l'abandonner sans une raison suffisante.

Cette conduite tiendroit même du ridicule, puis qu'elle nous feroit perdre un bien supérieur, pour ne pas courir le risque d'une imputation fausse & de petite conséquence.

Ici l'on ne peut s'empêcher de dire un mot d'un défaut assez commun en amitié, quoiqu'il le soit davantage en amour; défaut qui tient autant du ridicule que du vice, c'est la jalousie.

Votre

Votre ami s'inquiéte à la vüe des attentions & des égards que vous avez pour d'autres, ou des nouvelles liaiſons que vous formez ; & il vous inquiéte vous-même à cette occaſion. C'eſt un grand ſujet de plainte contre lui.

Mais que votre cœur s'attendriſſe à la penſée du principe d'où partent ſes inquiétudes ; ne l'aigriſſez point par une réſiſtance ouverte ou par des reproches ; qu'il ne paroiſſe pas que vous le devinez ; n'entrez point là-deſſus ni en explications ni en raiſonnemens ; ne bruſquez point ſa paſſion, en vous obſtinant à ménager les habitudes qui lui déplaiſent ; uſez plutôt d'une ſage condeſcendance à cet égard, en mettant au grand jour toutes vos allures, ſans vous permettre aucune démarche concertée ou myſtérieuſe ; & ſur-tout mettez vous en paralléle avec lui, en témoignant la même délicateſſe & les mêmes ſcrupules dont vous le voyez agité. Cette apparence de jalouſie que vous lui marquerez, éteindra la ſienne & ranimera ſon amitié.

Quant aux ridicules qui tiennent par leur nature aux vices inſociables, ſans qu'on puiſſe en eſpérer la guériſon, nous les faiſons rentrer dans la claſſe des défauts dont il a été parlé

parlé ci-dessus pag. 18. & suiv. & nous en portons le même jugement.

Cependant on ne sçauroit trop inculquer cette divine précaution de l'amitié, de ne point prononcer témérairement & par caprice; d'agir ici par un examen désintéressé & bien réfléchi; de ne rien exagérer; de ne point imputer à mauvais cœur ce qui peut être attribué à d'autres principes; de ne se décider qu'après des soins tendres & officieux; de porter plus loin les sacrées maximes de l'indulgence que les loix rigoureuses de la censure; de préférer même une ignorance ou une erreur qui favorise notre ami, à une lumière & à des vérités qui le noircissent; & si la rupture est nécessaire, de ne jamais oublier la bonne manière d'en venir à cette dure extrémité.

Sans doute, c'est déja un assez grand mal pour notre ami d'être abandonné de nous, sans aggraver sa peine par la publication d'un manifeste.

Considérons enfin notre question rélativement à la derniére espéce de défauts qui sont des imperfections & des foiblesses de la nature humaine.

Tâchons d'abord de nous bien persuader nous-

nous-mêmes que les défauts de nos amis sont de cet ordre, tant qu'ils ne porteront aucune empreinte visible de malignité & de crime.

Avec cette persuasion qui est très-équitable pour l'ordinaire, nous serons plus disposés à la compassion qu'au murmure.

Presque toujours le mieux est, dans cette affaire, de dissimuler & de fermer les yeux sur ces défauts-là, sur-tout quand l'intérêt de notre ami n'exige pas que nous en paroissions instruits.

Une maxime sur laquelle on peut compter comme étant fondée sur la nature du cœur humain & confirmée par l'expérience, c'est qu'on est toujours moins affligé d'avoir ces défauts, que chagrin de ce qu'ils sont remarqués.

Moins vous paroissez observer de défauts dans votre ami, plus il se félicite de l'être, & se promet de l'être toujours. Il se plait à lui-même dans l'idée flatteuse qu'il a de vous plaire: il s'estime par votre estime: il se soulage par l'utilité dont il croit vous être. Laissez lui cette aimable illusion, s'il n'importe guère que vous la lui ôtiez. Cela resserre bien les nœuds qui vous unissent.

A supposer qu'il soit de quelque importance de

de remarquer les défauts de notre ami, il eſt toujours infiniment plus néceſſaire de les tolérer. Déja ils le méritent par leur nature; ce ſont de triſtes dépendances de l'humanité; nous y ſommes ſujets autant que perſonne; il y auroit donc de l'injuſtice & de la mauvaiſe humeur à s'en irriter. Si nous avons quelque ſincérité & quelque modeſtie, nous ſentirons l'équité de la compenſation qui tolére pour être toleré. Par ce ſuport, nous ranimerons l'affection de nos amis. Après tout, il le faut, à moins qu'on n'aime mieux renoncer à l'amitié même & à toutes ſes douceurs.

Par ce ſuport nous ne canoniſons point les défauts de nos amis; nous ne les enyvrons point de la fumée d'un vain encens. Adulation baſſe & indigne d'un cœur droit; elle montre une ame intéreſſée ou du moins un génie faux; elle fait plus de mal à nos amis que nos ſervices ne leur font de bien; elle tend à les rendre odieux & mépriſables dans la ſociété; elle dégénère enfin en un honteux marché d'applaudiſſemens & de loüanges réciproques; ce qui refroidit peu à peu la véritable amitié.

Son devoir au contraire, devoir triſte mais indiſpenſable, eſt encore ici une correction tempérée & aſſaiſonnée de conſeils pleins de bonté & de

cor-

cordialité, ſans trop affecter ce titre de guide & de conſeiller. On ne doit l'exercer que le plus rarement qu'il ſe peut, comme à regret; en ſe mêlant ſoi-même dans la cenſure; en demandant à ſon tour les avis de ſon ami; en ſe baiſſant & ſe courbant à ſon niveau, comme on fait pour relever un homme qui eſt tombé; en ne tirant jamais avantage de ſa docilité, ſoit pour l'humilier, ſoit pour lui repéter de fatigantes leçons; en le perſuadant enfin par le ton que l'on prend, & par le tour dont on ſe ſert, que notre but eſt ſa perfection, ſa gloire & ſon bonheur.

Cette modeſte circonſpection doit avoir lieu principalement dans notre maniére de diſſiper certaines craintes & certains ombrages de nos amis ſur les qualités par où ils penſent que nous l'emportons ſur eux.

Il n'eſt pas rare ni même fort ſurprenant qu'un ami délicat & pénétré d'eſtime pour nous, vivement intéreſſé d'ailleurs à nous paroître tel que nous lui paroiſſons, ait quelque apréhenſion d'être effacé par notre éclat, & quelque douleur de voir qu'il eſt des occaſions où cela arrive.

Il feroit mieux ſans doute de voir remporter à notre ami le plus grand nombre de ſuffrages & de s'en réjouir. Le ſien dont nous ſommes aſſu-

rés

rès doit nous tenir lieu d'une infinité d'autres. dès que ceux qu'il obtient du public ne diminüent point son attachement pour nous. En ce cas, son amitié fait notre titre d'honneur, & répond de notre mérite ; elle est d'autant plus flatteuse pour notre cœur, qu'elle ne peut que nous être enviée par plus de gens ; d'autant plus flatteuse encore, que cet ami vient partager sa gloire avec nous, & la mettre à un plus bas prix que notre amitié. En un mot, les éloges qu'on lui donne, en augmentant sa réputation & son crédit, augmentent par conséquent l'acquisition que nous avons faite en gagnant son amitié. En prendre ombrage, ce seroit soupçonner sa délicatesse, altérer son plaisir, & se rendre fâcheux.

Mais en nous supofant cette crainte, le devoir *d'un ami* qui en est l'objet consiste à la dissiper par de grandes attentions. Qu'il ne paroisse point gouter trop les aplaudissemens qu'il reçoit, ni estimer plus que nous ne voulons les qualités qui le distinguent. Qu'il s'humilie plutôt sans affectation avec son ami ; & qu'il montre une préférence bien marquée des vertus qui leur sont communes à l'un & à l'autre. Qu'il n'oublie aucun des soins & des égards de l'amitié pour rassurer l'esprit craintif, & pour le convaincre que

son

ſon eſtime lui eſt plus précieuſe que toute autre

Votre ami doit ignorer que vous avez remarqué ſa crainte ſur ce ſujet : il ne faut pas même ſupoſer qu'il la puiſſe avoir. Comme il s'en cache à lui-même les motifs & les conſéquences, ce n'eſt pas à vous à les pénétrer : Il ſe croiroit peut-être mieux fondé dans ſes craintes, s'il apercevoit que vous les croyez poſſibles. Ne lui donnez donc là-deſſus que des conſolations générales & naturellement amenées ; en lui laiſſant le ſoin d'en faire l'application à ſon cas particulier ; & ſoyez ſûr qu'il la fera.

Nous mettons fin à ces réflexions, en obſervant, que le premier mérite d'un homme eſt d'aporter le moins de défauts qu'il eſt poſſible dans le commerce de l'amitié ; le ſecond mérite, eſt de bien recevoir les avis qu'on lui donne ſur ſes défauts.

De même le premier mérite de notre ami eſt la tolérance : le ſecond eſt l'habileté avec laquelle il nous corrige.



ARTICLE SECOND.

Pensées sur les Estomacs.

QUe de gens dont la mort n'est autre chose qu'un estomac de moins dans l'Univers !

* * *

Autrefois quand on commettoit une faute, on s'en prenoit toujours au Diable. Aujourd'hui on rejette tout sur l'estomac, l'humeur, l'emportement, la paresse, les bévues, l'aigreur, la méchanceté. Aussi les indigestions sont-elles fort à la mode.

* * *

De toutes les fables, la plus fable, c'est la fable des membres & de l'estomac. Point d'empire mieux affermi que celui de l'estomac sur les membres. L'estomac n'a qu'à vouloir, ses ordres sont exécutés. Je sçai qu'il abuse quelquefois de sa puissance, & qu'alors il s'affoiblit ; mais les membres s'affoiblissant à proportion, il perd de sa force sans perdre de son authorité.

* * *

Un des artifices de l'estomac pour contenir

les membres ſous ſon pouvoir, a quelque rapport à celui de cet Empereur, qui pour inſpirer plus de crainte à ſes ſujets, fit faire ſa ſtatue d'une grandeur coloſſale : l'eſtomac perſuade aux membres qu'il eſt d'une immenſe capacité.

* * *

On fait tout pour ſon eſtomac, & on en dit tout le mal poſſible. Nouvel article à ajouter aux contradictions humaines.

* * *

Un paraſite médiſoit d'un financier dont il venoit de quitter la table. Attendez du moins, lui dit-on, que la digeſtion ſoit faite.

* * *

Bien des gens croïent rendre un grand ſervice à un Etat, que d'y apporter un eſtomac bien digérant. Ils penſent que la proſpérité d'un Etat dépend moins de la multitude des bras qui travaillent que de celle des eſtomacs qui digérent.

* * *

Quel bonheur que les gens de lettres, ces ames pures & céleſtes, ayent un eſtomac, à qui ils doivent cette politeſſe, cette fineſſe de goût, cette aiſance dans les maniéres, que

la

la fréquentation des maiſons opulentes peut ſeule donner !

* * *

Qu'eſt-ce que la ſageſſe? Elle conſiſte à régler ſon avidité pour les alimens & pour les richeſſes, ſur la capacité de ſon eſtomac.

* * *

Le plus ſûr moyen de réunir des perſonnes diviſées, eſt de les raſſembler le verre à la main. Il ſemble qu'une réconciliation ne peut être ſincére & durable, ſi les eſtomacs ne s'en mêlent.

* * *

Monſieur de Fontenelle diſoit ſur la fin de ſes jours :

Qu'on raiſonne ab hoc & ab hac
Sur mon exiſtence préſente ;
Je ne ſuis plus qu'un eſtomac,
Je le ſuis & je m'en contente.

L'eſtomac de cet illuſtre Académicien, quoique fort âgé, étoit plus vif, plus brillant & plus agréable, que beaucoup de jeunes eſprits.

* * *

A la table d'un financier, les lèvres ſe contrefont pour rire d'une fadeur ; La langue ſe

plie quelquefois à louer de mauvais vers ; l'estomac seul est sincére.

* * *

En Angleterre, si l'on veut entrer dans le Parlement on s'assure des estomacs.

* * *

On ne devroit pas dire, *Tot capita, tot sensus* ; je préférerois, *Tot stomachi, tot sensus.*

* * *

L'estomac fait plus d'amis que le cœur.

* * *

Vous vous plaignez, Ariste, de ce que vous avez une femme capricieuse, vaine, fiére, dédaigneuse ? Ne vous en prenez qu'à votre estomac ; il a été votre oracle ; qu'il vous console.

* * *

Regardez au cœur, dit ce Moraliste qui croit tout dire en deux mots. *Regardez au cœur*, dit cette mére à sa fille en lui parlant de mariage. Et moi, pour me servir des expressions de *Montagne* : *Je voudrois un tiers crieur, Oh les lourdes têtes !* Regardez à l'estomac ! J'aurois gagé que M... seroit un mauvais mari ; je l'avois vû au sortir d'un repas.

* * *

GENEVE.

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS.

*Est-il plus utile d'étudier les Hommes que les Livres *?*

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ. *Hor.*

DAns un siécle, où l'amour de l'étude est comme annobli parmi nous, où l'ignorance obscure tient le rang que lui marque la raison, & loin d'insulter encore à la science & aux talens, affecte plutôt d'en prendre le masque, pour en usurper les honneurs; dans ce siécle poli, studieux & éclairé, mille voix se font entendre, qui célébrent à l'envi le goût des Lettres; mille Ecrivains présentent à la curiosité les productions de leurs plumes, & cette multitude prodigieuse d'écrits ne manquent ni de Panégyristes ni de Lecteurs. Il étoit temps que des Philosophes zélés pour le bien public, dépouillassent aux pieds de la vérité l'orgueil de la Science, nous fissent penser que l'étude des Livres, qui nous absorbe sou-

* Par le Pére *Millot* Jésuite.

vent tout entiers, doit avoir ses bornes fixées par la sagesse, & qu'il y a même pour l'homme une autre étude, plus digne peut-être de ses soins & plus conforme à sa destinée.

En saisissant cette matiére de réflexions importantes, je ne dirai point avec un Auteur célébre, (trop redoutable ennemi des Lettres, si ses exemples ne réfutoient ses discours) que les Sciences & les Livres sont une peste pour l'humanité. Non, je ne flétrirai point votre mémoire, Génies immortels, oracles de toutes les Nations & de tous les siécles; vous, qui avez reculé les bornes de la raison, & qui nous servez de guides dans le chemin de la gloire, du bonheur & de la vertu. Grands Hommes, formez à jamais des imitateurs qui vous ressemblent, & jouïssez des hommages de l'Univers. Vous respirez encore pour nous instruire, vous élevez nos pensées, nos sentimens, jusqu'à la source incorruptible du vrai, du beau, de la perfection; & malheureux le mortel barbare ou insensé, qui néglige les trésors litteraires que nous avons entre les mains!

Etudions les Livres: c'est une occupation, non seulement des plus dignes de l'homme, mais des plus nécessaires, autant pour former

ſes mœurs, toujours imparfaites ou corrompues ſous l'empire de l'oiſiveté & de l'ignorance, que pour affranchir ſa raiſon de l'eſclavage honteux où la réduiſent l'erreur & les préjugés. Il eſt cependant une étude moins connue, dont le vrai Philoſophe s'occupe ſans ceſſe, même lorſqu'il paroît le moins occupé; une étude de tous les tems, de tous les lieux, & dont on ne peut trop vanter l'excellence, quoiqu'elle dût ſe faire ſentir au premier coup d'œil: en un mot l'étude des Hommes. Soit qu'on én conſidère l'objet en lui-même, & relativement à chacun de nous; ſoit qu'on en péſe l'importance par rapport à la ſocieté; ſoit qu'on en examine l'uſage dans la carriére des Lettres & des Sciences; je dis qu'en général cette étude eſt plus utile, plus néceſſaire que l'étude des Livres: je le dis ſans crainte devant des Juges, qui joignent à toutes les connoiſſances le talent ſi rare de les tourner au profit de l'humanité: je le dis librement juſques dans le ſanctuaire des Sciences, parce que le tribunal de la vraye ſcience eſt toujours le plus favorable au genre humain.

Hommes, votre ardente curioſité embraſſe l'Univers: la terre, l'océan, les cieux, ce qui

est ne lui suffit pas encore : trop resserrée par les limites du présent, tantôt elle proméne ses regards dans le néant des siécles passés, & s'efforce d'y découvrir les traces de ce qui n'existe plus ; tantôt s'enfonçant dans les ténèbres de l'avenir, elle semble vouloir dérober à l'Etre suprême la Science qui caractérise son immensité. L'insatiable manie du savoir vous rend contemporains de tous les âges, vous emporte loin de vous dans des régions inaccessibles à vos yeux ; vous fait dévorer ces Ecrits sans nombre, monumens de la sagesse ou de la folie, des connoissances ou des erreurs de tant d'esprits laborieux, dont plusieurs semblent n'avoir travaillé que pour le supplice des races futures. Quelle ardeur, quelle constance dans ces doctes veilles ! Mais la sagesse en a-t-elle choisi l'objet & fixé la fin ? Ah ! si des Etres qui n'ont de commun avec nous que la vie & le sentiment, si les plus viles productions de la terre méritent notre attention & notre étude ; l'Homme, plus admirable par son essence, plus grand par sa raison, que tout ce qui frappe nos yeux dans l'univers, dont il fait lui-même l'ornement ; cet esprit, moteur de la matiére à laquelle il

il eſt enchaîné, capable avec le poids de ſes chaînes, de parcourir la durée des ſiécles & l'immenſité de l'eſpace, aſſez foible néanmoins pour ſe briſer en quelque ſorte contre un atome, après avoir porté ſon eſſor au-delà des nues : ce cœur, théatre fertile en ſcénes toujours variées, où les plus grandes vertus naiſſent à côté des plus grands vices ; où les deſirs ſe choquent, s'engloutiſſent perpétuellement les uns les autres ; où les paſſions, ſous une infinité de formes, produiſent une infinité d'effets étranges & preſque incroyables : cette volonté, libre, impérieuſe & flexible, qui peut maîtriſer la fortune & qui céde ſouvent au plus foible ennemi : l'Homme, dis-je, ce mélange *ſingulier* de perfections & de défauts, chef-d'œuvre du Tout-puiſſant malgré ſes défauts, abîme de miſéres malgré ſes perfections : qu'y a-t-il donc dans la Nature & dans les Livres de plus digne d'être approfondi ? quel objet plus grand, plus vaſte, plus à notre portée, & qui nous intéreſſe davantage ?

En vain, par une téméraire curioſité, voudrions-nous pénétrer les profondeurs de l'infini, & franchir l'intervalle qui nous ſépare du premier Etre : le Créateur ſe fait ſentir à l'intel-

telligence créée pour lui rendre hommage ; mais il lui défend d'étudier ce qu'elle ne sauroit comprendre. Croire en Dieu & se soumettre à sa parole, c'est tout à la fois la plus sublime des Sciences, & la plus courte.

En vain suivrions-nous sans relâche, dans les routes épineuses de leurs systêmes, cette foule de Philosophes, qui, de tout tems, se sont donnés pour les confidens & les interprètes de la Nature : quand même, au lieu d'augmenter nos doutes, ils viendroient a bout de dévoiler à nos yeux la structure de l'univers, quoi ! sommes-nous faits pour contempler, pour mesurer éternellement le palais du genre humain, tandis que ceux qui l'habitent, nos fréres, nos semblables, nous sont à peine connus ? En un mot, si toutes les études doivent se rapporter à l'Homme, & ne sont estimables qu'à proportion des avantages qu'elles lui procurent, quelle étude est en elle-même comparable à celle des Hommes ?

Est-ce dans les Livres que nous apprendrons à les connoître ? Les Livres nous offrent sans doute pour cela des leçons & des lumiéres ; mais lumiéres incertaines, leçons stériles, si l'on s'en tient à cette spéculation vague qui

con-

considére les objets dans le lointain. Où trouver d'ailleurs un fidéle tableau de l'humanité, dans lequel la vérité du coloris soit jointe à celle des traits & des attitudes; les figures rapprochées sans confusion, & distinguées avec finesse? Tant de fibres entrelacées & confondues qui composent le cœur humain; ces contrastes d'humeurs, de passions, de sentimens qui mettent entre les ames & les caractéres plus de différence que l'œil le plus perçant n'en apperçoit entre les visages; ces métamorphoses rapides & fréquentes, qui souvent nous rendent méconnoissables à nous-mêmes; des variétés si délicates & multipliées à l'infini peuvent-elles jamais être rendues par le plus habile pinceau? Qu'on ne s'y trompe pas: la vraye peinture des hommes, ce sont leurs discours & leurs actions. C'est-là qu'un esprit attentif voit leur ame à travers les replis dont elle s'enveloppe, tandis que le vulgaire, n'observant rien, confond tout, & semble ne distinguer les hommes qu'aux traits grossiers, auxquels il distingue les animaux.

Si nous ne cherchions qu'à repaître une curiosité raisonnable, cette étude des hommes, par la dignité & la grandeur de son objet, l'em-

l'emporteroit donc ſur toutes les autres études : mais par les rapports intimes de cet objet avec nous-mêmes, quelle influence n'a-t-elle pas ſur nos mœurs ? & quels nouveaux avantages en vois-je éclorre, que les Livres ne produiſirent jamais ! La ſageſſe en effet, le plus grand des biens, le ſeul bien réel & durable, a pour fondement la connoiſſance de ſoi-même. Qu'il aille ramper avec les brutes, l'homme ſtupide, qui ſe contente, comme elles, du ſentiment de ſon exiſtence, & de l'impulſion d'un aveugle inſtinct. Le premier devoir de l'Homme eſt de contempler ſon Etre, d'en étudier à fond la nature. Sans cela comment pourra-t-il eſtimer ſes forces, & y meſurer la hauteur de ſes entrepriſes ; remplir ſa deſtinée, & n'en point franchir les bornes ; tenir le juſte milieu entre l'orgueilleuſe préſomption, qui méconnoit ſa propre foibleſſe, & la puſillanimité tremblante qui calomnie la nature afin de pallier ſa propre honte ? Comment oſera-t-il s'échaper du cercle étroit où ſe renferment les ames baſſes, & ſaura-t-il modérer en même tems cette confiance téméraire, qui emportant quelquefois au-delà du but les grandes ames, les précipite enfin après les avoir trop élevées ?

Ap-

Apprenez à vous connoitre, & vous ferez ce que la nature veut que vous soyez.

Connoissance étroitement liée à l'étude des hommes: elle en est inséparable. Notre ame, fascinée par l'amour-propre, offusquée par les passions & par l'ignorance, sera toujours à elle-même un nouveau mystére, à moins que dans ses semblables, comme dans un miroir vivant, elle ne contemple curieusement son image. Combien de sublimes pensées & de sentimens héroïques, de passions secrettes & de vices enveloppés; combien de talens, de facultés & de défauts, dont elle porte dans sa substance le germe inconnu, & dont les exemples d'autrui lui apprendront qu'elle est susceptible? Ce *sauvage* errant parmi les animaux, connoit-il l'Homme? Se connoit-il? Connoit-il les forces de cette intelligence, qui lui donne l'empire sur le Taureau vigoureux & l'industrieux Castor? Connoit-il cette ame si souple à tant d'impressions délicates, à tant de mouvemens contraires? Sait-il l'usage qu'on doit faire de l'une & de l'autre, le but où l'on doit les diriger, les écueils dont il faut les garantir? J'oserois presque le demander: Est-il Homme?

O toi, le modéle des Hommes & la gloire de

de l'humanité, Héros & Martyr de la Philosophie; toi, qui des régions sublimes où elle aimoit à s'égarer, la fis descendre au milieu de nous pour nous rendre justes & heureux, Socrate, apren-nous le secret de cette haute sagesse, victorieuse des Anytus, de la calomnie & du trépas. Ce n'est point dans des lectures immenses, ni dans un cahos de savantes rêveries, que tu puisas tes vertus; non, je te vois habiter avec les hommes, tu ne dédaignes pas leur société, tu en fais l'ornement & le bonheur; tu y fais des sages. Mais tu le deviens toi-même de plus en plus, en y étudiant ces hommes, l'objet de tes pensées & de ton zéle. Que tu sais bien pénétrer les abîmes profonds du cœur humain, épier ses mouvemens & démasquer ses foiblesses! que tu connois bien ce qu'il doit être, en voyant même ce qu'il n'est pas! tu as saisi le secret de notre nature: tu l'as élevée en toi au plus haut degré de sagesse, où ses forces réunies puissent atteindre; & après avoir étonné ton siécle par tes exemples, tu peux sans doute instruire tous les siécles par tes leçons. Parle, & que la vanité des Savans soit confondue. J'ose leur repéter ici tes maximes; elles sont de

de tous les tems, puisqu'elles sont la vérité. * O vastes génies, qui savez tout, & vous ignorez vous-mêmes, à quoi bon ces amas énormes de volumes, dont vous accablez votre mémoire? Que vous apprennent ces Auteurs de tant de systêmes bâtis sur le sable; ces Maitres de la raison, toujours occupés à lui tendre des piéges subtils & dangereux; ces défenseurs de la vérité, qui ne la trouvent jamais que dans leurs imaginations bizarres; ces oracles de la science, elevés les uns contre les autres pour se démentir & se décrier à l'envi? Que vous importent ces effroyables compilations, enflées de mots & de riens; ces recherches si pénibles sur des faits dignes d'un éternel oubli; cette grave étude des syllabes & de leurs diverses combinaisons? Votre ame image de la Divinité, n'a-t-elle point d'autre fin, d'autres besoins? N'est-il point d'objet plus digne de ses premiers regards? Indifférente pour elle-même, toujours livrée à des objets étrangers, toujours avide de connois-

san-

* Le discours que je prête ici à Socrate est le résultat de ses maximes. Celle-ci entre autres, mérite l'attention des Savans : *Quæ supra nos, nihil ad nos.*

ſances ſuperflues, qui ne ſervent ſouvent qu'à obſcurcir ſes lumiéres, elle ne fouillera jamais dans ce riche fonds que le Créateur lui a donné en partage: elle n'écoutera point la Nature, qui l'inſtruit par autant de bouches qu'il y a d'hommes ſur la terre! Homme, le genre humain s'offre à toi. Qu'attens-tu d'étudier ce Livre éloquent, ſi capable de te dévoiler tes vices, de te faire ſentir & reſpecter ta grandeur? & s'il faut à ta curioſité des alimens de toute eſpéce, que ce Livre au moins t'apprenne à lire les autres, à les lire avec diſcernement & avec fruit.

C'eſt ce que la raiſon devroit inſpirer à l'homme, borné à ſes propres intérêts, cherchant en ſilence l'objet le plus digne de fixer ſes réflexions, & le chemin qui conduit le plus sûrement à la ſageſſe. Mais il doit l'exercer ſur-tout, cette ſageſſe, dans le ſein de la ſociété, & c'eſt ici que l'étude des hommes lui fournira de nouveaux ſecours, procurera même à toute la ſociété des avantages, qui démontrent qu'elle eſt préférable aux études même les plus utiles.

Citoyens du monde, & membres d'une ſeule famille répandue par-tout, nous naiſſons pour vivre avec nos fréres, pour concourir ſe-

lon

lon nos forces au bonheur commun, qui doit faire le bonheur des particuliers. Si un Philosophe ou un érudit s'enterre tout vivant avec ses Livres & ses pensées, s'il fuit les hommes, peut-être les servira-t-il par ses Ouvrages, & nous pourrons l'admirer en le plaignant. Exemple, qui n'empêchera pas le grand nombre d'obéir au panchant de la nature, & de chercher dans la société de leurs semblables les avantages, les douceurs qui sont le principal soutien de la vie. Vivre en homme avec les hommes, oui, c'est la vraie science de l'humanité. Mais que d'écueils se présentent dès l'entrée de cette carriére! que de piéges tendus à la droiture & à l'innocence! que de passions, ou sourdement liguées, ou déchaînées ouvertement contre le mérite & la fortune! Combien, sous une apparence de calme, combien d'agitations violentes qui préparent des ruines & des tombeaux! Faut-il, hélas! que nous représentions la société comme un immense labyrinthe, où mille routes trompeuses conduisent au précipice, où l'on ne peut presque faire un pas sans défiance, où souvent les guides sont eux-mêmes suspects, & les assassins travestis en compagnons de voyage.

Voulez-vous un fil qui puiſſe vous diriger dans ce labyrinthe; une égide, qui vous mette à couvert des traits empoiſonnés de tant d'ennemis? Tréſors ineſtimables! ils ſe trouvent dans l'étude & la connoiſſance des hommes. Quoi de plus propre en effet à régler toutes nos démarches, que la vue des travers honteux où ils donnent en aveugles, & des abîmes que l'imprudence creuſe ſous leurs pieds? Quoi de plus capable de nous inſpirer cette ſage défiance qui écarte les dangers & prévient les repentirs, que la conſidération de leur légéreté inquiéte, de leurs vains caprices, de leurs careſſes menſongéres, de leurs noires jalouſies, & de leurs perfides ſoupleſſes? Quel moyen plus sûr de trouver des guides fidéles, de ſages dépoſitaires de nos penſées, que l'attention ſérieuſe à ſonder les cœurs & les eſprits, à les comparer entre eux, à les juger d'après leurs actions, &, pour ainſi dire, d'après eux-mêmes? Amitié, tendre & reſpectable amitié! délices & appui de la vertu; quelle affluence de biens tu nous promets! quelles vives lumiéres! quelles conſolations touchantes! quels ſentimens! quelle généroſité! quels ſecours! Tu ne trompes jamais le ſage! il

il eſt des hommes,... il eſt des amis. Ah! que cherchons-nous dans les Livres de plus précieux? l'étude des Hommes nous fait ſeule des amis.

Ce n'eſt pas aſſez. En nous dirigeant dans cette route ſemée d'écueils, & en éloignant les dangers qui nous aſſiégent, elle nous rend ſenſibles au cri de l'humanité, à cette voix puiſſante de la nature, qui nous dicte nos devoirs envers le reſte des hommes: elle fait de nous des Citoyens. Et que deviendroient toutes les vertus ſociales, que produiroient-elles pour le bien de la ſociété, ſi l'étude des Hommes n'en fécondoit pas en quelque ſorte les influences? Qui nous enſeigneroit l'art ſi difficile & ſi néceſſaire *de ménager leur délicateſſe ſans flatter leurs vices*; de leur montrer la vertu réunie aux bienſéances; de leur complaire ſans lâcheté, de les inſtruire ſans pédanterie, de les rendre meilleurs en ſe pliant à leurs préjugés & à leur foibleſſe? J'ouvre les Livres; j'y veux puiſer cette ſcience de la vie civile; j'y vois des préceptes, des régles, des méthodes: admirables leçons qui m'abandonnent, dès que, tranſporté du ſilence de mon cabinet au centre tumultueux de la ſociété, je tâche de les met-

tre en pratique. Tel un Homme captif dès l'enfance, à qui la nature ne feroit connue que par des peintures inanimées, fi tout-à-coup il fe trouvoit au milieu des villes ou des campagnes, quel feroit fon embarras, fa furprife! timide, bronchant à chaque pas, ce qui ne peut arrêter un fimple enfant, lui paroitroit un prodige, un grand obftacle.

Voyez fortir de fa retraite cet infatigable Lecteur, qui toujours environné de Livres, ne penfa prefque jamais aux Hommes étrangers pour lui: voyez-le dans la fociété, quand il eft forcé d'y paroitre, avec ce Sage qui fe fit toujours un devoir d'apprendre des Hommes mêmes, à être homme parmi eux. Confiderez cet air pefant, ce front févère, ce lugubre ennui, cette rudeffe inflexible du premier: admirez l'humeur égale, infinuante, l'aimable douceur du fecond. L'un embarraffé, chagrin, ennemi de la joye qui femble fuir à fon afpect, à peine voit-il le jour, qu'infupportable aux autres, & ne pouvant les fouffrir, comme un oifeau nocturne, il regrette déja fon rocher: l'autre eft bien où la fociété marque fa place; il goûte les agrémens qu'elle lui préfente, il les fait gouter, il les rend uti-

les

les à ceux qu'elle unit à sa personne. Celui-là, outré des sottises humaines dont il est témoin, veut-il s'élever contre elles? c'est par la plus grande des sottises, avec une morgue atrabilaire qui rendroit la sagesse même odieuse: celui-ci les voit d'un œil tranquille comme l'appanage de l'humanité; les supporte avec indulgence, parce qu'il connoit ses propres défauts; les attaque avec adresse, & les corrige souvent d'une main qui semble les caresser: il n'ignore pas l'empire de l'amour-propre, & qu'au lieu de l'irriter inutilement, il faut l'endormir & le captiver sans qu'il se doute du piége. Celui-ci est Socrate, ou Fontenelle; celui-là un Scioppius formé à l'école de Diogène. Le Sage est-il plus grand, plus admirable, lorsqu'il vole dans les régions intellectuelles, ou lorsqu'il se rapproche des hommes, & leur fait chérir dans ses exemples les plus belles vertus, celles qui font le bonheur du genre humain? *

* Paschal, souvent admirable dans ses Pensées, dit que les Ouvrages des grands Philosophes, leurs Loix & leurs Traités de Politique, *étoient la partie la moins Philosophique & la moins sérieuse de leur vie.* Pens. de Paschal, c. 31.

Savoir conduire & gouverner ses semblables, est un mérite qui suppose ces vertus, & qui les rend bien plus précieuses encore à la société: mérite nécessaire, non seulement aux Souverains & aux Ministres, mais à tant d'Hommes publics & de simples Citoyens; puisque si un Roi doit être pére dans ses Etats, un pére est comme Roi dans sa famille. Ici, de quelle importance paroitra l'étude des Hommes! sans elle, que peuvent tous les Livres? & que ne pourroit-elle pas sans eux? celui qui connoit parfaitement les Hommes, saura les soumettre au frein, les tourner à son gré; & s'il les aime, il saura malgré leur résistance, les conduire au devoir & au bonheur: celui qui ne les connoit point, fût-il rempli des maximes de Platon & d'Aristote, que fera-t-il? incapable de se prêter au génie des uns, d'adoucir l'humeur des autres, d'enchaîner les passions de tous; semblable à un Pilote sans expérience, qui ne connoitroit ni les vents ni les écueils, il fera périr le vaisseau confié à ses soins, & sera lui-même la proye des vagues & la victime de son imprudence.

Mais pour étendre nos vues encore plus loin, les écrits même dont la société pourroit attendre

dre ſon bonheur, ſi tout ce qui eſt ſagement penſé s'exécutoit auſſi ſagement; ces régles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui devroient être gravées ſur le trône des Rois, & dans le cœur de quiconque eſt revêtu de l'autorité: n'eſt-ce pas à une profonde étude des Hommes, que nous les devons? Témoin cet illuſtre Citoyen, cet organe, ce Juge des Loix, dont la France & l'Europe entiére arroſent le tombeau de leurs larmes, mais dont elles verront toujours le génie éclairer les Nations, & tracer le plan de la félicité publique; Ecrivain immortel, *qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout*,* & qui vouloit faire pen-

* L'Auteur de l'Eſprit des Loix donne cet éloge à Tacite, & le mérite autant que perſonne. Il dit ailleurs: *Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penſer;* ce que perſonne ne fait mieux que lui. En paſſant condamnation ſur ce qu'il peut y avoir de répréhenſible par rapport à la Foi, dans le grand Ouvrage de M. de Monteſquieu, je crois pouvoir joindre mon foible ſuffrage au jugement de tant d'hommes illuſtres, qui admirent les vues profondes & lumineuſes, la politique pleine de vertu & d'humanité dont ce Livre eſt preſque tout rempli.

D'ailleurs, la Religion y reçoit des éloges d'autant plus

penſer, parce que nous en avons beſoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle ſagacité, avoit-il étudié le genre humain ! voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, converſant comme Platon, liſant comme Ciceron, peignant comme Tacite, toujours ſon objet fut l'Homme, ſon étude fut celle des Hommes ; il les connut. Déja commencent à germer les ſemences fécondes qu'il jetta dans les eſprits modérateurs des Peuples & des Empires ! Ah ! recueillons-en les fruits avec reconnoiſſance : effaçons quelques erreurs, échap-

plus glorieux pour elle, qu'ils ſont moins ſuſpects de partialité. Quand un Auteur d'une probité reconnue, qui penſe fortement & qui s'exprime toujours comme il penſe, dit en termes formels : *La Religion Chrétienne qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ;* quand il ajoute, en refutant un paradoxe dangereux de Bayle : *Les principes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques* ; c'eſt-à dire, plus forts que les trois principes du Gouvernement politique, établis dans l'Eſprit des Loix : peut-on accuſer un tel Auteur, ſi on a lu ſon Ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au Chriſtianiſme ! *Voy. l'Eſprit des Loix, l. 24.*

échappées à ce grand génie dans sa périlleuse carriére ; respectons le témoignage qu'il rendit à la Religion & à la vérité, en ce moment fatal où tout s'anéantit devant elles ; mais aussi, après qu'il s'est dévoué tout entier au bien public, ne lui dérobons pas de justes éloges, honorons un bienfaiteur de l'humanité.

Je me vois déja transporté par mon sujet au milieu de la République des Lettres, où la scéne paroit changer tout-à-coup, & l'étude des Livres occuper seule le premier rang. Il faut l'avouer, le Grammairien, le Critique, l'Erudit, se forment dans les Bibliothéques. A considérer en eux-mêmes certains genres de Littérature, autant qu'une lecture assidue *ou des méditations* abstraites y sont sans doute *essentielles*, autant l'étude des hommes y semble-t-elle d'abord indifférente. Je pourrois toutefois, parmi les sciences exactes, montrer ici la Métaphysique, attachée à l'essence de l'Homme, qu'elle ne cesse de contempler ; & jettant au feu ces énormes rapsodies, qui, à force d'étude, remplissoient le peuple savant d'inepties absurdes & ténébreuses ; je pourrois lui associer dans ses recherches sur l'Homme, la Physique elle-même ; & je produirois avec avan-

avantage ce tableau raisonné de la Nature; l'un des plus beaux monumens de notre siécle, où l'Etre pensant, observé par des yeux à qui rien n'échappe, est peint avec des couleurs qui braveront à jamais l'injure des tems & les caprices du goût *: je pourrois aussi, arrêtant mes regards sur la Critique, demander s'il ne faut pas étudier profondément l'esprit & le cœur humain, avant que de s'ériger en Juge des erreurs de l'Homme, émanées également de ces deux sources. Mais abandonnons ces objets; admirons les esprits courageux, qui, malgré tant d'épines & tant d'obstacles, se livrent à la recherche toujours utile de la vérité: je les admirerois bien moins, s'ils oublioient les Hommes, s'ils s'oublioient eux-mêmes, pour étudier sans relâche ce qu'il est permis de ne pas savoir.

Quoique les différens objets qui occupent les gens de Lettres, ayent chacun leur utilité particuliére, il en est, ou de plus importans en eux-mêmes, ou de plus attrayans par les fleurs dont ils sont ornés; enfin, qui méritent la

* Voyez dans l'Histoire naturelle les Discours sur l'Homme & sur les Animaux.

la préférence, ou qui l'obtiennent par les suffrages du public. Que le pédantisme Arabesque ait négligé la culture des mœurs, pour hérisser les esprits de barbares subtilités; c'est ce qu'on devoit attendre de ces siécles ténébreux, où les mots & la dispute tenoient presque toujours lieu de raison: mais la science des mœurs n'en sera pas moins aux yeux des personnes sensées la vraie, la plus noble Philosophie, & les Ouvrages qu'elle produit, la plus intéressante des lectures. Soit que, méthodique & profonde, elle creuse les principes, développe les conséquences, démontre à l'Homme ce qu'il doit être, & fournisse à la raison des armes puissantes contre les révoltes du cœur; soit qu'elle imprime au fond de l'ame ces maximes solidement ingénieuses, plus efficaces souvent que de longs traités, dont elles contiennent le suc & épargnent l'ennui; soit qu'empruntant, avec le pinceau de la vérité, les charmes de la fiction, elle insinue les préceptes les plus salutaires assaisonnés par le plaisir: qu'importe de quelle maniére elle instruise, pourvu que ce soit utilement? & comment le fera-t-elle sans une parfaite connoissance des hommes? En vain une foule de Mo-

Moraliſtes préſomptueux, la tête remplie d'autorités équivoques, viennent magiſtralement nous faire des loix à leur mode, élargir ou reſſerrer la chaîne de nos devoirs! Eſclaves de l'opinion, ſerviles copiſtes, vous les voyez l'un après l'autre, partir de principes faux que la nature déſavoue, & s'établir les Maitres du genre humain qu'ils n'ont jamais vu qu'à travers les nuages du préjugé. Non, il n'appartient qu'au Sage qui a obſervé les Hommes, qui a ſuivi de près la marche de leur raiſon, les détours de leurs paſſions, les rapports mutuels de leurs qualités, il n'appartient qu'à lui d'être à leur égard l'interprète du devoir & le modérateur de la vie. Si la Foi vient à ſon ſecours & épure ſes lumiéres, il ſera l'oracle de la vertu.

Quel nouveau genre de morale, plus vif, plus intéreſſant, plus utile, reſpire dans l'Hiſtoire, nous inſtruit par les ſpectacles frappans que préſente la ſcéne du monde, & confirme tout ce que je viens d'avancer! Laiſſons un froid Annaliſte dévorer mille volumes poudreux, pour en tirer quelques ſavantes bagatelles ou quelques vérités arides; laiſſons-le s'appeſantir miſérablement ſur des dates & des minucies:

cies: j'avouerai, si l'on veut, qu'il épargne à l'Historien beaucoup de veilles ingrates; mais ce peintre des Hommes & des Nations, ce précepteur des Particuliers & des Rois, ne le cherchons pas hors du petit nombre de génies perçans & Philosophes, qui connoissent une étude plus importante que celle des Livres. D'autres sauront exposer les événemens avec une scrupuleuse exactitude, peut-être les décrire vivement & avec art: mais d'en démêler les causes & la chaîne imperceptible, de discerner le vrai d'avec les fausses apparences qui l'environnent, de montrer l'Homme dans ses actions, & les actions dans leur principe; d'exercer ainsi la raison plutôt que la mémoire du *Lecteur*, & de former son cœur en flattant sa *curiosité*: voilà le chef-d'œuvre des Tacites, des Plutarques, de ces vrais Sages qui font la gloire de notre Nation & la lumiére de notre siécle, & qui se sont rendus dignes en étudiant les Hommes, de juger les morts pour l'instruction des vivans.

Une carriére plus brillante encore semble inviter le Génie: je vois l'Eloquence lui confier ces précieux liens dont elle captive les volontés. Egalement libre & majestueuse dans

sa

ſa démarche, elle n'eſt point gênée par ces préceptes trop ſouvent ſtériles, qui ne ſuppléérent jamais à la Nature, & dont la Nature ſe paſſe aiſément. Les Ouvrages des grands Orateurs, fameux par tant de victoires où la fortune n'eut rien à prétendre, ce ſont là ſes régles, ſes modéles; elle nous porte à les étudier. Vaine étude cependant, ſi celle des Hommes n'en dirige point l'uſage! On verra des Génies ſupérieurs, que la vivacité du ſentiment, le goût naturel, & la force impérieuſe du talent, éléveront, preſque ſans le ſecours des Livres, juſqu'à dominer les eſprits, parce que le Génie ſemble naître pour les dominer: en trouvera-t-on un ſeul qui, ſans connoître les Hommes, puiſſe les amener où il veut, contre leurs propres panchans, ſubjuguer leurs paſſions les unes par les autres, ſe rendre maître enfin par les ſeules armes de la parole, de leurs deſirs, de leurs préjugés, de leurs réſolutions?

O jours de langueur & d'infirmité pour le plus beau & le plus néceſſaire des talens, lorſque les Orateurs ſacrés venoient débiter avec emphaſe leur érudition grecque & latine, & que l'admiration aveugle de l'ignorance étoit l'unique fruit de leurs travaux! Des Sages ſont ve-

venus ensuite, qui ont compris, en réfléchissant sur la nature des Hommes, que pour les réformer & les soumettre, il falloit une raison saine, appuyée sur l'Evangile, mais dirigée par l'expérience, des peintures vrayes & frappantes, où le vice ne pût s'empêcher de se reconnoitre, ni se reconnoitre sans avoir honte de lui-même; une sagesse consommée, qui ménageant à propos la force & la douceur, la terreur & l'espérance, forçât tous les obstacles, détrompât les esprits, gagnât les cœurs, & assujettît les plus indociles. Ainsi ont-ils ramené l'éloquence à son véritable objet: ainsi, au lieu d'éblouïr par une pompe ambitieuse, ont-ils trouvé le grand art de *persuader*. Bourdaloue, Massillon, je n'ignore pas ce que vous devez aux Livres; (& peut-être vous ont-ils été nuisibles en quelques points) mais quand je vous vois peindre les mœurs, émouvoir, entraîner, corriger les Hommes, je conçois combien vous vous êtes appliqués à les connoitre, & combien il leur importoit sur-tout que vous les connussiez. Puisse l'étude des Hommes convaincre vos successeurs, que nous attendons de la Chaire de vérité, non pas un étalage de bel esprit, qui

nous

nous étonne, ou des portraits recherchés qui nous amusent; non pas des leçons séches, ni de pénibles analyses, qui nous fatiguent & nous glacent; mais une morale pressante & animée, qui nous échauffe en nous éclairant, qui déchire le voile dont les passions couvrent leur noirceur, & qui nous force à détester le vice & à l'immoler à la vertu.

Dois-je parcourir maintenant tous ces genres de littérature, où préside l'imagination, où elle reproduit sur le papier & sur la scéne les caractéres qui se trouvent dans l'humanité? Et peut-on douter que l'étude des Livres ne soit ici beaucoup moins utile que celle des Hommes? La premiére offrira au pinceau de l'Auteur, des personnages, qu'un moment de lecture lui fera souvent connoitre: la seconde apprendra seule à leur donner la vie & le mouvement, à les mettre en action; & c'est l'ouvrage des réflexions les plus fines sur le cœur humain. L'une nous instruira des régles de l'art, qui sont en petit nombre & quelquefois d'une médiocre utilité: l'autre est seule capable de porter l'art à sa perfection, de le rendre l'imitateur & le rival de la Nature, qui ne se dévoile qu'à des yeux attentifs, con-

tinuellement fixés ſur elle. Pour peindre les Hommes, pour les peindre dans mille ſituations nouvelles, pour peindre les mouvemens ſecrets de leur ame & les bizarres contrariétés de leurs paſſions, combien n'eſt-il pas néceſſaire de les avoir vus, examinés, étudiés? * Otez aux Maitres du Cothurne cette ſcience du cœur humain: avec l'érudition la plus vaſte, feroient-ils couler une larme? Nous intéreſſeroient-ils par des fables, où la vérité fait oublier la fiction? Nous arracheroient-ils ce précieux tribut de ſentimens, que nous ne payons qu'à la Nature? Combien, qui occupés toute leur vie de l'étude des régles & des modéles, pleins d'une téméraire confiance en ce frêle appui, ne ſe ſont fait connoitre au théatre que par leurs chûtes? Je ne parle point de cet art auſſi utile

* *Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo*
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere voces. Hor.

Je pourrois ſur tous ces points de Littérature, m'appuyer de l'autorité des plus grands génies; mais en cette matiére, comme en beaucoup d'autres, ſi la raiſon ſe fait ſentir, l'autorité eſt inutile; & ſi la raiſon ne ſe fait pas ſentir, l'autorité n'en eſt peut-être que plus inutile.

utile que charmant, qui corrige le ridicule par le moyen de la joye, art digne de tous nos éloges, tant que le sel de Thalie sera épuré par la vertu. Que la Comédie doive ses plus grands succès à l'étude & à la connoissance des Hommes; si c'étoit un problême, il suffiroit pour le résoudre, de nommer Moliére & de citer ses chefs-d'œuvre.

Mais tous les avantages que procure à la République des Lettres une étude si importante, se trouvent comme réunis en un seul; c'est l'Esprit Philosophique. A peine connu dans ces jours, d'ailleurs mémorables, de la renaissance des Lettres, où l'on croyoit tout savoir lorsque l'on avoit tout lu, il attendoit pour se développer, qu'enfin on jettât sur l'espèce humaine des regards plus attentifs. Alors voyant autour de soi, même parmi la foule des Lettres, tant de serviles adorateurs de l'opinion; l'on se persuada, ce qui est un grand pas vers la vérité, que des erreurs presque générales, transmises d'homme à homme, d'âge en âge, & d'autant plus fortes & plus étendues, qu'elles s'éloignent davantage de leur origine, ne sont point un phénoméne unique dans l'Univers; qu'il n'y a pas moins d'imbécil-

cillité à suivre en aveugle les esprits les plus décisifs, que de témérité à s'inscrire en faux contre toute sorte de témoignages; qu'il faut donc chercher le vrai par soi-même, sans négliger le secours & les lumiéres d'autrui. Alors appercevant les bornes des Génies les plus transcendans, on se convainquit sans peine que la perfection, dans tous les ouvrages humains, est une belle chimére; que les meilleures institutions ont leurs endroits foibles & leurs abus; que par conséquent il peut y avoir du mieux en tout ce qui n'est pas sorti d'une Divine; & que chercher ce mieux & le découvrir, quand l'intérêt des Lettres ou de la Société le demande, c'est, malgré les clameurs *du vulgaire* & la timidité soupçonneuse *des esprits foibles*, l'entreprise d'un grand Homme & le devoir d'un bon Citoyen. Alors, réfléchissant sur les succès de cette curiosité immense, qui doit être mise au nombre des bienfaits de la Nature, on comprit qu'il falloit ne lui fixer d'autres limites que celles qu'il a plu au Créateur de lui prescrire; on s'empressa de la rendre utile aux humains, de l'appliquer sagement à leur service, de lui fournir dans cette vue, & des armes contre l'erreur, &

des inſtrumens pour la recherche de la vérité. C'eſt ainſi que l'Eſprit vraiment Philoſophique, s'élevant par degrés ſur les ruines des préjugés abattus, fait régner enfin la raiſon, & avec elle, le zéle de l'humanité & l'amour des Lettres. Oui, je le répéte, l'étude des Hommes, loin de mettre obſtacle aux autres études, les anime & les dirige, nous en fait eſtimer & recueillir les avantages. C'eſt elle qui nous fait chercher dans les Livres un aliment néceſſaire pour l'eſprit, pour le cœur un antidote contre le venin des paſſions, une ſource inépuiſable de biens pour la Société.

Etudiez donc les Hommes, vous qui préférez à une ſtupide indolence le plaiſir glorieux d'exercer votre ame & vos talens: vous apprendrez & la route que vous devez ſuivre dans cette carriére, & la récompenſe que vous devez attendre, moins de la jalouſie des contemporains, que des ſuffrages de la poſtérité. Etudiez les Hommes, vous que des liens reſpectables attachent à leurs intérêts & à leur commerce: vous apprendrez à les ſervir ſans être leur victime, & à vivre en Citoyen zélé & ſociable, ſans tomber dans les piéges qui environnent le zéle, la droiture & la franchiſe.

ſe. Hommes, qui que vous ſoyez, étudiez les Hommes; vous apprendrez à vous connoître; & ſans la connoiſſance de ſoi-même, point de ſolide vertu: vous apprendrez à connoitre le genre humain; & quoi de plus digne de votre application & de vos recherches? vous apprendrez quels ſont les devoirs & les vices de l'humanité; & pour remplir conſtamment les uns & pour éviter ſagement les autres, en un mot, pour devenir ce que la qualité d'Homme nous oblige d'être, peut-on trop ſe livrer à une étude auſſi propre à ſatisfaire l'eſprit qu'à former le cœur?



ARTICLE QUATRIEME.

L'AMITIE' ET L'AMOUR.

Dialogue. *

L'AMOUR.

IL faut avouer, ma chère Sœur, que nous faisons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIE'.

Il est vrai, mon Frére, qu'il n'y a point de cercle un peu galant, où nous ne soyons le sujet de la conversation & où l'on n'examine qui nous sommes, notre naissance, notre pouvoir & toutes nos actions.

L'AMOUR.

Cela me déplait assez; car il n'est pas possible d'imaginer tout le mal qu'on dit de moi. Les sérieux me traitent de folâtre & d'emporté; les enjoués, de chagrin & de mélancolique; les Vieillards, de fainéant & de débauché, qui corrompt la Jeunesse; les jeunes gens, de cruel &

* C'est la seule piéce de prose qui nous ait paru intéressante dans un Livre nouveau intitulé, *Passe-tems Poëtiques* &c.

& de Tyran, qui ne se repaît que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes, que mon nom seul les fait rougir. Pour vous, ma Sœur, chacun s'empresse de vous louer: On vous nomme la douceur de la vie, l'union des belles ames, le charme de la Société.

L'AMITIE'.

Je me connois, mon Frére, & je n'ai garde de prendre pour moi les douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit facile de me tromper, & que je sois d'ailleurs fort simple, je ne le suis pourtant pas assez pour ne point voir qu'on se sert de mon nom pour ne parler que *de vous* seul. Cependant je ne dois pas le trouver étrange, puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont on vous refuseroit l'entrée, si vous osiez dire le votre.

L'AMOUR.

J'avoue, ma Sœur, que j'use souvent de cet artifice, qui me réussit heureusement; & à vous dire le vrai, je n'ai pas de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs je suis si peu jaloux de mon nom,

que j'adopte volontiers celui qu'on me donne. Je trouve bon que la plupart des femmes m'appellent Eſtime, Complaiſance, ou ſimple Galanterie, il ne m'importe, puiſqu'enfin mon pouvoir n'en diminue pas. Ce ſont de petites façons que l'intérêt de leur gloire ſemble exiger d'elles.

L'AMITIE'.

Peut-être, mon Frére, ne vous donnent-elles tous ces noms que faute de vous connoitre.

L'AMOUR.

Je vous aſſure, ma Sœur, qu'elles me connoiſſent très-bien. La joye qui me précéde, l'Emotion qui m'accompagne, le Chagrin qui me ſuit, ne leur permettent pas de s'y méprendre; mais elles mourroient plutôt que de me nommer par mon nom. J'ai beau les faire ſoupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur abſence ou pour leur infidélité, elles ne veulent point avouer que je ſuis maitre de leur cœur. Si on les preſſe de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'eſt moi: elles s'en prendront à la migraine ou à telle autre incommodité, qui en ſont fort innocentes. Il n'en eſt pas ainſi des

des hommes : pour peu que je les maltraite, ils s'en prennent à toute la Terre, & même aux arbres & aux rochers. Ils me disent des injures & font de moi des peintures si étranges, qu'elles feroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

L'AMITIÉ.

Mais combien d'Amans ont fait de vous des peintures capables de vous faire aimer ! Mille gens, qui se forment de vous une idée monstrueuse, sont agréablement détrompés à la vue de ces portraits.

L'AMOUR.

Vous avez pu voir celui qui fut fait autrefois en Gréce par un excellent Maitre, & qui depuis a couru toute la Terre sous le nom de l'*Amour fugitif*. C'est une Piéce admirable, & tous mes traits y sont représentés au mieux : cependant il y manque je ne sçai quoi de tendre, de doux & de touchant qui me distingue de quelques autres passions qui me ressemblent, & qui est en effet mon véritable caractére. Les cœurs que je touche le ressentent fort bien ; mais ni les couleurs ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant

tant que je vous en montre un, qui ſans doute ne vous déplaira pas: le voici.

L'Amour eſt un enfant auſſi vieux que le Monde;
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux:
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

L'AMITIE'.

Ce portrait eſt fort de mon goût, & j'admire avec quelle adreſſe il vous renferme dans quatre vers, vous, qui rempliſſez tant de volumes. Vous êtes bien-heureux, mon Frére, de trouver des Peintres, qui ſe diſputent l'honneur de vous repréſenter au naturel. Pour moi, faute d'en trouver un ſeul qui voulût ſe donner la peine de faire mon portrait, j'ai cru devoir y travailler. Jugez ſi j'ai réuſſi, & ſi je ne me ſuis point flattée, moi, qui fais profeſſion de ne flatter perſonne.

J'ai le viſage long & la mine naïve;
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art.
Mon teint eſt fort uni, ma couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord eſt civil; j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs:
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je régne ſur bien peu de cœurs.

On

On me cajole assez, & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes loix :
Mais que j'en connois peu, dans le siécle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix !
On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité ;
Cependant il est vrai qu'on ne peut me connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

L'AMOUR.

Je trouve, ma Sœur, que vous êtes un peu trop modeste, puisqu'enfin vous ne parlez pas de cette générosité désintéressée qui vous est si naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à servir vos amis.

L'AMITIE'.

Vous voyez pourtant l'état que l'on fait de moi dans tout le monde. Il semble que je ne sois plus bonne à rien ; & parce que je n'ai pas cette complaisance étudiée, & cet art de flatter si néçessaire à qui veut se rendre agréable, on trouve que je dis les choses avec une naïveté ridicule. Vous sçavez, mon Frére, que je n'ai pas toujours été méprisée, & qu'on m'a vu régner autrefois avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vôtre. Il n'est

rien

rien dont on ne me jugeât digne, ou qu'on osât me refuser. On faisoit même gloire de me sacrifier sa vie, & je possédois alors beaucoup plus de cœurs que je n'en posséde à présent, quoique les hommes de ce tems-là n'eussent qu'un même cœur à deux, & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je m'étonne que l'on m'ait ainsi abandonnée, moi qui fais du bien à tout le monde. Cependant chacun continue à vous suivre aveuglément, vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous votre Empire, qu'on n'entend partout que des personnes qui se plaignent de votre tyrannie.

L'AMOUR.

Il est vrai que la plupart de mes sujets ne murmurent que trop contre moi; mais je sçais que leurs soupirs, leurs larmes & leurs rigoureux tourmens ne sont que pure fiction.

L'AMITIE'.

Je suis persuadée qu'ils sont encore plus malheureux qu'ils ne le disent, & je ne connois rien de plus contraire au bonheur & au repos des hommes que vous. La Guerre, la Famine & les Maladies affligent en de certains tems quelque coin de la Terre, pendant que le reste

du

du monde jouït de la paix, de l'abondance & de la ſanté; mais il n'y a point de lieux, de tems, ni de perſonnes, qui ſoient à l'abri de votre perſécution. On aime durant l'hyver comme durant l'Eté, aux Indes comme en France, & les Rois ſoupirent comme les Bergers. Vous n'ignorez pas ſans doute les maux dont vous êtes la cauſe, puiſqu'on ne voit que des Amans qui ſe déſeſpèrent, des Jaloux qui ſe ſervent du poiſon, des Rivaux qui s'arrachent la vie.

L'AMOUR.

J'avoue qu'en de certaines rencontres je deviens terrible: mais s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal, je puis dire qu'en récompenſe je fais beaucoup de bien. Quelques richeſſes & quelques honneurs que la fortune accorde à un homme, il n'eſt jamais ſatisfait de ſa condition, & il envie preſque toujours celle des autres; ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur ſois favorable, ils ne croyent pas qu'il y ait une félicité ſi grande que la leur. Lors même que je les maltraite, ils s'eſtiment encore trop heureux de vivre ſous mon Empire; & je vois tous les jours de ſimples Bergers, qui ne changeroient point leur condition avec celle des Rois, quoique leurs

leurs Bergéres n'ayent pour eux que de l'indifférence & de l'ingratitude.

L'AMITIÉ.

Ces Bergers, dont vous parlez, font bien voir que vous gâtez l'esprit de tous ceux qui vous sont soumis, mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux : car enfin quelle extravagance d'être malade & de ne vouloir pas guérir ; d'être en prison, & de refuser la liberté ; en un mot, d'être misérable, & de ne vouloir pas cesser de l'être !

L'AMOUR.

Extravagance tant qu'il vous plaira : mais de bonne foi, ma Sœur, croyez-vous qu'il leur soit facile de guérir & de recouvrer la liberté sans mon consentement ? Je ne suis pas un Hôte que l'on chasse de chez soi quand on veut ; & je me soucie aussi peu de la résolution que l'on prend pour me faire sortir, que des efforts que l'on fait pour m'empêcher d'entrer. Nombre de personnes ont cru que j'avois besoin du secours de la sympathie pour m'insinuer dans les cœurs ; mais c'est une vieille erreur, que l'expérience détruit tous les jours. En effet, combien voit-on de gens, dont l'humeur & l'inclination sont opposées, qui changent de sentiment

ment l'un en faveur de l'autre, qui aiment & haïssent les mêmes choses, sitôt que je commence à les toucher?

L' A M I T I E'.

Je confesse, pour moi, que je ne trouve de facilité à m'établir dans les cœurs, qu'autant que la sympathie m'en procure les moyens. Je dirai même qu'il me seroit impossible de les lier étroitement, si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. Mais autant que j'ai de plaisir à me trouver avec elle; autant je m'accorde peu avec la ressemblance des humeurs.

L' A M O U R.

Ce que vous dites-là paroit étrange, & l'on a toujours cru que la conformité d'humeurs étoit une disposition très favorable pour s'aimer.

L' A M I T I E'.

Il est pourtant sûr que deux personnes de même profession, & qui réussissent également, ne s'aiment guéres, ou point. Cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie, mon ennemie jurée, & avec laquelle je ne me rencontre jamais. On sait que les diseurs de bons mots, qui font profession de réjouir une compagnie, ne peuvent souffrir leurs semblables.

Deux

Deux Coquettes se haïssent nécessairement ; deux Précieuses encore plus, quelque mine qu'elles fassent de s'aimer ; & vous ne verrez jamais deux femmes bonnes amies, si elles dansent ou si elles chantent bien l'une & l'autre. Je trouve cent fois mieux mon compte lorsque leurs humeurs ou leurs perfections n'ont aucun rapport ; lorsque l'une se pique d'esprit, & l'autre de beauté ; l'une d'être fiére & sérieuse, & l'autre d'être affable & enjouée. Comme elles n'ont rien à partager ensemble, & que les douceurs dites à celle-ci ne sont point à l'usage de celle-là, elles s'entendent cajoller sans ombrage & sans jalousie. A vous dire le vrai, de quelque humeur que soient les femmes, je ne les vois que rarement. Ma sincérité leur déplait, & elles sont tellement accoutumées à la flatterie qu'elles rompent sans peine avec une amie intime, qui ose leur parler à cœur ouvert. J'avouerai pourtant que si je ne les fréquente pas aussi souvent que je le souhaiterois, ce n'est pas tant parce qu'elles se disent leurs vérités, que parce qu'elles ne se les disent pas. Car enfin si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut dont elle pourroit se corriger pour peu qu'elle le connût, ne pen-

penſez pas qu'elle l'en avertiſſe. Elle aura une maligne joie de voir que ce défaut lui donne avantage ſur elle ; & même ſi un habit lui ſied mal, elle fera de ſon mieux pour lui perſuader qu'il lui ſied admirablement. Ceci n'eſt pas vrai néanmoins pour toutes les femmes ; & j'en connois plus d'une qui obſerve mes loix avec toute l'exactitude poſſible.

L'AMOUR.

Je puis dire que j'en connois pluſieurs qui ſçavent aimer parfaitement, & qui pourroient donner à tous les hommes des leçons de conſtance & de fidélité. Comme elles aiment preſque toujours les derniéres, elles ne ceſſent auſſi preſque jamais d'aimer que pour des ſujets *qui les* y obligent abſolument.

L'AMITIE'.

Si la choſe eſt ainſi que vous le dites, il y a bien des gens dans l'erreur, & qu'il ne ſeroit pas facile de détromper. Quoi qu'il en ſoit, je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette conſtance & de cette fidélité dont vous les louez, puiſque la plupart n'en font uſage que pour s'attacher à des perſonnes, auxquelles elles n'auroient jamais dû penſer. En vérité, mon Frére, c'eſt une cho-

chose étrange que vous preniez plaisir à mettre le désordre dans les familles, vous qui devriez sur-tout y conserver l'union & la paix. Il semble même que l'Hyménée, que vous témoignez souhaiter quelquefois si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Depuis que je vais aux Cours, je ne me souviens point de vous avoir vû entre le mari & la femme, au lieu que l'on vous y voit sans cesse entre la femme & le Galant, où vous dites cent gentillesses, sans parler des folies que vous faites. Le pauvre époux se proméne un peu loin de là entre le Chagrin & la Jalousie qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de son carosse. La Jalousie les ouvre pour voir ce qui se passe, & le Chagrin les referme à l'instant pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaise.

L'AMOUR.

Il me semble, ma Sœur, que toute sage que vous êtes, vous ne vous acquittez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on vous trouve fort peu où vous devriez être toujours; je veux dire entre les fréres & les sœurs, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, se dé-

déchirent les uns les autres, & ſe haïſſent mortellement.

L'AMITIE'.

J'en ai bien du regret; mais que voulez-vous que j'y faſſe? Ils ſont ſi fort livrés à l'Intérêt, qu'ils m'abandonnent volontiers pour lui. D'ailleurs, comme ils tirent chacun de leur côté, ils rompent tous mes liens, & m'échappent ſans ceſſe, malgré moi.

L'AMOUR.

Je vous pardonnerois d'abandonner des parens injuſtes & déraiſonnables, ſi c'étoit pour vous trouver avec des gens ſages & vertueux; mais il eſt certain que le plus ſouvent ce n'eſt que la débauche & le vice qui vous attirent, & que deux hommes ne ſeront bons amis, que parce qu'ils ſont yvrognes, ou voleurs, ou impies.

L'AMITIE'.

Je n'ai jamais eu de commerce avec ces gens-là. Il eſt vrai qu'il y a parmi eux une certaine affection brutale & emportée, qui paroit me reſſembler en quelque choſe. Il eſt vrai encore qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi; mais ce n'eſt du tout point par le principe de généroſité qui m'anime, & l'on peut dire

qu'elle les fait de la même maniére que la magie opère les prodiges. Croyez, mon Frére, que je me plais autant avec les Sages, qui ſont ſi rares, que vous vous plaiſez avec les Fols, dont le nombre eſt infini. Si parmi ces derniers il s'en trouve qui ne le ſoient pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guéres à les achever.

L'AMOUR.

J'avoue, ma Sœur, qu'on me reproche depuis long-tems de ne pouvoir être d'accord avec la Raiſon; mais s'il m'arrive quelquefois de lui faire un peu de violence, il y a (ſoit dit ſans me flatter) bien plus de ſa faute que de la mienne.

L'AMITIE'.

N'eſt-ce point que la Raiſon a tort, & que vous êtes beaucoup plus ſenſé qu'elle-même?

L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'aſſurer; mais je ſçais bien que ſi elle vouloit ne ſe point mêler de ce qui me regarde, nous n'en ſerions que mieux enſemble. Je n'empêche point qu'elle ne conduiſe les hommes dans les affaires importantes de leur vie; je veux bien qu'elle les rende bons Politiques, grands Capitaines, & ſages Magiſtrats: mais je ne puis ſouffrir qu'elle contrôle mes divertiſſemens & mes plaiſirs, ni moins en-

encore qu'elle veuille régler la dépenſe des fêtes, des bals & de toutes les galanteries des Amans. C'eſt une ſuperbe & une glorieuſe, qui veut régner par-tout, critiquer tout, & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-même. Nous nous livrons ſouvent de rudes combats; mais lorſqu'elle eſt la plus forte, & qu'elle a ſur moi quelque avantage, elle me chaſſe honteuſement; & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi, quand je ſuis le vainqueur, (ce qui m'arrive d'ordinaire) je me contente de me rendre maître de la Place; & pourvû que le cœur m'obéiſſe, je la laiſſe diſpoſer à ſa fantaiſie de tous les dehors. J'oublie même, loin de m'en vanter, *que je* l'ai battue. Jugez donc, ma Sœur, qui de la Raiſon ou de moi eſt plus raiſonnable, & en uſe mieux à tout égard.

L'AMITIÉ.

On remarque en effet que tous les Amans, quelque fols qu'ils ſoient, veulent paroitre ſenſés: mais de toutes les extravagances qui leur ſont plus ou moins communes, je n'en trouve point de plus ſinguliére que la perſuaſion intime *où* ils ſont que leur bien-aimée eſt la plus ac-*complie* de toutes les Beautés du monde.

L'AMOUR.

Comment n'avez-vous pas fait attention que la plupart des hommes ne jugent si favorablement de la personne qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire? C'est un secret fort naturel, mais que peu de gens ont deviné. Les uns se sont imaginé que j'aveuglois tous les Amans; les autres que je leur mettois un bandeau sur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de leurs Maîtresses: mais tous ont également mal rencontré. Quelques-uns ont pris sans doute pour un bandeau certains petits cristaux, qui ont la vertu de corriger les objets & de les réduire dans leur juste proportion: si une femme a les yeux trop petits & le front trop étroit, je présente à son Amant un cristal, qui lui fait voir des yeux assez grands & un front raisonnablement large. Si au contraire elle a la bouche trop grande & le menton trop allongé, je lui en présente un autre, qui lui montre une petite bouche & un menton équivalent. J'ai aussi des cristaux pour les couleurs, qui font paroître blanc ce qui est pâle, clair ce qui est brun, & blond ce qui est roux; ainsi de tout le reste.

Mais

Mais vous, ma Sœur, n'en avez-vous pas aussi bien que moi de toutes les façons?

L'AMITIE'.

Oui, mon Frére: mais il s'en faut bien qu'ils fassent un effet aussi prodigieux que les vôtres. Ils ne font qu'adoucir les défauts & les rendre plus supportables, sans empêcher qu'on ne les voye. Cependant, mon Frére, il me semble que nous parlons ici bien librement de nos petites affaires, & qu'on se moqueroit de nous à juste titre, si l'on nous entendoit dire aussi naïvement les nouvelles de l'Ecole.

L'AMOUR.

Je connois à la vérité bien des personnes, qui trouveroient notre entretien fort simple & fort commun; mais j'en connois d'autres qui le trouveroient fort divertissant.

L'AMITIE'.

Je sçais du moins qu'il m'a fort amusé; & il ne tiendra pas à moi que nous n'en ayons souvent de semblables. Adieu, mon Frére: je vous quitte avec regret; mais je ne puis tarder davantage à donner des marques de mon souvenir à quelques personnes, dont j'ai tout lieu de me louer.

L'AMOUR.

Adieu donc, ma Sœur; auſſi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous, & qui preſſent toutes de façon que ma préſence y eſt abſolument néceſſaire. J'ai des Amans à punir, j'en ai d'autres à récompenſer; & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris, qui va partir pour le Bal, où je dois lui conquerir autant de cœurs qu'il y aura d'honnêtes gens dans l'aſſemblée. Ah! ma Sœur, qu'elle eſt belle, qu'elle eſt charmante cette Iris! Auſſi ne peut-on la voir ſans être également touché d'admiration & d'amour.



ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS SUR LA PREMIERE EDUCATION DES ENFANS.*

DEs premiéres impreſſions que reçoit un enfant, dépendent ſes premiers panchans; de ſes premiers panchans, ſes premiéres habitudes; & de ces habitudes dépendront peut-être un jour les qualités ou les défauts de ſon eſprit, & preſque toûjours les vertus ou les vices de ſon cœur.

Conſidérons-le depuis l'inſtant qu'il eſt né: le premier ſentiment qu'il éprouve eſt celui de la douleur; il la manifeſte par des cris & par des larmes: ſi cette douleur vient de beſoin, la nourrice s'empreſſe de le ſatisfaire; ſi c'eſt d'un dérangement dans l'économie animale, la nourrice ne pouvant y apporter reméde, tâche au moins de l'en diſtraire; elle lui parle tendre-

* *Cet excellent morceau eſt tiré de l'Encyclopédie, à l'Article Gouvernante d'Enfans.*

drement; elle l'embrasse & le caresse. Ces soins & ces caresses toujours amenées par les larmes de l'enfant, sont le premier rapport qu'il apperçoit; bien-tôt pour les obtenir il manifestera par les mêmes signes un besoin moins grand, des douleurs moins vives; bien-tôt encore, pour être caressé, il jettera des cris & répandra des larmes sans éprouver ni besoin ni douleur. Que si après s'être assurée de la santé de l'enfant, la nourrice n'est pas attentive à réprimer ces premiers mouvemens d'impatience, il en contractera l'habitude: sa moindre volonté ou le moindre retard à la satisfaire, seront suivis de cris & de mouvemens violens. Que sera-ce si une mére idolâtre veut non-seulement qu'on obéisse à son enfant, mais qu'on aille au-devant de ses moindres fantaisies? alors ses caprices augmenteront dans une proportion centuple à l'empressement qu'on aura pour les satisfaire; il exigera des choses impossibles, il voudra tout-à-la-fois & ne voudra pas; chacun de ses momens sera marqué par toutes les violences dont son âge est capable: il n'a pas vécu deux ans, & voilà déja bien des défauts acquis.

Des bras de la nourrice, il passe entre les

mains d'une *gouvernante* : elle eſt bien loin de ſe douter qu'il faille travailler d'abord à réprimer les mauvaiſes habitudes que l'enfant peut avoir ; quand elle l'imagineroit, elle en ſeroit empêchée par les parens : on ne veut pas le contrarier, on craindroit de le fâcher. Elle va donc, pour l'accoutumer avec elle, lui prodiguer, s'il eſt poſſible, avec plus d'excès & plus mal-à-propos les mêmes ſoins & les mêmes careſſes ; & au lieu de prendre de l'aſcendant ſur lui, elle va commencer par lui en laiſſer prendre ſur elle.

Cependant il ſe fortifie, & ſon eſprit commence à ſe déveloper ; ſes yeux ont vû plus d'objets, ſes mains en ont plus touché, plus de mots ont frappé ſes oreilles, & ces mots toujours joints à la préſence de certains objets, en retracent l'image dans ſon cerveau : de toutes parts s'y raſſemblent des idées nouvelles ; déjà l'enfant les compare, & ſon eſprit devient capable de combinaiſons morales.

Il ſeroit alors de la plus grande importance de n'offrir à ſon eſprit & à ſes yeux que des objets capables de lui donner des idées juſtes & de lui inſpirer des ſentimens loüables ; il ſemble qu'on ſe propoſe tout le contraire.

Les

Les premiéres choses qu'on lui fait valoir ne sont capables que de flatter sa vanité ou d'irriter sa gourmandise ; les premiéres louanges qu'il reçoit roulent sur son esprit & sur sa figure ; les premiéres notions qu'on lui donne de lui-même, c'est qu'il est riche ou que sa naissancè est illustre ; & la naissance ou les richesses sont les premiers objets dont il entend parler avec respect ou avec envie ; s'il fait des questions, on le trompe ; veut-on l'amuser, on lui dit des absurdités ; s'il commande, on obéit ; s'il parle à-tort & à-travers, on applaudit ; on rit, s'il fait des méchancetés ; on lui apprend à frapper, à dire des injures, à contrefaire, à se moquer : ce qu'on lui recommande comme raisonnable, on lui permet de ne le pas suivre ; ce qu'on lui a défendu comme condamnable, on permet qu'il le fasse, & souvent on lui en donne l'exemple : on le menace sans le punir ; on le caresse par foiblesse & par fantaisie ; on le gronde par humeur & mal-à-propos : ce qu'on a refusé à sa priére, on l'accorde à son importunité, à son opiniâtreté, à ses pleurs, à ses violences. Pourroit-on s'y prendre autrement, si l'on se proposoit de lui déranger la tête & d'éteindre en lui tout sentiment de vertu?

A l'é-

A l'égard des principes qu'on croit lui donner, quelle impreſſion veut-on qu'ils faſſent ſur lui, quand tout contribue à les détruire ? comment reſpectera-t-il la Religion, lorſqu'après lui en avoir enſeigné les devoirs, on ne les lui fera pratiquer ni avec reſpect ni avec exactitude ? comment craindra-t-il ſes parens, quand ils ne lui feront pas reconnoître leur autorité, & qu'ils paroîtront lui rendre beaucoup plus qu'il ne leur rend ? comment ſaura-t-il qu'il doit quelque choſe à la ſociété, quand il verra tout le monde s'occuper de lui, & qu'il ne ſera occupé de perſonne ?

Abandonné au déréglement de ſes goûts & au déſordre de ſes idées, il s'élévera lui-même le *plus doucement* & le plus mal qu'il lui ſera *poſſible*; le moindre panchant qu'il aura, il voudra le ſatisfaire ; ce panchant deviendra fort par l'habitude ; les habitudes ſe multiplieront ; & de leur aſſemblage ſe formera dans l'enfant l'habitude générale de compter pour rien ce qu'on lui dit être la raiſon, & de n'écouter que ſon caprice & ſa volonté.

Ainſi ſe paſſent les ſept premiéres années de ſa vie ; & ſes défauts ſe ſont tellement accrus, que les parens eux-mêmes ne peuvent plus ſe les diffi-

diſſimuler : l'enfant leur céde encore quand ils prennent un ton plus ſérieux, parce qu'ils ſont plus forts que lui ; mais dès lors il ſe promet bien de ne reconnoître aucune autorité quand il ſera plus grand : à l'égard de la *gouvernante*, elle n'a plus d'empire ſur lui ; il ſe moque d'elle ; il la mépriſe ; preuve évidente de la mauvaiſe éducation qu'il a reçûe.

Il paſſe entre les mains des hommes : c'eſt alors qu'on penſe à réparer le mal qu'on a fait ; on croit la choſe fort aiſée : on ſe flatte qu'avant trois mois l'enfant ne ſera pas reconnoiſſable ; on eſt dans l'erreur. Avec beaucoup de peine on pourra, juſqu'à un certain point, retrancher la ſuperficie de ſes mauvaiſes habitudes : mais les racines reſteront ; fortifiées par le tems, elles ſe ſont, pour ainſi dire, identifiées avec l'ame ; elles ſont devenues ce qu'on appelle la *nature*.

Cette peinture n'a rien d'exagéré ; rélativement à beaucoup d'éducations, les traits en ſont plutôt affoiblis que chargés. Ainſi ſont élevés, je ne dis pas les enfans des particuliers, dont la mauvaiſe éducation eſt bien moins dangereuſe pour eux & moins importante pour la ſocieté, mais les enfans des grands & des

riches, c'eſt-à-dire ceux qui devroient être l'eſpérance de la nation, & qui par leur fortune & leur rang influeront beaucoup un jour ſur ſes mœurs & ſur ſa deſtinée.

On s'imagine qu'il ne faut point contraindre les enfans dans leurs premiéres années; on ne fait pas attention que les contradictions qu'on leur épargne ne ſont rien, que celles qu'on leur prépare ſeront terribles. On ſe propoſe de les plier quand ils ſeront forts; pourquoi ne veut-on pas voir qu'il ſeroit bien plus facile & plus ſûr d'y réuſſir quand ils ſont foibles? Quiconque a examiné les hommes dans leur enfance, & les a ſuivis dans les différens périodes de leur âge, a pu remarquer comme moi, que preſque tous les défauts qu'ils avoient à ſept ans, ils les ont conſervés le reſte de leur vie.

On craindroit en gênant un enfant, de troubler ſon bonheur & d'altérer ſa ſanté: il eſt cependant manifeſte que celui qui eſt élevé dans la ſoumiſſion eſt, pour le préſent même, mille fois plus heureux que l'enfant le plus gâté. Qu'on examine & qu'on juge; on verra l'enfant bien élevé être gai, content, & tranquille; tout ſera plaiſir pour lui, parce qu'on lui fait

fait tout acheter : l'autre, au contraire, eſt inquiet, inégal & colére à proportion qu'il a été plus gâté ; ſes déſirs ſe détruiſent l'un l'autre ; la plus petite contradiction l'irrite ; rien ne l'amuſe, parce qu'il eſt raſſaſié ſur tout.

Croit-on que ces mouvemens violens dont il eſt ſans ceſſe agité ne puiſſent pas influer ſur ſon tempéramment ? croit-on que l'inquiétude de ſon eſprit & le déſordre de ſes idées ne ſoient pas capables d'altérer les fibres délicates de ſon cerveau ? Qu'on y prenne garde, il n'y a guére d'enfans gâtés qui dans leurs premiéres années n'ayent eu des ſymptomes de vertige ; & lorſqu'ils ſont devenus grands, on peut juger par leur conduite ſi leur tête eſt bien ſaine.

Parens aveugles, vous vous trompez groſſiérement ſur les objets que vous vous propoſez ; vous n'êtes pas moins dans l'erreur ſur vos propres motifs ; vous vous croyez tendres, vous n'êtes que foibles : ce ne ſont pas vos enfans que vous aimez, c'eſt l'amuſement qu'ils vous donnent.

Croyez-vous que le Ciel vous les confie pour être l'objet d'une paſſion folle, ou pour vous ſervir d'amuſement ? Ignorez-vous que c'eſt un

un dépôt dont vous lui rendrez compte? que vous en êtes comptables à la république, à la postérité? pourquoi faut-il vous dire que vous êtes à vous-mêmes? Un jour viendra que vous payerez bien cher les foibles plaisirs que leur enfance vous donne: quelle sera votre douleur, quand vous verrez l'objet de toutes vos affections devenu celui du mépris public? quand son mépris pour vous-même deviendra le salaire de vos molles complaisances? quand ce fils rendu dénaturé par l'excès de vos tendresses, sera le premier à vous reprocher tous ses vices comme étant votre ouvrage? alors vous répandrez des larmes de sang; vous accuserez la *gouvernante*, le précepteur, le gouverneur, tout l'univers. Parens injustes, vous n'aurez peut-être à vous plaindre que de vous!

Si c'étoit aux méres que j'adressasse ce discours, la plûpart me regarderoient comme un moraliste atrabilaire: c'est aux péres que je m'adresse: en leur qualité d'hommes, leur ame doit être moins foible & leurs vûes moins bornées; il ne leur est pas permis de se laisser séduire par l'objet présent, & de ne pas porter leurs yeux dans l'avenir.

Si vous êtes dignes de ce titre de *pére*,
 vous

vous devez vous occuper de l'éducation de vos enfans, même avant qu'ils ſoient nés. Quoique peu de méres ſoient capables de cette paſſion funeſte qui va juſqu'à l'idolatrie, toutes ſont foibles, toutes ſont capables d'aveuglement : ſi vous voulez contenir leurs ſentimens dans les bornes qu'ils doivent avoir, il faut vous y prendre de bonne heure. Faites remarquer à votre épouſe la mauvaiſe éducation qu'on donne aux enfans de ſa connoiſſance, les déréglemens de preſque tous les jeunes gens d'un certain ordre, tous les chagrins qu'ils donnent à leurs parens, & *combien les* ſentimens de la nature ſont éteints dans leur cœur ; parlez-lui ſur tout cela avec la tendreſſe que vous lui devez, & avec la force que doit vous inſpirer un intérêt ſi grand. Veillez en même tems ſur ſa tendreſſe ; elle-même eſt un enfant à qui il ſeroit dangereux de laiſſer prendre une mauvaiſe habitude : ſi elle avoit gâté votre fils dans les bras de la nourrice, elle continueroit de le gâter entre les mains de la *gouvernante* ; elle mettroit obſtacle à tout le bien que pourroient faire le précepteur & le gouverneur : pour la ramener il faudroit livrer des combats ; peut-être n'auriez-vous pas

la

la force de combattre toujours, & votre fils seroit perdu sans ressource.

Quand on choisira une nourrice, outre les qualités physiques qu'elle doit avoir, faites en sorte qu'elle soit femme de bon sens : tant que l'enfant se portera bien, qu'on ne lui passe ni volonté ni impatience ; quand même il seroit indisposé, il ne faudroit pas s'écarter de cette méthode : un mois de maladie nuit plus à son éducation qu'une année de soins n'a pû l'avancer. Pour peu qu'il y ait de danger, tous les parens perdent la tête, & il est bien difficile qu'ils ne la perdent pas : il seroit à souhaiter qu'au-moins l'un des deux ne compromît point son autorité, que le pére prit sur lui de ne pas voir son enfant, afin que par la suite l'ascendant qu'il auroit conservé pût rendre à la mére & à la *gouvernante* tout celui qu'elles ont perdu. Ce n'est pas la maladie qui rend impatient, c'est l'habitude de l'être qui fait qu'on l'est davantage quand on souffre ; & c'est la foible & timide complaisance des parens qui fait qu'alors un enfant le devient à l'excès.

Si l'enfant pleure, il est aisé de démêler le motif de ses larmes ; s'il pleure pour avoir

quelque chofe, c'eft opiniâtreté, c'eft impatience; s'il pleure fans qu'on voye pourquoi, c'eft douleur: dans le premier cas, il faut le careffer pour le diftraire, n'avoir pas l'air de le comprendre, & faire tout le contraire de ce qu'il veut; dans le fecond cas, confultez votre tendreffe, elle vous confeillera bien.

Les premiéres volontés d'un enfant font toujours foibles; c'eft un germe qui fe développe & que la moindre réfiftance détruit; elles refteront foibles tant qu'elles lui réuffiront mal; que fi fon impatience & fes volontés font fortes, c'eft une preuve que la nourrice n'eft pas attentive, & qu'elle l'a gâté.

Dès qu'elle ne lui fera plus néceffaire, & qu'on l'aura fevré, qu'elle foit écartée. Le premier jour, l'enfant répandra des larmes; fi fes larmes viennent d'attachement & de fenfibilité, on ne peut payer par trop de careffes ces précieufes difpofitions; s'il s'y mêle de l'humeur, qu'on le careffe encore; mais que les careffes diminuent à mefure que l'humeur augmentera; s'il demande quelque chofe avec impatience, on lui dira avec beaucoup de douceur, qu'*on eft bien fâché de le refufer, mais qu'on n'accorde point aux enfans ce qu'ils demandent*

man-

mandent avec impatience: peut-être il n'entendra pas ce discours, mais il entendra l'air & le ton; il verra qu'on ne lui donne point ce qu'il a demandé; soit étonnement, soit lassitude, il suspendra ses larmes; qu'on profite de cet intervalle pour le satisfaire.

Le second jour, on mettra sa patience à une plus longue épreuve, & l'on continuera par degrés les jours suivans, en observant toûjours de ne le caresser que lorsqu'il sera tranquille, & de cesser les caresses qu'on lui fait, ou même de prendre un air plus sérieux, dès qu'il sera opiniâtre ou impatient: cette conduite n'a rien de dur ni de cruel; l'enfant s'appercevra bientôt qu'il n'est caressé & qu'il n'obtient ce qu'il veut que quand il est doux, & il prendra son parti de le devenir.

Dès que vous l'aurez rendu tel, comptez que vous aurez tout gagné; son ame sera entre vos mains comme une cire molle que vous paitrirez comme il vous plaira; vous n'aurez plus à travailler que sur vous-même; pour vous soûtenir dans une attention continuelle, pour démêler en lui ces semences de défauts ou de vices souvent foibles & obscures, & que néanmoins il faut réprimer dès qu'elles paroissent,

si l'on veut y parvenir avec certitude & sans tourmenter l'enfant; pour mettre votre esprit à la portée du sien, sur-tout pour avoir une conduite soûtenue: car ne croyez pas qu'on éléve un enfant avec de beaux discours & de belles phrases: vos discours pourront éclairer son esprit; mais c'est votre conduite qui formera son caractére.

Ne ressemblez point à la plûpart des *gouvernantes*, qui sont tracassiéres, grondeuses, acariâtres, ou au contraire toujours en admiration devant leurs éléves & leurs complaisantes éternelles: quelques-unes même réunissent les deux extrêmes, successivement idolâtres & pleines d'humeur. C'est leur mal-adresse, & ce sont leurs défauts qui donnent aux enfans une partie de ceux qu'ils ont. Avec beaucoup de fermeté dans la conduite, ayez beaucoup d'égalité dans l'humeur, de gayeté dans vos leçons, de douceur dans vos discours; prêchez d'exemple, rien n'est plus puissant sur les enfans comme sur les hommes faits; de quelque tempérament que soit votre éléve, vous verrez qu'insensiblement la douceur & la sérénité de votre ame passeront dans la sienne.

Si vous voulez l'instruire avec fruit, ne vous con-

contentez pas de lui étaler votre éloquence devant les autres & quand vous pourrez être entendue ; ce n'eſt pas quand l'enfant eſt diſſipé, que les choſes ſenſées qu'on lui dit peuvent faire impreſſion ſur lui : c'eſt dans le particulier, quand ſon ame eſt tranquille & ſon eſprit recueilli. Il n'y a point d'enfant en qui l'on ne puiſſe ſaiſir de ces momens d'attention ; une *gouvernante* habile peut les faire naître ſouvent.

Dès qu'il ſera capable d'avoir une idée de Dieu, expliquez-lui ce que c'eſt que ſa toute-puiſſance, ſa bonté, ſa juſtice ; apprenez lui le culte qu'on lui doit & les priéres qu'il faut lui adreſſer ; pour lui donner l'exemple, priez avec lui, & mettez vous dans la poſture où *il doit être*. Ce n'eſt qu'en parlant à ſes yeux que vous parlerez à ſa raiſon. A commencer du moment que vous l'aurez inſtruit, ne permettez jamais ni qu'il oublie de prier, ni qu'il prie dans une poſture peu décente, à moins qu'il ne ſoit malade : alors au lieu de ſes priéres ordinaires, qu'il en faſſe une courte, & qu'il n'y manque jamais : vous lui apprendrez ſes autres devoirs de Religion, & les lui ferez pratiquer à meſure qu'il ſera en âge de les remplir.

 Ses

Ses devoirs envers ses parens marcheront de pair avec ceux de la Religion; apprenez-lui que son bonheur ou son malheur est dans leurs mains; qu'il tient de leurs bontés tout ce qu'il est & tout ce qu'il a; qu'ils sont pour lui l'image de Dieu; que Dieu leur a donné par rapport à lui une partie de sa puissance, de sa bonté, de sa justice; qu'il ordonne de les aimer & de les honorer, & qu'il n'a promis une longue vie qu'aux enfans qui les honorent; mais il faut que les parens entrent bien dans vos vûes: car si vos discours ne sont pas secondés par leur conduite, toutes les leçons que vous pourrez faire à l'enfant, sont autant de paroles perdues.

Le premier sentiment qu'on doit exiger d'un enfant, ce n'est pas son amitié, c'est son respect: si l'on veut s'en faire aimer par la suite, il faut commencer par s'en faire craindre; celui qu'on éléve dans l'indépendance n'est occupé que de lui-même, & son cœur s'endurcit; celui qu'on éléve dans la soumission sent le besoin qu'il a d'appui, & s'attache naturellement aux personnes dont il dépend.

Que ses parens lui cachent toute la tendresse qu'ils ont pour lui; l'enfant en abuseroit; qu'ils vien-

viennent rarement le trouver, ou du moins qu'ils reſtent peu avec lui; qu'ils ayent l'air de venir plutôt pour s'informer de ſa conduite que pour le careſſer; qu'ils ne badinent point avec lui d'une maniére indécente, comme avec un perroquet ou une poupée. Quand on eſt pére, peut-on ne pas ſentir le reſpect qu'on doit à ſon fils? Que tous les jours l'enfant aille rendre à ſes parens ce qui leur eſt dû; qu'il y reſte peu, à moins que ce ne ſoit par récompenſe; ſi vous êtes contente de lui, qu'il y ſoit reçû avec bonté, qu'on lui faſſe quelques careſſes, qu'on lui donne quelques avis toujours conformes à ceux que vous lui aurez donnés: car il faut qu'il y ait une correſpondance exacte entre tous les diſcours qu'il entendra. Pour cela il eſt à propos que quelqu'un d'intelligent vienne tous les matins ſavoir de vous ce qui s'eſt paſſé, ce que vous avez dit à l'enfant, ce que vous jugez à propos qu'on lui diſe. Si vous n'êtes pas contente de lui, qu'il ſe préſente toujours, c'eſt un devoir auquel il ne doit jamais manquer; mais qu'alors la ſatisfaction de voir ſes parens lui ſoit refuſée.

Il eſt vraiſemblable qu'il fondra en larmes. S'il eſt touché comme il doit l'être, ne joignez point

point d'autre peine à cette punition, au contraire il faut le consoler. Entrez dans sa douleur, dites-lui qu'elle est juste, mais qu'il s'y est exposé, & qu'il ne tient qu'à lui de rentrer en grace par une meilleure conduite: si au contraire il n'est pas assez sensible à cette disgrace, joignez-y toutes les privations capables de la lui faire sentir; imposez-les lui non comme la peine de sa premiére faute, mais comme celle de son insensibilité: au reste, dans une éducation bien faite, ce dernier cas ne peut guére arriver; il faudroit que l'enfant eût été bien gâté, pour que son ame se fût endurcie à ce point-là.

Je n'ai point parlé de l'obéissance, quoiqu'elle soit la base de toute éducation; sans elle, il est impossible de fixer aucun principe dans l'esprit d'un enfant; elle doit être établie dans son cœur avant même qu'il sache ce que c'est qu'obéir, & je l'ai supposée en parlant des devoirs précédens. Les enfans ne sont désobéissans qu'autant qu'on veut bien qu'ils le soient; il n'en est aucun qui ose résister soit à ce qu'on lui ordonne, soit à ce qu'on lui défend, quand il est sûr d'être puni; il ne faut pas souffrir qu'il balance; la plus légére désobéissance doit être punie. Si dès la premiére enfance on ne

l'ac-

l'accoûtume point à ſuivre la raiſon d'autrui, on peut être ſûr qu'il ne ſuivra pas la ſienne quand il ſera plus avancé en âge.

Au lieu de nourrir ſon orgueil en portant ſes regards ſur les avantages de ſa fortune & de ſon rang, fixez-les ſur ſon état préſent; faites lui voir qu'il eſt dépourvû de tout ce qui mérite l'eſtime des hommes; qu'il n'a ni ſcience, ni raiſon, ni vertus; qu'il ne peut rien pour lui-même, & que perſonne n'a beſoin de lui; ne lui donnez point de titres, & ne ſouffrez pas qu'on lui en donne; s'il en a, il ſera tems qu'il les connoiſſe quand il entrera dans le monde.

Qu'il ſoit attentif & poli; qu'il reçoive avec reconnoiſſance les bontés qu'on aura pour lui; que perſonne ne ſoit ſon complaiſant ni ſon adulateur: ſi ſon rang ne vous permet pas de le garantir de certains reſpects, qu'il ſache que c'eſt à ſes parens qu'ils s'adreſſent, & qu'ils ſont le prix de leurs bienfaits ou de leurs vertus. Qu'il ne commande à perſonne, qu'il demande avec douceur, qu'il remercie avec politeſſe; s'il commande, que tout le monde ſoit ſourd, & que le mot *je veux*, s'il ſort de ſa bouche, ſoit un arrêt de refus prononcé par lui-même.

Qu'il

Qu'il ne ſoit point, comme tous les enfans, avide de recevoir, éloigné de donner: qu'il donne de bonne grace, ſinon qu'il ſoit privé de ce qu'il a refuſé de donner: qu'il reçoive difficilement, qu'il ne demande jamais. On ne peut lui apprendre trop tôt qu'il eſt humiliant de recevoir, qu'il eſt doux de donner, & que c'eſt un devoir pour ceux qui ſont dans l'abondance par rapport à ceux qui ſont dans le beſoin.

S'il rencontre un pauvre ou un malheureux, qu'il lui donne quelque ſecours: s'il reçoit un ſervice ou un préſent de gens au deſſous de lui, qu'il les récompenſe ou leur rende au-delà de ce qu'il a reçû: s'il briſe quelque choſe qu'on lui aura confié, qu'il répare le dommage par un préſent qui y ſoit ſupérieur; que tout cela ſe faſſe par ſes mains & de ſon argent: c'eſt ainſi qu'on lui en apprendra l'uſage, & qu'en même tems on lui inſpirera les premiers ſentimens d'humanité, de généroſité, de juſtice. Puiſqu'on donne de l'argent aux enfans, il ne faut pas que ce ſoit pour l'amaſſer, comme quelques parens l'exigent, ni pour le dépenſer en fantaiſies, comme c'eſt l'intention de beaucoup d'autres, à moins qu'on n'ait

n'ait envie de les rendre avares ou dissipateurs.

Il semble qu'on ne sache louer les enfans que sur leur esprit & sur leur figure : sont-ce là les objets qu'il faut leur présenter comme louables ? Veut-on les rendre fats, présomptueux, frivoles ? Ces louanges sont d'autant plus ridicules, qu'elles sont presque toujours fausses. Ce qu'il faut louer devant eux, ce sont les choses véritablement louables : ce qu'on doit louer en eux, c'est leur douceur, leur obéissance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur respect & leur attachement pour les personnes qu'ils doivent aimer ; il ne faut les louer qu'autant qu'ils le méritent. Dites à votre éléve que lorsqu'on loue un enfant sur son esprit & sur sa figure, c'est qu'on le méprise, & qu'on ne voit rien en lui qui mérite d'être loué.

Veillez sur les personnes qui l'approcheront ; ne le laissez jamais entre les mains des valets, ou d'autres gens imprudens & grossiers ; que l'entrée de sa chambre ne soit permise qu'à des personnes prudentes & polies, qui, quand elles joueront avec lui, sachent conserver de la décence ; & qui, lorsqu'elles lui parleront raison, ne s'écartent jamais de la morale la plus exacte.

Faites

Faites en ſorte qu'il ne ſoit point dans le ſallon, quand il y aura beaucoup de monde; il n'y trouveroit que des complaiſans ou des gens qui en feroient leur joüet: ni l'un ni l'autre ne doivent convenir à des parens ſenſés. Les exemples qu'il verroit ne ſeroient point aſſez bons; les converſations qu'il entendroit ne ſeroient point aſſez exactes; beaucoup d'actions ſans conſéquence, ne le ſont point pour un enfant; beaucoup de diſcours, irrepréhenſibles pour des gens faits, pourroient l'induire en erreur. Peu de gens ſont capables de ſentir tout le reſpect qu'on doit à l'enfance; aucun n'eſt capable de s'y plier, à moins qu'il n'en faſſe ſon unique affaire. Les parens eux-mêmes ne le pourroient pas; & leurs diſcours & leurs exemples ſeroient un piége d'autant plus dangereux pour l'enfant, qu'il a plus de reſpect pour eux.

Il fera des fautes, il eſt de l'humanité d'en faire; mais ſi vous êtes attentive, il en fera peu. Les enfans ne ſont preſque jamais puniſſables, qu'il n'y ait plus de la faute de ceux qui les conduiſent que de la leur. Plus votre conduite ſera égale & ſoutenue, moins il oſera s'écarter de ce que vous lui preſcrirez; plus

plus vous mettrez de douceur, d'affection & de bonté dans vos leçons & dans vos remontrances, plus il lui sera facile de s'y conformer; plus vous l'avertirez de ses devoirs, moins il sera en danger d'y manquer.

Il fera des fautes par ignorance, il oubliera ce que vous lui aurez dit, parce qu'on l'aura distrait; il brisera ou renversera quelque chose par étourderie; il ménagera peu ses vêtemens, &c. Ces bagatelles viennent de l'âge, & ne tirent point à conséquence pour l'avenir: il faut l'en avertir; mais il ne faut pas l'en punir, à moins qu'il n'y eût mauvaise intention.

Une desobéissance, un trait d'humeur, un mot qui n'est pas conforme à la vérité, une parole malhonnête, un coup donné, une dispute avec ses fréres ou sœurs, tout ce qui peut être le germe d'un vice, tout ce qui annonce de la bassesse ou de l'insensibilité; voilà des fautes punissables.

Ces mêmes fautes deviendront des crimes du premier ordre, quand il y aura intention marquée, récidive ou habitude; car il faut considérer les fautes d'un enfant, moins par ce qu'elles sont, que par leur principe & par les suites qu'elles peuvent avoir.

La

La punition des fautes légéres, ce ſera d'en avertir les parens, & de les lui reprocher devant tout le monde. Il vous priera de n'en rien faire; ſoyez inexorable: bien loin de diſſimuler ſes fautes, il faut les exagérer. Il faut le rendre ſenſible à la honte, ſi vous voulez qu'il le devienne à l'honneur. Les fautes les plus légéres deviendront graves, à meſure qu'il y ſera moins ſenſible: ce ſera, par exemple, un crime du premier ordre, que de n'avoir pas été ſenſible à la honte d'une petite faute.

La punition des grands crimes ſera la privation des careſſes de ſes parens, même la privation totale du bonheur de les voir. On y joindra, ſuivant l'énormité de la faute, toutes les autres privations poſſibles, non comme ajoûtant à la premiére, mais comme en étant la ſuite. L'enfant ſera négligé dans ſon extérieur, comme il convient à un enfant diſgracié de ſes parens. Tout le monde ſaura qu'il eſt en diſgrace, & tout le monde le fuira. Vous ne lui accorderez d'amuſemens qu'autant qu'il en faut pour l'empêcher de tomber dans la langueur & dans l'abattement. Vous-même vous ſerez froide avec lui, mais ſans ceſ-

ſer d'être douce. Vous lui ferez faire ſur ſon état les remarques les plus propres à le lui rendre amer; vous lui rappellerez qu'il eſt puni, dans les momens où il ſeroit le plus tenté de l'oublier. La durée de ſa punition dépendra du beſoin qu'il a d'être puni; elle ſera s'il le faut de pluſieurs jours: il vaut mieux qu'elle ſoit plus longue, & n'être pas obligé d'y revenir. Il aura beau promettre d'être plus raiſonnable, ſes promeſſes ne ſeront point écoutées. Pour obtenir ſa grace, il faudra qu'il la mérite, & elle ne ſera jamais accordée qu'à l'excès de ſa douleur & à ſa bonne conduite.

En lui annonçant que ſes parens conſentent *de le revoir*, faites lui valoir l'excès de leurs bontés; rappellez-lui la grandeur de la faute qu'il avoit commiſe; attendriſſez ſon ame, pour y porter plus avant la reconnoiſſance & le repentir. Dès que leurs careſſes auront mis le ſceau à ſon pardon, il rentrera en poſſeſſion de ſon état naturel, & tout reprendra ſa face accoutumée: mais ayez ſoin qu'il y ait une ſi grande différence entre cet état & celui de diſgrace, que l'enfant tremble toujours d'encourir le dernier.

J'ai parlé de cette grande punition, persuadé qu'elle ne peut avoir lieu que rarement. Si l'on a été attentif à punir l'enfant des petites fautes, il ne s'exposera pas à en faire de plus grandes. A l'égard des verges, je n'en ai rien dit, parce qu'il n'en doit pas être question dans une éducation bien faite, si ce n'est peut-être dans le tems où la douleur est le seul langage que l'enfant puisse entendre; ou bien lorsqu'ayant été précédemment gâté, soit parce qu'il a été malade, soit par négligence, il est parvenu à ce point d'opiniâtreté de dire affirmativement, *non*: alors, comme il est de la plus grande importance de ne lui pas céder, c'est avec la verge qu'il faut lui répondre. Il seroit à souhaiter qu'on le fît sans humeur; mais si je conseillois d'attendre que la colére fût passée, je serois sûr que la faute seroit oubliée, & que l'enfant ne seroit pas puni. A l'âge où il est, il vaut mieux qu'il soit puni avec un peu d'humeur, que de ne l'être pas.

Dans tout autre cas, & dès que l'enfant est capable d'un sentiment honnête, les verges doivent être bannies. On n'en fait usage si souvent que par négligence, par humeur, ou par incapacité; on rend ce châtiment inutile

par

par la maniére dont on l'employe ; on n'y attache pas aſſez de honte. Il faudroit qu'il fût l'annonce & le prélude de toutes les autres punitions poſſibles, que ces punitions lui fuſſent impoſées parce qu'il s'eſt fait traiter comme un enfant ſans ame & ſans honneur : alors ce châtiment deviendroit pour lui un événement unique, dont la ſeule idée le feroit frémir ; au lieu que de la façon dont on s'y prend, il s'accoutume à cette punition comme à toute autre choſe, & n'y gagne qu'un défaut de plus.

Les coups ſont un châtiment d'eſclave, & je veux que votre éléve ſoit un enfant bien-né. Ménagez la ſenſibilité de ſon ame, & vous aurez mille moyens de le punir ou de le récompenſer; accoutumez-le à penſer noblement ; cela n'eſt pas ſi difficile qu'on le croit. Le principe de l'honneur eſt dans les enfans comme dans les hommes faits, puiſque l'amour-propre y eſt ; il n'eſt queſtion que de le bien diriger, & de l'attacher invariablement à des objets honnêtes. Les enfans ſont incapables de diſcuſſion ; ils ne jugent des choſes que par le prix qu'on y met ; mettez à un haut prix celles que vous voudrez qu'il eſtime, & vous verrez qu'il les eſ-

timera ; faites lui faire une chose louable pour mériter d'en faire une autre, c'est une excellente économie. Accordez-lui les choses de son âge, non comme bonnes, mais comme nécessaires à sa foiblesse ; refusez-les lui, non comme estimables, mais parce qu'il les aime, & qu'on ne doit point avoir d'indulgence pour un enfant qui se conduit mal ; ne les lui proposez jamais comme des récompenses dignes de lui ; cherchez ces récompenses dans des objets qu'il doive aimer, & dont il doive faire cas toute sa vie ; placez-les dans les caresses de ses *parens*, dans quelque devoir de religion qu'il n'ait point encore rempli, dans quelque action supérieure à son âge qu'il n'ait point encore faite, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'il ignore, dans la considération, dans l'estime, dans les loüanges ; car il faut lui faire aimer les loüanges pour l'amener au goût des choses loüables.

Quand il s'est distingué par quelque qualité loüable, qu'est-ce qui empêcheroit qu'on ne lui donnât un surnom qui exprimât cette qualité ; qu'on ne l'appellât le *raisonnable*, le *véridique*, le *bienfaisant*, le *poli* ; qu'on ne lui écrivît soit pour le loüer de ce qu'il auroit fait de bien, soit pour lui reprocher ses dé-

faults,

fants, en mettant en tête de la lettre les titres qu'il auroit mérités, ou en le menaçant de les lui supprimer, s'il continuoit à s'en rendre indigne ?

C'est ainsi qu'on peut élever son ame au-dessus des sentimens de son âge; échauffée par l'émulation & par l'amour de la gloire, elle s'ouvrira d'elle-même à toutes les semences de raison & de vertu que vous y voudrez répandre; toute l'activité qui l'auroit entraînée vers le mal, la portera vers le bien; à mesure que vous y verrez croître les semences précieuses que vous y aurez versées, cultivez-les par les mêmes moyens que vous les aurez fait naître. Caressez, louez, applaudissez. Dès que de son propre mouvement il aura fait ou pensé quelque chose de loüable, imaginez-en quelque autre à lui faire faire pour le récompenser. Que tout le monde vienne lui faire compliment avec un air de considération. J'ai recommandé aux parens d'aller rarement chez leurs enfans, & d'être ménagers de leurs caresses; mais ceci est un cas à part; c'est le seul où il leur soit permis de laisser éclater toute leur tendresse; puisque l'enfant a été capable d'un sentiment vertueux, il faut pour

l'inſtant le regarder comme un homme fait, & aller dans ſa chambre lui rendre l'hommage qu'on doit à la ſageſſe & à la vertu.

Quand l'enfant ſera près de ſortir de vos mains, ne vous relâchez en rien de vos ſoins ni de votre attention. Ne ſouffrez pas qu'il s'écarte de la ſoûmiſſion accoûtumée. C'eſt une choſe auſſi déraiſonnable qu'ordinaire, de préparer un enfant par plus d'indépendance à un état plus ſubordonné.



ARTICLE SIXIEME.

PORTRAIT DE ZIRPHÉ.

ZIRPHE' vit dans le plus brillant tourbillon; mais le ſage Génie qui l'éclaire la dérobe aux yeux des profanes; il préſide à ſes plaiſirs; il aſſûre ſon bonheur, & dédaigne l'hommage.

Vivre heureuſe fait ſon unique ambition; connoître & ſentir forme toute ſa philoſophie. Tranquille au milieu des paſſions turbulentes qui agitent la ſphére où elle vit, elle regarde avec autant de mépris que d'indifférence ces femmes inquiètes, qui cherchent le plaiſir, courent après l'éclat, & n'arrivent jamais qu'à la honte, au ridicule & au repentir. Elle ſçait que le Bonheur, ce Dieu ſi invoqué & ſi peu ſenti, eſt caché dans le fond de nos cœurs, & n'y peut être développé que par le Goût uni à la Raiſon.

Nulle envie, nulle jalouſie ne trouble ſon ame; elle admire la beauté, & ne la payeroit pas de la moindre des qualités de ſon cœur.

Nul objet nouveau n'excite ſa curioſité, &, ſous quelque forme qu'on lui préſente les hommes qu'elle eſt forcée de recevoir, elle ne voit en eux que des importuns qui troublent ſa douce mélancolie; elle craint de leur manquer, & plus encore de leur plaire. Son état la gêne; mais, à lui en voir remplir les devoirs, on la croiroit à ſa place.

Née dans une fortune aiſée, elle ne connoît d'autre fantaiſie que celle de donner; la certitude d'être plus riche un jour ne lui préſente le faſte d'une maiſon nombreuſe que comme un embarras, & l'adulation des rieurs, des complaiſans & des gourmands, que comme une importunité. *Zirphé* répandra des bienfaits, & ne ſe donnera la peine de raſſembler les délices que pour un petit nombre choiſi qui aura plus de délicateſſe & de ſentiment que de gayeté.

La joie bruyante, le rire immodéré, que le vulgaire prend pour le ſigne du plaiſir, ne paroiſſent à *Zirphé* que du bruit & des convulſions. Elle ſe pare avec indifférence de tous les pompons à la mode. Les ſiens ſont cependant du meilleur goût, ſans que ce ſoin lui coûte une heure par ſaiſon. Elle ſe détermine

avec

avec ſûreté au premier coup d'œil, & rit de la ſtupide incertitude de ſon ſexe, qui croit que le marchand peut vendre ce que la nature ſeule eſt en droit de donner.

Nulle bête, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, ne partage la tendreſſe de *Zirphé*. Toute entière à ce qu'elle doit aimer, elle abandonne à la ſenſibilité des autres tous les ſots & les petits chiens. Elle n'a nulle peur des ſouris, des Eſprits, des petits coups de tonnerre ni des voitures bien attelées; & la marche de la plus groſſe araignée ne l'effraie pas plus que le vol d'un ſerin. L'eſpèce humaine ne lui en impoſe point; elle voit du même œil l'intervalle néceſſaire qui ſépare les conditions, & les rapports de miſère qui rapprochent & confondent les individus.

Zirphé née bienfaiſante protège les infortunés; elle mépriſe & déteſte ces monſtres vils & malheureux qui conſacrent à la noirceur une bouche impure que le plaiſir a reprouvée. Rien n'échappe à ſa pénétration; elle puiſe au fond des cœurs l'art de connoître les hommes, & elle les apprécie, ſans s'abaiſſer juſqu'au frivole amuſement d'en médire.

Elle ſçait pourquoi les Dieux que nous adorons

rons ont tant d'indulgence pour les effrontées & les impudentes qu'ils détestent, & ne daignent pas honorer d'un regard favorable la timide vertu qu'ils estiment.

Elle voit, sous l'orgueilleux maintien & sous le silence affecté des Grands, la sottise & l'embarras qui grimacent pour jouer la hauteur. D'aucun mot, d'aucun geste, *Zirphé* n'interrompt le triomphe imaginaire des prétentions; elle n'entend en apparence que ce qu'on dit, & ne saisit en effet que ce qu'on pense.

Le faux brillant d'une imagination inquiète & déréglée qui reproduit sans cesse de petites chimères, le don de dire aisément des riens, l'art facile & dangereux de saisir les ridicules, n'éblouït point *Zirphé*, & jamais la malignité ne lui a surpris l'hommage que mérite l'esprit.

Nul ambitieux ornement, nulle expression outrée, ressource ordinaire des idées maigres & gigantesques, ne naît sous son pinceau correct: toujours naïve & précise, c'est avec les traits les plus simples qu'elle subjugue l'esprit, & l'enchante par des images nobles, riantes & vraies.

Elle a toutes les vertus qui caractérisent les femmes pour lesquelles on n'a que du respect,

&

& elle eſt plus piquante que les capricieuſes & les parjures, nées pour le malheur des humains.

Elle poſſède enfin le don ſi rare de paroître toujours nouvelle. Plus on reſpire l'air qu'elle ſouffle, plus il devient néceſſaire. La curioſité qu'elle inſpire s'irrite en ſe ſatisfaiſant.

Pour calmer le trouble qu'elle fait naître, en vain l'orgueilleuſe raiſon oſe former l'inutile projet d'émouſſer les traits de *Zirphé*, ou de les épuiſer par la force de l'habitude, elle en ſourit; le délire augmente, & la raiſon applaudit.

Malheur à l'Envie, ſi l'Envie la reconnoît; *Zirphé* lui impoſera la douleur de la reſpecter.



ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE

SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. *

MONSIEUR,

CEtte Lettre est un tribut, qu'un Inconnu qui cherche à s'instruire, paye à la supériorité de vos lumiéres.

L'Esprit Philosophique est-il plus utile que nuisible aux Belles-Lettres ? l'Académie des Jeux Floraux me couronna comme Orateur: jugez moi comme Philosophe.

Non seulement j'étois décidé sur ce Problême si intéressant pour les Lettres, mais mon Discours étoit achevé pour le fonds, & pour l'ordre des choses, lorsque le premier volume de l'Encyclopédie fut publié. Je vis avec plaisir, dans la Préface admirable de ce grand Ouvrage,

* Cettre Lettre, pleine de réflexions intéressantes sur l'*Esprit Philosophique*, est de Mr. de *Reganhac*, dont nous avons donné dans le troisiéme Volume le Discours qui remporta le prix par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux.

ge, que Monſieur d'Alembert, content de ſe déclarer pour le ſentiment que j'avois embraſſé, laiſſoit à d'autres le détail des preuves.

D'abord, Monſieur, je tâchai de me former une juſte idée de l'Eſprit Philoſophique, & ſurtout de le diſtinguer, avec préciſion, de cette direction au vrai, de cette juſteſſe naturelle de raiſon, & ſi j'oſe le dire, en étendant une expreſſion de Monſieur d'Alembert, *de cette Logique d'inſtinct*, qui eſt eſſentielle au goût & au génie, & ſans laquelle dans toutes les parties des Belles-Lettres l'imagination & le ſentiment ne peuvent produire que des monſtres.

Je définis donc l'Eſprit Philoſophique, *la raiſon qui, afin de remonter dans chaque ſujet aux premiers principes, & pour percer & pénétrer juſqu'à la racine des vérités, prédomine habituellement ſur toutes les facultés de l'Ame, & les tient dans la dépendance.*

Car enfin, Monſieur, le privilége de ne jamais penſer que diſtinctement n'eſt propre qu'aux purs Eſprits: tout ce que l'homme peut faire, c'eſt de ſubordonner les ſens & l'imagination à l'intellect pur, & il faut des efforts ſans doute, pour établir & pour conſerver cette ſubordination.

Le propre de l'*Esprit Philosophique* est d'aller au vrai, par le plus court chemin, & sans se distraire dans sa route; mais veut-il y aller de compagnie avec l'imagination & le sentiment? bientôt l'un & l'autre l'éloigneront de son terme. Ces deux facultés n'ont pas été données à l'homme pour lui faire découvrir la vérité. L'imagination n'est que la puissance de se former des images des objets sensibles; & le sentiment n'est que le mouvement de l'Ame tantôt fâcheux, tantôt agréable. Or, ces deux puissances n'aidérent jamais l'intelligence à percer jusqu'aux vérités qui ne tombent point sous les sens; elles sont bien plus propres, l'une & l'autre, à couvrir de nuages l'intellect pur, qu'à l'éclairer & à le guider.

Ainsi, Monsieur, si l'on ne peut concevoir le goût & le génie privés d'une justesse naturelle de raison, qui, toûjours unie au sentiment, connoit & suit les règles, par une lumiére prompte & fidèle; aussi ne doit-on pas les confondre avec l'*Esprit Philosophique*, qui toûjours réfléchi sur lui-même, n'invente & ne dispose ses sujets qu'à l'aide du raisonnement. L'intelligence, dit l'Auteur des *beaux Arts réduits à un même principe*, considère ce que les objets

objets ſont en eux-mêmes, ſelon leur eſſence & ſans aucun rapport avec nous: le goût, au contraire, & je crois pouvoir y joindre le génie, ne s'occupe de ces mêmes objets, que par rapport à nous.

Le génie des Belles Lettres peut, je crois, être défini,

La facilité qu'a une grande Ame d'être vivement frappée, & de ſe frapper elle-même du côté de l'imagination & du ſentiment, & de tranſmettre aux autres Ames ſes impreſſions avec fidélité & avec juſteſſe.

Il y a donc un équilibre & une proportion réelle entre les facultés intellectuelles d'un homme de génie; ſans quoi leur action & leur réaction réciproque, les unes ſur les autres, ſeroit impoſſible.

L'Eſprit Philoſophique eſt le régne de la raiſon ſur toutes les facultés de l'ame: le Génie des Belles-Lettres ſuppoſe entr'elles de la liberté & de l'harmonie.

Oſerai-je le dire? *l'Eſprit Philoſophique* annonce dans une ame le Gouvernement monarchique; & le Génie des Belles Lettres y ſuppoſe une ſage Démocratie.

Les opérations de la raiſon eſſentielle au Génie

nie des Belles-Lettres, lorſqu'on la conſidére en particulier, ſont ordinairement bornées à des obſervations, à quoi le jugement ſuffit.

Mais les obſervations ne s'étendent, pour ainſi dire, que juſqu'aux avenuës de la Philoſophie, dont la carriére âpre & difficile, commençant à l'analyſe, & ne ſe terminant qu'au ſiſtéme, éxige de ceux qui entreprennent de la parcourir, tous les efforts de la réflexion & du raiſonnement.

L'Eſprit Philoſophique, afin de produire des penſées fortes, ou profondes, & de faire des découvertes dans les ſciences abſtraites, ſe concentre volontairement en lui-même, par la méditation.

Le Génie des Belles-Lettres eſt déterminé & mis en mouvement par l'Enthouſiaſme, qui le tranſporte hors de lui.

L'Enthouſiaſme eſt l'ébranlement & l'*action créatrice* du Génie. Si l'eſprit eſt frappé le premier, il agite le cœur, qui s'enflamme. Si le cœur eſt atteint le premier, il agite l'eſprit, qu'il échauffe. L'imagination, qui tient à l'un & à l'autre, les ſert rapidement tous les deux. Les ſentimens ſont penſés: les penſées, qui naiſſent ſans effort comme les ſentimens, en ont

ont preſque la chaleur : les penſées & les ſentimens ſont mis en action & en images.

L'Enthouſiaſme eſt néceſſaire dans toutes les parties de la Littérature ; parce qu'il n'en eſt aucune, où l'imagination & le ſentiment ne ſubordonnent ſouvent la raiſon : mais il y eſt néceſſaire avec des proportions & des modifications, qui leur correſpondent.

C'eſt cette convenance, plus ou moins parfaite, de l'Enthouſiaſme, avec les différentes parties de la littérature, qui caractériſe les talens particuliers, plus ou moins parfaits.

L'Eloquence peut être le langage de la paſſion, qui parle dans ſa propre cauſe.

Un diſcours, où la paſſion ne régne point, & qui ne l'excite pas, n'eſt point éloquent. Il appartient à la philoſophie pour le ſtile, ſi le ſtile en eſt ſimple ; & il ne peut être qu'élégant, s'il eſt écrit dans le ſtile tempéré.

La Poëſie imite le vrai-ſemblable dans ſes fictions, dans les paſſions qu'elle met en œuvre, & dans les beautés de la nature, qu'elle réunit.

Les grands Poëmes ne peuvent être produits que par l'Enthouſiaſme, & non par les paſſions réelles ; parce qu'une ſeule paſſion

remplit toute l'ame, & qu'ils en imitent plusieurs.

Les Poësies, où régne une seule passion, comme les Satires de Juvenal, que l'indignation a dictées, appartiennent moins à la poësie qu'à l'éloquence.

La Poësie galante ne suppose presque qu'une imagination légére. C'est une ombre de la Poësie, comme la galanterie est une ombre de la tendresse.

L'Histoire est l'exposition des événemens importans & de leurs causes, de l'état des Arts & des Sciences dans tous les âges, & une représentation fidèle des Hommes illustres, qu'elle fait revivre, agir & parler; au lieu que la Poësie imite le vrai-semblable, l'Histoire imite le vrai; elle tient de la poësie dans les descriptions, & de l'éloquence dans les Harangues. Le talent qui lui est propre est plus rare que celui de l'éloquence & de la poësie, mais non moins réel.

Comme l'*Esprit Philosophique* ne met point les Philosophes à l'abri des passions véritables, ils peuvent être éloquens par occasion; mais ils ne peuvent être ni de bons Historiens, ni de grands Poëtes.

Il y a donc cette différence essentielle, entre les Belles-Lettres & les Sciences exactes, que celles-ci guidées par l'*Esprit Philosophique*, ont immédiatement l'instruction pour objet ; au lieu que les Belles-Lettres, animées par le génie & éclairées par le goût, tendent directement au plaisir.

Les Sciences exactes ne parlent qu'à l'intelligence ; elles bornent donc le plaisir à connoître, & dédaignent de plaire, si ce n'est par l'instruction.

Les Belles-Lettres embrassent tout l'homme. Ce sont des pensées, des peintures, des sons & des mouvemens : elles ne mettent donc l'instruction qu'au nombre des moyens de plaire & d'intéresser.

L'imagination & le sentiment emportent nécessairement la balance dans l'homme sur l'intelligence toute seule : ce qui frappe ces facultés toutes ensemble, ou qui les frappe l'une par l'autre, peut-il n'avoir que l'instruction pour objet ? l'instruction exige le repos de l'imagination & du sentiment : elle n'est donc employée par les Beaux-Arts, qu'afin de rendre le plaisir utile.

Que les premiers Philosophes ayent été les

premiers Poëtes, je ne disputerai point sur des mots. Que s'ensuit-il néanmoins, sinon que ces Hommes sages ayant observé que les images, les sons, les mouvemens & l'harmonie avoient plus de pouvoir sur les Hommes que le langage austére de la raison, ils firent de cette observation l'usage qu'ils en devoient faire, afin de leur inspirer la vertu?

La Religion fait des Beaux-Arts le même usage qu'en a fait la Philosophie: elle met en œuvre la Poësie, la Musique & la Peinture dans les Temples sacrés. L'idée de piété *n'est* pourtant point liée essentiellement avec l'idée de Peinture & de Musique; & elle l'est avec celle de Poësie, à peu près comme celle d'Instruction.

Mais que l'on me dise ce que c'est qu'une Poësie, qui ne touche point, & qui est dépourvûe d'images, & une Philosophie qui ne tend point à la connoissance de la vérité?

Permettez-moi, je vous prie, Monsieur, une supposition, qui peut-être répandra sur nôtre sujet de grandes lumiéres.

Si le Ciel avoit donné à quelqu'un des Hommes une ame aussi parfaite que le permet le rang des ames dans l'ordre des Esprits, tou-

tes

tes ſes facultés intellectuelles ſeroient, ſans doute, dans la proportion & dans l'équilibre le plus heureux. Cet Homme, le plus grand génie poſſible, à n'enviſager que les dons naturels, ne ſeroit donc point naturellement porté à la Philoſophie.

La deſtination eſſentielle de l'Homme, eſt moins à connoître qu'à jouïr, comme le démontrent ſa conſtitution mi-partie de corps & d'eſprit, la conſtitution organique de ſon corps, & la deſtination directe de ces deux facultés de ſon ame ſi puiſſantes ſur lui, l'imagination & le ſentiment. La raiſon lui a été donnée pour être éclairé dans l'uſage des plaiſirs, dont les ſens & l'imagination ſont les organes, & non pour détruire l'action de ces facultés. Le génie ſupérieur que nous ſuppoſons, ſe feroit donc violence en ſe voüant à la Philoſophie: forcé de réduire ſon imagination & ſes ſens dans un état preſque paſſif à l'égard de ſa raiſon, il renonceroit à des plaiſirs prochains & faciles, pour atteindre à une gloire preſque étrangére.

Si par une étonnante réſolution il ſe livroit néanmoins à des ſpéculations philoſophiques, la découverte de la vérité le flateroit, & ce

plaisir deviendroit d'autant plus piquant, que ces connoissances acquerroient plus d'étendue, & que l'imagination & le sentiment, affoiblis par l'inaction & la dépendance, le distrairoient moins : peut-être parviendroit-il à préférer ce plaisir à tout autre, & enfin à ne vouloir parler qu'à l'intelligence, n'aspirant à plaire que par l'instruction, ce qui est, comme nous l'avons observé, le propre des Sciences exactes, c'est-à dire, *le Caractère Philosophique.*

Mais plaçons dans la même carriére un autre Homme doüé d'une intelligence aussi forte & aussi active, avec une imagination moins vive & une sensibilité moins délicate; il y fera des progrès d'autant plus rapides, qu'il lui en coutera moins d'assujettir ces deux facultés à la raison. Tout conspire donc, Monsieur, à justifier la définition que j'ai donnée de l'*Esprit Philosophique*: on ne perce *jusqu'à la racine des vérités*, qu'en faisant régner la raison sur toutes les facultés de l'ame.

On dira peut-être, que la Question proposée, *si l'Esprit Philosophique est plus utile que nuisible aux Belles-Lettres*, deviènt inepte, dès que l'on admet la définition que j'ai donnée de ce caractére d'Esprit.

Eh

Eh quoi, Monſieur? l'Académie des Jeux-Floraux n'a-t-elle pas pû demander, que l'on en fixât la notion? & parce qu'elle a voulu encore que l'on examinât s'il nuit plus au Belles-Lettres, qu'il ne les aide, a-t-elle défendu de le définir exactement? *L'Eſprit Philoſophique* quoiqu'incompatible dans la même perſonne avec le génie des Belles-Lettres, de maniére qu'ils ſe détruiſent mutuellement dans ſon ame, peut néanmoins leur rendre ailleurs des ſervices importans. Que de définitions inexactes n'en a-t-on pas données? des Ecrivains d'une grande réputation le diſtinguent à peine de la direction au vrai, qui eſt eſſentielle au goût & au génie; & alors je le demande à mon tour, que devient le problême propoſé par cette Académie *célébre*? n'eſt-ce pas comme ſi elle avoit demandé, s'il eſt plus utile à ceux qui cultivent les Belles-Lettres d'être raiſonnables, que de ne l'être point?

Mais cet Homme extraordinaire, que nous avons d'abord ſuppoſé, ſeroit également diſpoſé par la nature à être frappé du côté de l'imagination & du ſentiment; & il tendroit également à communiquer ſes impreſſions aux autres: peu porté à la Philoſophie, il le ſeroit de

tout le poids de ſon ame vers les Belles-Lettres ; il n'auroit point de talent littéraire diſtinct, parce qu'il ſeroit également diſpoſé à les avoir tous. L'attrait pour la Poëſie ſuppoſe l'imagination plus forte que les autres facultés de l'ame. La vocation à l'Eloquence annonce cette ſupériorité dans le ſentiment ; & le talent de l'Hiſtoire, qui tient des deux précédents dans une proportion à-peu-près égale, a plus de liaiſon qu'aucun d'eux avec l'Eſprit Philoſophique. Une détermination du hazard ſuffiroit néanmoins pour fixer ſon choix : un Diſcours à prononcer, un Poëme à faire, un morceau d'Hiſtoire à écrire, donneroit à ſon Génie le caractére de talent.

Ces différentes Vocations littéraires ainſi marquées, la *Logique d'inſtinct*, qui en eſt inſéparable, forme en elles avec les autres facultés de l'ame une lumiére commune & conforme à leurs objets : c'eſt par elle que le Génie eſt guidé dans ſa marche la plus impétueuſe, & dans ſon action *créatrice* la plus féconde. Par elle il donne ſans effort à ſes productions, de l'ordre, des proportions & de la juſteſſe. Oſera-t-on dire que l'*Eſprit Philoſophique* n'eſt autre choſe que le Gout ? le Gout connoit les régles

par

par le ſentiment, que l'*Eſprit Philoſophique* rejette: c'eſt donc le Gout qui donne la vie aux fictions des Poëtes, qui met la perſuaſion dans les diſcours de l'Orateur, & de l'*entente* dans les tableaux de l'Hiſtorien.

L'Eſprit Philoſophique définit & analyſe ſans ceſſe; il remonte des effets aux cauſes, il deſcend des cauſes aux effets: toujours en garde contre l'opinion, il n'eſt ſatisfait que de l'évidence; il eſt aſſujetti à l'ordre, à la préciſion, & à la méthode. Mais du ſein de la méthode même naît l'embarras dans ſes ouvrages: ils ſont hachés par des diſcuſſions incidentes, qui forment des routes fatigantes à parcourir.

Les Ecrivains de ce caractére évitent l'éclat & la *délicateſſe* dans l'expreſſion, autant que la rudeſſe & l'impropriété: ils craignent également de flatter & de choquer l'imagination & les ſens; ils ſe réduiſent à une diction ſimple, modeſte & uniforme: ils voudroient communiquer leurs penſées, au lieu de les exprimer.

Le Génie des Belles-Lettres, au contraire, ſe borne ordinairement aux effets, & remonte rarement aux cauſes: preſque toujours content d'expoſer, il s'en tient à la certitude de ſentiment, qui eſt plus près de l'Homme & plus agiſ-

agissante sur lui : il se contente d'un vrai commun & ordinaire, mais embelli par tous les charmes de la diction : l'autorité & la vraisemblance sont pour lui des armes puissantes. Il part avec assûrance d'après les opinions généralement reçûes, comme d'après les vérités démontrées ; & non moins hardi que rapide dans sa marche, il ne se détourne qu'en faveur de l'agrément & de la variété.

Un Homme uniquement né pour la Philosophie ne pourra jamais faire des Ouvrages même médiocres de Poësie & d'Eloquence, à moins que dans ce dernier genre il ne fût éclairé par la passion. L'imagination & le sentiment sont accablés dans son ame, sous le poids de la raison prédominante, & n'ont ni force ni activité.

Mais le Poëte Lyrique de l'Enthousiasme le plus fougueux ne seroit pas aussi malheureux dans ses efforts, en s'attachant à la Philosophie : moyennant une contrainte aussi pénible qu'obstinée il éteindroit en lui-même le feu précieux de l'imagination & du sentiment, & il se plairoit enfin dans l'étude des Sciences exactes, pour lesquelles il acquerroit, de jour en jour, plus de facilité.

L'Hom-

L'Homme uniquement né pour la Philosophie ne pourroit devenir Orateur ou Poëte, qu'en établissant en lui-même un équilibre, que la nature n'y auroit point mis; ce qui ne se peut; & le Poëte même Lyrique, afin de devenir propre à la Philosophie, n'auroit besoin que de détruire en lui-même cet équilibre, ce qui n'est pas impossible.

Les Beaux-Arts ont une théorie, qui est le plan des routes que les grands Maîtres s'y sont tracées. *L'Esprit Philosophique* transporté de la Philosophie dans les Belles-Lettres y peut suivre les routes & perfectionner même la théorie des Beaux-Arts par des observations fidéles. Ainsi se donnera-t-il peut-être un air inventeur dans le dessein des ouvrages, par l'usage industrieux de ses découvertes: mais il ne se tracera point des routes véritablement nouvelles; & dans tous les genres de la Littérature il se décélera lui-même, dans l'exécution, par sa sécheresse & par sa froideur.

Attaché à l'Eloquence, il n'est pathétique ni dans le délibératif, ni dans le judiciaire: & trop orné dans le genre même démonstratif, il n'y sçait point fondre les deux autres, afin de le rendre intéressant.

Plus

Plus malheureux dans la Poësie, si ses Héros parlent dans l'Epopée, ce sont des Déclamateurs sur la vertu, plutôt que des cœurs vertueux. Son Stile étincelle sans chaleur, & manque de noblesse par trop de fard.

Ses Tragédies sont des analyses des passions tragiques, & des recueils de maximes & de sentences.

Ses Comédies n'offrent que des portraits singuliers, dont la vérité ne sçauroit être saisie que par la réflexion; au lieu de présenter des caractéres généraux formés par la réunion des traits *analogues*; il ne supplée à la fougue de l'Ode que par des traits épigrammatiques placés à la fin de chaque strophe.

Aussi peu propre à la Pastorale, il ne donne à ses Courtisans travestis, que des Troupeaux & la houlette.

Au lieu que l'Histoire dans les grands Ecrivains est remplie de vie & d'intérêt, & joint la dignité du stile à l'importance des événemens; au lieu qu'elle associe le Lecteur aux conseils des Roix & des Généraux, & le rend le spectateur des Siéges & des Batailles, écrite par un Philosophe elle est glacée quoique brillante: c'est un squelette couvert de dorure; il prête

ses

ses vûes, sa politique, ses réflexions aux grands Hommes de tous les siécles, & il ne fait que raconter, lorsqu'il faudroit peindre.

L'Esprit Philosophique enfin, privé de produire dans les Belles-Lettres, est réduit à ne pouvoir juger des productions du Génie, que par raport à l'ordonnance, dans laquelle il peut l'imiter par la réflexion; & si le Génie s'étant élevé au dessus des régles, par des hardiesses heureuses, s'est frayé des sentiers nouveaux, il n'a droit d'en juger, que d'après le Goût.

La plupart des Sçavans, dit un Critique * célébre, préférent l'Esprit méthodique & judicieux, au fécond & au sublime; il n'en faut pas être surpris: chacun peut renfermer ses observations dans les étroites bornes de l'art; mais les démarches du Génie étant variées, comme la nature même, ne sont point du ressort d'une critique bornée.

Le Gout, de même que le Génie, suppose l'accord de l'Esprit & du Cœur. Le Goût dans les grands Ecrivains, & dans les bons Critiques, est le Génie lui-même considéré passivement. C'est un sentiment mêlé de lumiére, qui a besoin, lorsqu'il est seul, d'être mis en mouvement, & pour ainsi dire, allumé par l'action d'un

* *Pope*.

d'un Génie étranger. C'eſt, en un mot, en le diſtinguant du Génie, une proportion de meſure & de ſenſibilité, ſans activité propre, entre toutes les facultés de l'ame.

Ainſi, Monſieur, au lieu que toutes les facultés de l'ame agiſſent dans le Génie & y *réagiſſent* ſur elles-mêmes, dès-qu'il eſt frappé par les objets propres à donner de l'Enthouſiaſme; au lieu qu'un grand Ecrivain peut artificiellement l'exciter lui-même; l'imagination & le ſentiment, dans un Homme qui n'a que du Gout, ne peuvent être affectés par rapport aux Belles-Lettres, que par l'imagination & le ſentiment d'un autre Homme.

Ainſi le Gout dans un Homme de Génie qui travaille, eſt la proportion plus ou moins parfaite qui ſe trouve entre le plaiſir que lui donnent ſes productions & leur mérite réel; & il eſt à l'égard de lui-même, lorſqu'il examine ſes Ouvrages, & que le feu de la compoſition eſt éteint, dans le même cas que celui qui n'a que du Goût, & qui lit l'ouvrage d'un autre.

Qu'un Génie vraiment ſupérieur choiſiſſe donc entre la Philoſophie & les Belles-Lettres: il a tous les talens littéraires à ſon choix, & la gloire même des Philoſophes: il pourra, s'il

les

les méne de front, laiſſer peut-être derriére lui de bons Eſprits; mais il n'ira jamais auſſi loin dans aucun genre, que s'il étoit fixé à celui-là ſeul. Le Génie des Belles-Lettres s'éteint au Portique, & le phlegme Philoſophique ſe diſſipe ſur le Parnaſſe.

Mon imagination m'a fourni, Monſieur, une image, qui ſemble mettre tout mon Syſtême ſous les ſens.

Je ſuppoſe que Mr. de Vaucanſon eût fait un Claveſſin organique, qui par la différence du jeu de ſes reſſorts rendit avec fidélité des airs principalement repréſentatifs de Sons naturels & artificiels, & quelquefois paſſionnés; des airs principalement paſſionnés & quelquefois repréſentatifs des Sons naturels & artificiels, & enfin des Airs, où le Géometrique de l'harmonie plus marqué que dans ceux des deux premiéres eſpéces, tiendroit d'elles néanmoins dans une proportion à peu près égale. Voilà, Monſieur, les trois talens littéraires, le Poëtique, l'Oratoire & l'Hiſtorique, aſſez clairement déſignés.

Donnons à ce Claveſſin organique trois détentes extérieures, dont l'une, propre au Poëte, s'appelle imagination; la ſeconde, propre à l'Orateur, s'appelle ſentiment; & la derniére, pro-

propre à l'Hiſtorien s'appelle mémoire. Leur ébranlement, ſuivi par le jeu des reſſorts intérieurs, ſera appellé Enthouſiaſme.

Ce jeu ſe communiquant ſans confuſion d'un ordre de reſſorts à l'autre, produira entre les trois une action & une *réaction* réglée, qui ne finira qu'avec l'air commencé. Voilà l'ébranlement & l'action *créatrice* des talens.

Il faut mettre une différence entre ce Claveſſin, dont telle ou telle détente a été particuliérement ébranlée, & ce même Claveſſin ſortant des mains de Mr. de Vaucanſon: dans ce dernier cas, c'eſt le Génie naturellement auſſi parfait qu'il peut l'être; les détentes ne ſont pas plus faciles l'une que l'autre; & tous les reſſorts ont un égal degré d'activité. Qu'une des trois eſpéces de reſſorts ſoit particuliérement ébranlée, & il ſe formera un talent diſtinct.

Plaçons maintenant un Claveſſin ordinaire dans une telle ſituation, à l'égard du précédent, que tous les deux étant montés à un parfait *uniſſon*, les vibrations du premier ſe communiquent néceſſairement aux cordes du ſecond; voilà le *paſſif* du Génie.

Ces deux Claveſſins ſont inſéparablement aſſociés, dans tout *compoſiteur*; de ſorte que lorſ-

lorſque l'on dit, que tel Ecrivain a du Génie, ſans avoir du Goût, c'eſt parce qu'on ne s'apperçoit pas que le Génie parfait eſt inſéparable du Goût excellent, & que s'il arrive qu'un Ecrivain excelle dans une choſe & qu'il ſoit inférieur dans une antre, quoique rélatives au même travail, c'eſt parce que le Claveſſin *actif* chez lui, dans quelqu'une de ſes octaves, n'étant pas entiérement juſte, le *paſſif* qui y correſpond & qui eſt au même point, ne ſe plaint pas; & que ſi enſuite cet Ecrivain corrige ce qu'il a fait de défectueux, c'eſt parce que le Claveſſin actif ſe trouvant mieux monté, le paſſif l'eſt mieux auſſi.

Peu de perſonnes ont en elles-mêmes les deux Claveſſins exactement montés; & dans celles qui n'ont que le Claveſſin paſſif, il eſt rare encore que toutes les cordes y ſoient parfaitement d'accord.

Voilà, Monſieur, à peu près, tout mon Syſtême par rapport au Goût & au Génie. Il eſt vrai que, dans cette image, il ne ſe trouve aucune comparaiſon entre eux & l'*Eſprit Philoſophique*. Il ſeroit beau véritablement d'y pouvoir remarquer la raiſon, qui prédomine habituellement ſur toutes les facultés de l'ame, &

 qui

qui les tient dans la dépendance naturellement, ou par la force de l'habitude. Mais y a-t-il dans le monde ſenſible quelque choſe qui puiſſe avoir une reſſemblance parfaite dans ſes effets, ſoit naturels, ſoit induſtriels, avec les opérations de l'Ame? non ſans doute; & je n'ai peut-être été que trop loin dans l'Hypothèſe que j'ai inventée. Je laiſſe à un auſſi profond Géomètre que vous, & à un auſſi parfait Méchanicien que Mr. Vaucanſon, à juger de ſa juſteſſe, ou du peu de cas que peut-être elle mérite qu'on en faſſe.

Je ſuis, &c.



AR-

ARTICLE HUITIEME.

MON INSOMNIE.

Je donne ce titre à quelques pensées qui me vinrent la nuit derniére.

UN grand parleur sans vanité & sans amour propre, s'il existoit, s'ennuyeroit prodigieusement lui-même.

* * *

On doit pardonner aux sots de dire quelques sotises; il seroit dur de les condamner à un perpétuel silence.

* * *

Tel Ecrivain qui sans cesse apostrophe ses Lecteurs, pourroit leur parler au singulier, sans manquer beaucoup à l'exactitude.

* * *

Que d'Ouvrages qui cotoyent le plat! je m'impatiente qu'ils y soient arrivés, pour ne plus les lire.

* * *

Tel brille dans une cotterie, qui paroit sot

dans une autre, où l'on n'a pas la clef de son esprit.

* * *

Il fut un tems, où le titre de *Théologien* n'étoit pas une injure.

* * *

Je voudrois que les grands parleurs écrivissent au lieu de tant discourir; on en seroit quitte pour ne pas les lire; ce moyen seroit peut-être un coup mortel à leur babil.

* * *

Littérateurs du siécle passé, vous étiez heureux! *Ménage*, tu ne prononçois point de mot grec qui n'inondat ton cœur d'une vive joye! Aujourd'hui les Philosophes creusent leurs cerveaux par des raisonnemens qui trouvent des contradicteurs & les laissent eux-mêmes dans le doute. Un argument peut être un sophisme, mais un mot grec est un mot grec.

* * *

Chose étonnante! Les mariages sont rares, la population diminue, & la troupe des filles vaporeuses augmente tous les jours.

* * *

Ce sont les Traités de paix plutôt que les

Loix

Loix que je compare aux toiles d'araignée, bonnes pour retenir ceux qui n'ont pas assez de force pour les rompre.

* * *

Point de nom de secte, d'état, de peuple qui ne puisse avec le tems dégénerer en injure. Tel a été le sort des mots, *Tyran*, *Partisan*, *Gascon*, *Juif*, &c. Un inconnu s'aproche; Qui êtes-vous? Un honnête homme de Normandie. Le contraste est tel qu'un éclat de rire est vôtre réponse. Insensiblement on ajoute au nom d'une certaine espéce d'hommes, l'idée accessoire des vices qui la distinguent. Que les langues seront fertiles en injures, si le monde dure encore vingt mille ans!

* * *

Voulez-vous passer pour homme de gout? ayez l'air très attentif quand on vous parle, quoique vous ne compreniez rien à ce qu'on vous dit.

* * *

En mille choses comme en amour, les plus fols sont souvent les plus sages.

* * *

La fenfualité eft le tombeau du fentiment.

* *
*

Six chevaux Danois trainent dans un fuperbe caroffe le vieux *Crefus* qui le remplit de fa lourde rotondité. Mauvaife foi, dureté, extorfions, tels font les échelons de fa fortune, & les fucs qui nourriffent fon embonpoint. En un mot c'eft le fripon le plus diftingué de la Capitale. Voilà ce qui explique les regards de dédain qu'il lance fur les paffans.

* *
*

J'ai vû *Arifte* femer de l'argent fur un grand chemin, & fe cacher derriére la haye, pour obferver, fans être vû, la joye du payfan qui le recueilloit. Il y a des Royaumes Electifs fur la terre, & *Arifte* n'eft pas Roi!

* *
*

L'embufcade du tête à tête eft furieufement à craindre avec un fot qui a lu. C'eft une des plus grandes épreuves de la vie humaine.

* *
*

Le plus fûr moyen de foutenir la réputation ufurpée d'homme d'efprit eft de parler obfcurément. Un fot, fans vouloir vous faire fa cour, fe croit obligé de rire avec un air fin,

d'un

d'un galimathias ſententieux, qu'il n'entendra pas mieux que vous.

* * *

Je borne ici ces reflexions, par la crainte d'imiter la foule des Auteurs qui s'ôtent le ſommeil pour le donner aux autres.

GENEVE.



ARTICLE NEUVIEME.

LES CHAMPS ELISE'ES.

Allégorie. *

LE Philosophe Eleuthère étant descendu au Royaume de Pluton, s'approcha de Minos, & lui tint ce discours: Sage & équitable Juge des Ombres, je reconnois que mon ame flottante a vécu dans le doute sur toutes les choses qui se passent ici-bas. Cependant je cherchois sincérement la vérité, & quoi qu'en disent certains esprits chagrins & peu charitables, je n'ai jamais été assez fou pour travailler de gaieté de cœur à m'aveugler sur des matiéres si importantes. Mais si je considérois d'un côté, que la plupart des hommes ne peuvent guére être retenus dans le devoir, ou corrigés de leurs vices, que par la crainte & par les peines; d'un autre côté, la bonté qui est essentielle aux Dieux, ne me permettoit pas de croire qu'ils pussent condamner leurs créatures à de longs ou éternels supplices. Vous allez

* Par Mr. *De Vatel.*

allez éprouver, lui dit Minos, que les Dieux ont égard à la pureté de l'intention. Ils ont pitié de votre foibleſſe & de vos doutes; je veux vous mettre à portée de connoître par vous-même leur ſageſſe & leur bonté, toujours inſéparables de leur juſtice. Voyez-vous ces Ombres que l'on améne à mon Tribunal? Elles ſont ſouillées de bien des vices de tout genre. Il vous paroit ſans doute, que la bonté des Dieux pourroit leur pardonner les fautes qu'elles ont commiſes ſur la terre, & qu'en les admettant dans les Champs-Elyſées, nous en ferions en même tems des créatures heureuſes & eſtimables. Je vais, avant que de les juger, les faire introduire avec vous dans ce ſéjour *des Bien-heureux*: obſervez bien ce qui arrivera.

A ces mots, les Miniſtres de Minos conduiſent Eleuthère dans ces Jardins délicieux, demeures éternelles des Héros & des hommes vertueux. Une lumiére divine le pénétre, l'éclaire, le rend capable de conſidérer pluſieurs objets à la fois, & d'en porter des jugemens certains. On fait entrer avec lui ces Ombres, qui n'avoient point encore paru au Tribunal de Minos, un Injuſte, un Hypocrite, un Méchant,

chant, un Avare, un Orgueilleux, un Querelleur, un Envieux, un Diſſolu, une Coquette, une Femme du grand monde, vaine, frivole & diſſipée. Le Philoſophe les obſerve; il eſpére qu'enchantés de tout ce qui va s'offrir à leurs yeux, ils renonceront à leurs égaremens & ſe rendront dignes de cet auguſte & bienheureux ſéjour.

Que vois-je? s'écria l'Avare: Voici un Pays riche & fertile: j'y réparerai mes pertes par mon induſtrie, & j'amaſſerai de nouveaux tréſors. Eh! mon ami, lui dit Socrate qui ſe trouva en ſon chemin, d'où venez-vous avec de pareilles idées? Je ne ſçai, dit l'Avare; je m'étois embarqué pour les Indes, avec une riche cargaiſon, dont je me promettois un profit immenſe; une tempête s'eſt élevée: la mer a englouti le Vaiſſeau, l'Equipage, &, ce qui eſt plus déplorable, toutes mes richeſſes. Mais puiſque je vis encore & que je me trouve dans un bon Pays, j'en amaſſerai de nouvelles, ſans ceſſer de regretter celles que j'ai perdues. Vous n'en aurez pas beſoin, dit Socrate: ces Jardins produiſent en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à leurs habitans; il eſt permis à chacun de prendre ce qui eſt à ſon uſage: tout eſt

com-

commun parmi nous. Quoi! réprit l'Avare, je n'aurai rien à moi? Je ne me verrai pas plus riche que mon voisin? Je n'aurai pas le plaisir de compter mon or & mon argent? Nous ne possédons rien en propre, lui répondit Socrate; l'or & l'argent ne servent ici qu'aux ornemens. Que ferions-nous de monnoie? Chacun trouve sous sa main tout ce qu'il peut désirer. Ha! laissez-moi sortir, s'écria notre Harpagon. Point de coffre fort! Point d'or ni d'argent! laissez-moi courir, & j'en irai chercher jusques dans le Tartare. Il fuit; & Socrate abordant Eleuthère, ils commencérent un entretien plein de charmes. Leurs discours n'étoient plus des doutes & des recherches pénibles; toutes leurs paroles étoient des oracles, & annonçoient des vérités sublimes.

Tout-à-coup ils furent interrompus par un vacarme inouï dans ces lieux. Le Querelleur avoit mis l'épée à la main, & s'escrimoit d'estoc & de taille. Une troupe d'Ombres le regardoient en pitié, ou rioient de ses mouvemens convulsifs. Poltrons! leur crioit-il, approchez, & mesurez vos armes avec les miennes, si vous l'osez. Mais quoi! personne n'en a *le* courage. Je me deshonorerois, si je res-

tois

tois en si mauvaise compagnie. Il partit; & le Philosophe avançoit dans les Jardins, lorsqu'un homme de petite apparence se rencontrant devant l'Orgueilleux, celui-ci le poussa rudement, en lui disant: Faquin, ôte-toi de mon chemin. Messieurs, ajouta-t-il, où est donc le quartier des honnêtes gens? Je ne vois presque ici que de la canaille. Qu'appellez-vous canaille & honnêtes gens? lui demanda Socrate. Et mais..., dit-il, les honnêtes gens sont ceux dont l'extraction est illustre. L'extraction de tous les hommes est la même, répondit Socrate. Ne descendent-ils pas tous d'un premier Pére? J'ai peine à le croire, reprit l'Orgueilleux; mais quoi qu'il en soit, j'appelle honnêtes gens, ou gens de condition, ceux qui descendent de quelque homme célébre, qui, dans les tems reculés, a sçu s'élever au-dessus des autres. Eh bien! dit Socrate, ceux d'entre ces hommes célébres, qui ont dû leur élévation à leur vertu, se trouvent ici; mais ils n'y voyent pas tous leurs descendans. Là-dessus, ils furent joints par une troupe dans laquelle Confucius, plusieurs Empereurs de la Chine, Tite, Trajan, Marc-Aurele, se trouvoient mêlés avec des Philosophes de la plus

com-

commune naiſſance, tels qu'Epictete; de ſimples Soldats, & des Laboureurs recommandables par leurs talens & leurs vertus. Que vois-je? s'écrioit notre homme: ſommes-nous ici aux *Saturnales?* Mon ami, lui dit Horace, on fut obligé d'admettre des Plébeïennes au nombre des Veſtales, parce que les Familles Patriciennes n'en fourniſſoient plus guéres. *Mon ami*, reprit l'Orgueilleux en ſe redreſſant; depuis quand, s'il vous plait? Vous n'avez pas trop l'air d'un homme de qualité. Oh! lui dit Socrate, fuſſiez-vous iſſu des Rois de Perſe, votre nom ne ſera jamais auſſi illuſtre que celui d'Horace. *Horace?* dit-il; je ne connois point ce nom-là. Mais puiſque les Empereurs s'encanaillent ici, je n'y voudrois pas demeurer avec eux. Vous trouverez, dit Socrate, une compagnie plus illuſtre dans le Tartare; & on lui permit d'y aller.

Où eſt la table? où eſt le buffet? crioit cependant le Diſſolu: C'eſt trop perdre de tems; je m'ennuie de vos converſations, & je ne me proméne que pour gagner de l'appétit. On lui ſervit des fruits délicieux. Que m'offrez-vous là? dit-il: Je dédaigne ces productions ſimples de la Nature; mon palais eſt accoutumé aux ra-

ragoûts & aux mets recherchés. Nous n'avons point ici de Cuisiniers, lui dit Hippocrate, ni par conséquent de Médecins. Nous ne mangeons que pour vivre, & nous méprisons la volupté grossiére de la table. O misérables! s'écria le Gourmand, vous ne connoissez donc pas le bien suprême. Et des vins? en avez-vous des bons côteaux? Nous ne buvons, lui dit-on, ni vins ni liqueurs enyvrantes. Tout ce qui suspendroit l'usage de notre raison, diminueroit notre bonheur. Là-dessus, il se retiroit précipitamment, lorsque rencontrant la Coquette en son chemin: Venez, Madame, lui dit-il, venez, vous me ferez compagnie: je ne trouve ici que des sots & des ignorans; allons chercher un bon cuisinier. Passez, yvrogne, lui dit-elle; votre seule présence pourroit m'échauffer le teint; & j'ai ici de brillantes conquêtes à faire. J'en veux sur-tout à Tite; je prétens lui faire oublier la belle Bérénice. Madame, lui dit Tacite, vous y perdrez vos peines. Tout galant qu'a été notre grand Empereur, il ne vous regardera pas: des beautés plus sublimes l'occupent aujourd'hui. Comment donc? dit-elle; est-il peut-être avec Vénus & les Graces? N'importe; essayons. Il est occupé, reprit

prit Tacite, de la perfection elle-même: les beautés périssables & imparfaites ne le touchent plus. Ha! dit la Coquette, que je suis bonne de m'arrêter avec ce raisonneur. En disant ces mots, elle s'avança dans un bosquet, en minaudant, & en lorgnant sur-tout les Héros de taille avantageuse. Mais voyant que personne ne la regardoit, ni ne l'approchoit pour lui parler d'amour: Ciel! dit-elle, je vois trop qu'il n'y a ici que des Ombres; & rougissant de dépit, elle prit le chemin de la porte.

L'Hypocrite, marchant d'un air composé, la tête baissée, se trouva sur son passage. Il la lorgna du coin de l'œil, & lui adressa quelques paroles doucereuses. Ah! dit-elle, un dévot! la conquête seroit trop facile, & elle passa dédaigneusement. Notre homme, cachant sa mortification & son dépit, vint joindre une compagnie qu'Horace entretenoit agréablement. Mon Dieu! dit-il au Poëte, quel air de gayeté régne donc ici? Cela sent bien encore le monde & les profanes. Comment donc? dit Horace en riant: Minos nous envoye-t-il un Censeur dans les Champs Elysées? Eh! mon ami, je vous prie, où voulez-vous que régne la joie, si ce n'est dans le séjour des Bienheu-

heureux ? L'Hypocrite ſoupira, leva les épaules, & ſe tournant d'un autre côté : Comment cet homme ſe trouve-t-il ici ? dit-il à Virgile, il a tout l'air d'un libertin & d'un impie. Mon ami a été un peu libertin pendant ſa vie, lui dit Virgile ; mais ſa belle ame n'a pas eu de peine à ſe dépouiller de ſes foibleſſes, & elle a été reçue ici. Pourquoi ſa gayeté vous choque-t-elle ? Cette diſpoſition ſied bien aux Heureux. Ah ! répondit-il, je croyois que l'on ne s'occupoit ici que de choſes graves & ſublimes. Eh ! ſans doute, dit Virgile ; c'eſt cela même qui nous réjouït. La bagatelle ne produit qu'une folle yvreſſe ; le beau & le ſublime nous rempliſſent d'une véritable joie. Quittez cet air composé. On n'affecte rien ici : chacun de nous lit dans le cœur de ſes compagnons. L'Hypocrite porta la main ſur ſa poitrine : Quoi ! dit-il, je n'aurai pas le plaiſir de paſſer ici pour un homme d'une ſainteté remarquable ? Je ne parviendrai pas à mes fins, ſous des déhors bien ménagés ? Je ne pourrai décrier ceux qui me déplairont, ou qui me feront ombrage ? Ce ſéjour ne me convient pas. Il eſſaya de rendre ſuſpects les ſentimens & les mœurs de Virgile & d'Horace ;

mais

mais voyant que personne ne l'écoutoit, il se retira confus & plein de rage, joignant encore les mains, & levant les yeux au Ciel par habitude.

Cependant l'Injuste & le Méchant s'étoient ligués ensemble, pour nuire aux habitans des Champs Elysées. Le premier cherchoit tous les moyens de les priver des biens dont ils jouïssoient, & de s'en rendre le seul maître; l'autre se préparoit à le séconder, pour le seul plaisir de nuire: il ourdissoit des intrigues, il s'efforçoit de brouiller des amis, & il s'en promettoit un spectacle charmant. Mais ne tardant point à reconnoître que toutes leurs machinations étoient impuissantes, ils s'en allérent dans le Tartare, pour y satisfaire leurs goûts & y exercer leurs talens.

L'Envieux s'étoit retiré seul dans un coin, d'où il jettoit de tems en tems des regards louches sur les Héros & les Bienheureux, & les en détournoit aussi-tôt. Il maigrissoit à vue d'œil; sa jaunisse avoit augmenté de vingt nuances. Enfin ne pouvant plus supporter la vue de tant d'ames heureuses, il traina son hideux squelette jusqu'aux lieux de ténébres, où il rejoignit ses semblables.

Voici des Jardins dont on pourra faire quelque chose, disoit en entrant la femme dissipée & frivole. Nous donnerons à ces parterres un air plus gai, plus joli. Des Arbres fruitiers! Ha! fi! Eh! Messieurs, qu'on les relégue dans une Métairie! Pour moi, j'aime les labyrinthes, les grottes & les lits de gazon. Mais où est donc la Sale de l'Opéra, le Bal? Et l'Opéra Comique, irons-nous l'entendre? O l'aimable folie! Son inventeur est ici sans doute. Mais qu'entens-je? O Ciel! faites taire cette musique. Elle est assez harmonieuse; mais ses tons visent au sérieux: elle m'excéde; en vérité, j'y perdrois toute ma gayeté. Eloignons nous; allons joindre ces hommes dans ce bosquet. Ah! ce sont des Romains! j'y trouverai sans doute Ovide & Catulle. Bon jour, Messieurs, je brûle de vous connoître; quoiqu'à dire vrai, je vous soupçonne un peu de n'être pas assez sçavans en frivolité: vous n'êtes pas du bon ton; je veux vous y former. Horace, qui n'entendoit rien à ce discours, continuoit cependant son entretien avec Ciceron & Virgile. Mais en vérité, dit la Dame, je crois que ces gens-là raisonnent. Quelle horreur! De la raison! on en met donc ici par-tout? Comment

ment n'y périt-on pas d'ennui? De la raison! ce mot seul me donne des vapeurs. Ah! je me meurs! que l'on m'emporte d'ici. On se hâta de la tirer d'un lieu dont le séjour lui convenoit si peu.

Eleuthère frappé de tout ce qu'il venoit de voir, retourna promptement auprès du Juge des Enfers. Sage Minos, lui dit-il, je reconnois mon erreur. Je suis trop convaincu qu'un grand nombre de misérables mortels se rendent eux-mêmes incapables de goûter le bonheur. J'adore la justice & la sagesse des Dieux; mais il me reste encore un doute. La bonté souveraine des Dieux ne doit-elle pas les porter à hâter l'amendement de ces malheureux, & à abréger ainsi leurs peines?

Bornez votre curiosité, lui dit Minos. Vous avez des preuves convaincantes de la sagesse & de la bonté des Dieux; ne pouvez-vous pas vous reposer sur eux de ce qu'ils ont à faire, & être pleinement persuadé qu'ils agiront en tout d'une maniére convenable à leur souveraine perfection?



ARTICLE DIXIEME.

L'HOMME INDOLENT. *

IL n'y a point de tournure d'eſprit ni de caractère qui rende un homme moins propre à remplir les devoirs de la Société, que l'indolence. Un homme pareſſeux eſt un vrai blanc dans la création: il ſemble qu'il n'a été créé pour aucune fin, & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune occupation, ni embraſſer aucune profeſſion, parce qu'il n'aura jamais l'activité néceſſaire pour la ſuivre. Il ne réuſſit à rien, parce qu'il ne continue rien. Il ſera méchant mari, méchant pére, méchant parent, parce qu'il ne ſe donnera aucun mouvement pour empêcher ſa femme, ſes enfans, ſa famille de mourir de faim. Il ne ſera pas meilleur ami, parce qu'il ne remueroit pas d'ici là quand il s'agiroit de la deſtruction de l'Univers. S'il eſt né pauvre, il le ſera toujours, & finira vraiſemblablement ainſi ſa vie.

S'il

* Cette Piéce eſt traduite de l'Anglois.

S'il s'embarque dans le Commerce, il fera banqueroute; s'il a du bien, son Intendant fera une fortune immense, tandis que lui-même mourra en prison où ses dettes l'auront confiné.

Il faut considérer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection; elle nous a simplement donné la faculté de nous perfectionner; ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens sont nés tout-à-fait idiots. Si dans son état on n'atteint pas aux talens supérieurs, on peut du moins le remplir décemment; c'est à quoi l'on parvient par une *patience* suivie. La persévérance vient à bout de toutes les difficultés, & même de celles qui au premier abord paroissoient les plus insurmontables; & l'on seroit étonné de voir combien on écarte d'obstacles par l'attention continuelle qu'on donne au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'exemple si répété de *Démosthène*, qui vainquit les obstacles naturels qui s'opposoient à sa réussite dans l'Art oratoire. Je me contenterai d'un exemple plus moderne, & qui nous est plus familier. Etant

derniérement à Sadlerswells, je ne pus m'empêcher d'admirer l'activité surprenante de ceux qui s'y donnoient en spectacle, & je réfléchis en même tems sur les peines incroyables qu'ils avoient dû se donner pour parvenir à se plier & se tordre le corps d'une maniére si forcée. Je fus encore plus frappé de voir cet ingénieux Artiste, qui après avoir placé deux sonnettes à chaque pied & autant à chaque main, sans compter celles qu'il porte sur la tête, joue différens airs lents & rapides, & les rend avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consiste à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en arriére à propos. Si cet homme avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été aussi profond calculateur que *Jedediah Buxton*, ou peut-être auroit-il été excellent Poëte, au lieu qu'il n'en est aujourd'hui que l'emblême. Si nos belles Dames vouloient absolument l'entreprendre, elles pourroient plier leurs ames, comme Madame Catherine se disloque le corps.

Il n'y a point dans le monde d'animal plus inutile que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentilhomme. Il a du bien; en

en conséquence il ne veut acquérir aucunes connoissances: il n'a aucune profession, & à cause de cela il ne veut rien faire. Le malheur est, qu'il n'existe point de vertu négative & que l'oisiveté absolue est impratiquable. Celui qui ne fait point de bien, sera nécessairement du mal; & si la tête n'est pas garnie de notions utiles, elle deviendra sans contredit un magasin de bagatelles & d'absurdités. Ainsi donc quoiqu'un Gentilhomme ne doive point ouvrir de boutique, ni travailler comme un mercenaire, il ne doit pas moins chercher à employer son tems d'une maniére avantageuse. S'il ne fait point de progrès dans la sagesse, il fera beaucoup de pas vers la folie; & quiconque ne fait rien parce qu'il n'a rien à faire, deviendra vicieux & pervers, ou tout au moins ridicule & méprisable.

Je ne connois rien qui m'afflige davantage, que de voir un homme qui a le cœur bien placé, & des talens naturels, dont les bonnes qualités sont obscurcies & anéanties par l'indolence. Un tel homme est un tourment perpétuel pour ses amis, tandis qu'il pourroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendroit qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite, & il rampe parmi ceux de la derniére classe. Per-

ſonne n'eſt plus généralement plaint, & en même tems plus univerſellement évité, que mon ami *Sansſoin*: c'eſt un bon humain qui n'a jamais fait une bonne action; c'eſt un homme d'une intégrité inébranlable, mais ſur qui l'on ne peut pas compter. Avec une excellente tête & un très bon cœur, il régle ſa conduite de la façon la plus abſurde, & manque ſouvent à ſes amis: car toutes les fois qu'un homme néglige de ſe rendre juſtice à lui-même, il fait certainement tort à ceux avec qui il eſt lié, & c'eſt à tort que bien des gens ont dit qu'un pareſſeux ne faiſoit tort qu'à lui-même.

Ce n'eſt pas conſidérer la vertu dans ſon vrai point de vue, que de croire qu'elle conſiſte dans la pure innocence & dans la privation du mal: il faut de plus exercer ſes facultés en faiſant du bien. Auſſi quand Titus avoit paſſé un jour ſans faire de bien, il s'écrioit douloureuſement: *J'ai perdu un jour*. Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux ſur notre vie paſſée, combien de jours ne trouverons-nous pas que nous avons irrévocablement perdus? & dans quelles bornes étroites cette façon de calculer ne réduiroit-

elle

elle pas la plus longue vie! Si nous comptions nos jours ſuivant le bon emploi que nous en avons fait, quelle révolution ne verroit-on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes? Nous verrions un très-petit nombre compter une belle vieilleſſe à la fleur de leurs ans, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 80. ans.

Conformément à cette idée, je me reſſouviens d'avoir vu l'Epitaphe d'un homme fort âgé, à qui l'on ne donnoit qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne dattoit ſon exiſtence que du tems où il avoit commencé à ſe réformer, & à renoncer à ſes mauvaiſes habitudes. La plupart des inſcriptions qui ſont ſur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuſes des morts qui repoſent dans ces tombes. Ce ne ſont que des notes qui ſignifient qu'un homme eſt né tel jour & mort tel autre. Je voudrois que ceux qui ont bien rempli leur vie, fuſſent encore utiles après leur mort par les leçons de morale & les bonnes inſtructions qu'ils laiſſeroient après eux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que dans chaque Paroiſſe on deſtinât quelques arpens à un ſpacieux cimetiére, où chaque défunt auroit une tom-

tombe sur laquelle on marqueroit son âge conformément au bon emploi ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant sa vie. De cette façon une petite pierre quarrée sur laquelle seroit cette inscription, *obiit anno ætatis octavo*, seroit un plus magnifique panégyrique que toutes les adulations lapidaires de nos modernes Epitaphes. Comme il faudroit s'attendre à la partialité des parens qui survivroient, & qui mettroient dans tout leur jour les plus brillantes actions des morts, on verroit des inscriptions dans le goût de celles qui suivent:

» Ici sont déposés les restes d'une célébre » beauté âgée de 50. ans, morte dans sa cinquiéme année. Elle étoit née dans sa dix-» huitiéme année, & fut tuée inopinément par » la petite-vérole dans sa vingt-troisiéme » année. «

» Ici repose dans un sommeil éternel la par-» tie mortelle du L. B. esprit fort, âgé de 88 » ans, mort à la mammelle. Il vint au monde » par hazard, l'an.... & fut anéanti dans la » premiére année de son âge. «

» Ici continuent de pourrir les os d'un fa-» meux débauché, embrion qui n'a jamais » donné aucun signe de vie; mais à l'âge de

» vingt-

» vingt-trois ans il étoit tellement putrifié, » qu'il n'a pas pu se garder plus long-tems » sur la Terre. «

» Ci git la carcasse d'un bon Compagnon » qui nâquit hydropique dans sa quarantiéme » année. Il languit dans cet état jusqu'au » moment où il fallut lui faire la ponction, » après quoi il retomba dans le même état & » mourut à l'âge de deux ans, l'an vingt-troi- » siéme de sa potation. «

» Ci git Isaac da Costa, converti du Judaïs- » me, âgé de 64. ans. Il naquit & fut bap- » tisé dans sa soixante-uniéme année, & mou- » rut dans la vraye Foi, la troisiéme année de » sa naissance. «

» Ici est déposé le corps du beau Narcisse, » qui naquit à la Cour l'an...... un jour » d'anniversaire. Il mourut de douleur à l'âge » de deux ans, la Cour prenant le deuil pour » un Prince Etranger. «

» Ici repose de ses travaux le brave Général » *B.* qui est mort à l'âge d'environ cent ans, » plus vieux que Mathusalem. «

» Ici pourrit *A. B.* mort né, qui mourut de » frayeur, le 20. Mai 1756. «

ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

HYMNE AU CREATEUR.*

LEs ſaiſons changent, mais quelque forme qu'elles revêtent, c'eſt toujours TOI qu'elles repréſentent, ô Pére Tout-Puiſſant! Chaque point du cercle que l'année décrit, indique quelqu'une de tes merveilles. Le Printems te doit ſes charmes, & les prémices de tes bienfaits. A ſon arrivée on reſpire un air embaumé; les Forêts ſourient; la joye éclate de toutes parts, & l'Echo ne répéte que tes Louanges.

Paré d'une plus brillante lumiére, ton Soleil améne enſuite l'Eté, & par ſa féconde chaleur, mûrit les fruits de la Terre. C'eſt durant cette ſaiſon que ta voix aime à ſe mêler, tantôt au bruit effrayant du Tonnerre, tantôt au murmure des Ruiſſeaux, & à la douce haleine des Zéphirs.

Ta

* Traduit de l'Anglois de Mr. *Thompſon*.

Ta libéralité est sans bornes pendant l'Automne: tout ce qui vit est admis par tes ordres bienfaisans à un festin général. Mais comme il ne convient pas moins à nos intérêts de te respecter, que de recevoir tes graces, qui ne te redouteroit, quand, au cœur de l'Hyver, tu te couvres de sombres nuages; que porté sur les aîles d'un Tourbillon, tu fais gronder la Tempête au sein d'une majestueuse obscurité; & que tu exiges l'hommage de la crainte, en suspendant l'efficace de la Nature par le souffle de ton Aquilon.

O cercle mystérieux! Quelle habileté, quelle énergie divine, le tableau des saisons n'offre-t-il pas à nos regards! Leur marche est simple; & cependant elles se suivent d'une maniére si bien mesurée, qu'on ne sçait qui d'elles on doit le plus admirer. Au moment qu'elles se succédent l'une à l'autre, on les confond; & dès qu'il y a moyen de les discerner, elles ravissent par leur beauté.

Inattentif & stupide, l'homme proméne sa vuë errante sans t'apercevoir. Il ne démêle, ni la puissante main qui produit, en silence, les révolutions des Sphéres célestes, ni ce principe actif, qui, au retour du Printems, ranime la Terre, pourvoit aux be-

besoins de ses habitans, & donne un nouvel éclat au Soleil, source de la Lumiére. O Nature, écoute! Rassemble sous le vaste Temple des Cieux tous les Etres vivans, & que leurs voix réunies ne forment qu'un seul Concert à l'honneur du Monarque Suprême! Zéphirs, agitez le sommet de ces hauts Pins dont l'ombre inspire un respect religieux!

Et vous, qu'on entend de si loin, Aquilons, dont la force ébranle le Monde étonné, élevez vers le Ciel vos tons impétueux; dites nous par ordre de qui vous exercez vos fureurs!

Ruisseaux & Fontaines, murmurez ses Louanges, & que je les apprenne en méditant sur vos bords fleuris. Torrens rapides, qui descendez du haut des Montagnes; Fleuves, qui serpentez tranquillement au fond des Vallées; & toi, Mer majestueuse, dont le sein contient un nombre infini de prodiges, exalte le pouvoir de celui dont la voix, plus forte que la tienne, excite ou calme ton courroux.

Herbes, Fleurs & Fruits, que l'encens que vous exhalez, forme un nuage qui s'éléve vers lui. Vous lui devez la chaleur qui vous a fait naître, le parfum dont vous remplissez l'air, & vos riantes couleurs.

Fo-

Forêts, inclinez vous ! Moissons, baissez vos épis en présence de l'Eternel ! Que vos tranquilles chants se fassent entendre au Moissonneur, lorsque vers la fin d'un beau jour, il regagne son humble Cabane.

Brillantes Constellations, ornemens de l'Empyrée, veillez au bonheur des Humains plongés dans le sommeil ; & tandis que vos Anges toucheront leur lyre d'argent, versez sur la Terre vos plus benignes influences. Source immense de clarté, Soleil ! chacun de tes rayons est un pinceau, qui trace l'image de ton Créateur, le Pére des Lumiéres.

La voix du Tonnerre se fait entendre, & impose silence au Monde consterné. C'est une Himne de terreur, que les nuages répétent successivement pour donner plus de crainte à des Hommes criminels.

Montagnes, faites entendre le bêlement des Agneaux qui paissent sur vos sommets ! & vous, Rochers couverts de mousse, retenez le son ; répondez-y, Vallées : le grand Pasteur s'apprête à régner, & son Empire va bientôt paroître.

Clairiéres, réveillez-vous : que rien n'interrompe les chants des Bosquets qui vous environnent ; & quand l'obscurité & le sommeil invi-

inviteront au ſilence le reſte des habitans de l'Air, ô *Philomèle*, que ton doux ramage charme les ténébres attentives à t'écouter, & apprenne à la nuit les louanges du Maître de l'Univers!

Mais c'eſt à toi, Chef-d'œuvre des mains de Dieu, que le Créateur a doué du talent de voir diſtinctement ſes merveilles, & de les célébrer, c'eſt à toi qu'il appartient d'entonner le Cantique ſolennel. Que raſſemblés dans le ſein des Villes, tous les Hommes joignent aux profonds accords de l'orgue, les tons nobles & éclatans de la voix, & que ces ſons réunis s'élévent enſemble vers le Ciel: ou ſi tu aimes mieux l'ombre des forêts, écoute les Concerts que les habitans de la campagne, les favoris des Muſes, & les Séraphins mêmes, forment à la gloire du Dieu des ſaiſons, à meſure qu'elles ſe renouvellent.

Pour moi, ſi ces ſujets s'effacent de mon ſouvenir, ſoit que le Printems ſe pare de fleurs, que l'Eté promette de riches Moiſſons, que l'Automne réponde à l'attente du Laboureur, ou que l'Hyver arrive accompagné de noirs frimats, puiſſe ma langue devenir muette, ma Poëſie n'avoir plus d'images, & le con-

ten-

tentement être à jamais banni de mon cœur?

Si cet Etre souverain qui gouverne le Monde, me reléguoit dans quelque endroit reculé de la Terre, sur les bords d'un fleuve ignoré des Muses, au sommet d'une des montagnes que le Soleil dore en se levant, ou dans les Isles *Atlantiques* que cet Astre éclaire au moment qu'il se plonge dans le sein des Mers, Dieu sera également présent à mes regards: son pouvoir bienfaisant ne se fait pas moins sentir dans des déserts inhabités, que dans des Villes peuplées; ce sentiment est toujours mêlé de joye.

Quand ma dernière heure, en s'envolant, me prêtera ses aîles pour me transporter dans un Monde inconnu, j'en chanterai les merveilles, avec un redoublement d'allégresse. Où aller que je ne m'y trouve environné & accueilli par la Bonté souveraine? Elle conserve aux systêmes planetaires leurs Soleils, & tire du Mal apparent le Bien réel, qui s'améliore ensuite dans une progression sans bornes.... Mais je me perds dans ce vaste Abîme des grandeurs de Dieu, & ma langue, liée par l'étonnement, ne sçauroit plus articuler de sons: vien donc, silence éloquent, exprime toi-même ses louanges.

ARTICLE DOUZIEME.

DISCOURS

Sur les Paſſions.

LA liaiſon que nous avons avec les objets qui nous environnent, eſt le principe de tous nos maux. Notre ame s'appeſantit par cette union, & l'attrait des biens ſenſibles nous éloigne de la vérité, en diminuant le goût que nous avons pour elle.

En effet quoique nous ſoyons perſuadés qu'il eſt plus glorieux d'être le pére du peuple, que d'en être le tyran; que la juſtice eſt un bien préférable aux richeſſes; que l'amour des créatures nous rend malheureux; que l'envie nous déshonore, tandis que l'émulation, qui lui eſt oppoſée, nous éléve & nous diſtingue; que la vengeance eſt une paſſion qui nous tourmente dans ſon cours, & nous déchire après ſon aſſouviſſement; malgré cette connoiſſance, nous nous livrons ſucceſſivement à tous les excès de ces différentes paſſions, ſans en craindre les ſuites.

Que

Que la condition humaine est déplorable ! Cette raison si fiére, & dont on se glorifie, n'est presque d'aucun usage pour les arrêter ; elle ne nous sert que pour empoisonner nos plaisirs, par l'amertume qu'elle y répand.

Nous sommes nés avec des passions. Elles sont même nécessaires, puisque sans leur secours notre ame tomberoit dans une espéce de langueur qui feroit perdre à nos sentimens & à nos actions ce feu & cette vivacité qui en font tout l'agrément. Ainsi notre bonheur ne consiste pas à les détruire, mais à les modérer, & à les tourner du côté du bien, en leur fournissant des objets qui les fixent.

Pour y parvenir, parcourons leurs caractéres & leurs effets ; & en réunissant les traits qui les forment, nous apprendrons l'usage que nous en devons faire.

Rien n'est si ingénieux ni si caché que l'amour propre. S'il nous présente des objets qui excitent les murmures d'une raison sévère, il les reproduit sous une forme nouvelle ; & à la faveur de ce déguisement, il les fait passer dans nos coeurs.

Ainsi la tyrannie s'établit sur les débris de l'aimable égalité, sous prétexte de réunir les

hommes en un corps de société, pour les mettre à portée de s'aider dans leurs besoins. Bientôt après l'ambition se confondant avec la gloire, l'orgueil forma les conquérans, qui pour rendre leurs brigandages moins odieux, les laissérent entrevoir aux hommes sous le titre éblouissant de victoire & de triomphe. L'esprit de domination corrompit tous les cœurs : on vit de toutes parts de ces hommes ambitieux que le Ciel a donnés à la terre pour punir ses forfaits.

Les gémissemens & les cris des peuples n'ont jamais pû arrêter la fureur des conquêtes. Insensibles à leur bonheur, ces prétendus Héros ont sacrifié leur tranquillité à cette gloire bruyante & meurtriére, qui est le plus grand fleau du genre humain. Et par un abus étrange, dont l'orgueil est le principe, nous les admirons; oubliant que notre misére & notre oppression sont les gages odieux de l'immortalité où ils aspirent.

Les louanges & les honneurs qu'on leur prodigue leur servent de motif pour croire qu'ils marchent dans les routes de la gloire, tandis que leur ambition les en éloigne. Peut-être seroient-ils moins coupables sans cette foule

le d'adulateurs qui encenſent leurs défauts comme leurs vertus, qui leur perſuadent que l'amour de la gloire eſt inſéparable de celui des conquêtes, & que ce n'eſt qu'en faiſant beaucoup de bruit dans le monde, qu'on fait paſſer ſon nom à la poſtérité ; comme ſi l'immortalité de Thamas Koulikan étoit digne d'envie.

Ainſi une gloire mal entendue, indépendamment des regrets qui l'accompagnent, devient toujours funeſte à ceux qui courent après elle. Céſar fut poignardé au milieu du Sénat, qu'il croyoit aſſujetti. Alexandre fut empoiſonné au milieu de ſes triomphes, tandis qu'Ariſtide jouïſſant du fruit de ſes vertus, a laiſſé une réputation de bonté, d'équité & de grandeur, qui forme pour la poſtérité un objet d'amour & d'admiration.

La véritable gloire conſiſte à faire uſage de ſes talens pour le bonheur des humains, & non pas pour leur deſtruction. Ces Héros, ſi le l'oſe dire, de ſang & de carnage, à qui une ambition effrénée fait tout entreprendre, ignorent-ils qu'en devenant les conquérans & les tyrans du monde, ils en deviennent auſſi la terreur & l'exécration ?

 Que

Que l'homme s'abuſe dans le choix des moyens pour arriver à la gloire! Que de fatigues & de travaux épargnés, ſi les Rois n'avoient en vûe que la félicité de leurs peuples! C'eſt cette diſpoſition qui fait la véritable grandeur.

Images vivantes de l'Etre Suprême, Princes de la terre, ſoyez les miniſtres de ſa bonté & de ſa juſtice. Malheur à vous, ſi vous êtes les miniſtres de ſes vengeances!

Le véritable Héros ne fait briller ſa valeur que pour reprimer l'orgueil de ſes ennemis, & pour aſſurer le repos de ſes peuples. Armé du glaive de la juſtice, il établit l'harmonie de la ſubordination, afin que chacun renfermé dans ſon état jouïſſe de tous ſes avantages. Avare du ſang humain, il craint de le répandre; & s'il eſt prodigue du ſien, ce n'eſt que pour conſerver celui de ſes ſujets. Toujours occupé de leur bonheur, la vertu qui le guide lui fait déteſter toute autre gloire. Il ne fait pas la guerre ſous des prétextes imaginés par une politique odieuſe; & comme il ſait que les plus juſtes triomphes coûtent cher à ſes peuples, il s'arrête au milieu de ſes conquêtes, il ſollicite, il offre la paix à des conditions modérées; toûjours prêt d'oublier les intérêts de ſa

ſa gloire pour le ſoulagement de ſes ſujets.

A ces traits vous reconnoiſſez le Héros qui nous gouverne. Quel bonheur de vivre ſous les loix d'un Prince qui toujours couronné par la victoire, a par-tout reculé nos frontiéres, & qui plus touché du déſir de donner la paix à l'Europe, que de la ſubjuguer, préfére le glorieux titre de pacificateur à celui de conquérant!

Ses premiéres années avoient montré à la terre les vertus de Titus. Comme lui il eſt l'amour & les délices de ſes ſujets, & malgré lui il eſt devenu la terreur & l'admiration de ſes ennemis.

Rois du monde, imitez ſes vertus & ſa modération.

SI le déſintéreſſement eſt le fondement de toutes les vertus morales, l'intérêt au contraire eſt le pére de tous les crimes. L'impunité qui l'accompagne lui fait tout oſer & tout entreprendre : il diviſe les familles, il étouffe les ſentimens de la nature, il triomphe de la pudeur, il s'empare des tribunaux, il perce dans le ſanctuaire; tout lui eſt ſacrifié.

Ce portrait devroit nous délivrer de cette paſſion; mais la cupidité, ingénieuſe à nous ſé-

 duire,

duire, nous rassûre, en nous donnant le change sur les moyens dont nous faisons usage pour la satisfaire.

On sait que la rapidité des fortunes en suppose l'injustice. On est frappé des rapines que les autres exercent, sans être touché de celles que l'on commet. On s'éléve, on déclame contre les malversations; & on ne veut pas s'appercevoir qu'on est soi-même coupable des crimes qu'on poursuit dans les autres.

On s'imagine, par une illusion dangereuse, qu'on est simplement habile, lorsqu'on devient criminel. Cette habileté, produite sous le nom de prudence, parée de tous les dehors de la justice, nous fait jouïr avec moins d'inquiétude de tous les avantages qu'un bien injustement acquis nous procure.

On évite avec soin la vûe de soi-même. La dissipation dans laquelle on vit, les embarras d'une fortune immense, tout cela fait une espéce de diversion qui nous soulage. Mais quand la mesure est comble, on ne sauroit étouffer les remords d'une conscience agitée. Un cri vengeur nous pourfuit, en nous découvrant nos injustices. Quelques libéralités qui nous échappent, ou que l'importunité nous arrache,

riche, peuvent le suspendre ou l'arrêter; mais ce calme est bientôt suivi de reproches amers & multipliés, & toujours par une juste punition, au milieu de l'abondance nous éprouvons une misère affreuse. Nous courons après le bien, comptant de trouver dans sa possession le bonheur qui nous manque; mais l'injustice qui le produit, nous tourmente sans cesse.

Tout concourt, il est vrai, à tromper les riches. Comme les besoins nous tiennent à leur égard dans une espéce de dépendance, par une criminelle adulation nous cachons à leurs yeux les excès qu'ils commettent, dans l'espérance de partager avec eux les avantages de leur condition; & par là nous nous rendons complices de la tyrannie qu'ils exercent, en faisant semblant de l'approuver.

Mais nous n'en sommes pas plus avancés; car par un raffinement de cruauté ils nous refusent les secours dont nous avons besoin, pour se persuader plus facilement qu'ils méritent une partie des louanges qu'on leur donne. C'est une imposture de l'amour propre, qui se retourne de tous les côtés pour trouver le repos qui le fuit; mais le remords dissipe bien-tôt l'illusion qu'on lui oppose, & les soucis dévo-

rans habitent toûjours les palais que l'injuſtice a élevés.

Dans les premiers temps on n'alloit pas affronter les mers ; on ſe contentoit des fruits que produiſoit la terre qui nous avoit vû naître. La cupidité, à qui rien ne ſuffit, inventa le commerce. Quoique ſorti d'une ſource impure, il n'eſt pas moins avantageux. Il eſt aujourd'hui le plus ferme appui des Etats, & forme la chaîne qui lie tous les hommes; il étale la magnificence du Créateur, qui ſe multiplie, ſi je l'oſe dire, dans tous les climats, par l'abondance & la variété de ſes dons. Le commerce enfin répare tout, en diſtribuant aux nations les plus riches préſens de la nature. Mais de quoi n'abuſe-t-on pas ? S'il enrichit les peuples, il ruine leurs mœurs: l'abondance produit le luxe, & le luxe enfante la molleſſe.

Que cette ſituation eſt dangereuſe! Les plaiſirs qui nous aſſiégent de toutes parts, écartent les vertus, & nos cœurs ſe trouvant ſans défenſe, ſont ouverts à toutes les paſſions.

L'opulence eſt plus à craindre qu'à déſirer. Quel paradoxe! Il n'y a que le ſage qui puiſſe l'adopter & le ſentir. Comme le riche peut tout ce qu'il veut, il ne ſe refuſe rien, & l'attrait

trait du plaiſir le plonge doucement dans une yvreſſe d'autant plus dangereuſe, qu'il s'en défend moins. Ainſi l'uſage même des richeſſes juſtement acquiſes eſt preſque toujours pernicieux.

Mais pourquoi les hommes courent-ils avec tant d'ardeur après un bien ſi fragile, & qui porte avec lui un germe de corruption? C'eſt que par un renverſement de toutes nos idées on accorde aux richeſſes un caractére de diſtinction qu'on refuſe au mérite.

Comparez, ſi vous l'oſez, une chaumiére où la ſageſſe habite avec les vertus, à ces palais ſuperbes où la folie & les vices exercent leur empire. Foible raiſon, humiliez vous, ou renverſez l'orgueilleux édifice que vous avez élevé à l'idole de vos paſſions!

Les richeſſes rendent communément les hommes avares, diſſipateurs, injuſtes; mais faites-les paſſer en des mains déſintéreſſées; par un effet contraire elles les rendront doux, complaiſans, généreux. La façon d'en jouïr forme ces deux caractéres. Celui-là ne croit les poſſéder qu'en les reſſerrant, celui-ci ne croit en faire uſage qu'en les faiſant couler dans le ſein des autres.

L'hom-

L'homme désintéressé n'attend pas qu'on lui demande. Sa générosité prévient le dégout que cause l'humiliation d'exposer ses besoins. Il ne désire le bien que pour le répandre, & met sa gloire à placer des bienfaits. Comme il aime l'humanité, il tient à tout le monde. Son ame généreuse ne connoit point ces odieuses préférences qui font qu'on refuse durement à l'un ce qu'on accorde de bonne grace à l'autre. S'il est économe, ce n'est que pour grossir le fond de ses libéralités. Que ces caractéres sont aimables! Ils embellissent la société, comme la rosée du matin embellit la nature.

Voilà le véritable usage des richesses. Si l'intérêt n'avoit d'autre objet, liés les uns aux autres par la reconnoissance & la générosité, nos jours couleroient dans la paix & dans l'abondance. Imitons donc ces hommes généreux, & par-là le bien qui nous cause mille maux, nous servira de moyen pour devenir heureux.

Mais que cette façon de penser est éloignée de nos mœurs! Dans ces temps malheureux, à la vûe des miséres publiques, nos cœurs, qui devroient être ouverts à la compassion, ont contracté une nouvelle dureté. On craint de se laisser surprendre à ces mouvemens que la nature

ture inſpire en faveur des miſérables. On fait plus, tandis qu'on dévore en ſecret les triſtes reſtes d'une maiſon ruinée, on affecte des dehors de ſenſibilité; comme ſi des attendriſſemens ſtériles pouvoient compenſer les ſecours qu'on refuſe.

On a beau repréſenter à cet homme dénaturé qu'il n'y a rien à craindre en ſoulageant cette famille affligée, il eſt fâché, vous dira-t-il, de ne pouvoir la ſecourir; mais eſt-il queſtion de la dépouiller, il a tout ce qu'il faut pour achever ſa deſtruction.

Dans cette foule de traits on pourroit diſtinguer celui qui nous peint; mais par une prévention dont preſque perſonne n'eſt exempt, on ne voit que ceux qui caractériſent les autres. Ainſi ces tableaux, bien loin de nous aider à nous corriger de ces défauts ſi injurieux à la nature, ne ſervent ſouvent qu'à nous affermir dans notre inſenſibilité.

Si la dureté du cœur eſt ſi dangereuſe pour la ſociété, les égaremens où nous jette la tendreſſe, ne ſont pas moins à craindre pour les mœurs.

L'homme, pour cacher à ſes yeux les pernicieux effets de ſes folles amours, a crû en

di-

diminuer le désordre, sous le nom adouci de galanterie. C'est un détour de l'amour propre, qui ne veut pas se défaire d'une passion qui l'enchante. Pour nous y attacher plus fortement, il écarte les circonstances qui peuvent la rendre odieuse, en réunissant les traits qui ne manquent jamais de nous séduire; & si la lumiére perce enfin le nuage dont il nous enveloppe, il trouve bientôt le moyen de l'affoiblir, en nous persuadant que chacun lui paye un tribut de foiblesse, que le nombre des coupables, non seulement en diminue le danger, mais encore nous autorise à nous y exposer.

Ce langage insinuant incline nos ames & dispose nos cœurs à se laisser aller à une passion dont le charme est d'autant plus dangereux, qu'elle a pour objet l'yvresse de nos sens.

Ici-bas tout lui est soumis; elle embrasse tous les états & tous les âges : elle s'insinue dans le cœur sans qu'on s'en apperçoive; elle en est le tyran sans qu'on le sache.

D'abord elle nous agite par des mouvemens délicieux; notre imagination abusée ne voit que les plaisirs qu'elle nous prépare; mais bientôt après elle devient cruelle, farouche, homicide. La jalousie qui la dévore, la rend capable de tous les excès. Le

Le caprice qui la fait naître, la guide, la résistance l'enflamme & l'irrite, la complaisance la détruit. Devient-elle permise, elle languit & s'éteint; comme si l'attrait le plus puissant étoit la défense de s'y livrer. Les infidélités & les perfidies sont les jeux cruels de cette passion. Par-tout ailleurs elles sont sévérement punies; mais ici elles sont autorisées sous le nom de légéreté & d'inconstance.

Un homme galant est communément un homme faux, perfide, destiné par son état à porter la tristesse & la désolation dans les familles; & pour justifier ces excès de séduction, nous attachons une sorte de mérite au désespoir que nous causons à des personnes que nous avons arrachées à leurs devoirs. Mais peut-on se faire illusion jusques à ce point? Oui, bien loin d'en gémir, on se glorifie d'un procédé aussi odieux. O temps! ô mœurs! est-ce que les principes des vertus sont devenus arbitraires?

L'état d'un homme passionné est un cercle de peines réelles & de faux plaisirs qui sont toujours punis par les remords & les dégoûts qui les suivent. C'est le privilége de la vertu, de répandre sur les actions qu'elle produit une odeur

odeur dont le parfum, si je l'ose dire, embaume l'esprit & le cœur.

Malgré les égaremens prodigieux de cette passion, le dirai-je à la honte de la raison? elle est encore l'écueil des sages. La fameuse Corinthienne se vantoit avec complaisance de trainer à sa suite un plus grand nombre de Philosophes que de jeunes gens.

Qu'il est difficile de s'en garantir! On peut composer avec les autres passions, elles ont des intervalles, la raison ose se montrer quelquefois; mais celle-ci nous entraîne toujours, en saisissant tous nos sens; trop heureux si en fuyant nous pouvions arrêter l'image de la beauté qui nous suit.

Mais finissons le portrait d'une passion si séduisante. Souvent les images qu'on y fait entrer, & les traits dont on la peint, bien loin de nous en détacher, nous la rendent plus chére.

Une sorte de ressemblance que les passions que nous venons de peindre ont avec les vertus, nous aide souvent à les confondre. Ainsi l'orgueil se cache sous les dehors d'une noble ambition, & la tyrannie s'établit sous prétexte de la détruire. Comme l'éclat des richesses en

donne

donne à nos actions, les moyens dont on se sert pour les acquérir, paroissent moins odieux.

Il en faut convenir; la plûpart des hommes seroient intraitables, farouches, s'ils n'étoient radoucis par le commerce des femmes. Les graces qui leur sont naturelles, nous inspirent l'envie de leur plaire. Pour y parvenir, nous sommes obligés de garder certaines bienséances dont la contrainte par des progrès insensibles tourne au profit de la société. En effet nous devenons ou nous paroissons doux, complaisans; mais que cette politesse de l'esprit est chére, puisqu'elle se forme aux dépens du cœur!

Pour jouïr avec moins d'inquiétude des plaisirs que ces différentes passions nous procurent, l'amour propre les produit sous le voile des vertus qui ont quelque rapport avec elles. Avec le secours de cette illusion on ne s'en cache plus, on les affecte.

Mais nous n'avons pas cette ressource avec l'envie & la vengeance. La honte & l'horreur qui les accompagnent, font que tout le monde les désavoue.

L'envie est une passion basse & honteuse qui dégrade celui qui en est rongé, & qui honore ceux qu'elle a pour objet. Cette odieuse rivale

du mérite des hommes marche dans des routes obſcures & ténébreuſes : elle fuit la lumiére, & s'il lui échappe de louer quelquefois, c'eſt le raffinement d'une malice ingénieuſe qui cherche à ſe ménager le droit de noircir impunément.

Si nos actions réuniſſent les ſuffrages, elle n'a garde de contredire ou de s'élever ouvertement contre une approbation unanime ; mais elle ſe retranche ſur les motifs, qu'elle développe méchamment, en inſinuant avec adreſſe que ce que nous devons à une prudence exercée, n'eſt que l'effet d'un hazard heureux.

Rien n'eſt ſi humiliant que le principe de l'envie. C'eſt le mérite qui la fait naître & qui la nourrit : ſon image la déſeſpére. Un homme qui perce eſt pour elle un ſupplice toujours renouvellé. La ſupériorité des talens l'afflige, la vûe d'un homme de bien l'irrite & l'offenſe, ſa probité la déchire, la paix & l'innocence dont il jouit aigriſſent ſon cœur & ſes maux.

Que deviendroit-elle ſans le ſecours de nos malheurs & de nos diſgraces ? C'eſt pour cette paſſion un fonds inépuiſable de traits malins. Elle ſe nourrit des fautes d'autrui ; une foibleſſe eſt un crime à ſes yeux. Elle ſe permet tout, quoiqu'elle

qu'elle ne pardonne rien. Le ridicule qu'elle répand sur nos actions est toujours saisi, parce qu'on s'imagine être exempt des imperfections qu'on nous fait voir dans les autres ; & par une injustice dont elle seule est capable, elle a toujours les yeux ouverts sur nos défauts, quoique surmontés par des qualités aimables.

Un trait singulier de cette passion, c'est qu'elle ne s'attache qu'à ceux qu'elle connoit personnellement. Elle ne répand guére son venin sur les autres, quoique plus distingués par leurs talens ; elle les fait valoir au contraire, & s'en sert pour déprimer ses concitoyens. * Sans doute qu'un mérite éloigné ne découvre pas notre petitesse, & que l'autre la mesure & la montre.

Les établissemens qu'elle n'a pas imaginés lui déplaisent toujours : pour nous persuader de leur inutilité, elle en diminue les avantages. Nous l'avons éprouvé ; mais par un retour heureux, le public détrompé a changé de disposition à notre égard, & la curiosité empressée avec laquelle il assiste à nos exercices, nous laisse entrevoir la satisfaction qu'il a de nous les avoir procurés. Ainsi cet établissement Académique

* Bouhours.

fera toujours un monument glorieux de son goût & de notre reconnoissance.

Il arrive souvent qu'on irrite l'envie, en affectant une supériorité qu'on n'a pas. Par cette conduite on s'expose à l'indignation du public, qui ne manque jamais de nous punir de la surprise que nous avons voulu lui faire.

La dépendance de l'esprit est insupportable. Nous sommes naturellement si vains, que quoique nous sentions la supériorité des autres, nous ne voulons pas qu'ils s'en apperçoivent. L'amour propre ne sauroit y consentir, & il n'est jamais si revolté que quand il sent sa foiblesse; comme s'il pouvoit trouver dans ses murmures un voile pour la cacher.

Il n'y a qu'un moyen pour arrêter l'envie; soyons modestes. Quand on ne paroit pas occupé de soi, & qu'on porte toute son attention sur les autres, elle se taît, ou du moins elle est assez modérée pour que nous n'ayons presque rien à craindre de sa malignité.

Pour guérir d'une passion si nuisible à la société, puisqu'elle arrête le progrès des arts, en décourageant les artistes, il faudroit l'envisager dans son principe. On y découvriroit d'abord une petitesse d'esprit & une bassesse de coeur

dont

dont on rougiroit. Cette honte louable aideroit à nous en défaire, & l'émulation achéveroit le triomphe, en nous faisant appercevoir qu'il y a des routes différentes pour arriver à la gloire, & qu'ainsi on peut être amis & rivaux tout ensemble.

Allumez dans un cœur le désir de la louange, vous étoufferez l'envie. La noble jalousie est le principe des plus grandes actions. C'est elle qui fait les Héros & qui perfectionne les arts, en nous arrachant du sein de la paresse & de la volupté.

L'émulation remplit l'ame de je ne sai quelle grandeur qui nous éléve infiniment au dessus des autres, & qui nous rend capables des plus grands efforts. La gloire qui l'accompagne est la récompense de cette vertu.

L'envie au contraire nous humilie & nous décourage par une crainte pusillanime qui nous persuade que nous ne pouvons pas aspirer aux grandes choses, & l'abattement où elle nous jette, rappetisse, pour ainsi dire, le cœur & l'esprit.

Cette passion venant ensuite à se confondre avec la haine, nous porte à une espéce de vengeance qui nous met dans l'impossibilité de par-

donner un mérite qui nous offusque & nous blesse.

La vengeance joint à la malignité de l'envie toutes les fureurs dont elle est agitée.

Cette passion a un caractére de férocité qui se répand sur toutes nos actions. Pour en arrêter le progrès, les peuples se sont réunis à faire des loix pour en punir les effets. Parmi les nations policées il n'a jamais été permis de se faire justice soi-même. Que deviendroit la société, si la vengeance étoit autorisée? & dans quel désordre & dans quelle confusion ne tomberions-nous pas?

De toutes les passions elle est la plus agissante & la plus funeste. Le tempérament en fait le caractére. Dans l'un elle est impétueuse & ardente; dans l'autre, quoique plus modérée en apparence, elle est souvent plus à craindre. La lenteur à se produire fait qu'on s'en défie moins, au lieu que les efforts de l'autre deviennent inutiles par les éclats qui l'annoncent.

Comme la timidité l'accompagne quelquefois, elle n'agit pas également sur tous les objets: l'élévation la gêne & la contient par la crainte du châtiment. Cette haine obscure & impuissante ne sert qu'à nous dévorer: le cœur rem-

rempli d'un venin qu'il ne peut exhaler, en ressent toute l'activité. Mais si elle a la liberté d'éclater, elle est capable des plus grands crimes.

Elle sacrifie les intérêts des familles. Un Romain immole sa patrie à sa fureur vengeresse. Les nœuds les plus sacrés sont de foibles liens : tout céde au transport qui l'anime ; le dirai-je ? souvent la Religion, qui la condamne, lui sert de moyen pour la satisfaire.

Si nous sommes à couvert des fureurs de cette passion, ou que les places que nous occupons nous en défendent, cet implacable vengeur va remuer les cendres de nos auteurs pour y trouver des défauts dont nous sommes exempts, & par un aveuglement déplorable il nous reproche des crimes dont sa race seule est coupable. Mais tel est le caractére de cette passion, qu'elle ne craint pas le danger, pourvû qu'elle y précipite son ennemi.

Ces hommes si vains & si fiers, que la plus petite offense révolte, sont par-tout ailleurs bas & rampans ; & pour justifier leur lâcheté ils vous disent sans façon qu'il faut se venger sur les petits des humiliations qu'on essuye auprès des grands. Ignorent-ils que ce langage & cette conduite les rendent méprisables à leurs yeux ?

Ces ames lâches sont quelquefois surprises en voyant répandre sur les autres des graces qu'ils croyent avoir méritées : ils ne s'apperçoivent pas que leur bassesse les en rend indignes. Les grands refusent toûjours leur protection quand ils voyent qu'elle peut servir de moyen pour opprimer l'innocence ; & s'ils semblent l'accorder quelquefois, c'est qu'on la leur surprend.

Quoi qu'il en soit, voilà le caractére de ces hommes délicats & pointilleux qui s'allarment sur des bagatelles, disons mieux, qui croyent être toujours insultés parce qu'ils le méritent. La nécessité d'un appui étranger est le principe de toutes ces démarches humiliantes.

S'ils pensoient comme un Sage de l'antiquité, ils seroient quittes de ces soins pénibles & rebutans, & ne se croyant plus à portée de se venger, ils en perdroient heureusement l'envie.

Vous devriez vous venger, disoit-on à ce Philosophe ; souffrirez-vous qu'on vous déchire impunément dans le monde ? on attaque vos mœurs & votre réputation. Hé pourquoi me venger, répondit cet amateur de la sagesse ? on ne m'a point fait de mal. Quel exemple

ple de modération! Quand les traits de la médisance sont faux, ils sont méprisables: lorsqu'ils sont vrais, il faut en faire usage pour s'en corriger. Par une conduite si sage, vous rendez inutiles les coups qu'on vous porte; & pour achever le triomphe, regardez comme un bienfait l'envie qu'on avoit de vous nuire, puisqu'on ne nous sert jamais plus utilement que quand on nous ménage le moyen de nous délivrer de nos défauts.

De toutes les passions la vengeance est celle qu'on dissimule le moins: elle change la physionomie, elle pétille dans les yeux, elle se peint, pour ainsi dire, dans tous les traits qui nous forment.

Quel état que celui d'un homme qui médite une vengeance! Agité par les fureurs de la haine & de l'envie, désespéré jusques à ce qu'il soit vengé, plus désespéré encore quand il l'est: car je ne parle pas ici de ces hommes odieux, l'opprobre de l'humanité, qui font gloire de ne jamais pardonner; leur situation est trop déplorable: plaignons-les en voyant que pour calmer leurs remords, ils n'ont d'autre ressource qu'une incrédulité affreuse.

Si j'étois capable de haïr, je voudrois pour

toute

toute vengeance inſpirer à mon ennemi l'envie de ſe venger ſur quelqu'autre.

La vengeance eſt un plaiſir barbare & paſſager qui déchire le cœur ; mais le plaiſir de pardonner ſe renouvelle à chaque inſtant, & coule dans nos ames avec une douceur qui les ravit.

On voit toujours avec regret un homme qu'on a puni. Le remords que ſa préſence fait revivre, nous inſpire une nouvelle haine, au lieu que celui que nous avons pardonné, ne ſauroit ſe montrer à nos yeux, qu'il ne nous donne une joie pure, mêlée de je ne ſai quelle douceur qui nous le fait aimer davantage.

Que de petiteſſe dans celui qui ſe venge ! Il ſacrifie ſa gloire à ſon repos ; tout le monde le fuit & le déteſte : on craint de vivre avec lui, on le regarde comme un homme dangereux qui trouble la ſociété.

Que de grandeur d'ame au contraire dans celui qui pardonne ! Sa généroſité eſt toujours récompenſée ; ſes jours ſont tranquilles, ils coulent dans la paix : on s'empreſſe autour de lui ; chacun ſe dit à ſoi-même, quel homme ! qu'on ſeroit heureux de lui reſſembler !

Les différens traits que je viens d'expoſer à vos yeux, ne laiſſent aucun doute ſur l'uſage

que

que nous devons faire de nos paſſions ; mais telle eſt la condition humaine, que malgré la connoiſſance que nous avons des égaremens où elles nous jettent, nous négligeons toujours de nous mettre en garde contre leurs ſurpriſes.

Pour y parvenir, examinons les effets qu'elles produiſent dans les autres : la vûe des deſordres qu'elles cauſent, nous ſervira peut-être de moyen pour les modérer. C'eſt là le dernier effort des vertus humaines ; car pour en triompher, c'eſt un avantage réſervé à la Religion.



ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

L'OMBRE D'ÉGLÉ.*

SOus les voiles du repos,
La nuit berçoit l'eſpérance,
La douleur dans le ſilence
Se calmoit ſous des pavots,
Quand la mort, fille du crime,
Ouvrant le ſein de l'abime,
Et les portes des enfers,
Des gémiſſemens funébres
Sortis du fond des ténébres
Retentirent dans les airs.

Cette aveugle exécutrice
Des vengeances du deſtin
Dont l'éternelle juſtice
Lui ſoumit le genre humain,
Franchiſſant d'un vol rapide

Des

* Nous ignorons le nom de l'Auteur de cette Ode, imitée de l'Anglois; nous le prions de continuer à nous envoyer d'auſſi bonnes piéces de Poëſie que celle-ci.

Des Manes l'empire aride
Et les gouffres du néant,
D'une victime nouvelle
Conduisoit l'ombre fidelle
Au lit d'un parjure amant.

C'est en vain qu'un Dieu facile;
Appellé du sein des Ris,
Dans un alcove tranquille
Endort l'heureux Sibaris.
Au bruit que l'enfer excite
Le sommeil a pris la fuite,
Sibaris ouvre les yeux:
Il voit une ombre éplorée,
Une amante dévorée
Du souvenir de ses feux.

C'est Eglé: mais de ses Roses
Où sont les traits éclatans,
Et ces fleurs à peine écloses
Des caresses du printems?
Quel démon les a flétries?
L'amour gémit: Les furies
Ont dérobé son flambeau,
Et leur implacable rage
Défigure son ouvrage
Opprimé dans un tombeau.

Ne détourne point ta vuë,
S'écria la tendre Eglé,
De ma visite imprévue
Ton esprit paroit troublé.
Sibaris à mon approche
D'un légitime reproche
Pourroit-il être abbattu ?
Il craint d'entendre ma plainte,
Mais il outragea sans crainte
Et l'amour & la vertu.

Mes jours couloient sans allarmes
Dans la candeur & la paix;
J'avois ignoré mes charmes,
Tu me vantâs leurs attraits :
Ingrat, ta perfide adresse
A l'aveu de ma tendresse
Paroissoit donner ton cœur,
Et ma jeunesse imprudente
Confia sa fleur naissante
A la foi de son vainqueur.

Tu formois en ma présence
Et des vœux & des sermens;
Loin de moi, ton inconstance
Les abandonnoit aux vents.
Tes yeux plus vifs que la flamme

Por-

Portoient le feu dans mon ame ;
Hélas ! ils trompoient les miens ;
Je cédois à la nature ,
Quand ta lâcheté parjure
En brisoit tous les liens.

Ton Eglé n'ouvroit la bouche
Que pour chanter son bonheur ;
Pourquoi d'un mépris farouche
A-t-elle éprouvé l'horreur ?
Ta fuite entraina les graces ,
Le plaisir quitta mes traces ,
Mon teint perdit ses couleurs ,
Et je n'eus pas le courage
De mépriser un volage
Qui faisoit couler mes pleurs.

Enfin la Parque inhumaine
Trancha le fil de mes jours :
Doux moment ! si de ma peine
Il eût terminé le cours.
Mais dans le creux de ma tombe
Toujours tendre , je succombe
A l'attrait du sentiment ,
Il habite sous ma biére ,
Il s'y mêle à ma poussiére ,
Et prolonge mon tourment.

De

De cette affreuſe exiſtence
Au ſein d'une éternité,
Malgré ton indifférence,
N'es-tu pas épouvanté!
Fixe donc tes yeux perfides
Sur mes oſſemens livides,
Conſidére ce linceuil
Et la longue ſolitude
Dont ta noire ingratitude
Environne mon cercueil.

Cette étincelle penſante
Qui ſurvit à mon trépas,
Auſſi pure qu'agiſſante
Voudroit ſuivre encor tes pas:
Mais le jour ſe renouvelle,
J'entens la mort qui m'appelle;
Reçoi mes derniers adieux,
Et ſouvien-toi, cœur barbare,
Que l'inſtant qui nous ſépare
Eſt pour moi le plus affreux.

Cependant la jeune aurore
Ouvroit les portes du jour,
Zéphir chantoit près de Flore
Le plaiſir de ſon retour.
Les fantomes, les menſonges,

Les

Les illusions des songes
Fuyoient l'éclat de ses feux:
Le Dieu des Royaumes sombres
Les enchaine avec les ombres
Dans ses antres ténébreux.

Sibaris, le jour te frappe,
Et tu n'es point rassuré;
Quel nouveau soupir t'échappe?
Ton cœur en est déchiré:
Tu n'es plus cet homme aimable,
Ce volage redoutable
Qui régnoit sur les plaisirs;
La seule Eglé t'intéresse;
Eglé morte est la maitresse
Qui va fixer tes désirs.

Dans un antre solitaire
Environné de Cyprès,
Où les enfans de Cithére
Avoient suspendu leurs traits;
Sur un triste mausolée
La nature désolée
Faisoit entendre ses cris:
Le remords saisi d'allarmes,
Et l'amour baigné de larmes,
Y conduisent Sibaris.

A ſes yeux la tombe s'ouvre,
Il appelle Eglé trois fois,
Trois fois Eglé ſe découvre,
Mais elle eſt ſourde à ſa voix.
Il ſe proſterne, il la touche,
Trois fois il veut ſur ſa bouche
Rallumer un feu nouveau;
C'eſt en vain qu'il le déſire,
La mort le frappe, il expire,
L'amour ferme le tombeau.



ARTICLE QUATORZIEME.

EPITRE
SUR LA NOBLESSE,
A Mr. le Marquis de R.... *

QUand d'une humeur généreuſe & facile,
Libéral ſans orgueil, affable ſans fadeur,
On n'a d'autres plaiſirs que celui d'être utile,
La Nobleſſe du Sang orne celle du cœur.
Du Chaton précieux où *Rondet* † l'empriſonne
Un diamant reçoit du prix,
Et le cadre qui l'environne,
Fait ſaillir à nos yeux les traits de Médicis. ‡
Des dons extérieurs les qualités réelles
Reçoivent un éclat de plus.
Dans un beau corps les vertus ſont plus belles,
Et la Nobleſſe annoblit les vertus.
Ainſi le fruit qu'on voit éclore
Sur les bords que le Tage enrichit en coulant,

* *Par Mr. La Serre.*
† *Jouaillier de la Couronne.*
‡ *Tableau de Rubens.*

Doré des larmes de l'aurore,
Paroitroit moins exquis, s'il étoit moins brillant.
Nous admirons les hautes destinées
D'un Héros issu de ton sang;
Ses talens, ses emplois surpassent ses années:
Moins noble, il eût été moins grand.
La Noblesse est le bien peut-être
Que l'on doit le plus désirer;
Compagne du mérite elle le fait paroître;
Le mérite a besoin qu'on le sache montrer;
Elle est un aiguillon qui nous pousse à mieux faire,
C'est un trésor quand on sçait en user;
Je l'honore, je la révère;
Mais je méprise ceux qui la font mépriser.
Je ris de ce Damis, enflé de la chimère
De sa Noblesse mercenaire,
Et dont l'orgueil fait Monseigneuriser
Sa géométrique importance,
Qui fait gémir son carosse affaissé
Sous la molle circonférence
De son corps long-tems engraissé
Des larmes & de l'indigence
Du misérable délaissé.
Je vois avec dédain ces fades gentillâtres
Chimériquement idolâtres
De leurs titres d'oisiveté;
Et

Et qui bouffis des exploits de leurs péres,
Dans leurs chétives dindonniéres
Trainent avec orgueil leur noble pauvreté.
J'accable de mille anathêmes
Ces automates ſuzerains,
Qui pauvres en vertus, riches en parchemins,
Sont grands par leurs ayeux, & petits par eux-mêmes.
La Nobleſſe du ſang eſt utile aux Héros :
Elle peut les orner, elle ne peut les faire.
Un Noble eſt, ſans mérite, au deſſous du vulgaire,
Et ſes titres ſont des fardeaux.
La Nobleſſe eſt une lumiére,
Qui, comme les vertus, éclaire les défauts.



ARTICLE QUINZIEME.

LA CONQUETE DE MINORQUE.

Ode. *

France, ton ennemi se disoit à lui-même,
Oui : l'Empire des Mers subit ma loi suprême.
Que mes voisins jaloux, redoutent mes Vaisseaux :
Ma haine va jouïr de leur rage impuissante ;
Je fixerai les yeux de l'Europe tremblante ;
Et l'Univers surpris me verra sans rivaux.

Des Peuples que je trompe (a) à ma grandeur conspirent ;
Leurs vœux touchent au terme où les miens les attirent ;
J'affoiblis, je détruis, mais je cache mon bras...
Eclatons, il est tems, j'ai préparé leurs chaines.
Je puis régner, je puis de mes mains souveraines,
Diriger à mon gré les Rênes des Etats.

Le François qui sait vaincre, est mon égal peut-être ;
Mais a-t-il oublié que l'Anglois fut son maître ;
Qu'on a vû mes drapeaux arborés dans Paris ?
Ah ! ne peux-tu revivre, ô siécle mémorable !
Rompons du moins, rompons une paix qui m'accable,
Et que mes Léopards foulent l'orgueil des lys.

Ainsi

---

* *Cette Ode a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Marseille. Elle est de Mr.* Barthe.

(a) *Les Portugais, les Hollandois &c.*

Ainsi parle ce Peuple, & sa folle arrogance,
Derobant à ses yeux les forces de la France,
Rapelle avidement ces songes orgueilleux;
Sur la terre assassin, (*a*) Pirate sur les ondes,
Il fait frémir d'horreur les deux mers, les deux mondes;
L'impunité l'excite à des crimes heureux.

O vous de l'Univers la terreur & la gloire,
François, vous dont la voix commande à la victoire,
Vos bras sont suspendus, & vos Dieux outragés;
Ah! périsse Albion! sa féroce insolence
Du Titus de la Seine a lassé la clémence:
Que Richelieu vous guide, & vous serez vengés.

Il vole.... Mais au sein de deux superbes Villes (*b*)
Que de puissants ressorts! de mouvemens utiles!
L'œil contemple étonné ces immenses apprêts;
Que ne peut sur vos cœurs l'amour de la patrie!
Vertueux Citoyens, le zèle & l'industrie
En Vaisseaux menaçants transforment vos forêts!

Neuf fois l'Astre du jour a fourni sa carriére:
Les flots n'opposent plus qu'une vaine barriére;
Une flotte invincible est prête à la forcer;
Louïs à la vengeance a donc pû se resoudre,
Et les ports de Provence ont vû forger la foudre
Que sur un triple fort Richelieu va lancer.

Ils partent ces Héros: la mer obéissante,
Qui brise à leur aspect sa vague mugissante,

 Semble

(*a*) *L'assassinat de Mr. de Jumonville en Canada, & les Pirateries des Anglois sur les mers, autorisent ces expressions.*

(*b*) *Toulon & Marseille. En moins de huit jours les Marseillois eurent équipé & approvisionné plus de 150. bâtimens de transport.*

Semble hâter leur gloire, & servir leur ardeur :
Tranquillément assis sur un rocher terrible,
Mahon aux traits de Mars se croit inaccessible,
Et n'offre que périls égaux à leur grand cœur.

Minerve trop ardente à seconder Bellonne,
Y construisit ces murs que la foudre environne,
Ces angles, ces fossés, ces forts audacieux...
Redoutable Ilion, qui vis d'un œil tranquille,
Les efforts de vingt Rois & même ceux d'Achille,
Il t'apartenoit moins de défier les Dieux.

L'intrépide soldat sur ce fatal rivage,
Sous un rempart mobile (*a*) appui de son courage,
A cent globes de fer s'expose tout entier,
Sur ce mont enflammé que lui montre la gloire,
Il vole impatient d'y fixer la victoire,
Dût-il de tout son sang arroser ce laurier.

Mais d'un éclat soudain l'horison étincelle.
Quel Génie élancé de la voute éternelle,
Conduit un Char brillant traîné par des Lions (*b*)?
De l'Empire Espagnol c'est l'Ange tutelaire ;
Ses yeux arment son front d'une fierté sévére,
Et fixent de l'Anglois les nombreux Pavillons.

Insulaire orgueilleux, tremble, frémi de rage,
Dit-il, Minorque est prête à sortir d'esclavage,
Un infame complot la plongea dans les fers ; (*c*)
J'ai

(*a*) *Les Gabions : les difficultés du siége n'étoient pas au dessous de ce qu'on en dit ici.*

(*b*) *Ecusson d'Espagne.*

(*c*) *L'Isle de Minorque fut prise par les Anglois en 1708. après six jours de siége. Le Gouverneur fut accusé de trahison & traduit dans la Citadelle d'Alicant, d'où il se précipita, quand il eut appris qu'il étoit condamné à perdre la tête.*

J'ai connu son vengeur, dès que j'ai vû paroître
Ce peuple à qui le mien doit sa gloire & son maitre,
Et qui va de ton sang rougir le sein des Mers.

Tu combats : des Rochers ne sont plus ta deffense.
A la lueur des feux que le Salpêtre lance,
Regarde tes soldats, tes matelots mourans;
Regarde avec fureur ces voiles renversées,
Ces gouffres engloutir tes pouppes fracassées,
Et ces mâts abbatus sur tes vaisseaux errans.

Aux yeux du fier Blakney qu'irritent ces spectacles,
Tu fuis... & vous, François, à de plus grands obstacles,
A des succès plus grands préparez vos efforts.
Triomphans sur les flots, consommez votre ouvrage.
L'Espagne par ma voix vous rappelle au carnage,
Et mon œil vous demande au sommet de ces forts.

Il dit : trop peu flatés d'une gloire passée,
Et d'un nouveau triomphe occupant leur pensée,
L'élite de nos Chefs en marque les instans. (*a*)
C'est ici qu'entouré d'une foule Guerriére,
Monteynard aux vainqueurs ouvrira la Barriére;
Vous saisirez, Laval, ces postes importans.

Là tandis que Beauvau du soldat intrépide
Va presser, rallentir l'essor lent ou rapide,
Secondez, Lannion, ces jeunes demi-dieux:

C'est

(*a*) *Mr. le Maréchal de Richelieu ordonna une attaque generale pour la nuit du* 27. *au* 28. *Juin. Elle fut divisée en quatre particuliéres, à la tête desquelles étoient Mr. le Marquis de Monteynard, Mr. le Marquis de Laval, Mr. le Prince de Beauvau, & Mr. le Comte de Lannion qui est aujourd'hui Gouverneur de l'Isle de Minorque.*

C'eſt à vous que Louis veut confier cette Isle;
Ils ne ſont plus laſſés d'un long ſiége inutile.
Et l'arrêt de ſon terme eſt écrit dans leurs yeux.

Le Monde a diſparu dans l'ombre & le ſilence.
Le Neveu d'Armand veille, il ordonne, on s'avance,
On franchit, ſans ſignal, plus d'un vaſte foſſé;
La mort mêle ſes feux à l'horreur des ténébres:
Ce Roc a retenti de mille cris funebres,
Et déja dans ſes Murs l'Anglois ſe ſent preſſé.

Tel que ces fiers Titans, dont la maſſe écraſée
Peut encor ſoulever la montagne embraſée,
Qui briſe ſous ſon poids leurs efforts odieux,
Il arrête, il accroit une ardeur genereuſe...
O ſujets de Louïs, ô France trop heureuſe!
O nuit! dois-tu cacher tant d'exploits glorieux?

Mais non, l'aurore enfin fait pâlir tes étoiles:
L'Aſtre majeſtueux dont tes humides voiles
Déroboient aux humains le flambeau créateur,
Sur ces forts aſſaillis que le François ſurmonte,
Voit l'excès de la gloire & l'excès de la honte,
Et du haut de ſon trône applaudit au vainqueur.

De ton ambition déplorable victime,
Peux-tu braver encor un peuple magnanime,
Cher, fidelle à ſon maître, & vengeur de ſes droits?
Sans honte & ſans terreur, Anglois, voi ſa fortune
Arracher de tes mains le trident de Neptune:
Crain les Dieux, ou Louïs, & reſpecte les loix.

A R-

ARTICLE SEIZIEME.

LA RELIGION.

*Ode, à Mr. V**.*

L'Esprit raisonnant en lui-même
Cherche, héſite, forme un ſyſtême
Selon ſes ſentimens divers;
Le hazard fait-il toutes choſes?
Ou faut-il trouver d'autres cauſes
Du bel ordre de l'Univers?

La matiére eſt-elle éternelle?
De ſon ſein fécond tire-t-elle
Les Plantes & les Animaux?
Et chaque objet qu'on voit paroitre
Ne périt-il que pour renaitre
Sous des aſpects toujours nouveaux?

Non. Un ſage, un puiſſant Génie
Eſt l'Auteur de cette harmonie
Qu'on admire dans tous les Corps.
C'eſt une ſageſſe divine
Qui de cette vaſte machine
Diſpoſe & meut tous les reſſorts.

Dieu parle; à ſon gré tout s'arrange:
Du ſein d'un ténébreux mélange
Sortent les divers Elémens.
Il marque aux Aſtres leur carriére;

Le

Le Soleil répand sa lumiére,
Et son cours mesure le Tems.

Formé par la même puissance,
L'Homme vivant dans l'innocence,
Image de son Créateur,
Tant qu'il eut pour guide fidéle
La simple équité naturelle,
Couloit des jours pleins de douceur.

Dans ce tems régnoit la sagesse;
De l'estime, de la tendresse
L'égalité serroit les nœuds:
Le vice n'eût osé paroitre;
L'Homme ne connoissoit pour maître
Que Dieu qui le rendoit heureux.

Sans soins, sans travail, sans culture,
Il ne devoit qu'à la Nature
Et ses trésors, & ses plaisirs;
La Terre ouvroit son sein fertile;
Soudain l'agréable & l'utile
Prévenoient d'innocens désirs.

Mais qu'entens-je! la Foudre gronde;
L'air s'obscurcit, & notre Monde
Ne jouït plus d'un Ciel serein:
La Paix s'envole de la Terre.
Homme! le Maitre du Tonnerre
Se montre le glaive à la main.

Dèja la Raison l'abandonne:
Un aveugle orgueil l'empoisonne:
Jouet de cent illusions,
Par la plus lâche perfidie

Ou-

Oubliant l'Auteur de ſa vie,
Il ne ſert que ſes Paſſions.

Le Crime aidé de l'Impoſture
Séduit l'Homme ingrat & parjure,
Et l'erreur triomphe en tous lieux:
Le plus ſublime Eſprit s'égare,
Le Romain, le Grec, le Barbare,
Fléchit ſous ce joug odieux.

Quel remède à ce mal extrême?
Du Ciel la clémence ſuprême
D'un Peuple ſaint va faire choix.
Par combien de ſacrés Oracles,
De Bienfaits, d'éclatans Miracles,
Lui fait-il entendre ſa voix?

Quand il ſouffre une ſoif ardente,
Du Rocher une eau jailliſſante
S'élance pour le ſoulager.
Une nourriture céleſte
Tombe à ſes pieds & manifeſte
Le Dieu qui veut le protéger.

Iſraël voit les mers profondes
S'ouvrir & partager leurs ondes,
Pour faire un paſſage nouveau:
Sur *Sina*, brillant de lumière,
D'une Loi ſainte & ſalutaire
Il reçoit le divin flambeau.

Lorſqu'à Dieu ce Peuple eſt docile,
Il poſſède un Pays fertile;

De

De ſes Tyrans il eſt vainqueur ;
Mais lorſqu'il devient infidéle,
D'une ſervitude cruelle
Il ſent toute la peſanteur.

Quel objet plus grand ſe préſente !
Je vois une Etoile brillante
Du Meſſie annoncer le jour :
Le Ciel à nos vœux eſt propice,
Il détruit l'erreur & le vice ;
L'homme ne voit que ſon amour !

A ſa naiſſance que de gloire !
Les Mages chantant ſa victoire
Viennent au pied de ſon berceau.
A ſa voix les vents obéiſſent ;
Les ſourds, les aveugles guériſſent,
Et les morts ſortent du tombeau.

Ce qu'il enſeigne, il le pratique :
On le voit tendre, pacifique,
Et de ſainteté revétu :
Sa Morale pure & ſublime
Donne autant d'horreur pour le crime
Que de zèle pour la vertu.

Faiſant renaître l'eſpérance,
Lui ſeul a mis en évidence
Une heureuſe immortalité.
Oui, ſon origine eſt céleſte,
Et toute la Nature atteſte
Sa grandeur & ſa dignité.

En vain le démon dans sa rage
Mettant les tourmens en usage,
De la Foi combat les progrès;
Elle triomphe, & ces obstacles
Détruits par d'éclatans miracles,
Ne font qu'augmenter ses succès.

Tel on voit dès nuages sombres
Le Soleil dissipant les ombres
Répandre par-tout la clarté;
Dès que le Christ vient à paroitre,
L'Idole tombe; d'un seul Maitre
On adore la Majesté:

Les saints Oracles s'accomplissent;
Tous nos doutes s'évanouïssent:
La vérité brille à nos yeux:
Jesus meurt dans l'ignominie,
Mais sa mort nous donnant la vie,
Nous ouvre la route des Cieux.

Déja du couchant à l'aurore
Le Chrêtien reconnoit, implore
Le Dieu qui nous a racheté;
Respectons ses Loix souveraines,
Des Passions brisant les chaines,
Courons à la Félicité.

Toi, dont la pieté sincére
Nous persuade, & nous éclaire,
C'est toi qui m'inspire ces vers:
Je connois ton esprit sublime;
Et je voudrois de mon estime
Rendre témoin tout l'Univers.

Que

Que j'aime à te voir dans nos Temples
Nous retracer les grands exemples
Des Apotres & des Martirs :
Que j'aime à te voir, ſur leurs traces,
V** pour les céleſtes graces
Nous inſpirer de ſaints déſirs.

De mon cœur tu calmes les peines,
Tu diſſipes les ombres vaines
De l'Erreur qui m'avoit ſéduit :
Que tu ſais être vif & tendre !
Quand tu parles, je crois entendre
La vérité qui nous inſtruit.

Geneve.



NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. ABrégé Chronologique de l'Histoire Ecclesiastique, contenant l'Histoire des Eglises d'Orient & d'Occident, les Conciles generaux, &c. 2. vol. 8, Nouvelle Edition. *Paris*, chez *Hérissant*. Cet ouvrage est fait à l'imitation de celui du *Président Henault*; il contient l'Histoire de l'Eglise, depuis sa naissance jusqu'au 18. siecle.

II. La Science de la Guerre, ou, Connoissances nécessaires pour tous ceux qui entreprennent la profession des Armes. *Paris* chez *Rollin*. La premiére Partie traite des anciennes & des nouvelles méthodes de fortifier: la 2de. des opérations d'une armée de Campagne, en guerre offensive ou défensive.

III. Exercices sur la Tactique, ou la Science du Heros. *Paris*, chez *Garnier*. C'est un ouvrage posthume du Pére Castel; il renferme les connoissances nécessaires à un Militaire.

IV. Traité pratique de la cure des fiévres, leur description &c. Traduit de l'Anglois de Th. Lobb. 2. vol. *Paris*, chez *Prault* Pére. Cet ouvrage est fort estimé en Angleterre.

V. Maximes Politiques tirées de Tacite, par P. de Ivanicze Ivanicki, traduites du Latin en François. *Paris*, chez *Lambert*. Cet ouvrage parut en Latin, au milieu du Siecle passé; il renferme des maximes prises dans *Tacite* & apuiées d'exemples tirés du même Auteur, propres à l'instruction des jeunes Princes.

VI. Histoire de Saladin, Sultan d'Egypte, avec une Introduction, une Histoire abregée de la Dynastie des Agoubites, fondée par Saladin; avec des notes, &c. par Mr. *Marin*. *Paris*, chez *Tilliard*.

VII. Bibliotheque de Physique & d'Histoire naturelle, contenant la Physique generale & particuliére, la

Chimie, l'Anatomie &c. 5. vol. in-12. *Paris*, chez *Briasson*. C'est un Recueil composé principalement des Mémoires qui se trouvent dans les Journaux d'Allemagne, d'Italie & d'Angleterre.

VIII. Histoire Generale des Voyages. Tome 14e. Ce volume contient des relations de voyages à la riviére des Amazones, au Paraguay, au Brésil, dans la Floride, la Guiane &c. Le 15e. vol. qui sera le dernier, ne tardera pas à paroitre.

IX. Histoire de Zenobie, Impératrice-Reine de Palmyre. *Paris*, chez les Fréres *Etienne*. L'ouvrage, qui parut, il y a quelque tems, sur les ruines de Palmyre, a donné lieu à cette Histoire de Zenobie, qui nous a paru bien écrite, & très-intéressante.

X. Dictionnaire Historique, Theorique & Pratique de Marine. Par M. *Saverien*. 2. vol. 8. *Paris*. Il s'agit dans ce Dictionnaire de la Marine ancienne & moderne, de la construction des Vaisseaux, &c.

XI. Oeuvres Posthumes de Mr. de.... contenant ses Harangues au Palais & ses Discours Académiques. *Lyon*, chez les Freres *Duplain*. Ce volume contient sept Discours prononcés au Palais, sur les Devoirs du Magistrats, & dix Dissertations Académiques sur des sujets intéressans, les *Duels*, le *Suicide* &c.

XII. De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, & de leurs progrès chez les anciens Peuples. 3. vol. in-4°. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. C'est un des ouvrages les plus curieux qui ayent été imprimés depuis longtems; le titre en annonce le sujet.

XIII. De l'Origine du Mal, ou, Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matiére. 2. vol. in-12. *Paris*, chez *Duchesne*.

XIV. Mémoire sur les Tremblemens de Terre, dans lequel on recherche leurs causes & leurs effets, les signes qui les précédent & les moyens qu'on peut employer pour s'en garantir. Par Mr. *Isnard*. *Paris*, chez la Veuve *David*. Ce sujet avoit été proposé par l'Academie de Rouen, qui a adjugé le prix à ce Mémoire de Mr. *Isnard*.

ANGLE-

ANGLETERRE.

I. THe fourt Volume of the lives &c. Le 4e. Volume des Vies des Hommes Illustres de la Grande Bretagne & de l'Irlande. *Londres*, chez *Meadous*.

II. *The Real Character of the Aage.* Le véritable Caractère de ce Siécle. *Londres.* Cette petite Brochure est une réponse à l'excellent Ouvrage de Mr. *Brown*, dont on a donné depuis peu une Traduction, en Hollande. Voyez les Nouv. Litt. de Hollande.

III. *A New and Complete Dictionary* &c. Nouveau Dictionnaire des Arts & des Sciences. Par une Societé de Gens de Lettres. 8. vol. 8°. *Londres*, chez *Owen.* Ce nouveau Dictionnaire renferme tous les articles qui se trouvent dans ceux de Harris, Barow & Chambers, auxquels on a ajouté un grand nombre d'autres.

IV. *The subtil medium proved.* Le milieu subtil prouvé par R. *Lovelt.* *Londres*, chez *Dodsley.* Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage, c'est l'application de l'Electricité à la Médecine. L'Auteur raporte plusieurs expériences sur ce sujet.

V. *Sermons by the late Lord Bishop of Bristol.* Sermons de feu Lord Evêque de Bristol. 2. vol. *Londres*, chez *Rivington.* Ces Sermons ont été fait pour la fondation de Boyle ; ils nous ont paru très intéressans.

VI. *Polymetis, or Enquiry concerning*, &c. Polymetis, ou Recherches sur le raport qu'il y a entre les Ouvrages des Poëtes Latins, & les morceaux qui nous restent des anciens Artistes, où l'on s'attache à expliquer les uns par les autres. Par Mr. *Spence.* 2de. Edit. revuë & corrigée par l'Auteur. *Londres*, chez *Dodsley.*

VII. *A compleat Body of Architecture.* Cours complet d'Architecture, par Mr. *Ware.* *Londres.* On a rassemblé dans cet ouvrage tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de mieux sur l'Architecture.

VIII. *A New Geographical and Historical Grammar.* Nouvelle Grammaire Geographique & Historique, par Mr. *Salmon.* *Londres*, chez *Dodsley.*

IX. *A complet Body of Husbandry*, &c. Cours complet d'Oeconomie. folio, *Londres*, chez *Rivington.* Cet Ouvrage renferme tout ce qui regarde la matiére œconomi-

nomique ; on a ramassé tout ce qu'ont écrit les Auteurs les plus célébres, *Randolphe*, *Hale*, &c.

HOLLANDE.

I. LEs Mœurs Angloises, ou, Appréciation des mœurs & des principes qui caractérisent actuellement la Nation Britannique. *Amsterdam*, chez *Gosse*. C'est la Traduction de l'excellent Ouvrage Anglois que nous avons annoncé dans les *Nouvelles Litt.* d'Angleterre, Tom. XII. L'Auteur est Mr. *Brown*, connu par ses *Essais sur les Caractéristiques de Schafsterbury*.

II. Essai de l'Histoire naturelle de la Mer Adriatique, par Mr. *Donati* Profess. à Turin ; traduit de l'Italien, par Mr. *Castillon*. in-4°. avec des Estampes.

III. Dictionnaire Historique, ou Mémoires Critiques & Litteraires, concernant la vie & les ouvrages de diverses personnes qui se sont distinguées dans la Républ. des Lettres, par Mr. *Prosper Marchand*, Tom. I. in-folio. Ce premier vol. contient les Lettres A-S.

IV. Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle, depuis les premiers Empires du monde, jusqu'à l'année 1725. de l'Ere Chrêtienne, traduit librement du Latin de *Sleidan*. 8°. *Amsterdam*. Le Traducteur a étendu l'original en plusieurs endroits.

V. Principes du Droit de la Nature & des Gens. *Amsterdam* chez *Rey*. C'est un Extrait du grand Ouvrage Latin de *Wolf*, fait par Mr. *Formey*.

ITALIE.

DEll' *Azione del Caso nelle invenzioni*, &c. De l'action du hazard dans les Inventions, & de l'influence des Astres sur les corps terrestres. A *Padouë* chez *Manfré*. Ces deux Dissertations nous ont paru très intéressantes par le sujet & par la maniére dont il est traitté.

COP-

COPPENHAGUE.

Conditions de Souscription pour L'HISTOIRE DE DANNEMARC & L'INTRODUCTION à cet Ouvrage, par Mr. MALLET, Professeur &c.

Du 15. *Janvier* 1758.

Cet ouvrage sera in-quarto, & contiendra au moins 4. Volumes, savoir

L'Introduction a l'Histoire de Dannemarc, avec les Monumens de la Mythologie des Celtes & des Scandinaves &c. publiés en 1755. & 1756. in 4. *avec la Carte du Dannemarc, & le portrait du Roi,*

coutent - - - - -	Rixd. 2. 1 m.
L'Histoire de Dannemarc T. I. *qui s'étend depuis le commencement de la Monarchie, jusques à la Maison d'*OLDEMBOURG, *glorieusement régnante, c'est à dire jusques* en 1448., sous presse, contiendra 60. à 66. feuilles grand in 4. beau papier & beau caractère, coutera - - - - - -	2. -
	Rixd. 4. 1 m.

Ceux qui voudront souscrire, en prenant à présent l'*Introduction & les Monumens*, ne payeront que Rixd. 3. 3. m. compris le *Tom. I.* sus dit qui sera délivré gratis, (en payant d'avance) en Mars ou Avril 1758. L'impression en est déja assez avancée.

Ceux qui auront l'*Introduction* & *Monumens*, ne payeront pour le dit Tome I. de l'*Histoire* que Rixd. 1. 4. en payant dès à présent, ou au plus tard en Mars 1758.

Les Volumes suivans 2e. & 3e. (qui feront les 3e. & 4e. de tout l'ouvrage) paroitront successivement & seront comptés sur le même pied, soit qu'on souscrive, soit qu'on ne souscrive pas, à proportion du nombre de feuilles qu'ils contiendront.

Nous pouvons donner encore les *Monumens de la Mythologie* à 5. Marcs, ou 40. sols Lubs.

La

La Rixdale de 6. marcs vaut 4. liv. 10. sols de France, & 110. Kreutzer d'Empire.

10. & demi Dalers de Cuivre de Suede.

1. rouble de Russie.

2. & un quart florins de Hollande.

On évaluera le Rixdale à 6. liv. de France, y compris le port de l'Ouvrage jusqu'à Geneve.

GENEVE.

Livres Nouveaux qui se trouvent chez les Fréres Philibert.

ELemens de Physique de Mr. *Locke*, avec les Pensées du même Auteur sur la Lecture & les Etudes qui conviennent à un Gentilhomme, 8. *Amst.* 1757.

Principes du Droit de la Nature & des Gens: Extrait du grand Ouvrage Latin de Mr. *Wolff*, par Mr. Formey, 12. 3. vol. *Amst.* 1758.

Le Droit des Gens, ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains, par Mr. *De Vattel*, 4 2. vol. 1758. *sur trois papiers differens.*

Lettre de H... G... G... Ecuyer, un des Gentilshommes de la Chambre du jeune Chevalier de St. George, & la seule personne de sa Cour qui l'ait accompagné d'Avignon dans son voyage en Allemagne & autres lieux: contenant plusieurs Avantures touchantes & remarquables qui sont arrivées à ce Prince pendant le cours de son voyage secret, 8. *Lond.* (ou *Amst.*) 1757.

AVIS.

Mr. le Baron *de Haller* a demandé qu'on inférat l'avis suivant dans le Choix Litteraire.

L'Ode sur l'Eternité, de Mr. de Vattel, imprimée dans le premier Tome du Conservateur, *est la traduction exacte & élégante de mon Ode sur l'Eternité, qui a été imprimée*

AVIS

AVIS.

Il paroît depuis peu de jours un Ouvrage nouveau de Mr. *Giraudeau* l'ainé Négociant à Geneve, intitulé *Abregé de la Nouvelle Edition de la Banque rendue facile &c.* 8. de 452. pages, dont le prix en feuilles est de 3. Livres 10. Sols courant de Geneve. L'Auteur a lieu d'espérer que les Commerçans ne feront pas moins d'accueil à cet Ouvrage, qu'à sa *Banque* & à ses autres Ouvrages.

Fin du Tome treiziéme.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME QUATORZIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVIII.
AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

L'AMI DU PEUPLE.*

* * *

QUI *aime le Peuple ?* demande un Auteur célébre. Si on ne l'aime pas, dirai-je à mon tour, *Qui aimera-t-on ?* Les Grands qui extorsionnent & tyrannisent ? Les Savans qui n'en laissent échaper aucun au poison de leurs flateries ? Les gros *Crassus*, qui voudroient faire seuls le commerce du monde, & enfermer la terre & la mer dans leurs possessions ? Ou enfin d'ingrats Philoso-

* Par Mr. R. de Geneve.

losophes, qui après avoir tiré d'un livre faux, tout au plus inutile, plus d'argent qu'un laboureur ne tire en dix ans de son champ, invectivent dans leur loisir studieux contre leurs malheureux Nourriciers?

* * *

Qui aime le peuple? Avouons-le, le peuple s'est bien avili, depuis que ses prétendus Péres ont eu l'audace de lui faire payer toutes leurs folies, jusqu'aux Epitres dédicatoires; il s'est bien avili, depuis que les regards dédaigneux des gens d'esprit & de gout, l'ont rendu grossier, impoli, brutal; il s'est bien avili, depuis que manquant souvent de pain, il n'a pu recevoir d'éducation. Après tout cependant, il donnera un coup de poing à quelcun qui l'aura injurié ou heurté, tandis qu'un homme d'honneur tire généreusement l'épée, & blesse son adversaire à mort; tandis qu'un homme de lettres célèbre en prose & en vers un Brigand titré, qui pour arrondir ses Etats, envoye cent mille de ses sujets égorger un pareil nombre de ses voisins, & en mettre autant sous le joug.

* * *

Qui aime le Peuple? Ames héroïques de tous

tous les siécles, qui avez sacrifié à son bonheur vos talens, vos forces, votre vie; Sages, qui avez consacré vos veilles à l'éclairer; Guerriers généreux, qui avez prodigué votre sang pour sa défense; Rois adorables, qui avez mis votre bonheur à en être appellés les Péres & les délices, c'est à vous à répondre à cette scandaleuse question. Sans doute elle vous feroit prendre notre âge pour le plus barbare de tous les siécles; mais quoique ces sentimens n'y soient que trop ordinaires, il nous reste cependant des *Coyers*, des *Diderots* & des *Rousseaux*, qui sont encore plus hommes que savans, & qui employent leur savoir à défendre les droits de l'humanité.

* * *

A voir le mépris insultant avec lequel nos gens du bel air parlent du peuple, ne diroit-on pas qu'ils sont de toute éternité Gentilshommes, tandis qu'il n'y a peut-être pas une famille noble au monde qui n'ait dix fois dérogé? & sûrement les générations qu'elles ont passé dans la bassesse, n'ont pas été les moins estimables; mais enfin, comment en sortirent-elles? Par les services distingués de quelque simple citoyen qui les a mis eux & leur race

 en

en état d'être fainéans: Mais à qui se rendoient ces services ? Au public sans doute. Eh quoi! les Péres se sont annoblis en servant le peuple, & les fils soutiendroient leur noblesse en le dédaignant ?

* * *

O peuple respectable encor malgré tes travers, puisque la misére où l'on te réduit, en est souvent la fatale cause ! Peuple infortuné, je suis sorti du milieu de toi, jamais je n'en rougirai, jamais je ne t'oublierai. Plus d'une fois j'ai versé des larmes sur tous tes malheurs, plus d'une fois j'en ai cherché & découvert quelques remédes, c'est tout le plaisir de mon existence; reçois encore avec bonté ce petit nombre de réfléxions que je t'offre; elles ont toutes pour but ton bonheur; quel ne seroit pas le mien, si elles en ouvroient la route à quelcun de tes membres ! Mais non, quel que puisse être leur effet, il nous restera toujours plus de misérables à pleurer que d'heureux qui nous réjouissent.

* * *

L'heureuse impuissance où vous êtes de vous livrer aux excès meurtriers des riches, vous épargne d'abord cette foule de maladies, qui les

les ménent par la douleur à une mort plus douloureuse encore; mais si vous ne connoissez ni la goute, ni la gravelle; d'un autre côté, la nudité, la faim, quelquefois les excès d'une boisson mauvaise, tranchent prématurément vos jours, ou vous attirent de fâcheuses infirmités, dont le poids s'aggrave sans cesse par l'impossibilité où elles vous mettent d'y porter reméde. Soyez donc laborieux & sobres, c'est le premier conseil qu'on vous doit donner; le travail & la tempérance fortifieront votre tempérament, vous procureront une constitution presque inaltérable, & vous rendront à la fois les plus utiles des Artistes, & nos plus braves défenseurs.

* * *

Ce n'est pas tout; il est presque impossible qu'une vie occupée & frugale n'augmente votre aisance, & par là même votre liberté; c'est l'extrême indigence, c'est la nécessité de travailler chaque jour à quelque prix que ce soit, qui perpétue votre pauvreté & votre dépendance; votre travail est toujours mieux payé, quand vous pouvez l'attendre; gardez-vous bien sur-tout de chercher par préférence de l'emploi chez les Grands, votre salaire est

toujours plus assuré & moins chicané parmi vos égaux ; rendez à ceux-ci gratuitement tous les petits services dont vous êtes capables, vendez les toujours au riche ; au fonds celui-ci fait cas d'un homme qui cherche à pouvoir se passer de lui, & il estime souvent l'ouvrier par le prix qu'il met à son ouvrage.

* * *

Que de mépris, d'insultes & de dédains ne s'épargneroit point le Petit, si content de son état, riche de la modicité de ses besoins, & plein de la noblesse de son être, il dédaignoit de faire la cour aux Grands, s'il leur montroit une ame qui se croit trop grande pour avoir besoin de leur vaine magnificence, & prête à tout sacrifier, plutôt que de se mettre dans leur sujettion. Ce n'est pas sans peine que nous les avons corrompus. L'un plein d'une ambition insensée, s'est vendu à tous les projets de la leur, & a levé le poignard sur ses égaux ; l'autre se couvrant d'infamie pour se montrer désintéressé, leur a dit, que l'honneur de les servir faisoit sa récompense, comme s'il pouvoit jamais y avoir de l'honneur à un vermisseau d'être au service d'un autre ; presque tous ont recherché avec passion les moyens

moyens de leur plaire, ont flaté bassement leurs vices, & se sont crus heureux, quand ils ont pu s'attirer un simple regard. Sers, ame prostituée, sers, c'est ton lot, mais garde de venir te plaindre de leurs injustices, de leur ingratitude & de leur orgueil !

* * *

Les arrêts, les amendes, & les censures pleuvent nécessairement sur des hommes toujours divisés dans la famille, chicaneurs avec leurs égaux, débauchés & fainéans. Il faut bien que des dépenses folles jettent dans le décri & dans l'indigence; chaque vice traine cent mille maux après lui. Les choses changeroient bien de face, si l'on vouloit avoir des mœurs. Que serviroit au Grand de tenir la balance de la justice, si le Petit n'étoit jamais en procès? Que lui feroit la dureté du riche, s'il n'avoit rien à lui demander? L'Ouvrier ne tiendroit-il pas le Marchand sous sa dépendance, s'il n'étoit pas son débiteur? L'Homme de bien ne craint ni les Tribunaux, ni les Consistoires; il rend à ses supérieurs tous les respects qui leur sont dus, & se les fait payer par l'estime & la considération.

* * *

Les mariages précipités sont une des sources

ces

ces les plus communes de la misère & de la ſervitude des pauvres. Un Artiſan ſe voit à peine établi, qu'il croit être en droit de ſe marier; il épouſe donc, & qui? La fille d'un autre Artiſan auſſi à l'étroit que lui, qui ne lui apporte ſouvent ni talent, ni dot, qui triple ſa dépenſe au bout d'une année, & l'augmentera encore dans les années qui ſuivront; en vain lutte-t-il contre l'infortune, il a peine à pourvoir aux premiers beſoins; le chagrin, l'aigreur & la diviſion ſe mettent dans le ménage, le courage périt, quand le beſoin d'en avoir augmente; des enfans mal élevés manquent à des parens à qui il manque déja tout; en vain une charité reſſerrée leur procurera quelques legers ſecours, ils les empêcheront peut-être d'être ſuicides, & ne les empêcheront point d'être malheureux.

* * *

Quoi donc! Faudra-t-il interdire aux Petits les ſentimens naturels? Non, la choſe ſeroit auſſi injuſte qu'impoſſible; & quand elle ſeroit poſſible, il faudroit bien ſe donner de garde de l'exiger, ce ſeroit étouffer les ſoutiens de la ſocieté; qu'ils les maitriſent ſeulement pour un tems, qu'ils mettent en reſerve ce mince reſte de leur gain, que leurs amis

perdent

perdent souvent dans la débauche; au bout de dix à quinze ans, ces petites épargnes accumulées leur produiront une somme considérable; s'il y a quelque parti avantageux dans leur classe, il sera pour eux, tout au moins auront-ils le choix, & dussent-ils ne trouver qu'une femme douce, économe & vaillante, qualités assez communes dans celles de cet ordre, c'en sera assez pour les rendre heureux; ce ne sont pas là à la vérité des richesses, mais ce sont les moyens d'être à peu près assurés du nécessaire, & même du commode de leur condition.

* * *

Quand on commence sous des auspices aussi favorables, l'estime publique donne immanquablement de la pratique, & pour le crédit, on en trouve tant qu'on veut, précisément parce qu'on pourroit s'en passer.

* * *

Mais ce n'est là qu'avoir bien commencé; si ces premiers succès amènent le luxe, si l'on croit s'aggrandir en grossissant sa dépense, si l'on veut sortir de sa condition, qu'arrivera-t-il? on sera méprisé de ceux qui sont au-dessus de soi, envié de ses égaux, déserté peut-être de tous; l'on perdra tout le fruit de ses vertus

passées,

passées, & l'on redescendra beaucoup plus bas qu'on n'avoit voulu se guinder haut; les sots vous insultent, & les sages ont peine à vous plaindre.

* * *

Que la frugalité & la modestie soient donc les conservatrices de ce que l'assiduité & l'économie auront amassé. Le luxe fait la petitesse des Grands, & les banqueroutes de l'état médiocre; mais il est la gangréne des Petits, il rend leur chute nécessaire, & leur asservissement infaillible. Ainsi point de magnificence dans les meubles, point de faste dans les habits, point d'utensiles d'argent, point d'étoffes de soie, point de societés, point de cercles. Ces sortes de dépenses ramassées procureroient mille douceurs dans la maison, & mettroient la joye dans la famille; l'amour du chez-soi est la vertu tutelaire des autres, & le préservatif de la plupart des vices.

* * *

Il arrive quelquefois que des Péres, ou plutot encore les Méres, se retranchent à elles-mêmes en faveur de leurs enfans. Sottise pure que cela. Loin de leur proposer de petits ajustemens pour récompense de leurs progrès, il faut leur répéter sans cesse, que ce mérite est

eſt celui de gens qui n'en ont pas d'autre: il faut leur faire ſentir le ridicule d'un mérite qu'on enferme dans une garderobe; il faut leur dire & leur redire continuellement, que la vertu ſe ſuffit à elle-même, que le monde lui applaudit, au lieu qu'il nous diſpute toujours l'avantage de l'extérieur, & que les enfans les mieux parés ne ſont pas ceux qui plaiſent le plus à la Divinité, mais les plus ſages & les plus modeſtes. Je doute fort qu'en s'y prenant de cette maniére, les enfans ne ceſſaſſent de l'être avant que d'être ſortis de l'âge de l'enfance, au lieu qu'ils reſtent d'ordinaire enfans juſques après le mariage, & quelquefois toute leur vie.

* *
*

Puiſque j'ai touché l'article de l'éducation, il ne ſera pas hors de propos d'en dire encore un mot, vû que le bonheur des Péres eſt intimément lié à celui de leurs enfans, & qu'ils tombent à cet égard dans un grand nombre de fautes. D'abord ne ſoupçonnant pas même qu'il ſuffiſe d'avoir du bon ſens, que la Religion ſoit la plus excellente Logique, & que c'eſt faute d'avoir cultivé l'un & l'autre, qu'ils éprouvent quelquefois en eux-mêmes un vuide qui les afflige, ils s'imaginent y pourvoir

pour

pour leurs enfans, en leur faiſant apprendre dans les Colléges quelques mots d'une langue morte; ce qui eſt moins bien raiſonner, que ſi pour former leur jugement ils leur faiſoient faire un cours du jeu de dames ou de celui des échecs; car enfin des combinaiſons ſont plus que des mots. Cependant le Pére extaſié d'entendre prononcer à ſon fils quelques noms barbares, & s'applaudiſſant de la bonne éducation qu'il lui donne, repéte à qui veut l'entendre, Mon fils apprend le latin. Bientôt il le reſpecte lui-même, & le petit homme charmé de l'aſcendant que l'étude lui donne, & de quelques ſuccès dus à ſa mémoire bien plus qu'à ſon jugement, étend ſes plumes, fait paſſer pour talens ſon amour pour la ſcience, c'eſt-à-dire pour l'eſtime qui l'accompagne, mépriſe tout bas peut-être des parens ſans érudition, & finit ſouvent par être un pedant, c'eſt-à-dire, un ſot.

* * *

Ce n'eſt pas qu'il ne naiſſe dans les baſſes conditions autant de ces génies heureux, faits pour être les flambeaux & les Précepteurs du genre humain; mais ils ne forment par-tout que le très-petit nombre; & il y a toujours moins de danger à éloigner de l'étude un enfant

fant qui y feroit propre, qu'à y confacrer un autre, qui ne fera jamais qu'un repertoire confus du favoir d'autrui, ou pour m'exprimer avec un homme d'efprit, qu'une table des matiéres. Un homme, à qui la nature a départi de vrais talens, percera malgré les obftacles. J'ai vu des hommes fans lettres difcuter & défendre très-bien les droits de la patrie, prendre place entre les citoyens diftingués, & s'attirer l'eftime publique; je ne vois pas beaucoup de Pedants qui foient citoyens.

* * *

Je voudrois guérir une autre erreur, qui naît, comme la précédente, de l'imprudente vanité des Péres, mais dont ils font fouvent punis avec cruauté; c'eft la paffion qu'ils ont de donner à leurs enfans des profeffions libérales, pour en faire comme on s'exprime, des *Meffieurs*. Quand ils auroient formé le deffein de les corrompre, & de s'expofer dans la fuite à leur fuffifance, s'y prendroient-ils autrement? Des avantages lucratifs qu'on lui fait valoir dans fon art, le jeune homme conclut fenfément, que les richeffes font un bien, qu'on eft heureux d'en avoir, & malheureux d'être pauvre; bientôt il rougira d'un Pére

qui

qui l'eſt, préciſément peut-être par les ſacrifices qu'il a faits pour mettre ſon fils dans ce qu'on appelle une bonne paſſe. Si votre enfant eſt vertueux, il n'a nul beſoin de richeſſes; s'il ne l'eſt pas, vous armez un fou ou un furieux. Laiſſez leur donc votre métier, vos vertus, & votre réputation; ils n'ont pas droit de vous en demander davantage.

* * *

Mais ce n'eſt pas pour eux ſeuls que vous leur ſouhaitez du bien; vous voyez venir la vieilleſſe, & vous eſpérez profiter de leur abondance. Soit, ils vous aſſiſteront; mais quelle différence entre les ſecours d'un fils votre égal, ou d'un fils qui l'eſt auſſi de la fortune! Le premier eſt votre appui, le ſecond votre protecteur; celui-là penſe s'acquitter de ſon devoir en vous ſoulageant, celui-ci croit vous accorder une grace; l'un n'a beſoin que de ſon cœur pour faire ces ſacrifices, l'autre n'eſt ſouvent ſoutenu que par la crainte du public; & dès lors ſa bénéficence n'a plus cette cordialité & cette aiſance qui en font tout le prix, & qui ſont ſeules capables de la faire ſupporter.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

EXTRAIT D'UN LIVRE

Qui n'a jamais existé. *

TOut Ecrivain, Journaliste, Critique, quelque médiocre qu'il puisse être, est en état de faire des remarques sur un Ouvrage qui a été publié & qu'il a entre ses mains; mais il n'y a qu'un grand Génie, un homme d'une pénétration infinie, qui puisse parler d'un Livre qui n'a jamais existé, & faire l'analyse des chapitres, des sections, du sujet, du plan, de la maniére d'écrire, comme s'il existoit réellement. C'est cependant ce que j'ai la hardiesse d'entreprendre; j'ose même me flatter du succès.

Ma nouvelle méthode demande infiniment plus de savoir dans un Journaliste de mon espéce, que celle qui est en usage; aussi les conséquences qui en résultent sont-elles d'une beaucoup plus grande importance; en effet si par

* Traduit de l'Anglois.

par le compte exact que je rendrai d'un Livre qui n'existe pas, il paroît inutile, mauvais, absurde, ou ridicule; si après l'avoir pesé dans une juste balance, il est trouvé léger, chacun comprend aisément que j'épargnerai à l'Auteur la peine de le mettre par écrit, au Libraire les frais de l'impression, & au Public l'ennui de le lire; je rendrai par-là un service considérable à la nation, déja accablée sous le poids de tant d'ouvrages que la presse enfante tous les jours. Il est vrai que ma méthode sera préjudiciable à mes confréres les Journalistes & à moi-même, mais c'est un mal inévitable. *L'intérêt public doit l'emporter sur l'intérêt particulier.*

L'Auteur se propose de donner le titre suivant au Livre que j'ai dans ma tête, & dont je vai faire l'extrait: *Dissertation sur les vertus & les vices, les coutumes & les usages, les qualités & les mœurs de notre siècle; avec un postscriptum sur* la bonne compagnie.

L'Auteur, assez singulier dans ses opinions, commence son ouvrage par cette introduction, qui est, pour ainsi dire, la clef de tout ce qui suit.

» En lisant l'histoire de ma chére patrie,

» j'ai

» j'ai remarqué que les actions qui, pendant » une année, ont été flétries du nom de *vi-* » *ces*, ont été, pendant l'année suivante, mé- » tamorphosées en *vertus*. D'où l'on peut con- » clure que ces noms, *vices*, *vertus*, ne font » pas toujours naître dans l'esprit les mêmes » idées; car ce qui a été *vice* pendant un » tems, peut être *vertu* dans un autre, puis- » que cela dépend absolument des usages & » des mœurs du siécle dans lequel on vit. » Cela posé, & ayant devant mes yeux plusieurs » catalogues de vertus & de vices, je vai, » sans partialité pour mon siécle, qui est ap- » pellé le *siécle de la vertu*, donner la préfé- » rence à la liste des vertus & des vices qui » me paroit nous favoriser le plus; & j'ap- » pellerai *vertus* ce que le caprice pourroit bien » dans un autre tems désigner par un autre » nom. «

Les vertus de notre siécle sont le *commerce des filles de joye*, le *vin*, le *jeu*, & un grand nombre d'autres de ce genre qu'il feroit trop long de raporter ici.

» Le commerce des filles de joye, dit mon Auteur, » est cette vertu qui dispose l'homme » au mariage, & sans laquelle le monde seroit

 » bien

» bientôt à sa fin ; car, comme nos jeunes » gens ne pensent au mariage que lorsqu'ils se » sont affoiblis par ce commerce, il s'ensuit » nécessairement que sans ce commerce il » n'y auroit point de mariages. De plus ce » commerce porte nos jeunes demoiselles à fai- » re tous leurs efforts pour se rendre plus ai- » mables ; il nous procure un grand nombre » d'excellentes nourrices ; il sert à entretenir » tant de jeunes personnes qui seroient de tris- » tes ouvriéres, ou d'insipides domestiques. » Pour ce qui est de cet ancien proverbe, *Les* » *filles de joye dévorent l'homme comme un mor-* » *ceau de pain*, & de tous ceux de ce genre, ils » sont plutôt pour que contre la vertu dont je » parle ; surtout lorsqu'il s'agit d'un homme » qui n'a absolument aucun bien.

L'Auteur justifie par plusieurs autres raisons aussi fortes que celles que j'ai raportées, la bonne opinion qu'il a du commerce des filles de joye ; mais comme je suis obligé d'abré- ger, je passe à l'article du *vin*.

» *L'amour du vin*, dit mon Auteur, est » une vertu qui fait souvent naître celle dont » nous venons de parler ; rien ne favorise plus » que le vin le commerce des filles de joye ;

» mais

» mais outre cela, rien de plus évident que
» les avantages qui résultent de cette vertu
» par raport à une nation, surtout si elle est
» commerçante; elle fait oublier au peuple ses
» soucis & très souvent ses dettes, elle bannit
» les inquiétudes, elle fait naître la joye &
» quelquefois la sagesse, car on remarque qu'il
» n'y a point de peuples plus communicatifs
» que ceux qui aiment à boire; elle ranime
» les esprits languissans, elle échauffe l'imagi-
» nation la plus froide, elle est la source
» de tant de plaisanteries sur la Religion qui
» sont si bien reçuës dans notre siécle & qui
» le rendront célébre dans les âges à venir;
» elle éloigne les périls, ou ce qui revient au
» même, elle les montre comme éloignés; &
» elle anime tellement le courage des plus
» poltrons, qu'il n'est aucune entreprise dont
» un homme *vaillant à boire* ne vienne aisé-
» ment à bout. Si nous n'avons jamais tant
» montré de courage & de bravoure que dans
» cette derniére guerre, si nos ennemis eux-
» mêmes en sont étonnés, c'est que jamais la
» vertu dont je parle n'avoit été portée aussi
» loin, c'est que le nombre des bons bûveurs
» n'a jamais été si considérable qu'il l'est de
 » nos

» nos jours. Continuez, mes chers compatrio-» tes, & bientôt toute la terre est à vous !

L'Auteur, après un long détail des autres avantages que procure cette vertu, ajoute avec raison, que si elle n'étoit pas de la derniére importance pour la societé, elle n'auroit pas été pratiquée & si fortement recommandée par les Magistrats, le Clergé, & tous les Gentilshommes des trois Royaumes.

Il commence ce qu'il a à dire sur l'*amour du jeu* par l'éloge de cette excellente *vertu*, » qui, dit-il, éléve les personnes de la lie du » peuple, & leur fait occuper une place au-» près des Grands & des Puissans. Rien en » effet n'est plus ordinaire, dans ces tems où » l'humilité & la complaisance brillent dans » tout leur jour, que de voir un Duc & » Pair assis à une même table avec un filou. » De plus, le *jeu* est fécond en conséquen-» ces très importantes ; on l'a appellé avec » raison le *pére de la patience*, car il n'y a » rien dans la vie qui mette le caractère à » tant d'épreuves, & qui donne plus sure-» ment à l'homme les dispositions nécessaires » dans l'adversité. Un joueur est actuellement » dans un carosse, peut-être dans une heure

» sera-

» sera-t-il dans une charette ; & comme il
» est exposé à avoir souvent des difficultés,
» personne n'est plus en état que lui de les sou-
» tenir avec courage. Les encouragemens que
» l'on donne parmi nous aux joueurs doi-
» vent leur naissance à ce qui se pratiquoit
» chez les *Lacédémoniens*; (car dans des ma-
» tiéres de conséquence, un grand Etat en
» doit imiter un autre) comme ils encoura-
» geoient leurs jeunes gens au larcin, nous
» encourageons les notres à s'adonner au jeu,
» qui ne produit pas moins que le larcin, de
» querelles, de meurtres, de parricides, & d'au-
» tres actions de ce genre, en si grand nom-
» bre, que la langue Grecque trouvoit à pei-
» ne des termes pour les exprimer. Si le jeu
» procure tant d'avantages, ceux qui s'y dis-
» tinguent ne devroient-ils pas être titrés & ré-
» compensés par l'Etat? J'espére que cela ne tar-
» dera pas d'arriver, & que le Magistrat fera
» ajouter une corde aux armes de nos braves
» joueurs, comme une marque de leur grand
» mérite & des services qu'ils rendent à la na-
» tion. Lorsque je suis à *Bath*, ou dans quel-
» qu'un de ces lieux de retraite & de pieté,
» je suis ravi en extase quand je vois le soin

 » que

» que l'on prend de la génération naissante, » & combien les bonnes & tendres méres sont » attentives à enseigner à leurs enfans à mêler » les cartes & à couper. Je me flatte que par » reconnoissance pour la génération présente, » on élévera une statue dans la belle place de » *Bath*», en l'honneur des *Valets de cœur & de* » *trefle.*

A l'égard de la parure, mon Auteur remarque avec beaucoup de justesse » que nos » *Messieurs* se modélent sur leurs Palfreniers, » & nos Dames sur leurs filles de chambre. Cela a son avantage, on raproche ainsi les états, & l'on donne lieu à des équivoques très plaisantes.



ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

COMPLAINTE.

SECONDE NUIT.*

LE TEMS, LA MORT, L'AMITIE'.

LOrsque le Coq chanta, il versa des larmes! Il fut frapé d'un regard de cet œil qui me voit, qui voit tout ce qui est. Cette puissance, qui commande à la Sentinelle de minuit, dont la voix argentine & perçante peut être comparée à celle qui réveillera les morts, tire les ames de leur sommeil pour les occuper de pensées célestes! Verserai-je des larmes? Où est donc ma force d'ame? Et sans cette force, qu'est-ce que l'Homme? Je sai sous quelles conditions je jouïs de la lumiére. Celui qui naît, est enrôlé; la vie est une guerre, une guerre avec la misére! Celui-là la mérite le moins qui sait le mieux la soutenir....

Pas-

* La premiére se trouve dans le X. Volume. Nous prions la personne de *Berne*, de qui nous tenons ces deux premiéres *Nuits*, de nous envoyer les suivantes. C'est une traduction libre de l'original Anglois.

Paſſons à d'autres réflexions, *Lorenzo* ! Permets que je tourne mes penſées ſur toi, & les tiennes ſur des leçons utiles ; mets-les à profit ; la cendre du cher *Philandre* va te les donner. Quoique mort il te parlera en ami. Quelles leçons ! Il s'agit du prix ineſtimable du *Tems*, de la *Mort*, de l'*Amitié*. Leçons convenables à l'homme, en tout tems, ſurtout à minuit, à minuit toujours environné des lugubres ténébres de la mort ; à cette heure, où le ſilence auſſi triſtement morne que dans ſon royaume, ſemble inviter à verſer des larmes ; verſes-en ſur la nature qui eſt actuellement dans ſon tombeau !

Que je ſerois heureux ſi mes leçons pouvoient flatter ton oreille & toucher ton cœur ! Egaye ma triſteſſe ; que la gloire ſorte de mon affliction & la ſoulage ! Pleures-tu le ſort de *Philandre* ? Tu le dis, mais ta vie le publie-t-elle ? Celui-là pleure les morts qui vit comme les morts le ſouhaitent ! Où eſt ce profit, cette avarice du tems, (noble avarice) qu'inſpire la penſée de la mort, comme l'or devient plus cher lorſqu'on parle de quelques vols dans la Ville ? O Tems, plus précieux que l'or ! Fardeau plus peſant que le plomb pour l'inſenſé, à qui l'on donne ſouvent le nom de ſage !

fage! Eſt-il un ſeul inſtant accordé à l'homme dont il ne doive rendre compte? Que d'années ſe ſont écoulées ſans s'être acquitté de ce qu'on doit à la ſageſſe! Hâte-toi, hâte-toi, les piéges de la mort ſont tendus, elle eſt à ta porte; lorſqu'elle avance ſa main glacée, il n'y a pas moyen de capituler. La chaine de l'Eternité lie étroitement, & la vengeance demande tous les arrérages de la ſageſſe! Qu'il étoit tard lorſque je tremblai à ſon approche, & que je ne vis de reſſource que le déſeſpoir! O *Mead*! * le tems que j'ai, je te le dois. Je voudrois te donner l'immortalité en payement; mais mon génie ne ſéconde pas mes deſirs; mes lugubres chants *périront.* Accepte mon intention; elle ne meurt pas avec mes efforts.

Que demande ta maladie, *Lorenzo*? Un Médecin? non; mais un Moraliſte. Tu penſes que c'eſt être inſenſé que d'être ſage trop tôt. La jeuneſſe n'eſt pas riche en tems †, elle peut être très-pauvre; défai-t'en comme de ton argent, avec économie. Ne dépenſe aucun moment ſans t'en faire payer la valeur. Et quelle

* Fameux Médecin Anglois.
† Expreſſions de l'Original.

quelle est sa valeur? Demande-le à cet homme à l'agonie, il te l'aprendra. Ne t'en défai que comme de la vie, avec regret; fier de la sainte espérance qué des tems bien plus précieux succéderont à celui-ci; Tems dignes de notre ambition, où l'homme approchera de plus près de l'Ange, & où ses vertus seront plus semblables à celles de Dieu!

N'est-ce pas là notre devoir, notre sagesse, notre gloire, notre intérêt? La *bonté divine* n'a-t-elle pas uni toutes *ces choses* par un lien indissoluble? Cependant nous en badinons; nous ne respirons que les amusemens: Se joüer, c'est vivre; la mort sera-t-elle donc aussi un jeu, une bagatelle? Tu dis sans doute, *Lorenzo*, que je prêche: j'en conviens; content, si je puis te tirer de ton sommeil! Quel est l'homme qui pense à s'amuser dans le fort d'un combat? N'est-ce pas une trahison faite à l'ame immortelle que de courir après des plaisirs frivoles, tandis que ses ennemis en armes veulent lui enlever l'éternité qui doit être sa récompense? Des jeux d'enfans nous amuseront-ils encore, lorsqu'aucun reméde ne pourra nous guérir? lorsque les esprits vitaux se dissiperont; lorsque les scénes enchantées de la vie perdront leur éclat, &

que

que tout disparoitra devant nous, comme les rivages, les villes & leurs tours disparoissent devant ces vaisseaux malheureux, qui sont emportés par les ondes & l'orage au milieu d'une mer en tourmente, qui sera leur tombeau; des jeux d'enfans nous amuseront-ils encore? Non : les thrones ne paroitront que des jouets; les cieux & la terre, qu'un grain de poussiére dans le bassin d'une balance.

Rachetons-nous le tems? Non; nous payons chérement sa perte. Comment *Lorenzo* justifie-t-il des jeux si dispendieux? Par la quantité d'intervalles vuides du tems; il parle sans cesse de ces bagatelles qui flottent, pour ainsi dire, sur le cours ordinaire de la vie. Mais à qui dois-tu imputer ces *intervalles* & ces *bagatelles*? A toi-même, & non point à la Nature. Sois sage, ou forme le projet de l'être, & tu ne te plaindras plus. La sagesse ne laisse aucun intervalle dans le tems, aucune bagatelle dans les affaires; elle annoblit, comble, éternise tout; c'est l'art précieux de changer tout en or; un cœur vertueux a le privilége de tirer des moindres heures un *tribut royal*. * Revenu immense! Chaque instant le for-

* Expressions de l'Original.

formé. Si le projet seul est en ta puissance, qu'il soit fermé, & il égalera la réalité. Celui qui tire le meilleur parti de ce que lui permettent les circonstances, se conduit avec prudence & avec noblesse; les Anges ne peuvent rien faire de plus. Nos actions extérieures sont sujettes à des difficultés, mais rien ne peut dominer sur nos pensées; veille donc seulement sur les tiennes, le Ciel les connoit toutes.

Les sages de tous les âges ont parlé avec force de l'importance du tems; cependant l'homme qui sait bien employer une heure, est encore à naître. *J'ai perdu un jour!* Le Prince qui prononça ce beau mot, auroit été, sans couronne, Empereur; de Rome? Non, de l'Univers. Il fut l'organe de tout le genre humain, il parla le langage de la raison. Pourquoi l'homme, fermant l'oreille aux sages conseils de cette voix divine qui lui parle en secret, & se jettant entre les bras de la folie, éloigne-t-il le bonheur qu'il tient entre ses mains? Le tems est le souverain bien, il est l'*Eternité!* il renferme tout ce qu'elle peut donner, il est riche de tout ce qui fait la félicité des Archanges. Celui qui tuë le tems, enléve

à son ame un pouvoir céleste, digne de toute l'ambition de l'homme.

Que l'homme frivole, léger, ingrat, est injuste envers lui-même & envers la nature! Semblables à des enfans qui déraisonnent dans leurs jeux, nous nous plaignons des bornes étroites de la nature, & ces mêmes bornes étroites nous les blâmons comme trop étendues; nous tourmentons notre imagination, nous épuisons tous les moyens, pour chasser nos momens d'ennui, & pour nous délivrer de nous-mêmes. L'art, l'art imbécille, notre guide insensé, (sans lui, la voix de la nature nous rapelleroit à nous-mêmes) nous conduit comme des aveugles vers le goufre de la mort; de la mort, ce sujet de terreur, qui, par ce moyen, devient encore plus épouvantable. Quelle étrange folie! Le désœuvrement est une peine; il brise les roues de notre char, & nous fait trainer avec effort le fardeau de la vie. Le désœuvrement est une malédiction pour l'homme; il le force d'errer comme *Caïn*, par toute la terre, afin d'échaper à la *réflexion*, ce tyran si redouté. Comme *Atlas* poussoit de profonds soupirs sous le poids de l'Univers, nous soupirons sous celui d'une heure.

heure. Nous implorons le ſecours du paſſe-tems le plus proche ! Les priſons mêmes nous effrâyeroient à peine, ſi elles pouvoient nous délivrer du poids accablant du *Tems*. Cependant ſi la mort vient nous offrir ſon ſecours favorable, nous l'appellons *cruelle*; les années nous paroiſſent alors des momens, & les ſiécles des années; la perſpective a changé. Les yeux faſcinés de l'homme ſéduit par la folie, lui cachent les ailes du tems qui eſt à venir, & le lui repréſentent tel qu'un vieillard courbé ſous le poids des années, qui ſe traine lentement & avec effort. Homme, conſidére-le lorſqu'il s'eſt envolé; tu verras alors ſes grandes ailes, plus rapides que le vent; tu verras, étrange contradiction! que tous les hommes, le remords & l'effroi dans l'ame, ſe plaignent de la rapidité de ſon cours.

Laiſſe à tes ennemis ces maux & ces erreurs; juſte envers la nature, recherches-en les cauſes & appliques-y les remédes qu'elle t'indique; la Bonté divine n'eſt pas reſſerrée dans des bornes étroites, mais nos dépenſes n'en ont point. La Nature n'eſt pas avare; l'homme eſt prodigue; nous n'employons pas le tems, nous le diſſipons; nous reſpirons, mais

nous ne vivons pas; dissiper le tems; c'est *exister*; en faire usage, c'est *vivre*. La simple existence tourmente l'homme, créé pour vivre; elle l'accable d'un poids qu'il ne peut soutenir; pourquoi? parce que le tems lui étoit donné pour en faire usage, & non pour le dissiper. Il est ordonné au tems de s'envoler, de passer avec la rapidité des tempêtes & des astres, & de ne jamais attendre l'homme. L'emploi du tems doit être un plaisir pour lui, & sa dissipation une peine; pourquoi encore? Afin qu'il puisse sentir ses erreurs, s'il ne les voit pas; & qu'en les sentant, il recoure au travail pour s'en guérir. Les soins de la vie sont des soulagemens & des plaisirs pour l'homme; ceux qui n'en ont point, doivent s'en faire, ou se résoudre à être malheureux. Ces soins sont des occupations; & sans occupation, l'ame languit dans la peine; elle trouve cette peine dans le repos, son plus grand ennemi; le mouvement & l'action sont son unique plaisir.

C'est ainsi que se dévelôpe l'énigme; le tems devient une peine pour l'homme qui devient insensé. Nous allons contre les plans de la *Nature*; nous nous opposons à la Divinité;

& il eſt arrêté, que celui qui réſiſte à ſa volonté combat contre lui-même. De là cette guerre inteſtine qui s'éléve au dedans de nous. Nous banniſſons le tems, & nous voudrions le rapeller ; nous diſſipons les années, & nous chériſſons la vie ; elle nous paroit longue & courte ; nous cherchons & nous redoutons la mort. L'ame & le corps ſont ſemblables à des Epoux déſunis, qui ſe diſputent pendant qu'ils ſont enſemble, & ſe ſéparent néanmoins avec regret. Que d'inſipidité dans les jours *ténébreux* conſacrés à la vanité ! Qu'ils ſont *terribles* dès qu'ils ſont évanouïs ! Evanouïs ? non, ils ne s'évanouïſſent jamais ; lorſqu'ils ſont paſſés, ils ſe montrent encore à nous. *L'eſprit de chaque jour* * écoulé voltige autour de nous, pour nous ſourire comme un Ange, ou pour nous effrayer comme une Furie. Nous n'aimons ni la vie, ni la mort. Si le paſſé & le préſent ſont pour nous une peine, qu'eſt-ce qui pourra nous réjouïr ? La ſeule choſe que le Ciel ait deſtinée pour notre bonheur, le *tems bien employé*. L'homme qui, plein de courage & de vuës honnêtes, fait un bon uſage du tems, ôte

* Expreſſions de l'Original.

ête en même tems à la vie & à la mort leur venin ; il marche avec la nature ; son chemin est celui de la paix.

Nous avons vû la cause de nos erreurs & les remédes que nous pouvons y apporter ; examinons à présent la nature du tems, son origine, son importance, sa rapidité. Fortement attaché à ses sens, l'homme fait peu de cas du tems, parce qu'il ne le voit, ni ne le touche ; c'est cependant la seule chose qui soit à l'homme, le reste appartient à la fortune. Le tems est une espéce de Divinité dont tu ne connois pas encore le pouvoir immense. Que de miracles il peut & veut faire pour ou contre toi ! Non, il n'est point spectateur indifférent ; ce n'est point sous de telles conditions qu'il a été envoyé à l'homme. *Lorenzo*, dans cette heure fixée depuis longtems, précédée par une éternité de siécles, dans cette heure mémorable où naquit le brillant Univers, où le Tout-puissant fit sortir de son sein la nature ; où il appelle la Création qui embrasse mille mondes, c'est dans ce moment là que le tems fut créé ; ce ne fut point pour être spectateur indifférent qu'il fut séparé des grands jours du Ciel, du cercle mystérieux

de l'ancienne Eternité, & précipité sous les Astres, qui l'observent dans sa nouvelle demeure, qui mesurent son mouvement par les révolutions de leur sphére, ce merveilleux cadran d'invention divine. Les heures, les jours, les mois, les années, qui sont ses enfans, voltigent autour de lui comme une multitude d'oiseaux; ou plutôt, présentant l'image de l'inégalité d'une grande aile étenduë, qui plâne avec plus de rapidité que la flamme embrasée de l'éclair, ils s'efforcent de *parvenir* à leur but, de rentrer dans leur *premier repos*, & de se rejoindre à l'*Eternité* leur mére; ils demeureront dans son être immuable, lorsque les mondes qui parcourent présentement les cercles de leurs révolutions, tirés hors de leurs gonds, au signal du destin, seront précipités dans la nuit éternelle, & dans le cahos d'où ils sont sortis. Ah! pourquoi veux-tu encore ajouter à leur rapidité? Pourquoi, par de frivoles amusemens, veux-tu attacher de nouvelles ailes à tes jours qui ne s'envolent déja que trop rapidement? Sais-tu ce que tu fais? l'homme fuit le tems, & le tems l'homme. Cette double fuite aboutit à une triste séparation. Où serons-nous alors? *Lorenzo*, où

où feront tes plaifirs, & ta gloire? Dans un magnifique drap mortuaire, fous l'arc de triomphe d'un tombeau de marbre. Ah puifque la mort a auffi fa magnificence, la vie peut bien avoir fon clinquant & briller de couleurs paffägéres.

Hommes voluptueux, qui ne favez ce que c'eft que le travail, qui ne vivez que pour les parfums délicieux, les mêts exquis, la mufique, les étoffes précieufes; vous, *Lorenzos* du fiécle, à qui un moment paffé fans plaifirs paroît une peine infuportable à la foibleffe humaine, qui n'êtes occupés qu'à multiplier & à varier vos amufemens; vous qui vous nommez les vrais fages, vous, les oracles du bel-efprit! *répondez*; comment pourrez-vous fuporter une *nuit éternelle*, où toutes ces chofes vous manqueront?

O confcience trompeufe! Tandis qu'elle paroit repofer fur les rofes & le myrthe, & être endormie par le chant des Sirénes; tandis qu'elle femble abandonner l'emploi qui lui eft confié, lâcher la bride à nos défirs aveugles; tandis qu'elle paroit nous laiffer entiérement à notre coupable liberté; telle qu'un rufé délateur, elle écrit au fond de fa retraite chacune de

nos fautes, elle en remplit son redoutable Journal; elle ne notte pas seulement les actions grossiéres, mais encore les pensées, les désirs les plus légers & les plus frivoles de l'imagination. Ennemi toujours attentif, espion toujours vigilant, la conscience épie les projets qui naissent au fond du coeur, elle marque les iniquités qui ne sont pas consommées. Semblable à l'Usurier avide qui cache l'état de ses biens à des héritiers prodigues, la conscience traite avec une indulgence *sévére* l'homme prodigue d'un tems inestimable; elle remarque chaque moment mal employé, & les inscrit sur des feuilles plus durables que l'airain; elle écrit notre histoire, que la mort lit à l'oreille de tout coupable tremblant, & que le *Jugement* doit publier dans d'autres mondes que celui-ci. Tel est, *Lorenzo*, celui qui dort dans ton sein; tel est son sommeil; telle est la vengeance qu'il tire du mépris de ses conseils! Croiras-tu encore qu'on peut être sage trop tôt?

Mais pourquoi mes chants s'élévent-ils au-delà des bornes du tems? La nature tient une école sur cet important sujet; elle instruit elle-même ses enfans; nous mourons chaque nuit;

nous

nous renaiſſons chaque matin. Chaque journée eſt une vie ; voulons-nous donc tuer chaque jour ? Si les frivolités les tuent, quel carnage n'en font point les crimes ! Que de meurtres de ce genre crient vengeance ! Détruire le tems, c'eſt un ſuïcide où l'on verſe plus que du ſang. Le tems s'enfuit, la mort s'avance, la cloche funèbre nous appelle, le Ciel nous invite, l'Enfer nous effraie ; la Création entiére nous parle, nous ſollicite. Au milieu de ce tumulte univerſel, y a-t-il quelcun qui dorme ? Oui, l'homme, l'homme ſeul, cet homme dont le ſort éternel ne tient qu'à un fil ſuſpendu pret à ſe rompre ; cet homme ſur le bord de l'abyme, qui peut y tomber à chaque inſtant ; cet homme pour qui toute la nature eſt en travail ; cet homme dort, comme ſi la tempête l'invitoit au repos. Sors de ta léthargie ; ſaiſi les momens ; le Ciel eſt ſur leurs ailes ! Hélas, nous ſouhaitons de les racheter lorſque les mondes mêmes ne peuvent les payer ! Ordonne au jour de s'arrêter, de retourner ſon char ; demande au deſtin la proye qu'il te ravit, arrache-la lui ; implore-le, afin qu'il te rende les jours qu'il t'avoit donnés. *Lorenzo*, nous demandons plus que des

miracles! *Lorenzo*, si le tems passé pouvoit revenir!

Tel est le langage de l'homme qui sort de son sommeil; toute son ardeur se porte sur ce qui t'accable maintenant. Désire-t-il en vain? Non, *Lorenzo*, le Ciel fait pour nous plus qu'un miracle; il nous redonne le jour de hier; le jour présent peut effacer les jours passés, les expier, les embellir, & nous remettre dans le chemin de la vertu & de la paix. Ah, *Lorenzo*, que le jour présent ne ressemble pas à ceux qui l'ont précédé! Les faveurs du Ciel ne serviront-elles qu'à augmenter ta misére!

Où trouverai-je cet homme? Aprenez-le-moi, Anges; vous le connoissez; il est auprès de vous; montrez-le-moi; verrai-je son front rayonnant de gloire? Des fleurs naissantes m'indiqueront-elles ses traces? Vos ailes dorées planent sur lui, & le couvrent! Vous allez au devant de ce fils bien-aimé de la prudence, de ce maître du destin, dont le sort ne dépend pas du lendemain, dont les œuvres sont accomplies, à qui le passé assure son triomphe, que le jour de hier regarde en souriant. Que la fuite des heures écoulées nous est préjudi-

judiciable, si la folie borne notre vuë au tombeau, si tout sentiment de l'avenir est éteint en nous, si toute pensée de l'Eternité est étouffée, si tout ce qui doit s'élever reste enfermé dans le sombre cachot de la sensualité, si l'ame se traine dans la poussiére, si notre cœur est enseveli sous la terre, sous la terre, ce goufre des ames immortelles, des ames angeliques, capables de s'élever jusqu'au Ciel, & de triompher sur des thrônes; car telle est, ô homme, la grandeur de la destination de l'homme!

Le théatre étroit de la vie est une colline élevée d'un pouce au-dessus de la fosse, cette patrie des hommes où habite la multitude; nous les considérons; nous lisons leurs épitaphes; nous soupirons, & tandis que nous soupirons, nous enfonçons nous-mêmes; bientôt nous sommes ce que nous pleurions; pleurer ou être pleuré, c'est là notre partage. La mort est-elle loin de toi? Non; elle a été à ton côté; déja elle t'a préparé à son dernier coup; où sont ces heures qui te sourioient, il n'y a que peu de tems? dans cet abyme d'où rien ne sort; celles qui restent, étendent déja leurs ailes & s'envolent avec rapidité; la trainée

trainée fatale eſt allumée ; un inſtant, & le monde vole en éclats, le ſoleil eſt ténébres, & les étoiles pouſſiére.

C'eſt être ſage que de converſer, pour ainſi dire, avec nos heures paſſées, & de leur demander de quelle utilité elles nous ont été pour le Ciel. Ecoute l'*Expérience*, elle t'enſeignera la ſageſſe ; elle te crie, » Tout ici n'eſt rien ; » plus nos plaiſirs ont été grands, plus ils nous » paroiſſent vains ; la joye eſt le *chemin du* » déſeſpoir. « Détache donc tes déſirs de la terre ; léve l'anchre, & cherche un climat plus heureux.

Es-tu tellement enchainé, que tu ne puiſſes te dégager, & porter tes penſées ſur l'avenir ? Puiſque nous ſommes auſſi facilement enlevés de deſſus la terre que la pouſſiére dans un jour d'été ; puiſque nous prenons le vol un inſtant, & que nous retombons auſſi-tôt, pour faire partie du chemin battu, & pour dormir juſques-à-ce que la terre elle-même ne ſoit plus ; puiſque dans cet inſtant de ſa deſtruction (ſemblables à des fourmis dont on a renverſé la demeure) nous nous trainerons avec effroi parmi les ruines de la terre, pour aller au tourment ou à la félicité, ſuivant l'uſage que nous

aurons

aurons fait de notre liberté; tout ce qui nous donne des leçons ſur le tems, ne devroit-il pas réveiller notre attention? Lorſque nous paſſons auprès d'un cadran ſolaire, ne devrions-nous pas être autant frappés que ſi nous voyions ces caractéres effrayans, qui firent pâlir l'orgueilleux Aſſyrien au milieu d'un feſtin, lorſqu'il ne reſpiroit que la volupté? O *Lorenzo*, qui ne penſes point à ſortir du feſtin, regarde; ce cadran écrit ſur le mur, » Ton Roy-» aume va t'être enlevé; tandis qu'il ſubſiſte, » il eſt moins ſolide que mon ombre. « Tel eſt ſon langage muët; tu n'as pas beſoin d'appeller tes ſages pour qu'ils te l'expliquent. Sache, que ſemblable à ce *Méde*, ton ſort eſt *dans tes murs.* * Surpris comme *Belshazzar*, tu me demandes, comment cela? Ecoute. L'homme porte dans ſa ſtructure la ſemence certaine de ſa mort; la vie entretient le meurtrier de l'homme; il s'engraiſſe de ſes alimens, puis il engloutit ſa nourrice elle-même.

Lorenzo, voici la ſource de notre illuſion. La vie reſſemble à l'ombre du cadran qui la meſure; elle avance de point en point, quoiqu'elle

* Expreſſions de l'Original.

qu'elle paroiſſe immobile ; elle cache ſa fuite ; cependant l'heure de l'homme arrive, & il n'eſt plus. Les avertiſſemens que nous recevons nous apprennent le danger que nous courons, de même que les cadrans marquent l'heure qu'il eſt ; comme ils ſont inutiles lorſque le ſoleil eſt couché, les avertiſſemens le ſont auſſi lorſque la raiſon ne fait plus briller ſon flambeau. C'eſt cette raiſon qui devroit juger de tout ; à ſes yeux, cette ombre immobile a un cours rapide ; mais nous ſommes tellement entrainés par nos erreurs, & portés à régler nos penſées ſur nos déſirs, que les plus ſages, les vieillards même, ſe trompent ſur l'heure du jour, & la croyent moins avancée qu'elle n'eſt réellement. La colline de la vie ſe perd dans une pente ſi douce & ſi imperceptible, qu'elle nous paroit une plaine. Nous regardons les beaux jours d'hyver comme le printems ; par là ce qui pourroit nous être avantageux, nous eſt nuiſible. L'homme, il eſt vrai, eſt obligé de calculer ſon âge, ne pouvant le ſentir ; mais alors il croit à peine être devenu plus vieux par les années. Ainſi l'homme ſe trompe lui-même ; & l'eſpérance d'une heure achéve de le ſéduire.

Com-

Combien de fois ne nous sommes-nous pas entretenus sur des sujets de ce genre, *Philandre*, dont l'ame se nourrissoit des leçons d'une morale sage, & étoit capable de toutes les sciences, vraiment dignes de ce nom ? Combien de fois nos entretiens là-dessus ne durérent-ils pas jusqu'au coucher du soleil dans les grands jours de l'été ! Combien de fois nos passions ne furent-elles pas calmées par des conversations de ce genre ! Combien de fois nos soirées de l'hyver ne furent-elles pas échauffées & racourcies par ces disputes amicales, qui font sortir la vérité des ténébres où elle sembloit se tenir cachée !

Sais-tu, *Lorenzo*, ce que c'est qu'un *ami* ? De même que les abeilles expriment le suc des fleurs odoriférantes, ainsi les hommes tirent de l'*amitié*, la sagesse & le plaisir. Jumeaux unis par la nature, ils meurent, si on les sépare. N'as-tu point d'ami avec lequel tu puisses t'entretenir ? La saine raison s'endort. Les pensées renfermées périssent. Etre livré à ses pensées, c'est être privé de la douce faculté de la parole. La parole est le canal des pensées ; c'est elle qui en fait connoitre la valeur, en les mettant au jour ; si elles sont bonnes,

nes, garde-les pour en faire usage ; elles pourront servir aux intérêts de ta fortune, ou de ta réputation. On posséde mieux sa pensée quand on la communique ; on s'instruit soi-même en enseignant les autres, on jouït des productions de son esprit. Le feu de l'ame s'attire par la parole.

Celui qui renferme ses pensées, trouvera-t-il une fiére ressource dans la *contemplation ?* Ressource aussi pauvre qu'orgueilleuse, si elle *n'est* soutenuë par la conversation ! Les *pensées* informes s'égarent dans le vaste champ de la contemplation. La conversation les fixe ; elle leur donne de la grace & de l'énergie. Elle nous prépare à jouïr de la solitude, comme l'exercice nous prépare à gouter un doux repos.

La sagesse, trésor plus précieux que les mines du Perou, n'est que le moyen de parvenir au bonheur. Si elle ne l'obtient pas, elle est plus folle que la folie même. *L'amitié*, qui conduit à la sagesse, nous fait atteindre ce but, qui rend véritablement sage la sagesse. En faveur de *l'amitié*, la nature refuse, ou diminuë tout plaisir qui n'est pas partagé. Le plaisir, ce don du Ciel, est un fruit qui ne peut être cueilli par un seul homme ; sans

ſans ami, il n'en jouït que d'une maniére imparfaite. Le brillant rayon du plaiſir ne donne aucune joye légére lorſqu'il tombe en ligne directe; mais lorſque réfléchi ſur quelqu'un, il lui fait part de notre bonheur, alors la joye eſt entiére, elle pénétre l'ame.

Lorſque la *félicité céleſte* deſcend ſur la terre, elle ne trouve qu'un ſeul temple où elle puiſſe ſe dédommager de l'abſence du Ciel, le ſein d'un ami; où un cœur allant au devant de l'autre, & ſe prêtant un azyle mutuel, ils jouïſſent d'un repos divin. Mais garde-toi d'être trompé par les apparences de l'amitié. Les flammes de la *paſſion* fondent les cœurs; mais ils ſe fondent comme la glace, qui bientôt ſe gêle plus fortement. La véritable tendreſſe a ſa racine dans la *raiſon*, l'ennemie de la paſſion. La *vertu* ſeule nous attendrit pour la vie; que dis-je? elle nous attendrit pour jamais. De tous les fruits précieux de l'*amitié*, il n'en eſt point de plus beau qu'une vertu qui nait de celle d'un ami, & qui ambitionne de la ſurpaſſer. Tendre diviſion! Doux combat, qui éléve l'amitié à ſa perfection, & lui donne une éternelle durée!

C'eſt donc de l'*Amitié*, qui ſurvit au tems

&

& à la mort, c'eſt de ce don du Ciel, que l'homme tire cette ſource des plus doux plaiſirs, cette divine ſageſſe, qui ſera couronnée d'une félicité éternelle.

Mais pour qui croit cette fleur éclatante? Celui qui la cultive chez ſoi, la voit croitre chez les autres. Pardonne, *Lorenzo*, ce que la tendreſſe me dicte maintenant; la vraye amitié ne craint point de prendre quelquefois un viſage ſévére. Quoique les Grands donnent dans une multitude de folies, il *n'en eſt* point de plus commune chez eux que celle qui conſiſte à s'imaginer, qu'il n'eſt rien de ſi facile que de ſe faire des amis, que l'or & la grandeur ſont les amorces auxquelles ils ſe prennent. Les Grands & les Coquettes ſourient, pour ainſi dire, à tous les cœurs, mais ils s'obſtinent à refuſer le leur. Ils ne poſſédent pas non plus le notre, lorſqu'ils s'imaginent nous avoir attirés à eux. Favoris de la fortune! Vous qui êtes dans les honneurs! Ce n'eſt pas à vous qu'on s'attache; c'eſt à vos richeſſes. L'or donne-t-il de vrais amis? Trompeuſe eſpérance! L'homme peut-il produire un Ange? L'amitié n'eſt le prix que de l'amitié! *Lorenzo*, ton orgueil t'aveugle! N'eſpére pas de

de trouver un ami, s'il n'en trouve pas un en toi. Chacun désire ardemment un bien si précieux; il en est peu qui veuillent le payer suivant sa valeur; c'est ce qui fait que c'est un miracle que de voir sur la terre de véritables amis.

Mais, puisque j'ai entrepris un sujet si délicat, je continuerai; tu verras que l'amitié est aussi scrupuleuse qu'elle est précieuse, qu'un rien suffit pour l'éteindre. La réserve la blesse; la défiance la détruit. Consulte toujours ton ami; mais, comme les vrais amis sont rares, pren longtems conseil de toi-même avant de faire un choix; balance, examine, hésite, examine encore. T'ès-tu décidé? ne change plus, sois fidéle jusqu'à la mort. Ton choix fait honneur à ton ami & à toi. Quel trésor entre tes mains! Un maitre du monde, sans ami, est pauvre! Quel gain, que l'échange d'un monde, contre un ami! Je le possédois ce bien précieux, ce trésor sans prix; j'étois trop heureux!... Philandre n'est plus!

Philandre m'étoit cher; je l'aime plus tendrement que jamais. Comme les oiseaux cachent la moitié de leur beauté, & ne la découvrent, que lorsque prenant leur vol, ils

étalent leurs plumes qui brillent des plus belles couleurs ; telle la félicité de l'homme ne se fait sentir que lorsque les objets qui la faisoient naitre, ont disparu ! Philandre prit son vol vers le Ciel ! Ah s'il avoit fait son ami héritier de son génie, quel succès n'auroit point eu cet ouvrage ? Faisons cependant tous nos efforts ; ne laissons pas dans l'obscurité la fin d'une si belle vie ! Quoi, je me tairois sur ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de *plus élevé* ! Le plus beau triomphe de l'homme depuis sa chute, le *Lit de mort du Juste*, ne seroit peint par aucune main humaine ? Il mérite de l'être par une main divine ; ce tableau devroit être fait par un Ange !

Oserai-je l'entreprendre ? Oui, Philandre le veut, la gloire m'y invite, & l'amitié m'y porte.... Cependant je tremble ! Comme l'ame éprouve une espéce d'effroi dans l'obscurité de ces forêts qui s'élévent jusqu'aux nues, ou lorsqu'elle se proméne dans les tombes, où reposent les Rois abandonnés de leurs flatteurs ; mon ame s'arrête ; un respect religieux m'empêche d'avancer.... Est-ce son lit de mort ? Non, c'est son sanctuaire ; il paroit un Dieu !

La

La chambre où l'homme de bien attend sa derniére heure est située dans le chemin du Ciel. Fuyez, profanes! ou n'approchez qu'avec crainte! heureux que le hazard vous ait conduits dans ce lieu respectable, où vous trouverez la guérison de vos maux; sinon, votre état est sans remede. Le lit de mort montre le cœur tel qu'il est; la dissimulation léve son masque; ici, plus d'apparence, tout est réalité; vous voyez l'homme; vous voyez sa confiance au Ciel, si sa vertu est sincére, comme l'étoit celle de *Philandre*. Le Ciel n'attend pas le dernier moment, il reconnoit ses amis avant l'heure de la mort; il les montre à l'homme: leçon muëtte, mais bien éloquente! Au vice, le trouble! à la vertu, la paix! C'est l'arrêt du Ciel.

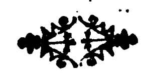
Sous quelque aspect que se montre un Héros fanfaron, à la mort la vertu seule est majestueuse! Plus ce tyran montre un visage sévére, plus aussi la vertu parbit avec éclat! Ah! qu'il fronça le sourcil, Philandre! » Point d'a» vertissement! Enlevé tout à coup aux douceurs » de la vie, au milieu de ses plus beaux jours! » Arrachés à tout ce que nous aimons, à tout » ce que nous sommes! Un lit de douleur! La

» nature en angoiſſe ! La raiſon la plus ferme, » chancelante à l'aſpect d'une obſcurité inconnuë ! Le Soleil prêt à s'éteindre ! Un tombeau qui s'ouvre ! le dernier, le dernier.... » quoi ? les paroles peuvent-elles l'exprimer ? » les penſées peuvent-elles y atteindre ? Le » dernier, le dernier *ſilence* d'un ami ! « Où ſont les horreurs de la mort, l'étonnement, la frayeur, cette cohorte redoutable de maux qui l'entourent ? Je les cherche auprès de cet homme..... Juſques à ce moment je l'avois pris pour un homme ! Au travers de la nature dépériſſante & des angoiſſes de la mort, je vois briller un rayon de joye ! quelle paix divine ! Ainſi les étoiles ſe frayent un chemin au travers de l'obſcurité de la nuit profonde !.... Où eſt le foible mortel ? Où eſt le ver de terre ? Non, ce n'eſt pas à la mort, que l'homme paroit mortel ! Sa conduite eſt un legs qu'il fait au genre humain. Quel héritage ! Il conſole ſes conſolateurs ; il ne céde pas, il donne avec grandeur ſon ame ſublime.

Que nos cœurs bruloient au dedans de nous, à ce ſpectacle ! D'où vient ce courage qui fait que l'homme franchit intrépidement les bornes preſcrites à l'homme ? Son Dieu le ſoutient à ſa

ſa derniére heure. Sa derniére heure honore ſon Dieu! Le Ciel ne dédaigne pas d'appeller ſa gloire la gloire de l'homme. Le Chrétien adore, l'Incrédule croit.

De même qu'une tour élevée, ou le ſommet d'une haute montagne, ſont encore éclairés des rayons du Soleil, tandis que les vapeurs qui s'élévent & les ombres qui tombent, couvrent la plaine de brouillards & d'obſcurité; tel *Philandre*, ſupérieur à toute crainte, & à l'abri du doute & de la défiance, éléve ſon front majeſtueux, à cette heure lugubre, qui répand une terreur univerſelle ſur la foule qui rampe dans la plaine. Une douce paix, une céleſte eſpérance, une joye pure, pénétrent ſon ame qui s'éléve; il brille dans ſa chute; la mort met la couronne ſur ſa tête. O *Lorenzo*, c'eſt toi qui ès mort, ce n'eſt pas *Philandre*! Son ame ne changera-t-elle pas la tienne? Ne te donnera-t-il pas la vie? Ne t'aura-t-il pas appris à être ſage?



ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

D'un Seigneur Allemand à un Professeur de Leipzic. *

MONSIEUR,

» MEs enfans avancent en âge; il est tems » de leur donner un Gouverneur: je sçai que » vôtre célébrité vous attire de tous côtés des » jeunes gens qui sollicitent vos bontés pour » être placés en cette qualité; je m'adresse à » vous pour ce choix..... Je veux un *homme* » d'un esprit mûr, qui sache le Latin & les » langues les plus estimées; qui soit propre- » ment mis; qui ait du goût pour la Poësie » & la Peinture; qui possede bien les Mathé- » matiques, qui fache danser, faire des ar- » mes, monter à cheval, &c. S'il réunit tous » ces talens, je lui donnerai 50. florins par » année,

* C'est une plaisanterie de Mr. *Rabener* sur l'avilissement dans lequel est l'état de Précepteur en Allemagne.

» année, je le logerai & nourrirai ſur le pied » des premiers Domeſtiques : à l'égard des pe» tites gratifications, je n'en donne jamais ; c'eſt » un abus ; on en eſt pas mieux ſervi. Au bout » de ſix années, qui eſt le tems que je veux » qu'il conſacre à l'éducation de mes enfans, » il ſera le maitre de prendre tel parti qu'il » jugera à propos ; que le Ciel le conduiſe ; » certainement je ne le retiendrai pas. Mes offres » ſont bien raiſonnables. Au reſte s'il s'entend à » l'Agriculture, rien ne l'empêchera de donner » quelque ſecours à mes cenſiers ; eh ! que ſçait» on ? cela pourroit lui être par la ſuite plus » avantageux qu'il ne pourroit d'abord le croi» re &c.

Voici la réponſe du Profeſſeur à la lettre précédente.

MONSEIGNEUR,

» En conſéquence des ordres dont V. A. » m'a honoré, j'ai cherché un homme tel » qu'elle le déſire, & qui pût mériter les bril» lantes offres qu'elle daigne faire, & qui ca» ractériſent ſi bien la nobleſſe de ſon ſang : » mais à préſent ces hommes qui ſe dévouent » à l'éducation des enfans, ont de ſi grandes

» prétentions, que ce qu'ils demandent suffi-
» roit pour l'entretien de trois personnes au
» moins. Derniérement il s'en est présenté un
» qui a tous les talens que V. A. exige; mais
» les honoraires qu'il demande sont si excessifs,
» qu'il n'est pas possible qu'elle veuille jamais
» faire tant de dépense pour n'avoir que des
» enfans bien élevés; ce n'est point l'usage du
» grand monde; ce seroit une espéce d'affecta-
» tion qui paroitroit ridicule. Je joins ici la
» liste de quelques aspirans qui se *sont pré-
» sentés* &c.

» P... C.... maître ès arts, âgé de 40. ans,
» en a passé vingt en qualité de précepteur chez
» quelques Gentilshommes où il n'a jamais res-
» té qu'une année au plus; s'il a sçu quelque
» chose, on ne s'en apperçoit guère aujourd'hui.
» Outre les 50. fl., il demande de la biére &
» du tabac à discrétion.

» S... D.... n'a que 27. ans; il est louche;
» il parle grec & latin, & ne sçait guére sa
» langue maternelle. Ne conviendroit-il pas à
» merveille?

» W... S... poëte de son métier, rime a-
» vec facilité; tout son sçavoir consiste dans
» la Mythologie; il est actuellement fort occu-
» pé

» pé à mettre en vers toutes les épitres des Di» manches & Fêtes, sans en changer les mots » ni leur arrangement. Lorsque cet ouvrage » sera fini, il se propose de s'appliquer à l'é» tude des Belles-Lettres. Il ne demande point » des gages, à condition qu'on lui donne 8. s. » pour chaque Poëme de 200. vers, & par là » il espère se faire un revenu de 80. écus » (*d'Allemagne.*) Il seroit bien sensible aux » bontés de votre Altesse, si elle daignoit lui » donner à Noël un vieux habit; oserois-je » moi-même la supplier de lui faire présent » d'une culote; elle servira d'arrhes, au cas » que le sujet lui convienne.

» N... B... est plein d'esprit, & s'entend par» faitement à faire les railleries les plus piquan» tes; il conviendra d'autant plus que rien ne » le fâche, pourvu qu'on trouve bons ses vers.

» N... N... est d'une assez jolie figure, pe» tit maître dans son ajustement & sa démar» che; pendant 4. ans qu'il a étudié à Leip» sick, il a toujours porté le chapeau sous le » bras; il détache le linge en perfection, tra» vaille très-bien en marqueterie, & découpe » comme un Ange. Je lui ai demandé com» bien il vouloit pour des talens si rares; il a » reculé

» reculé un pas avec dignité ; ensuite il m'a
» répondu d'un air majestueux : 70. *écus.*

» Ma femme paroit enchantée du mérite de
» ce jeune homme.

» Enfin si V. A. se détermine pour un hom-
» me versé dans le latin, le françois, l'italien
» &c. je lui recommande beaucoup J... N...
» A la vérité il ignore tout cela, mais c'est mon
» Neveu.

» *Post-scriptum.* Oserois-je me flatter, *Mgr.*,
» que Votre Altesse voudra bien accorder à
» mon fils un Bénéfice qui est à sa disposition ?
» rien ne sçauroit égaler ma respectueuse re-
» connoissance.



ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS.*

Combien les Belles-Lettres font redevables aux Sciences.

C'Est le propre des connoiffances humaines d'avoir une efpèce de lien qui les uniffe & qui les rende comme dépendantes entre elles. Vouloir fournir la pénible carriére des Sciences avant de s'être effayé fur les objets faciles que renferment les Belles-Lettres, ou bien prétendre fe diftinguer dans la Littérature fans fortifier fa raifon par l'étude des Sciences, ce feroit de part & d'autre vouloir s'expofer à des progrès incertains. Cette correfpondance mutuelle paroit d'abord fi bien établie entre tous les Genres, qu'on ne devroit plus, ce femble, s'efforcer d'en démontrer la néceffité ni les avantages.

Mais comme l'on entend fouvent des Hommes

* Ce Difcours de Mr. l'Abbé Foreft a remporté le prix par le Jugement de l'Acad. des Jeux Floraux.

mes vains, inquiets & jaloux calomnier sans ménagement l'Art qu'ils ignorent, c'est contribuer au bien de tous que de s'élever, tantôt contre l'orgueil des uns, tantôt contre la frivolité des autres. Que le frivole Détracteur des Sciences reconnoisse donc à son tour les bienfaits dont elles ne cessent de combler les Belles Lettres; il n'en est aucune partie qui ne leur soit redevable de sa perfection; pour s'en convaincre il suffit de les parcourir.

Si les Belles-Lettres se bornoient uniquement, suivant les divers objets qu'elles embrassent, à inventer des signes & à les rassembler, à corriger des textes & à compiler des faits sans aucun but, à entasser des figures & décorer de sons harmonieux des images vagues, si elles n'étoient par-là qu'un vain amusement de la Jeunesse, ou qu'un délassement passager de l'âge mur, il ne seroit que trop vrai de dire qu'elles se suffisent à elles-mêmes, & qu'elles n'ont rien emprunté des Sciences: Mais si au contraire le génie des Belles-Lettres est essentiellement raisonnable, si elles ne s'exercent, comme il n'est plus permis d'en douter, que sur des principes solides puisés dans la nature des choses; si

si toujours attentives à saisir les rapports des idées avec les images, elles tâchent de nous instruire lors même qu'elles paroissent s'en occuper le moins; si elles ne font servir, en un mot, tout leur Art qu'à insinuer plus surement la vérité dans nos ames, quelles obligations n'ont-elles pas aux Sciences, ou à l'Esprit Philosophique qui en est l'ame, & qui, graces à de puissans génies, est devenu peu à peu le flambeau de la Littérature.

Je ne parle pas de cet Esprit Métaphysique, qui réduisant tout à la précision rigoureuse de l'analyse & de l'abstraction, étouffe le sentiment & défigure les graces; je parle de cet Esprit lumineux & profond à qui rien n'échappe, qui suit toujours le fil de la Nature, qui l'observe, la pénétre, la dévelope; qui donne plus d'ordre, de clarté, de justesse aux idées; qui rend plus sage la marche du génie, & n'accorde rien à l'imagination aux dépens de la raison; c'est ce germe de vie qui, comme le souffle de la Divinité, * créateur d'un nouvel ordre des choses, *vient animer le cahos de nos connoissances.*

Celle

* Voyez Bac. de Aug. Sci.

Celle qui sert de véhicule à toutes les autres, ce premier principe de toute Littérature; la connoissance de la Grammaire ou des Langues, n'étoit qu'un amas confus de signes épars, dont la génération inconnue retardoit les opérations de l'ame, lorsqu'éclairée par l'Esprit des Sciences, elle a commencé, * en remontant à la source, de fixer la véritable signification des mots, leur liaison & leur régime, en a réduit l'usage en préceptes, a distingué les nuances des idées, & découvert dans la Philosophie des expressions *nouvelles* pour les rendre avec précision. A mesure que les Sciences ont reformé l'Esprit, elles ont insensiblement influé sur le Langage; † la Métaphysique, la Physique, & les Mathématiques même l'enrichissent sans cesse de nouveaux termes, & par leur moyen nous ne manquons plus de méthodes utiles pour perfectionner l'usage des Langues.

On conçoit de là combien l'Esprit des Sciences sert aussi à perfectionner la Critique, qui fonde la plûpart de ses observations sur le divers génie des Langues anciennes ou modernes.

* Voyez la Pr. de Len.
† Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscr.

dernes. A quelles erreurs ne feroit-il pas en proye, s'il abandonnoit ce guide fecourable, foit lorfque s'érigeant en Arbitre févère des beautés ou des défauts des Ouvrages d'efprit, il en difcute l'ordre, le plan général, & raifonne fur l'exécution de leurs différentes parties, foit lorfque, la balance à la main, il pèfe les faits & les preuves, prefcrit des règles certaines pour démêler ce qui eft légitime d'avec ce qui eft apocrife, l'antique du moderne, le certain du douteux, le réel de l'arbitraire, & qu'il interprète ou reftitue les textes que la barbarie & l'injure des tems ont obfcurcis? Plus les ténèbres font épaiffes, plus les objets font multipliés, plus il a befoin de cet Efprit de difcuffion, de comparaifon, de fagacité qu'on ne peut acquerir que dans les Sciences; dénué de leur fecours il feroit hors d'état d'apprécier les vraifemblances, les probabilités, les rapports, les conjectures; il chercheroit en vain fur le marbre & fur les métaux de quoi fe fixer; ignorant les tems & les lieux, * il s'égareroit infailliblement dans les

* Un Critique qui veut écarter cette multiplicité de fyftémes chronologiques, concilier les contradictions & relever l'infidélité des Auteurs, qui, racontant les mê-mes

les sentiers obscurs de l'antiquité, avant d'avoir fondé la solidité des monumens historiques.

L'Histoire est si naturellement liée à la Critique, qu'il est impossible de l'en séparer: Mais je vois l'Historien, accablé sous les fastes du Monde, réclamer toutes les Sciences pour lui aider à débrouiller le cahos immense qui l'environne: Eh! comment parviendroit-il, sans autre ressource que les Belles-Lettres, à tracer le tableau fidèle de l'origine & de la décadence des Empires; de la diversité des Religions, des Loix, des Mœurs & des Coutumes de tant de Nations, des vices, des vertus & des passions des Hommes de tous les Pays & de tous les siécles, de la naissance & des progrès des Arts & des Sciences?

Il sera donc forcé d'abord d'arracher du sein de la Chronologie † des époques certaines, [illegible] afin

---

mes faites, les ont placés dans des siécles & des Pays différens, ne sçauroit y réussir sans le secours d'une Chronologie appuyée sur des preuves astronomiques & sur des monumens certains. Voyez ce qu'en dit Newton, M. Fréret & Bianchini, &c. sur les Chronologies Caldaïques & Egyptiennes, sur la Japonoise & la Chinoise, &c.

† Si l'Historien n'apprend à distinguer les tems, il représentera les Hommes sous la Loi de Nature ou sous la Loi écrite tels qu'ils étoient sous la Loi Evangélique, parlera des Perses vaincus sous Alexandre comme des

afin de ne pas confondre les âges avec les âges, de fixer l'ordre & la succession des événemens, & d'en faire une chaîne si bien liée, que n'étant nulle part interrompuë, ils se prêtent une clarté réciproque. La Physique * & la Géographie lui apprendront ensuite à distinguer la variété des Climats, les Phénomènes, les secrets de la Nature qu'il doit raconter, & la véritable position du Globe, sur lequel il importe de distribuer exactement les Hommes dont il va parler. Quand il faudra décrire leurs combats, leurs marches militaires, leurs campemens divers, & la maniére d'attaquer ou de défendre les Places, il aura recours à cette partie des Mathématiques qui mesure tout, & qui crie sans cesse de ne jamais acquiescer qu'à l'évidence.

Mais ce n'est encore là que l'esquisse de son travail; il ne sauroit le perfectionner qu'en cher-

des Perses victorieux sous Cyrus, fera la Grèce aussi libre du tems de Philippe que du tems de Thémistocle, le Peuple Romain aussi fier sous les Empéreurs que sous les Consuls, l'Eglise aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin, &c. *Boss. Hist. Univ. p. 2.*

* Faute d'être versé dans l'une & l'autre, dit Lucien, il place des Fleuves sur des rochers, des Villes au milieu des déserts, &c.

cherchant dans la Philosophie l'Art de combiner les événemens * avec leurs causes, le Climat avec le génie des Peuples, les circonstances favorables ou contraires, tant à la Religion qu'aux Loix Civiles ou Politiques, & tous les ressorts connus ou secrets qui forment le tissu des intérêts des Princes, & qui ont contribué, soit à la grandeur ou à la décadence des Etats, soit à la propagation des Sciences & des Arts ; il s'accoutumera surtout, avec le profond Moraliste, à percer cette écorce, à lever ces couleurs fugitives qui produisent tant de faux jugemens ; il descendra dans le cœur humain avec lui pour y dévoiler le caractère & le mouvement des passions, le principe des vertus & des vices, des erreurs & des contrariétés qui régnent parmi les Hommes : Ils se glorifient tous de chercher la vérité dans l'Histoire & d'aimer à l'entendre. Que l'Historien imite donc du Philosophe l'amour singulier qu'il a pour elle, & son intrépidité pour la dire.

C'est

* Nous avons un modéle unique & un chef-d'œuvre en ce genre dans les Considérations sur les Romains, &c. du célébre M. de Montesquieu. Quel Historien ! quel Philosophe ! Quels regrets ne doit point exciter la perte de son Histoire de Louis XI.

C'est ainsi que l'Histoire écrite par une main impartiale & courageuse devient pour le Monarque & le Sujet, pour l'Homme d'État & l'Homme privé, une école vivante de politique, de prudence & de sagesse.

Les Historiens timides qui ont manqué de cette vive lumière, de ce jugement sain qui caractérisent le Philosophe, bien loin de présenter la vérité sans nuages, l'ont défigurée à l'envi: Les uns, au lieu de rappeller à un ordre exact, intéressant & lumineux la multitude des matériaux historiques qu'ils préparoient, n'en ont fait qu'une rélation stérile, ou qu'une masse informe & inanimée, semblables à ces Dynasties Égyptiennes, le désespoir des Sçavans & l'opprobre de l'ancienne Chronologie; Les autres, entraînés par leur imagination, au lieu de détruire à propos les faussetés accréditées, ou de constater les faits qu'ils alléguoient, au lieu de s'oublier eux-mêmes pour ne montrer que les choses & les Personnes, recueillent soigneusement les bruits populaires & les fables surannées, se livrent à leurs préventions dominantes, se jettent dans des détails superflus, & font des réflexions & des harangues éternelles. Celui-ci narre sans restriction,

des faits douteux, recule ou rapproche à son gré les époques, ajoûte ou supprime des Régnes, & sacrifie l'exactitude à l'élégance; celui-là compose des portraits sans ressemblance, communique ses vuës, ses ridicules même aux Héros qu'il veut peindre; bientôt ne se ressouvenant plus qu'il doit peser dans la même balance le destin des Grecs & des Phrygiens,* il renversera d'un seul trait de superbes remparts, fera souffler un vent favorable aux Athéniens, & coulera à fond une flotte ennemie.

L'Histoire particuliére d'un Peuple, d'un Héros célébre, ne retire donc pas moins de fruit de l'étude de la Philosophie que l'Histoire générale: Mais l'Historien d'une Science en particulier pourroit-il en publier les découvertes, les avantages ou les défauts sans en avoir approfondi les principes & suivi toutes les branches? Non sans doute; & c'est ce qui prouve incontestablement qu'il n'y a pas de Science qui ne soit utile à l'Historien. Je me hâte d'en venir à l'Eloquence & à la Poësie, qui tiennent à l'Histoire par tant de nœuds, &

qui

* Voyez Lucien, Tr. sur l'Hist.

qui doivent comme elle toute leur perfection à l'étude des Sciences.

L'Eloquence, cette Reine des cœurs, paroit au premier coup d'oeil indépendante du reste de nos connoissances, & n'avoir rien à attendre que d'elle-même. Communiquer à ses semblables, comme par un coup de lumiére, tous les mouvemens dont on est soi-même agité, faire subitement passer dans leur ame, par un instinct sublime, la joye ou la tristesse, la crainte ou l'espérance, qu'est-ce que cela semble, en effet, avoir de commun avec les Sciences & les méthodes qu'elles proposent ? Mais les saillies bouillantes d'un Génie impétueux qui s'éteignent presque aussi-tôt qu'elles naissent, méritent-elles de partager la gloire de la vraye Eloquence ? Les éclairs du seul enthouziasme peuvent-ils causer une impression durable, & rendre les Hommes meilleurs & plus heureux ?

Ce n'est pas ainsi que le véritable Orateur aspire à la perfection de son Art ; il sait qu'il ne réussiroit jamais à porter la conviction dans l'esprit que par cet ordre méthodique qui en facilite les opérations, qui subordonne les principes, assigne à chaque idée sa place naturelle,

 les

les assortit les unes aux autres, & les enchaîne pour en former un tout régulier, dont l'ensemble & l'harmonie répandent la vérité de toutes parts; mais pour donner à son Discours cette unité si rare & si précieuse, il faut avoir tout vû, tout pénétré, tout embrassé, & c'est, disoit l'Homme le plus éloquent * & le plus vertueux de son siécle, ce qu'un Déclamateur sans la Science de la Philosophie ne peut discerner. Pour moi, je déclare, avoüoit autrefois le Prince † de l'Eloquence Romaine, que si j'ai fait quelques progrès dans mon Art, je les dois à la méthode des Philosophes.

Ce célébre Athénien *qui porta le premier la foudre de Jupiter sur la langue*, ne surpassa, selon le témoignage de Platon, tous les Orateurs de son tems que parce qu'il fut Disciple d'Anaxagore ; il avoit appris de ce grand § Philosophe, non-seulement à définir, à diviser, à sentir la liaison des conséquences avec leurs

* Fénélon, Dial. sur l'Eloquence.
† Cic. Orat. Lib. 2.
§ C'est le premier qui ait enseigné à Athènes ; il étoit si estimé pour la sublimité de sa Doctrine, qu'on le surnomma *l'Esprit*. Socrate, Euripide, &c. furent ses Disciples.

leurs principes, à découvrir les contradictions & les équivoques, mais encore à exciter ou à calmer à propos les différentes passions des Hommes : C'est-là le triomphe de l'Orateur ; c'est aussi tout le sublime de la Morale, de cette partie importante de la Philosophie, qui présente le spectacle continuel de l'homme à l'homme même, & que Socrate estimoit comme le plus puissant mobile de l'Eloquence. Interprète auguste de la Nature & de la vérité parmi les Hommes, l'Orateur ayant convaincu leur esprit, viendroit-il à bout d'émouvoir leur coeur, d'incliner ou de vaincre leur volonté, sans avoir étudié leurs moeurs, leurs panchans, leurs intérêts divers, leurs devoirs à l'égard de l'Etre suprême & de la Société ; sans avoir combiné ce que peuvent sur lui l'Empire de l'Education, de la Coûtume, & des Loix, la tyrannie du préjugé, la force de l'habitude & de l'exemple, l'aiguillon de la honte, des loüanges, l'attrait du plaisir, des honneurs & de la réputation ? détail infini, qui, comprenant en entier la science de l'Homme, demande toute l'ame d'un Philosophe, & démontre qu'il est seul capable d'être véritablement éloquent.

Si l'Orateur n'est pas appellé comme lui dans le Sanctuaire des plus hautes Sciences, il doit du moins les avoir assez effleurées pour savoir en profiter à propos, & ne pas s'exposer au ridicule qu'essuya ce Rhéteur qui dissertoit hardiment sur la Tactique en présence d'Annibal. La Science des dimensions & des nombres n'est donc pas inutile à l'Eloquence; en les comparant l'une à l'autre, dit Quintilien, * vous trouverez que leur unique but est de prouver invinciblement *la vérité.* Cette comparaison pourroit aisément s'adapter aux autres branches des Mathématiques; mais qui ne voit que l'Empire de la parole & de la vérité n'ayant point de limites, il doit s'étendre à toute la Nature? Quelle Eloquence, s'écrie Cicéron, peut-il y avoir dans un Orateur qui ignoreroit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau dans l'Univers? Il ne triomphe des passions qu'à force de les éclairer; il ne peut les éclairer que par des images vives, riantes ou terribles. Eh! quel trésor inépuisable d'images & d'expressions ne lui offre pas la connoissance de toutes les parties de la Physique!

* *De Inst. Orat.* L. I. C. X.

sique! Quel fonds de ressources pour son Art! Les Athéniens sont-ils consternés à la vûe d'une éclipse de Soleil? Périclès leur en explique la cause naturelle; l'allarme cesse, & l'on applaudit à l'Orateur Astronome. *

L'Eloquence du Barreau est plus restrainte, il est vrai, parmi nous que chez les Grecs & les Romains; cependant les Causes privées ou publiques, Criminelles ou Civiles, Ecclésiastiques ou Séculiéres, qu'elle défend tour-à-tour, exigent des connoissances distinguées & si étendues sur la Science du Droit Romain, des Canons, des Ordonnances de nos Rois, des Oracles du Sénat, des coûtumes & des mœurs, que le travail le plus opiniâtre & la plus longue vie suffisent à peine pour les acquérir.

Quel est ce jeune Sophiste qu'on voit entrer avec faste dans le Temple de la Justice comme s'il alloit en renverser la Statue pour y placer la sienne? Il a beau discourir sur les Loix & leur Esprit, sur les préjugés des Nations

* Sulpitius Gallus, dans l'Armée de Lucius Paulus, ayant averti à tems les Soldats d'une Eclipse de Soleil, les empêcha de prendre l'épouvante. Si Nicias en avoit sçû faire autant en Sicile, il n'auroit pas perdu une Armée nombreuse par le trouble que causa un pareil événement, &c. V. Quint. Ibid.

tions & sur l'appui des Monarchies; il a beau livrer sa plume à la flatterie des Grands & courir après les graces de l'élocution, on découvre bien-tôt ses larcins & sa misère; & parce qu'il n'a point approfondi la Politique, la Jurisprudence ni la Science des Mœurs, il ne lui reste d'un succès mendié que la honte de l'avoir usurpé.

Mais si les succès de l'Orateur profane dépendent de tant de lumiéres acquises, quel fruit aurions-nous à espérer d'un *Ministre de l'Evangile* qui prétendroit nous émouvoir & nous instruire sans s'être instruit lui-même dans les Sciences sacrées, & plutôt par la véhémence des figures que par la grandeur des vérités qu'il annonce?

O vous, qui ne fites briller le glaive de la parole de Dieu que pour étendre les conquêtes de son Royaume, vous qui développiez au Monde, avec tant de zèle & de succès, les Mystères augustes, les Dogmes & les Vérités sublimes d'une Religion toute sainte; dites-nous par quel charme secret vous opériez cette révolution soudaine dans les mœurs & dans la croyance des Peuples, ces mouvemens sourds de terreur & de piété semblables aux frémissemens de la Mer, dont les vagues s'élévent

&

& s'entrechoquent ? N'est-ce pas à une étude assiduë & réfléchie des Saintes Ecritures, de la Métaphysique & de la Théologie, de la Tradition, des Péres de l'Eglise & des Auteurs Ecclésiastiques, que vous devez cette maniére grande, noble & concise de parler de Dieu, de l'Homme & de ce rayon de Divinité qui l'anime ? N'est-ce pas le secours réüni de toutes les Sciences dépendantes de la Religion qui vous a communiqué cette majesté, cette profondeur de raisonnemens qui nous étonnent, & cette connoissance étenduë & exacte de la Loi Divine pour l'opposer à la conduite des lâches Chrêtiens, & pour marquer distinctement les bornes de l'Opinion & de la Foi ? Dans quelle autre source auriez-vous puisé ces traits de feu émanés de la vérité éternelle, cette plénitude de Doctrine qui entraîne les cœurs même qu'elle irrite, cette autorité, cette vigueur capables de détruire les inclinations les plus chères de la Nature, & de confondre la sagesse humaine ? Ses maximes & les ornemens dont elle les couvre pourroient-elles suppléer à une Morale bien plus parfaite que celle des Philosophes, & à cette Eloquence simple & nerveuse qui lui est propre ?

Ce n'est pas que l'Orateur sacré doive négliger

gliger les ornemens du Stile ni la Science de la Philosophie & de la Politique ; il en retire sans doute de grands avantages pour ne pas rendre son Ministère méprisable aux impies, & pour célébrer dignement les vertus des Héros du Christianisme ; mais il en abandonne l'étude particuliére aux Orateurs profanes, à qui elles sont indispensables, soit lorsqu'il s'agit de manier adroitement les divers intérêts des Nations ou de mettre en jeu les ressorts du Gouvernement, soit qu'il faille encourager des lâches, assujettir des rebelles ou contenir des téméraires, soit enfin dans les assemblées littéraires, où l'on discute les règles du goût & les préceptes de la morale, & où l'on dispense le juste tribut d'éloges reservés aux talens.

Cette multiplicité de sujets, & cette diversité de circonstances qui peuvent exercer le génie de l'Orateur, exigent donc de sa part les connoissances les plus variées & les plus profondes : Mais que dirons-nous du Poëte, qui ne différe de l'Orateur qu'en ce qu'il peint avec des traits plus fiers & plus hardis ? Et que pourrions-nous ajoûter qui ne convienne à l'un & à l'autre ? Ils possédoient autrefois en com-

commun avec les Philosophes l'Empire de la Sagesse ; pourquoi veut-on qu'ils s'éloignent de leur ancienne origine? *

Les bienfaits du Créateur, les vérités de la Religion & de la Morale, tels furent les objets importans qui fixérent les premiers regards du Poëte, & qui enflammérent son génie: Le commerce qu'il eut dans la suite avec les autres sciences fortifia son essor ; mais il ne tend à la perfection que lorsque fidéle à leur esprit, il joint l'utile à l'agréable.

Cet heureux accord tant recommandé par le Souverain Législateur des Poëtes, & si unanimément reconnu comme la consommation de leur Art, seroit une preuve assez forte pour démontrer combien ils doivent aux sciences, puisqu'elles sont l'unique centre de l'utile & du vrai. S'il m'étoit permis néanmoins de jetter

* La révolution qui arriva dans la Littérature lorsque Descartes parut, ne fut pas moins sensible que celle qui se fit dans les Sciences, & c'est une des preuves les plus convaincantes de l'influence de la Philosophie sur les Belles-Lettres ; elles prirent dès lors une face nouvelle. Que ne puis-je comparer ici d'une maniére étendue les productions qui avoient précédé & celles qui ont suivi cette époque ! Quelle confusion dans les idées des Poëtes & des Orateurs ! Quel mélange bizarre de la Mythologie & de la Religion, de la Fable & de l'Histoire, &c.

ter un coup d'œil ſur les principaux Genres que traite le Poëte, je le repréſenterois ici transporté de cette fureur qu'on nomme divine, l'eſſence de la Poëſie. Son imagination prononce avec chaleur le langage rapide des paſſions ; elle s'élance de ſaillies en ſaillies, étonne, confond, éblouit ; mais n'étant pas dirigée par cet eſprit d'exactitude, de juſteſſe & de réflexion qui inſpirent l'ordre dans le deſordre même, enfante en même tems les idées les plus étranges & les plus bizarres, elle aſſemble ſans ſuite & ſans choix les objets les plus oppoſés ; ce ſont des éclairs multipliés dont la clarté redoublée & diviſée nous offuſque & ne fait jamais un beau jour.

Le Genre Lyrique pardonne, je le ſais, les écarts de l'imagination ; mais les images, les métaphores & les figures qu'il adopte ne ſeront-elles pas toujours outrées & gigantesques, tandis que le Poëte n'oppoſe pas à ſon abondance & à ſa fougue la régle de la vérité & d'une raiſon épurée dans le creuſet des Sciences ? Appuyé ſur cette régle encore plus eſſentielle dans la production la plus glorieuſe de ſon Art, il eſt habile à concilier le merveilleux avec le vraiſemblable, les êtres réels

avec les êtres moraux, & il ne préfère pas le clinquant à l'or pur au milieu de cette prodigieuse variété de richesses qu'offre la Nature à son imagination dans l'Epopée.

C'est-là principalement que le Poëte, le compas à la main, doit régler l'ordre & la distribution des différentes parties, afin que toutes viennent se rapporter à un point fixe. C'est alors qu'il appelle les Sciences * en foule pour élever de concert avec elles un édifice aussi vaste & aussi magnifique.

Peut-on n'être pas saisi d'étonnement & d'admiration à la lecture de l'Iliade, de ce chef-d'œuvre de Poësie qui peint toute la Nature sans la confondre? Quelle ordonnance, quelle entente dans les masses, quelle gradation dans tout son Ouvrage n'a point observé ce premier Poëte Philosophe! Non content de la régularité du dessein, est-il de Science dont on ne trouve des semences dans ce Poëme? Mystéres de la Religion Payenne, Caractéres, Mœurs, Loix Civiles & Politiques des Peu-

* Les Contempteurs les plus outrés des Sciences sont forcés d'avouer qu'il n'en est aucune qui ne puisse entrer dans un Poëme Epique: Le Poëte ne peut donc les mettre en œuvre sans les avoir étudiées, &c.

Peuples, ſtructure du Corps * humain, ſituation exacte des païs † de la Grèce, principes de l'Art § Militaire, les Végétaux, les Animaux, le cours des Aſtres & des Fleuves, les Arts Libéraux & Mécaniques; il épuiſe les tréſors de l'Univers pour enrichir & pour rendre ſon Poëme plus utile & plus intéreſſant: Egalement profond dans la Morale, il n'employe aucune fiction qu'il n'en renferme quelque trait; tantôt c'eſt la vertu couronnée *ou le vice* puni; tantôt c'eſt pour inſpirer *l'amour de la* gloire, de la liberté, de la Patrie, ou le mépris de la mort, des richeſſes, & des plaiſirs qui amolliſſent l'ame.

Qu'on ne diſe donc plus que l'étude des Sciences émouſſe le ſentiment & glace l'imagination ſi néceſſaires à la Poëſie; les Poëmes d'Homére & de Virgile ‡ ſon Rival dépoſeront

* Il n'eſt aucun Héros dont il ne paroiſſe déſigner & ſonder les bleſſures.

† Longtems aprés le ſiécle d'Homére ſon Poëme ſervit de régle pour fixer les limites de quelques Peuples de la Grèce.

§ Le Pére d'Alexandre le Grand avouoit qu'il avoit trouvé dans Homére l'idée de ſa fameuſe Phalange.

‡ Virgile n'eſt pas moins redevable aux Sciences qu'Homére ſon Modéle: Soit qu'on liſe ſon Enéide, ſoit

ront dans tous les siécles les secours qu'elles lui apportent.

A quoi seroit réduit, en effet, un Poëte qui ne puiseroit que dans son propre fonds? Il invoqueroit en vain son génie, dont les oracles l'égarent d'autant plus aisément, qu'ils flatent sa vanité: Tantôt rampant, tantôt dans les nuës, il n'est dans le vrai que durant quelques instans, parce qu'il y est par hazard, & qu'attiré par son panchant pour le merveilleux, il conçoit tout au-delà des bornes de la vérité: De-là tant de fantômes sans vie, tant de corps monstrueux échappés du cerveau des Poëtes que l'étude des Sciences n'a pas nourri de connoissances solides, & auxquels elle n'a pas communiqué cet esprit de combinaison & de justesse pour lier leurs sensations avec les idées, & pour embrasser le systême des passions, des vices & des vertus dans toute leur étenduë & dans les rapports les plus éloignés: Le Poëte qui n'en est pas capable n'a encore vû

ses Eclogues, ses Géorgiques, on y voit par tout un Poëte Physicien, Géographe exact, versé dans les Coutumes de l'Italie, dans la Religion des Romains, dans leurs Cérémonies, dans la Philosophie d'Epicure, de Platon, de Pythagore, &c.

vû que des ombres, & ressemble au Polyphème de la Fable, qui ne peut rien parce qu'il est aveugle.

Le Drame, cet instrument qui fait mouvoir tous les ressorts de l'ame, confié en de pareilles mains, seroit-il propre à rectifier les passions par les passions même, à saisir les caractéres dans le vrai, & à corriger par un ingénieux contraste les ridicules & *les vices*? Est-ce seulement par l'étude des *régles du Théatre*, ou bien par le secours *des Sciences*, qui sont l'exercice & la perfection du raisonnement, que le Poëte Dramatique apprend l'Art d'exposer habilement son sujet, d'assortir les passions qu'il imite aux mœurs des Païs & du siécle où il vit, de lier les Episodes & *les Scènes*, d'amener à propos l'intrigue & le dénouëment, de donner cette unité d'action & d'intérêt, en un mot tout ce qui forme l'œconomie d'une Piéce de Théatre? Un tel Ouvrage n'exige-t-il pas, dit un Géomètre illustre, * autant de combinaisons des *choses* éloignées & opposées, autant de justesse d'esprit & de force de raison, que la résolution des Problèmes les plus difficiles?

Par-

* M. de Maupertuis.

Parlerai-je de ce genre de Poësie qu'on appelle par excellence les Poësies de la raison? Uniquement consacré à revêtir des charmes de l'harmonie les préceptes des Sciences & des Arts les plus utiles, en est-il aucune qui ne lui soit absolument nécessaire? Le goût & le sentiment suffiroient-ils pour éclairer le Poëte Didactique sur l'évidence des principes & sur la justesse des conséquences, dans l'enchaînement des causes surnaturelles ou des merveilles de la Nature & de l'Art dont il dévelope les effets? Au défaut de l'autorité de la Revélation, ou des expériences de Physique, qui doivent servir de base à ses Hypothèses, ne se permettroit-il pas les opinions les plus dangereuses & les systêmes les plus contraires à ce qui est réellement dans la Nature?

Destinés à la peindre en entier, à la rendre avec énergie & avec vérité, en quelque genre que ce soit, que l'Orateur & le Poëte réunissent donc tous leurs efforts pour la connoitre intimément; que le flambeau des Sciences à la main ils écartent les nuages dont elle aime s'envelopper; lui seul peut l'observer & la pénétrer jusques dans la moindre partie: Son éclat salutaire guide le Grammairien dans ses méthodes, le

Critique dans ſes obſervations, l'Hiſtorien dans ſes recherches.

Je vous invite donc, ô vous tous qui par vos travaux Littéraires augmentez la gloire & la puiſſance de la République des Lettres ; venez rendre ici un hommage autentique des bienfaits des Sciences à votre égard ; que vos voix mêlées enſemble ne forment plus qu'un ſeul cri de reconnoiſſance : Vous leur devez cette exactitude, cette clarté, cette force de raiſonnement, *cette fécondité*, cette étenduë & cette *variété de connoiſſances* qui conſtituent la beauté intérieure de vos Ouvrages. Malheur à celui d'entre vous qui ſe contenteroit d'en embellir le dehors ! ſon triomphe n'auroit qu'un éclat paſſager, ſes lauriers ſe flétriroient dans ſes mains. S'il eſt *quelque* Science qui ne vous ſoit pas également utile, il n'en eſt point qui n'accroiſſe vos forces, n'étende vos vuës & ne perfectionne vos talens divers. Ne rougiſſez donc point d'emprunter des Philoſophes, ce qui étoit autrefois votre propre bien ; allez, s'il le faut, juſques dans la ſçavante Egypte pour vous inſtruire avec eux ; mais pour ne pas devenir infidéle à votre vocation brillante, *parcourez leur Empire avec l'empreſſement d'un voyageur impatient de revoir ſa patrie.*

ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

DIALOGUE*

Sur l'Amitié des Grands, sur leur Education, & sur leurs Flatteurs.

HENRI IV. LE DUC DE SULLY.

HENRI IV. Venez, mon cher *Rosny*, venez que je vous embrasse: je vous dois une partie de ma gloire.

Sully. Ah! mon bon Maître! que je suis content de vous avoir rejoint pour toujours! J'ai tenu de vous mon élévation; mais je vous dois quelque chose de bien plus précieux, le plaisir d'avoir vu régner une véritable amitié entre mon Maître & moi. Aimer son Souverain, & le servir plutôt par attachement que par intérêt, c'est la satisfaction la plus entiére que l'on puisse goûter sur la terre.

Henri. Je loue ce sentiment, mon ami,

* Par Mr. de Vattel.

& j'en ſens toute la vérité; mon cœur a connu l'amitié.

Sully. Auſſi vous ſeul pouviez me procurer un ſi grand bien. Un cœur propre à l'amitié n'eſt pas commun chez les hommes; il eſt très-rare parmi les Grands, & preſque ſans exemple entre les Souverains.

Henri. Les Rois & les Souverains ſont donc bien malheureux. Car le plaiſir d'aimer & d'être aimé eſt, avec celui qui *accompagne la* vertu, le ſeul bien véritable. Sans lui, l'amour de la gloire n'eſt qu'orgueil, ou vanité.

Sully. Certainement ſi les Rois connoiſſoient leur intérêt, ils ſe procureroient un bien qui eſt ſi fort au-deſſus des autres. Mais il faudroit avoir goûté l'amitié, pour en connoitre le prix, & il eſt bien difficile qu'un Roi en faſſe jamais la douce expérience.

Henri. Comment donc? Il ſemble au contraire que la ſublimité de leur rang devroit leur annoblir le courage. Et plus un cœur eſt grand, plus il eſt fait pour l'amitié.

Sully. Le fonds vient de la nature; mais ce fonds doit être cultivé. C'eſt grand hazard, s'il naît dans la pourpre un cœur fait pour l'amitié; & quand la fortune deſtineroit ce tréſor

aux

aux hommes, l'éducation que les Princes reçoivent n'eſt que trop capable de ruiner les meilleures diſpoſitions. Un enfant qui ſe voit reſpecté comme un Dieu, ſe croit né d'une eſpéce au-deſſus de l'humanité, & regarde tous ceux qui l'environnent comme des eſclaves deſtinés à le ſervir. Auſſi voit-on bientôt qu'il ſe cherche uniquement ſoi-même dans tout ce qu'il fait. Comment ſe formeroit-il un cœur capable de l'amitié? Ce noble ſentiment transforme nos amis en de précieuſes parties de nous-mêmes, & nous fait trouver notre félicité dans la leur.

Henri. J'ai d'infinies obligations à mon grand-pére, qui m'a donné une éducation bien différente.

Sully. Dites auſſi que vous en avez de grandes à la fortune, ou plutôt à la Providence. Elle vous fit naître du Sang Royal, & par votre Mére, héritier d'une Couronne; mais vous étiez en même tems ſujet du Roi de France; & cette qualité vous raprochant des autres hommes, pluſieurs vivoient avec vous comme vos égaux: votre cœur, ſi capable d'aimer, ne fut pas corrompu; il goûta les douceurs de l'amitié.

 Henri.

Henri. Oui vraiment ! J'avois un cœur capable d'aimer ; & que trop, du moins à l'égard des femmes. Vous sçauriez bien qu'en dire, mon ami. Mais ne parlons que de l'amitié. Certes j'aimois de si grand cœur, je trouvois tant de satisfaction dans l'attachement que mes amis me témoignoient, j'avois tant de plaisir à leur faire du bien & à les voir contens, que je me crois capable d'avoir eu les mêmes sentimens, quand *je serois né Dauphin*.

Sully. Sans doute, vous les eussiez eus ; vous auriez donné ce rare exemple au monde, comme vous en avez donné tant d'autres. Mais une ame telle que la vôtre, ne tire point à conséquence. On voit entre les Princes, aussi peu d'âmes dont la trempe résiste au poison de leur éducation, que de Rois capables de se jetter dans le plus grand danger pour sauver une poignée des leurs, comme vous fîtes à *Fontaine-Françoise*.

Henri. Cette éducation est une chose bien importante. Nous n'avons pas eu le tems de former ensemble quelque plan à ce sujet. Si nous pouvions d'ici en faire passer un bon à mes successeurs & à tous les Rois de l'Europe,

rope, nous réparerions la perte de notre grand dessein, que la mort m'a empêché d'exécuter.

Sully. Un plan de cette nature, bien imaginé, & sûr dans l'exécution, vaudroit bien le projet de la République Européenne. Mais comment le faire adopter par-tout? Comment même le dresser? Je m'y verrois plus embarrassé que je ne le fus à mettre un ordre dans vos Finances. Car enfin il ne suffiroit pas de mettre le jeune Prince entre les mains de gens sages & vertueux, chargés de l'élever suivant toutes les maximes d'une bonne éducation; il faudroit encore que le Gouverneur & tout ce qui environne l'éléve, ne fussent pas intéressés à captiver ses bonnes graces à tout prix; que le soin de leur fortune ne pût les obliger à flatter cet enfant, qui sera un jour leur Maître. C'est-là la grande cause de la mauvaise éducation qu'il reçoit. On pourroit affoiblir cette cause, par diverses précautions; mais comment s'en garder tout-à-fait?

Henri. Je voudrois donner pour Gouverneur à mon fils un homme sage, vertueux, éclairé, de haute naissance, que j'éléverois en même tems à quelqu'une des plus grandes

Char-

Charges, & régler par une loi fondamentale, qu'il ne pourroit jamais être privé de cette charge, ni avancé à aucun autre emploi. Il n'auroit plus rien à espérer, ni rien à craindre; & toute son ambition se tourneroit naturellement à la gloire de former un digne héritier de la Couronne.

Sully. Eh! ne comptez-vous pour rien l'appas séduisant du crédit & de l'autorité, le désir de captiver si bien l'esprit de son éléve, que le Gouverneur, ou le Précepteur, devint par la suite l'arbitre de tout, le canal unique des graces? Et l'ambition d'élever sa famille, comment vous en garderiez-vous?

Henri. Je pensois d'abord à appeller pour cet emploi un Philosophe étranger, qui ne tint à rien dans le Royaume, & que la loi renvoyat dans son Païs, avec de riches récompenses, dès que l'éducation seroit finie. Mais sans compter qu'un Prince absolu pourroit ne pas respecter cette loi; ou l'Etranger se flatteroit, que renvoyé chez lui, il conserveroit d'utiles relations avec un Prince, dont il auroit sçu se ménager l'affection, vous m'opposeriez le danger & les inconvéniens de confier l'héritier du Trône à des mains étrangéres.

res. Quoi donc, mon cher grand Maître, penseriez-vous qu'un Monarque ne pourroit trouver dans tout son Royaume un homme de qualité assez vertueux pour ne regarder qu'à son devoir, dans ces fonctions si importantes au bien de l'Etat? Vous en avez exercé de fort délicates, avec une parfaite intégrité; & dans un poste aussi séduisant que celui de Surintendant, vous n'avez jamais écouté que mon intérêt & le bien du Royaume, sans être ébranlé par une foule d'ennemis que vous attiroit votre vertu, souvent même au péril de me fâcher.

Sully. A Dieu ne plaise que je croye tous les Grands incapables d'une vertu qui ne m'a rien coûté! Mais quand vous réussiriez à trouver un Gouverneur irréprochable, ce n'est point encore assez pour former le cœur du jeune Prince. Les soins du sage Mentor seront traversés & rendus inutiles par la foule qui environne son Eléve. Pourra-t-il empêcher que les Courtisans ne le corrompent par des respects outrés ou prématurés, par des complaisances dangereuses, par la flatterie?

Henri. Ho! m'y voilà enfin. Le Pére doit seconder le Gouverneur de son fils, avec la même

même attention, la même vigueur, dont je vous soutenois dans l'administration de mes Finances. Il doit entrer dans le plus grand détail, prescrire à tout le monde la conduite que l'on doit observer envers le jeune Prince, & y tenir la main avec sévérité. C'est le seul moyen de faire ensorte que l'on forme & instruise son fils, au lieu de le flatter; & il lui fera ainsi ce grand bien, de le rendre homme, avant qu'il devienne Souverain.

Sully. Voilà sans doute ce qu'il y a de mieux à faire pour une bonne éducation. Mais ce n'est pas tout, & il n'est pas sûr encore que ce Prince bien élevé puisse goûter les douceurs de l'amitié. Tous les obstacles ne sont pas surmontés: sa grandeur en est un des plus considérables. L'amitié pleine de franchise & de liberté, cette douce union des ames, se plaît dans l'égalité; son usage exige au moins la familiarité.

Henri. Hé bien! un Roi n'est pas toujours obligé de représenter. Ne peut-il pas descendre du Trône dans le commerce ordinaire de la vie, & converser familiérement avec ses amis? Certes je n'ai pas manqué aux miens de ce côté-là.

Sully.

Sully. Ah! mon Maître, encore un coup, ne concluez rien de votre exemple. Le monde seroit trop heureux, si l'on voyoit de tems en tems un *Henri IV.* sur le Trône.

Henri. Mais est-ce donc un si grand effort, que de se familiariser avec ceux qu'on aime? J'ai passé dans ce commerce mes plus heureux momens. La vie d'un Prince seroit bien ennuieuse, s'il ne pouvoit jamais quitter cette représentation théatrale.

Sully. Il faut être grand comme *Henri*, pour oser se familiariser, & pour le faire impunément. La plûpart des Souverains n'ont que trop de raisons de se tenir enveloppés dans la Majesté Royale.

Henri. Je méprise celui qui n'ose quitter sa grandeur, parce qu'elle lui est nécessaire, comme des échasses à un Pygmée. Je hais celui qui ne veut pas en descendre.

Sully. Je reconnois *Henri* à ce langage. Mais pour un Prince même grand & sage, je vois encore un terrible obstacle à l'amitié. Le pouvoir suprême affoiblit, il détruit presque la confiance qui doit unir deux amis. Le Prince est la source des graces; c'est de lui que les Courtisans attendent leur éléva-

tion

tion & tous les agrémens de leur vie : tous lui rendent les mêmes respects, lui témoignent le même attachement, le même zèle : comment démêlera-t-il si ces hommages partent du cœur, ou s'ils sont dictés par l'intérêt & la crainte ?

Henri. C'est un des principaux désagrémens du Trône. Il est triste de douter presque toujours si ces témoignages d'amour sont rendus à la personne, & non pas à la place. Un Prince peut d'autant moins s'en assurer, qu'il n'est pas lui-même exempt de cette dissimulation. Souvent il fait bon visage à des gens qu'il n'aime guéres.

Sully. Je n'osois faire cette remarque. Mais enfin, puisque vous la touchez, je vous ai vu, grand Prince, vous dont la noble franchise mérite d'être proposée pour exemple à tous les Rois ; je vous ai vu caresser avec toutes les apparences de la cordialité, des Ligueurs obstinés, des gens dont vous connoissiez les mauvaises dispositions, & que vous ne pouviez pas aimer.

Henri. C'est que j'aimois mieux gagner le cœur de mes sujets, qu'arracher leur soumission par la force. J'étois plus franc avec les ennemis du dehors.

Sully.

Sully. Ah ! ce n'est point avec moi que vous avez besoin de justification. Vos ennemis ont voulu souvent me persuader que vous ne m'aimiez point dans le fond, & que vous me caressiez parce que je vous étois utile: mais je connois votre cœur.

Henri. Vous me rendiez justice, *Rosny*, je vous aimois sincérement; & vous pouviez le reconnoitre dans cette facilité même avec laquelle je me fâchois quelquefois contre votre fermeté austére, pour revenir à vous avec franchise, si-tôt que les bouillons de la colére étoient appaisés. Ma conduite eût été bien différente, si je ne vous eusse pas aimé: la dissimulation ou la haine se seroit mieux soutenue.

Sully. Aussi m'avez-vous toujours vu tranquille, malgré ces orages passagers. Une seule fois je me suis cru véritablement en danger de perdre vos bonnes graces.

Henri. Ha ! c'est lorsque ces méchans.... * réuſ-

* Le Duc de *Sully* s'est abstenu de nommer ceux dont il s'agit ici. (Voyez ses Mémoires rédigés par M. *de l'Ecluse*. Liv. XX.) Une Cabale très-nombreuse, & composée de gens de tout ordre, faillit à perdre ce grand Ministre en 1605.

réussirent enfin à me donner de la défiance de vos intentions, & à m'inspirer quelque crainte du pouvoir auquel je vous avois élevé. Mes réflexions me ramenérent de moi-même. C'est à vous, mon ami, que je dois le plus sûr moyen qu'un Roi puisse avoir de reconnoître dans sa Cour ceux qui lui sont véritablement attachés.

Sully. Certes voilà un beau & grand secret, & je me glorifie de vous avoir fourni l'occasion de le trouver : mais vous eussiez dû en faire part à tous les Princes.

Henri. Il en est peu qui sçussent en faire usage. Tout mon secret consiste à regarder comme de fidéles serviteurs & de vrais amis, ceux des Courtisans qui ne sont point *flatteurs*.

Sully. En effet, la vertu seule, jointe à un véritable attachement, peut porter un Courtisan à dire la vérité à son Prince. Il ne peut ignorer que souvent une ingénieuse flatterie conviendroit mieux aux intérêts de sa fortune. La vérité blesse en bien des occasions un simple particulier, comment seroit-elle toujours agréable aux Maîtres de la Terre ?

Henri. La vérité dans la bouche d'un sage Courtisan, est le plus sûr témoignage de sa probité.

probité. Qu'un pareil ſerviteur me marque de l'amour, mon cœur ne le ſoupçonnera point de déguiſement; & je ne connois rien de ſi doux, que d'être aimé d'un homme éclairé & vertueux.

Sully. Ajoutez que rien n'eſt ſi utile à un Roi.

Henri. Ah! ſans doute, mon Ami. Si chacun m'avoit parlé comme vous, lors des tracaſſeries que me cauſoient ma femme & ma maîtreſſe *, j'aurois moins expoſé ma gloire dans ces occaſions déſagréables. Mais un tas de lâches Courtiſans ne s'appliquoient qu'à flatter mes foibleſſes & mes paſſions, ſans ſe mettre en peine du mal, ou de la honte qui pouvoit m'en revenir. Vous ſeul, mon cher *Roſny*, ne craigniez point de me fâcher, pourvu que vous me ſerviſſiez utilement.

Sully. Je ne veux point m'en donner toute la gloire; il vous en revient une bonne partie. Peut-être n'aurois-je pas ſi bien ſervi un autre Maître. Votre raiſon, & la bonté de votre cœur me raſſuroient. Après vous être livré quelquefois à votre vivacité, & avoir mal reçu mes conſeils & mes inſinuations, rendu

* La Marquiſe de Verneuil.

rendu à vous-même par la réflexion; vous approuviez mon zèle; & ce qui est presque sans exemple parmi les Princes, vous ne balanciez point à reconnoitre vos torts. Ce n'est pas un grand effort que d'être fidéle & sincére avec un pareil Maître.

Henri. Votre réflexion ne rend que plus haïssables & plus dignes de mépris les flatteurs qui me trompoient. Que fera donc cette pernicieuse espèce avec des Princes à qui on ne peut dire la vérité, sans exposer sa fortune?

Sully. Il n'est point de maux qu'elle ne cause. Malheur à l'Etat dont le Prince se livre à eux! Malheur à ce Prince lui-même! Il ne connoit rien dans ses affaires; & souvent il se trouve au point d'avoir tout perdu, tandis qu'il croit gouverner avec bonheur & sagesse. C'est principalement lorsqu'il a une Maîtresse, qu'il ne doit attendre de ses Courtisans aucune sincérité dans tout ce qui a rapport à sa passion. On sçait que l'amour est la plus impérieuse de toutes les foiblesses. Il fascine les yeux du plus sage; il change à son gré la face des objets; & il est plus fort encore contre ceux que l'on n'a jamais accoutumés à résister

ter

ter à leurs panchans. Il n'eſt point de Courtiſan qui ne ſe crût perdu, s'il avoit irrité la Maîtreſſe de ſon Souverain. En effet, il y a bien peu de Princes capables de tenir contre une ſcène pareille à celle que vous donna un jour en ma préſence la Ducheſſe de Beaufort.

Henri. Elle la joua d'une façon bien dangereuſe pour moi; & je fus heureux dans ce moment de vous bien connoitre, & de ſentir tout le prix d'un Miniſtre tel que vous. Cette épreuve ne ſervit qu'à me faire voir de quoi une femme artificieuſe & paſſionnée eſt capable.

Sully. Je vous admire encore, mon cher & auguſte Maître, lorſque je me repréſente cette belle femme fondant en larmes, & prête, ce ſembloit, à mourir de douleur, pour obtenir mon éloignement; & vous, inébranlable, malgré tout votre amour, lui dire avec fermeté ces belles paroles: *Je me paſſerois plus volontiers de dix Maîtreſſes comme vous, que d'un ſeul ſerviteur tel que lui.*

Henri. Ce fut le dénouement de la Piéce. Comme nous vîmes en un inſtant cette belle mourante reprendre toutes ſes graces & juſqu'à ſa gaieté, me demander pardon, & ſe

réconcilier avec vous ! Celle qui lui ſuccéda n'étoit pas ſi ſouple. Elle m'a coûté bien des peines & de cruels chagrins.

Sully. Je vous ai plaint ſouvent, mon cher Maître : vous aimiez de bonne foi, vous méritiez d'être aimé de même. Par quelle fatalité étiez-vous ſi attaché à une femme artificieuſe & méchante ?

Henri. Que voulez-vous, mon Ami ? Mon cœur étoit altéré du plaiſir d'aimer & *d'être* aimé ? Si le Ciel m'eût donné une femme tendre, douce, careſſante, enjouée, j'euſſe trouvé chez elle de quoi me ſatisfaire ; je n'aurois pas eu beſoin de Maîtreſſes.

Sully. Il eſt vrai qu'un cœur tel que le vôtre veut de l'occupation. Vous auriez été plus à plaindre qu'un autre, ſi vous n'aviez point trouvé d'amis parmi vos ſerviteurs.

Henri. Mon cher *Roſny*, un Prince aimable ne manquera jamais de gens qui l'aimeront ; il ne lui reſte que de ſçavoir les diſtinguer. Nous avons parlé des inconvéniens de la Grandeur ſuprême, par raport à l'amitié : elle a bien auſſi ſes avantages. Qu'il eſt doux de rendre heureux ceux que l'on aime !

Sully. Le plaiſir de donner eſt le plaiſir des Dieux :

Dieux : il eſt encore celui des Héros ; & votre cœur étoit fait pour le ſentir : celui de recevoir n'eſt véritablement doux, que quand nous ſçavons que notre ami ne s'appauvrit point des dons qu'il nous fait. C'eſt un autre avantage bien précieux dans l'amitié des Souverains. Que n'ont-ils encore, comme les Dieux, le don de diſcerner ceux qui ſont dignes de leurs bienfaits !

Henri. Les Rois ſont les images des Dieux ſur la terre : ils peuvent en quelque façon participer à leur félicité. Qu'ils s'appliquent à rendre les Peuples heureux, ils ne les trouveront point ingrats ; & certainement rien n'eſt comparable pour un grand cœur, au plaiſir de ſe voir chéri de tout un peuple dont on fait le bonheur.



ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS

Sur la différence qu'il y a entre les Ecrits d'un Auteur, & sa Conduite & sa Conversation. *

De toutes les contrariétés que l'on remarque chez les hommes, qui naissent ou de la folie ou de l'infirmité humaine, il n'en est point de plus singuliére que celle qui se trouve souvent entre les écrits d'un Auteur & sa conduite. *Milton*, dans une lettre qu'il écrivoit à un Sçavant étranger qui étoit venu le voir, se félicitoit, avec raison, de ce qu'il sentoit qu'il avoit un caractère qui ne se démentoit jamais, & de ce qu'il avoit toujours soutenu la réputation qu'il s'étoit faite par ses écrits, vis-à-vis des personnes que cette réputation attiroit auprès de lui.

Ceux qui ont voulu connoitre plus particuliérement des Ecrivains distingués par des ap-pa-

* Traduites de l'Anglois.

parences de vertu, ou par une ſublimité de génie, ont ſouvent eu de juſtes raiſons de ſe repentir de leur curioſité; le fantôme de perfection que leur imagination avoit créé, s'eſt évanouï quand ils ont voulu le ſerrer entre leurs bras. Ils ont perdu le plaiſir qu'il y a à croire que l'humanité peut être élevée à un fort haut degré d'honneur; peut-être même ont-ils moins été encouragés à marcher dans les ſentiers de la vertu, lorſqu'ils ont vû que ceux qui ſembloient devoir y marcher à grands pas, s'en écartoient, découragés, ou par les difficultés, ou par l'incertitude des récompenſes.

Pendant longtems les Monarques de l'Orient eurent la coutume de ſe retirer dans leurs palais & dans leurs jardins, de ſe ſouſtraire aux regards des hommes, & de ne ſe faire connoitre à leurs Sujets que par leurs Edits. Cette politique eſt encore plus néceſſaire à ceux qui écrivent qu'à ceux qui gouvernent; car les hommes n'aiment pas plus à être inſtruits, qu'ils n'aiment à être commandés, par un homme en qui ils voyent leurs foibleſſes & leurs folies. Un homme qui paroitroit tout-à-coup dans le cabinet d'un Auteur éprouveroit

ſouvent la même ſurpriſe & la même indignation qu'éprouva cet Officier, qui ayant enfin obtenu de voir Sardanapale, le trouva au milieu de ſes femmes, prenant part à leurs occupations & à leurs amuſemens.

Il n'eſt pas difficile de concevoir comment il arrive que la vie d'un homme ne mérite pas les éloges que l'on donne à ſes écrits. Sans vouloir recourir ici à de fines ſpéculations, il eſt certain qu'il eſt plus aiſé de former des deſſeins que de les exécuter. Un homme trace des plans de conduite lorſqu'il eſt dans un état de tranquillité & de déſintéreſſement, lorſque les charmes de l'eſpérance, les ſollicitations des panchans, les deſirs importuns des paſſions, les allarmes de la crainte, n'agiſſent point ſur lui; lorſqu'il ſe trouve dans l'état d'un homme qui enſeigne, ſur terre, l'art de la navigation, à des gens pour qui la mer eſt toujours tranquille, & le vent toujours favorable.

Les Mathématiciens ſavent la différence qu'il y a entre les loix qui réſultent de la ſpéculation & l'application de ces loix à la pratique, dans laquelle ils ſont obligés d'avoir égard à l'imperfection de la matiére & à l'influence des

des accidens. De même dans les ſpéculations de morale il faut ſe ſouvenir qu'il ſe préſente bien des obſtacles dans la pratique, qui n'ont pas lieu dans la théorie. Celui qui fait des ſpéculations n'a à craindre que ſes propres erreurs; mais un homme, dans le commerce de la vie, a non-ſeulement ſes paſſions à combattre, mais encore celles d'autrui; il ſe trouve embarraſſé par mille inconvéniens, qui le pouſſent d'un côté & d'un autre, & qui ſouvent lui ferment le chemin. Quelquefois il eſt obligé d'agir ſans avoir délibéré, & de choiſir ſans avoir pu examiner. Souvent il eſt ſurpris tout-à-coup par le changement qui arrive dans l'état des choſes, & contraint de prendre de nouvelles meſures ſur de ſimples apparences. D'autres fois il eſt entrainé par les autres, parce qu'il eſt indolent ou craintif. Souvent encore il déſire de connoitre ce qui eſt vrai & juſte, & il trouve des gens empreſſés à le tromper & à le ſéduire.

Il ne faut donc pas s'étonner, ſi, au milieu du tumulte, des piéges & des dangers, tant de gens violent ces préceptes qu'ils ont dictés dans la ſolitude, lorſqu'ils étoient tranquilles, lorſque l'eſprit étoit ſans nuage, & la liberté ſans

ſans entraves. Telle eſt notre condition dans ce monde ; nous voyons au-delà de ce que nous pouvons faire ; ſi la vigilance la plus ſcrupuleuſe n'empêche pas que l'innocence la plus pure ne reçoive tous les jours des atteintes, comment une ame liée à un corps s'éléveroit-elle à ce haut point de vertu que la ſpéculation lui découvre ?

Il eſt cependant néceſſaire, rélativement à cette idée de perfection que l'homme *aperçoit*, de nous faire des objets vers *leſquels* tous nos efforts ſe portent. Celui qui manque ſouvent dans la conduite de la vie, fait en quelque maniére l'expiation de ſes fautes, en prémuniſſant les autres contre ſes propres chutes, & en s'efforçant par de *ſalutaires conſeils* de les préſerver de la contagion de ſon mauvais exemple.

Rien n'eſt plus déraiſonnable, & en même tems plus commun, que de taxer d'hypocriſie celui qui témoigne du zèle pour des vertus qu'il néglige dans la pratique, puiſqu'il peut être véritablement perſuadé des avantages qu'il y a à triompher de ſes paſſions, & n'avoir pas la force de les combattre ; comme un homme qui ſeroit convaincu de l'utilité d'un

d'un voyage, & qui n'ayant pas le courage de l'entreprendre, recommanderoit à d'autres de le faire, tandis qu'il resteroit tranquillement chez lui.

L'intérêt que les hommes corrompus ont à se roidir contre tout motif d'amendement, les a portés à donner à ces contradictions, lorsqu'il s'agit de décrier la vertu, un poids qu'ils ne leur donnent dans aucune autre occasion. Ils voyent les hommes agir contre leur intérêt, sans supposer que, dans d'autres occasions, ils ne le connoissent pas; ils voyent qu'ils se laissent emporter par des attaques soudaines des passions, qu'ils oublient les choses qui leur importent le plus, pour poursuivre de légers plaisirs, sans les taxer, pour cela, d'avoir changé de sentiment, ou d'aprouver la conduite qu'ils tiennent. Il n'y a que dans ce qui regarde la morale & la religion, qu'ils veulent décider des sentimens par les actions, & qu'ils prétendent qu'un Ecrivain ne cherche qu'à en imposer au monde, lorsqu'il ne confirme pas ses écrits par sa conduite. Ils ne font pas attention qu'ils négligent eux-mêmes, ou qu'ils pratiquent tous les jours bien des choses qui ne s'accordent pas avec leur

leur façon de penser; ils ne s'aperçoivent pas que la conduite des Avocats de la vertu n'augmente ni ne diminue en rien les obligations où ils sont de suivre ce que la raison leur a dicté; qu'un raisonnement ne peut être affoibli que par un autre raisonnement, que sa force est toujours la même, qu'il ait convaincu ou non celui qui le propose.

Cependant puisque ce préjugé, tout déraisonnable qu'il est, prévaut dans un grand nombre d'occasions, il est du devoir de tout homme de ne pas affoiblir l'efficace de ses instructions. S'il souhaitte de persuader les autres, il doit montrer qu'il est persuadé le premier; & tandis qu'il annonce la beauté de la vertu par ses discours, il doit montrer la possibilité de la suivre, par son exemple. Et qu'on ne s'imagine pas qu'on puisse agir d'une maniére differente des autres parce qu'on écrit mieux qu'eux, & que le mérite du génie soit auprès de ceux qui en ont moins, un titre qui excuse le manque de prudence & la négligence de la vertu.

On raconte de *Matthieu Hale*, que pendant longtems il avoit caché son attachement aux devoirs les plus difficiles de la Religion, de

de peur que, par quelqu'action blamable, il ne décriat la piété. Par la même raison, un Auteur qui craint de ne pas soutenir ses leçons par son exemple, feroit très bien de cacher son nom, dans la crainte de faire tort à ses maximes par ses mœurs.

Disons cependant, que le plus grand nombre de ceux qui désirent de former des liaisons plus particuliéres avec des Ecrivains illustres, y sont bien moins portés par l'idée de la vertu que par celle du plaisir; ils ne les recherchent pas tant pour en recevoir des leçons de justice & de tempérance, que pour jouïr des saillies de leur esprit, de l'enjouement de leur conversation, du sel de leurs plaisanteries, ou au moins, de la justesse de leurs raisonnemens, de la finesse de leur pénétration, & de l'élégance de leur diction.

C'est là sans doute ce qu'on a lieu d'attendre de ces Ecrivains illustres; cependant il arrive souvent qu'on s'est trompé grossiérement, & qu'on se dégoute bientôt de la compagnie de gens dont on avoit admiré les écrits. Les gens de lettres passent, pour l'ordinaire, dans l'étude, l'âge où l'on acquiert les maniéres, l'aisance & la politesse; de sorte que tandis

qu'ils

qu'ils ont apris à ſe faire reſpecter, ils ont négligé de cultiver les qualités par leſquelles ils auroient pu plaire. Lorſqu'ils entrent dans le monde, s'ils ſont d'un caractére timide & craintif, ils ſont dans une défiance continuelle parce qu'ils connoiſſent ce qui leur manque. S'ils ſont d'un caractère vif & réſolu, le ſentiment de leur mérite les rend durs & fiers. Quelquefois leur mérite diſparoit, parce qu'ils ne peuvent pas raſſembler leurs idées, *rappeller* ce qu'ils ont lû, & arranger *leurs raiſonnemens*. Quelquefois encore ils ſont d'un tempérament bouillant, ardens à attaquer l'avis des autres, opiniâtres à ſoutenir le leur; leur violence leur nuit, & l'ardeur de vaincre eſt un obſtacle à leur triomphe.

Pour plaire dans la converſation il ne ſuffit pas de ſavoir écrire, quoique cependant ces qualités ſe trouvent quelquefois réünies dans une même perſonne. Mais, pour l'ordinaire, comme il arrive que des gens plaiſent par la promptitude des reparties & la vivacité de l'imagination, & qu'ils n'ont pas dans la compoſition cette méthode exacte qu'elle demande, & qu'ils ſont incapables de ces beautés de travail qui en font le charme; il arrive de

de même, que des gens accoutumés à la composition, manquent de cette promptitude à concevoir, & de cette abondance de mots, qui sont si nécessaires pour la conversation. Ils n'ont pas l'art de saisir les idées qui se présentent & qui leur donneroient occasion d'exposer les leurs; ou bien ils sont si peu faits à s'arrêter sur des sujets ordinaires, que tout ce qui ne roule pas sur des matiéres purement de littérature leur paroit un hors-d'œuvre, & que la conversation devient étrangére pour eux.

Il en est souvent du passage des écrits d'un Auteur à sa conversation, comme de l'entrée dans une grande ville qu'on avoit vuë d'un grand éloignement. On croyoit n'appercevoir que des clochers d'Eglise, & des tours de palais; on se figuroit qu'on alloit entrer dans le séjour de la magnificence & de la grandeur; mais à peine a-t-on passé les portes de la ville, qu'on se trouve embarrassé dans des ruës étroites, dégouté par la vuë de petites chaumiéres, arrêté par mille obstacles, & couvert de fumée.

ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur la seconde Education des Enfans. *

L'Objet d'un *Gouverneur* n'est pas d'instruire son éleve dans les Lettres ou dans les Sciences. C'est de former son cœur par rapport aux vertus morales, & principalement à celles qui conviennent à son état ; & son esprit, par rapport à la conduite de la vie, à la connoissance du monde & des qualités nécessaires pour y réussir.

Le *Gouverneur* est quelquefois chargé de son élève dès l'âge de sept ans ; ce qui n'a guère lieu que chez les Princes. Ordinairement, & chez les gens de qualité, le jeune homme lui est remis, lorsqu'ayant fini l'étude du Latin, il est sur le point de commencer ses exercices, & de faire les premiers pas dans le

* Tirées de l'Encyclopédie, à l'Article *Gouverneur* ; elles peuvent servir de suite à celles qui se trouvent dans le Vol. XIII.

le monde. On ne le considérera que dans cette derniére époque.

Les qualités qu'il doit avoir, les précautions qu'il faut apporter dans le choix qu'on en fait, la conduite des parens avec lui, la sienne avec son éléve : voilà les quatre points qui feront la matiére de cet article.

A l'âge où le jeune homme est remis entre les mains d'un *Gouverneur*, l'éducation n'est plus une affaire d'autorité, c'est une affaire d'insinuation & de raison. Ce n'est pas que l'autorité en soit bannie ; mais on ne l'y doit montrer que sobrement, & quand tous les autres moyens sont épuisés. Alors les panchans sont décidés, les volontés sont fortes, l'esprit est plus clairvoyant, l'amour-propre plus en garde, les passions commencent à paroître. Il faut donc de la part du *Gouverneur* plus de ressources dans l'esprit, plus d'expérience, plus d'art, plus de prudence.

Si l'éducation précédente a été mauvaise, il ne faut pas se flatter de la réparer en entier : on dévelopera les talens, on palliera les défauts, on sauvera le fond par la superficie. Il seroit à souhaiter qu'on pût faire mieux ; mais cela seul doit être regardé comme un objet

très important. Quand les panchans ſont vicieux, c'eſt en détruire en partie les effets, & ce n'eſt pas rendre un petit ſervice à l'homme en particulier & à l'humanité en général, que de les compenſer par des talens, de leur donner un frein quel qu'il ſoit, & de les empêcher de ſe montrer à découvert.

Beaucoup de parens ne ſont pas plus attentifs à cette partie de l'éducation qu'à toutes les autres. Ils donnent un *Gouverneur à leurs* enfans, moins en vûe de leur être *utiles*, *que* par bienſéance ou par faſte. Ils préfèrent celui qui coûte le moins à celui qui mérite le plus; ils bornent ſes fonctions à garder le jeune homme à vûe, à l'accompagner *quand* il ſort, à les en débarraſſer quand *il eſt dans la* maiſon. Il eſt ſans autorité, puiſqu'il eſt ſans conſidération: eſt-il étonnant que tant de *Gouverneurs* ſoient des gens moins que médiocres, & que la plûpart des éducations réuſſiſſent ſi mal? On ſeroit trop heureux ſi l'on pouvoit ramener les parens que ce reproche peut regarder, à une façon de penſer plus raiſonnable & plus conforme à leurs vrais intérêts.

A l'égard du pére tendre qui aime ſes enfans comme il doit les aimer, qui regarde com-

comme le premier de ses devoirs l'éducation de ses enfans, & qui ne veut rien négliger de ce qui peut y contribuer; ce digne pére est un objet intéressant pour toute la société : tout citoyen vertueux doit concourir au succès de ses vûes, du moins à l'empêcher d'être trompé: c'est pour lui que cet article est fait.

Que le *Gouverneur* soit d'un âge mûr; s'il étoit trop jeune, lui-même auroit besoin d'un Mentor; s'il étoit trop âgé, il seroit à craindre qu'il ne descendît difficilement à beaucoup de minuties auxquelles il faut se prêter avec un jeune homme, & que tous deux ne prissent de l'humeur: qu'il n'ait point de disgraces dans l'extérieur ni dans la figure; il faudroit un mérite bien éminent pour effacer ces bagatelles. Les jeunes gens y sont plus sensibles qu'on ne pense; ils en sont plus humiliés ou en font des plaisanteries.

Qu'il ait vécu dans le monde & qu'il le connoisse; car s'il a passé sa vie dans son cabinet ou dans un coin de la société, reculé de la sphère où son éléve doit vivre, il sera gauche à beaucoup d'égards; il y aura mille choses qu'il ne verra pas dans le point de vûe où il faut les voir; il donnera à son éléve des

conſeils ridicules, & avec du mérite il s'en fen mépriſer.

Qu'il ne ſoit pas non plus trop homme du monde, il ſeroit ſuperficiel; il pourroit avoir des principes qui ne ſeroient pas exacts; il ſe plieroit difficilement à la contrainte que l'état exige; il tomberoit dans l'impatience & dans le dégoût; il ſe ſeroit engagé legérement, & négligeroit tout par ennui.

Qu'il ait moins de bel eſprit que *de bon* eſprit; ce qu'il lui faut c'eſt un *ſens droit*, un diſcernement juſte, un eſprit ſage & ſans prétentions. Toute prétention eſt un ridicule, & n'annonce pas une tête ſaine; l'homme brillant dans la converſation n'eſt pas *le plus* propre à l'état de *Gouverneur*; il *n'eſt pas* toûjours le plus aimable dans le commerce habituel & dans la ſociété intime; l'imagination qui domine en lui, ſaiſit les objets trop vivement; elle eſt ſujette à des écarts, & rend l'humeur inégale.

Qu'il ait une idée de la plûpart des connoiſſances que ſon éléve doit acquérir : quoiqu'il ne ſoit pas chargé de ſes études, il eſt à ſouhaiter qu'il puiſſe les diriger; il faut qu'il ſoit en état de raiſonner de tout avec lui; il

y a mille choses qu'il peut lui apprendre par la seule conversation. Il n'est pas nécessaire qu'il soit homme profond à tous égards, pourvû qu'il connoisse assez chaque chose, pour en bien savoir l'usage & l'application; s'il en ignore quelques-unes, qu'il sache au-moins qu'il les ignore; s'il s'est appliqué particuliérement à quelque science, il faut prendre garde qu'il n'en soit point passionné, & qu'il n'en fasse pas plus de cas qu'elle ne mérite: car il arriveroit, ou qu'il s'en occuperoit tout entier & négligeroit son éléve, ou qu'il raméneroit tout à cette science, sans examiner le rang qu'elle doit avoir dans les connoissances du jeune homme.

On appuiera d'autant plus sur ces observations, que le jeune homme aura plus d'esprit naturel & de lumiéres acquises.

Ce qui est nécessaire au *Gouverneur* avec tous les jeunes gens, c'est une ame ferme, des mœurs douces, une humeur égale. Avec une ame foible, il se laissera mener par son éléve, & sans le vouloir il deviendra son complaisant. Avec un caractère dur, ou le jeune homme se révoltera contre lui, ou, sans se révolter, il le haïra, ce qui n'est pas un moin-

dre obstacle au succès de l'éducation. Avec une humeur inégale, il sera incapable d'une conduite soûtenue; il sera tantôt foible & tantôt dur, suivant la disposition de son ame. Il reprendra mal-à-propos & par humeur, ou avec humeur, & dès-lors il perdra tout crédit sur l'esprit de son éléve.

Je souhaiterois outre cela qu'il eût fait une éducation; il y auroit acquis des lumiéres auxquelles l'esprit ne supplée point. *L'homme* qui a le plus d'esprit, chargé pour la premiére fois de conduire un jeune homme, s'appercevra bien-tôt, si ses vûes sont droites, qu'avec plus d'expérience il eût mieux fait.

On choisit ordinairement pour *Gouverneur* un homme de Lettres ou un militaire: l'homme de Lettres est plus facile à trouver, & convient plus communément à l'état. On sent bien que je n'entens par homme de Lettres ni le bel esprit proprement dit, ni le littérateur obscur & sans goût, ni l'homme superficiel, qui se croit lettré parce qu'il parle haut & qu'il décide; mais l'homme d'esprit qui a cultivé les Lettres par le goût qu'elles inspirent à toute ame honnête & sensible, & sur les mœurs duquel elles ont répandu leur douceur & leur aménité.

A

A l'égard du militaire, s'il avoit vécu dans la capitale & qu'il eût employé ses loisirs à orner son esprit & à perfectionner sa raison; s'il joignoit aux connoissances de l'homme de Lettres quelques notions de la guerre, non en subalterne qui ne connoît que les petits détails qui lui sont personnels, non en raisonneur vague qui donne d'autant plus carriére à son imagination qu'il a moins de connoissances réelles, mais en homme attentif qui a cherché à s'instruire, & qui a médité sur ce qu'il a vû; il n'est pas douteux qu'il ne fût plus propre que tout autre à faire l'éducation d'un homme de qualité. Mais quand il n'a, comme j'en ai vû plusieurs, d'autre mérite que la décoration qui est propre à son état, & que, prenant celui de *Gouverneur*, il en croit le titre & les fonctions peu dignes de lui, j'ai peine à concevoir pourquoi on l'a choisi.

Le *Gouverneur* que je viens de décrire n'est pas un homme ordinaire. Je l'ai dépeint tel qu'il seroit à souhaiter qu'il fût, mais tel en même tems qu'on doit peu se flatter de le trouver. Pour le découvrir il faut le chercher : il faut avoir des yeux pour le connoître; il faut mériter de se l'attacher.

Si vous n'êtes point à portée de faire ce choix par vous-même, prenez bien garde à qui vous vous en rapporterez. Tout important qu'est pour vous cet objet, presque personne ne se fera scrupule de vous tromper. Défiez vous des gens du monde. La plûpart sont trop legers & trop dissipés pour apporter l'attention nécessaire à une chose qui en demande tant. Ils vous proposeront avec chaleur un homme qu'ils ne connoissent *point*, ou qu'ils connoissent mal; qui ne sera *par l'événement* qu'un homme inepte, & peut-être sans mœurs; ou qui, s'il a quelque mérite, n'aura pas celui qui convient à la chose. Défiez vous sur-tout des femmes. *Elles sont* pressantes; & leur imagination *ne saisit rien* foiblement.

Ne comptez aussi que médiocrement sur la plûpart des gens de Lettres, même de ceux qui passent pour se connoître le mieux en éducation. Si vous n'êtes pas leur ami, ils vous donneront un homme médiocre, mais qui sera de leur connoissance, & à qui ils aimeront mieux rendre service qu'à vous.

Examinez par vos yeux tout ce que vous pourrez voir: & du reste, ne vous en rap-

por-

portez qu'à des gens qui ſoient aſſez eſſentiellement vos amis pour ne pas vouloir vous tromper : aſſez attentifs pour ne pas ſe méprendre par legéreté ; & en même tems aſſez éclairés pour ne pas vous tromper par défaut de lumiéres.

Il y a des qualités qui s'annoncent au-dehors, & dont vous pourrez juger par vous-même. Il en eſt d'autres qu'on ne connoît qu'à l'uſage. Telles ſont celles qui conſtituent le caractère, & telle eſt l'humeur. Si le *Gouverneur* que vous avez en vûe a déjà fait une éducation, vous aurez un grand avantage pour le connoître à cet égard. Avec un peu d'adreſſe, vous pourrez ſavoir des jeunes gens qui vivoient avec ſon éléve, la maniére dont le *Gouverneur* ſe conduiſoit avec eux, ce qu'ils en penſoient ; ils ſont en cette matiére juges très-compétens.

Plus un excellent *Gouverneur* eſt un homme rare, plus on lui doit d'égards quand on croit l'avoir trouvé. On lui en doit beaucoup par rapport à lui-même ; on lui en doit encore davantage par rapport à l'objet qu'on ſe propoſe, qui eſt le ſuccès de l'éducation. Qu'il ſoit annoncé dans la maiſon de la maniére la plus propre à l'y faire reſpecter. Puiſqu'il y vient prendre les fonctions de pére, il eſt juſte que

que vous fassiez rejaillir sur lui une partie du respect qu'on vous porte.

S'il ne vous a pas paru mériter votre confiance, vous avez eu tort de le choisir. Si vous l'en avez jugé digne, il faut la lui donner toute entiére. Qu'il soit le maître absolu de son éléve, car c'est sur l'autorité que vous lui donnerez que le jeune homme le jugera.

Ne contrariez ses vûes, ni par une tendresse mal-entendue, ni par l'opinion que vous avez de vos lumiéres. Dès qu'on est *pére*, on doit sentir qu'on est aveugle & qu'on est foible. Il y a mille choses essentielles qu'on ne voit point, ou qu'on voit mal. Il y en a d'autres qui sont des bagatelles, & dont on est trop vivement affecté. Expliquez-lui en général vos intentions, mais ne vous mêlez point du détail. Il doit connoître le jeune homme beaucoup mieux que vous. Lui seul peut voir à chaque instant ce qu'il convient de faire. Celui-là seul peut suivre une marche uniforme qui fait son unique objet de l'éducation. Toute inégalité dans l'éducation est un vice essentiel.

Je ne dis pas pour cela que vous deviez perdre de vûe votre enfant dès que vous l'avez

remis

remis entre les mains d'un *Gouverneur*. Cette conduite seroit imprudente; elle répugneroit à votre tendresse, & un *Gouverneur* honnête homme en seroit mal satisfait. Il veut être avoüé, mais avec discernement. Ne raisonnez point de lui avec le jeune homme, à moins que ce ne soit pour le faire respecter; raisonnez beaucoup du jeune homme avec lui. Plus ses principes vous seront connus, moins vous serez en danger de les contredire. S'il y a dans sa conduite quelque chose qui ne soit pas conforme à vos idées, demandez lui ses raisons. Deux hommes de mérite peuvent penser différemment sur le même objet en l'envisageant par des faces différentes. Mais si le *Gouverneur* est homme sage & attentif, il y a à parier que c'est lui qui a raison.

Si vous avez apporté dans le choix d'un *Gouverneur* les précautions que j'ai indiquées, il est difficile que vous soyez trompé. Si vous l'êtes, ce ne sera pas essentiellement. Si le *Gouverneur* que vous avez pris se trouve à quelques égards inférieur à l'idée qu'on vous en avoit donnée; dès que vous l'avez choisi, il faut le traiter aussi-bien que si vous le jugiez homme supérieur; vous le rendrez du-moins supérieur à lui-même.

Je

Je ne parle point de ce que vous devez faire pour lui du côté de la fortune. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs ; & si votre ame est noble, comme je le suppose, vous le savez.

Le *Gouverneur* de son côté ne doit pas s'engager sans examen. Il faut qu'il connoisse l'état qu'il va prendre, & qu'il consulte ses forces. Quiconque est jaloux de sa liberté, de ses goûts, de ses fantaisies, ne doit pas embrasser cet état. Il exige un renoncement total à soi-même, une assiduité continuelle, une attention non interrompue ; & ce zèle ardent qui dévore un honnête homme, quand il s'agit de remplir les engagemens qu'il a pris.

Qu'il connoisse aussi le caractère des parens, & jusqu'à quel point ils sont capables de raison. Il lui seroit douloureux de prendre des engagemens qu'on le mettroit hors d'état de remplir. Si par exemple on ne lui accordoit ni considération, ni autorité, comme il ne pourroit faire aucun bien dans les fonctions qui lui seroient confiées, quelqu'avantage qu'il y trouvât d'ailleurs, je présume qu'il ne tarderoit pas à y renoncer.

On peut réduire à trois classes le caractère de

de tous les jeunes gens. Les uns, qui ſont nés doux, & qu'une mauvaiſe éducation n'a pas gâtés, s'élévent, pour ainſi dire, tout ſeuls. On a peu de choſe à leur dire, parce que leurs inclinations ſont bonnes. Il ſuffit de leur indiquer la route pour qu'ils la ſuivent. Preſque tout le monde eſt capable de les conduire, ſinon ſupérieurement, au-moins d'une maniére paſſable.

D'autres ſont doux en apparence, qui ne ſont rien moins que dociles; ils écoutent tant qu'on veut, mais ne font que leur volonté. Quelques-uns ſentent bien que vous avez raiſon, mais la raiſon leur déplaît quand elle ne vient pas d'eux. Si vous les attendez, ils y reviendront quand ils pourront ſe flater d'en avoir tout l'honneur. Preſſez-les, ils ſe roidiront, & vous perdrez leur confiance.

Il en eſt enfin qui ont l'imagination vive & les paſſions impétueuſes. Quelque bien nés qu'ils ſoient, vous devez vous attendre à quelques écarts de leur part. Pour les contenir, il faut de la prudence & du ſang froid. Il faut ſur-tout avoir l'œil & la main juſtes. Si vous vous y prenez mal-adroitement, ils vous échapperont; vous les punirez, mais vous ne les

les plierez pas. Les obſervations qui ſuivent ſont relatives ſur-tout aux caractéres des *deux* derniéres eſpéces.

Dès que votre éléve vous ſera remis, travaillez à établir votre autorité. Moins vous devez la montrer durant le cours de l'éducation, plus il eſt important de la bien établir d'abord. Si le jeune homme eſt doux, il ſe pliera de lui-même; s'il ne l'eſt pas, ou que précédemment il ait été mal conduit, *la choſe* ſera plus difficile. Mais avec de la *prudence* & de la fermeté, vous en viendrez à bout.

Débutez avec lui par la plus grande politeſſe, mais que votre politeſſe ſoit impoſante; ou n'ayez point de côtés foibles, *ou cachez-les bien*; car ſon premier ſoin ſera *de les découvrir*. Soyez le même tous les jours & dans tous les momens de la journée; rien n'eſt plus capable de vous donner de l'aſcendant ſur lui. S'il vient à vous manquer, ſoit par hauteur, ſoit par indocilité, qu'il ſoit puni ſévérement, & de maniére à n'être pas tenté d'y revenir. Il eſt vraiſemblable qu'après cette premiére épreuve il prendra ſon parti.

A l'âge où je ſuppoſe le jeune homme, il n'y a point de caractéres indomptables. *Qu'on* exa-

examine ceux qui paroissent tels, on verra qu'ils ne le sont que par la faute des parens, ou par celle du *Gouverneur*.

S'il n'étoit question que de contenir votre éléve durant le tems que vous vivrez ensemble, peut-être votre autorité seroit-elle suffisante; mais il est question de laisser dans son cœur & dans son esprit des impressions durables, & vous ne pouvez y parvenir sans avoir sa confiance & son amitié. Lors donc que votre empire sera bien établi, songez à vous faire aimer. En vous donnant ce conseil, je parle autant pour votre bonheur que pour le bien de votre éléve. Si quelque chose est capable d'adoucir votre état, c'est d'être aimé.

Ce n'est pas l'autorité qu'on a sur les jeunes gens qui empêche qu'on en soit aimé, c'est la maniére dont on en use. Quand on en use avec dureté ou par caprice, on se fait haïr; quand on est foible & qu'on ne sait pas en user à propos, on se fait mépriser; quand on est dans le juste milieu, ils sentent qu'on a raison; & dès qu'on a leur estime, on n'est pas loin de leur cœur.

Je vous dis, & je le dirai de même à quiconque aura des hommes à conduire: dès qu'ils sont

ſont inſtruits de leurs devoirs, ne leur faites ni grace ni injuſtice; c'eſt un moyen sûr de les contenir; ſi votre affection remplit l'intervalle, vous leur deviendrez cher, & vous les rendrez vertueux.

Marquez de l'attachement à votre éléve, il y ſera ſenſible. Quand ſes goûts ſeront raiſonnables, quelque contraires qu'ils ſoient aux vôtres, prêtez-vous-y de bonne grace. Prévenez-les quand vous ſerez content de lui. Qu'il liſe votre amitié dans votre air, dans vos diſcours, dans votre conduite; mais que cette amitié ſoit décente, & que les témoignages qu'il en recevra paroiſſent tellement dépendre de votre raiſon, qu'ils lui ſoient refuſés dès qu'il ceſſera de les mériter.

Si vous êtes obligé de le punir, paroiſſez le faire à regret. Qu'il ſache dès le commencement de l'éducation, que s'il fait des fautes, il ſera infailliblement puni; & qu'alors ce ſoit la loi qui ordonne, & non pas vous.

Vous entendez ce que c'eſt que les punitions dont je veux parler. C'eſt la privation de votre amitié, des bontés de ſes parens, de celles des perſonnes qu'il eſtime: en un mot, de toutes les choſes qu'il peut & qu'il doit déſirer.

Si

Si vous vous y êtes bien pris d'abord, & que vous l'ayez subjugué, vous ne serez guére dans le cas de le punir. Il y auroit de l'imprudence à le punir souvent. Il n'est pas loin du tems où la crainte des punitions n'aura plus lieu; il est capable de motifs plus nobles; c'est donc par d'autres liens qu'il faut le retenir.

Quelque faute qu'il ait faite, & quelque chose que vous ayez à lui dire, parlez-lui s'il le faut avec force; ne lui parlez jamais avec impolitesse. Vous n'auriez raison qu'à demi, si vous ne l'aviez pas dans la forme. Rien ne peut vous autoriser à lui donner un mauvais exemple; & vous ne devez pas l'accoûtumer à entendre des paroles dures.

S'il est vif, reprenez-le avec prudence; dans ses momens de vivacité il ne seroit pas en état de vous entendre, & vous l'exposeriez à vous manquer. Il y a moins d'inconvénient à ne pas reprendre, qu'à reprendre mal-à-propos.

Ne soyez point minucieux. Il y a de la petitesse d'esprit à insister sur des bagatelles, & c'est mettre trop peu de différence entre elles & les choses graves.

Il y a des choses graves sur lesquelles vous serez obligé de revenir souvent: tâchez de

n'en avoir pas l'air. Que vos leçons soient indirectes, on sera moins en garde contr'elles. Il y a mille façons de les amener & de les déguiser. Faites-lui remarquer dans les autres les défauts qui seront en lui, il ne manquera pas de les condamner; ramenez-le sur lui-même. Instruisez-le aux dépens d'autrui. Faites quelquefois l'application des exemples que vous lui citerez; plus souvent laissez-la lui faire. Raisonnez quelquefois: d'autres fois une plaisanterie suffit. Attaquez *par l'honneur* & par la raison ce que l'honneur & la raison pourront détruire; attaquez par le ridicule ce que vous sentirez qui leur résiste.

Abaissez sa hauteur s'il en a: mortifiez sa vanité, mais n'humiliez pas son amour-propre. Ce n'est pas en avilissant les hommes qu'on les corrige: c'est en élevant leur ame, & en leur montrant le degré de perfection dont ils sont capables.

Ménagez sur-tout son amour-propre en public. Il sera d'autant plus sensible à cette marque d'attention, qu'il verra les autres *Gouverneurs* ne l'avoir pas toujours pour leurs éléves. A l'égard des choses loüables qu'il pourra faire, louez-les publiquement. Faites-

le

le valoir dans les petites choſes, afin de l'encourager à en faire de meilleures.

Si vous trouvez dans votre éléve un de ces naturels heureux qui n'ont beſoin que de culture, vous aurez du plaiſir à la lui donner. S'il eſt au contraire de ces eſprits gauches & ineptes qui ne conçoivent rien, ou qui entendent de travers; de ces ames molles & ſtériles, incapables de ſentiment, & qui ſe laiſſent aller indiſtinctement à toutes les impreſſions qu'on veut leur donner, que je vous plains!

Inſtruiſez-le à la maniére de *Socrate*. Cauſez avec lui familiérement ſur le vrai, ſur le faux, ſur le bien & ſur le mal, ſur les vertus & ſur les vices. Faites-le plus parler que vous ne lui parlérez. Amenez-le par vos queſtions, & de conſéquence en conſéquence, à s'appercevoir lui-même de ce qu'il y a de défectueux dans ſa façon de penſer. Accoûtumez-le à ne point porter un jugement ſans être en état de l'appuyer par des raiſons. Fortifiez les principes qu'il a: donnez-lui ceux qui lui manquent.

Les premiers de tous & les plus négligés, ſont ceux de la Religion. En entrant dans le monde, un jeune homme la connoit à peine

par son catéchisme & par quelques pratiques extérieures. Il la voit combattue de *toutes* parts : il suit le torrent. Soit dans les entretiens que vous aurez ensemble, soit par les lectures auxquelles vous l'engagerez, faites ensorte qu'il la connoisse par l'histoire & par les preuves. On donne aux jeunes gens des maîtres de toute espèce ; on devroit bien leur donner un maître de Religion. On les mettroit en état de la défendre, au moins dans leur *cœur.*

L'homme du peuple est contenu *par la crainte* des loix ; l'homme d'un état moyen l'est par l'opinion publique. Le grand peut éluder les loix, & n'est que trop porté à se mettre au-dessus de l'opinion publique. Quel *frein* le retiendra, si ce n'est la Religion ? Faites-lui en remplir les devoirs, mais ne l'en excédez pas. Montrez-la-lui par tout ce qu'elle a de respectable ; il n'y a que les passions qui puissent empêcher de reconnoitre la grandeur & la beauté de sa morale. Elle seule peut nous consoler dans les maladies, dans les adversités ; les grands n'en sont pas plus exempts que le reste des hommes.

Faites valoir à ses yeux les moindres choses que font pour lui ses parens. Qu'il soit

bien

bien convaincu qu'il n'a qu'eux dans le monde pour amis véritables. S'ils ſont trop diſſipés pour s'occuper de lui comme ils le devroient, tâchez qu'il ne s'en apperçoive pas. S'il s'en apperçoit, effacez l'impreſſion qu'il en peut recevoir. Quelle que ſoit leur humeur, c'eſt à lui de s'y conformer, non à eux de ſe plier à la ſienne. Dans l'enfance, les parens ne ſont pas aſſez attentifs à ſe faire craindre, & dans la jeuneſſe ils s'occupent trop peu de ſe faire aimer. Voilà une des principales ſources des chagrins qu'ils éprouvent, des déréglemens de la jeuneſſe, & des maux qui affligent la ſociété. Si un pére, après avoir élevé ſon fils dans la plus étroite ſoumiſſion, lui laiſſoit voir ſa tendreſſe à meſure que la raiſon du jeune homme ſe développe, enchaîné par le reſpect & par l'amour, quel eſt celui qui oſeroit s'échapper? Quel que ſoit un pére à l'extérieur, ſi les jeunes gens pouvoient lire dans ſon cœur toute la joie qu'il éprouve quand ſon fils fait quelque choſe de loüable, & toute la douleur dont il eſt pénétré quand ce fils s'écarte du chemin de l'honneur, ils ſeroient plus attentifs qu'ils ne le ſont à ſe bien conduire. Par malheur, on ne conçoit l'étendue de ces ſentimens

que quand on eſt pére. Faites enviſager à votre éléve qu'il le doit être un jour.

Cultivez à tous égards la ſenſibilité de ſon ame. Avec une ame ſenſible on peut avoir des foibleſſes, on eſt rarement vicieux. Soyez rempli d'attentions pour lui, vous le forcerez d'en avoir pour vous; vous l'en rendrez capable par raport à tout le monde. Accoutumez-le à remplir tous les petits devoirs qu'impoſent aux ames bien nées la *tendreſſe ou* l'amitié. Les négliger, c'eſt être incapable des ſentimens qui les inſpirent. On a beau s'en excuſer ſur l'oubli, cette excuſe eſt fauſſe & honteuſe. L'eſprit n'oublie jamais quand le cœur eſt attentif.

S'il étoit pardonnable à quelqu'un d'être peu citoyen, ce ſeroit à un particulier; perdu dans la foule, il n'eſt rien dans l'Etat: il n'en eſt pas de même d'un homme de qualité; il doit être plein d'amour pour ſon Roi, puiſqu'il a l'honneur de l'approcher de plus près; il doit s'intéreſſer à la gloire & au bonheur de ſa patrie, puiſqu'il peut y contribuer: rien dans l'Etat ne lui doit être indifférent, puiſqu'il peut y influer ſur tout.

Qu'il ſache qu'on n'eſt grand, ni pour avoir

des

des ancêtres illustres, quand on ne leur ressemble pas; ni pour occuper de grands emplois, quand on les remplit mal; ni pour posséder de grands domaines, quand on les consume en dépenses folles & honteuses; ni pour avoir un nombreux domestique, de brillans équipages, des habits somptueux, quand on fait languir à sa porte le marchand & l'ouvrier: qu'en un mot on n'est grand & qu'on ne peut être heureux que par des vertus personnelles, & par le bien qu'on fait aux hommes.

Attachez vous sur-tout à lui donner des idées de justice: faites-lui remarquer mille petites injustices que vous lui verrez faire; entrez sur cela dans les moindres détails. Vous ne sauriez croire combien les gens d'un certain ordre ont de peine à concevoir cette vertu.

Traitez-le en homme fait, si vous voulez qu'il le devienne; supposez lui des sentimens, si vous voulez qu'il en acquerre; rendez-le fier avec lui-même, & qu'il s'estime assez pour ne pas vouloir se manquer: que la corruption du siécle soit un nouvel aiguillon pour lui. Plus les mœurs sont dépravées, plus on est sûr de se distinguer par des mœurs contraires; s'il n'a point assez d'ame pour se res-

pecter lui-même, qu'il respecte du moins les jugemens du public: tout homme qui les *mé*prise est un homme méprisable : ce public peut être corrompu, ses jugemens ne le sont jamais.

Il n'y a qu'un cas où l'on doive se mettre au-dessus de l'opinion du vulgaire, c'est lorsqu'on est sûr de la pureté & de la grandeur de ses motifs : alors il faut ne considérer que sa propre vertu; la gloire qui la *suivra sera* moins prompte, mais elle sera *plus solide*. Ce n'est pas l'amour des loüanges qu'il faut inspirer aux hommes, ils n'y sont que trop sensibles, & rien n'est plus capable de les rapetisser ou de les perdre; c'est l'amour de la vertu, elle seule peut donner de la *consistance* à leur ame. Faisons bien, les louanges viendront si elles peuvent.

Ne négligez pas les vertus d'un ordre inférieur, mais qui font le charme de la société, & qui y sont d'un usage continuel; si vous l'en avez rendu capable, vous l'aurez rendu poli; car la politesse considérée dans son principe, n'est que l'expression des vertus sociales. Indépendamment de cette politesse primitive qui annonce la modestie, la douceur, la complaisance,

ſance, l'affabilité, même l'eſtime & l'amitié : il en eſt une autre qui paroît plus ſuperficielle, mais qui n'eſt pas moins importante ; c'eſt celle qui dépend de la connoiſſance des uſages & du ſentiment des convenances : c'eſt celle-là qui doit diſtinguer votre éléve ; mais il n'en ſaiſira les fineſſes qu'autant qu'il aura le deſir de plaire.

Deſirer de plaire eſt un moyen pour y réuſſir ; ce mérite n'eſt pas le premier de tous, mais c'eſt l'unique qui ne ſoit jamais infructueux ; il fait ſuppoſer les qualités qu'on n'a pas, il met dans tout leur jour celles qu'on peut avoir, il leur donne des partiſans, il deſarme l'envie. C'eſt par les grands talens qu'on ſe rend capable des grandes places ; c'eſt par les petits talens qu'on y parvient.

Cultivez ſon eſprit, ſon extérieur, & ſes maniéres dans l'air qui lui eſt propre : il peut ſe trouver en lui telle ſingularité qui d'abord vous aura déplû, & qui dans la ſuite, polie par l'uſage du monde, deviendra dans ſa maniére d'être un trait diſtinctif qui le rendra plus agréable.

Qu'il aime les Lettres, c'eſt un goût digne de lui ; c'eſt même un goût néceſſaire. Perſonne

ſonne n'oſe avoüer qu'il ne les aime pas; tout le monde prétend s'y connoître, tout le monde en veut raiſonner; mais il n'eſt donné qu'à ceux qui les aiment d'en raiſonner ſenſément: elles élévent l'ame, elles étendent les idées, elles ornent l'imagination, elles adouciſſent les moeurs, elles mettent le dernier ſceau à la politeſſe de l'eſprit. En général tous les *goûts* honnêtes que vous pourrez placer dans ſon ame, ſeront autant de reſſources contre *les paſſions* & l'ennui; mais faites-les lui concevoir de la maniére dont ils lui conviennent, & ſauvez-le des préventions & du ridicule.

La ſource de tous les ridicules eſt de placer ſa gloire ou dans de petites choſes ou dans des qualités que la nature nous refuſe, ou dans un mérite qui n'eſt pas celui de notre état. Quiconque ne voudra ſe diſtinguer que par l'honneur, la probité, la bienfaiſance, les talens, les vertus de ſon état ou de ſon rang, celui-là eſt inacceſſible au ridicule; il ne négligera pas le mérite de plaire, mais il ne l'eſtimera pas plus qu'il ne vaut; il le cherchera dans les qualités qui ſont en lui, non dans celles qui lui ſont étrangéres: il ſe prêtera à toutes les bagatelles qu'exige la frivolité du monde, ſans en être

être profondément occupé: il estimera les Lettres, les Sciences, les Arts, parce que le beau en tout genre est digne d'occuper son ame: peut-être les cultivera-t-il, mais en secret dans ses momens de loisir & pour son amusement; il aimera & servira de tout son pouvoir les Savans, les Gens de Lettres, les Artistes, sans être leur enthousiaste, leur courtisan, ni leur rival.

Le tems qu'il passe avec vous doit lui donner une expérience anticipée; ne négligez rien de ce qui peut la lui procurer: ouvrez devant ses yeux le livre du monde, apprenez lui la maniére d'y lire; tout ce qui peut y fraper ses yeux ou ses oreilles, doit servir à son instruction. Faites éclorre ses idées, s'il en a; s'il n'en a point, donnez lui en.

L'étude de l'Histoire lui aura montré en grand le tableau des passions humaines; il y aura parcouru les diverses révolutions qu'elles ont produit sur la terre; on lui aura fait remarquer cet amas de contradictions qui forme le caractère de l'homme; ce mêlange de grandeur & de petitesse, de courage & de foiblesse, de lumiéres & d'ignorance, de sagesse & de folie dont il est capable: il y aura vû d'un

d'un côté le vice presque toujours triomphant, mais intérieurement rongé d'inquiétudes & de remords, éblouir les yeux du vulgaire par des succès passagers, puis être plongé pour jamais dans l'opprobre & dans l'ignominie : d'un autre côté, la vertu souvent persécutée, quelquefois obscurcie, mais toujours contente d'elle-même, reprendre avec le tems son ascendant sur les hommes, & durant toute la suite des siécles, recevoir l'hommage de l'univers, *assise* sur les débris des empires.

En lui montrant plus en détail les fragilités de notre espèce, ne la lui peignez pas trop en noir ; faites-la lui voir plus foible que méchante, entraînée vers le mal, mais capable du bien. Il faut qu'il ne soit pas la dupe des hommes, mais il ne faut pas qu'il les haïsse ni qu'il les méprise. Qu'il voye leurs misères avec assez de supériorité pour n'en être ni surpris ni blessé. Qu'il connoisse sur-tout l'homme de sa nation & de son siécle ; c'est avec lui qu'il doit vivre, c'est de lui qu'il doit se défier, c'est lui dont il doit prendre les maniéres & ne pas imiter les mœurs : qu'il soit au fait de ses bonnes qualités, de ses vices dominans, de ses opinions, de ses travers, de ses ridicules : que pour s'en faire

faire un tableau plus détaillé, il le parcoure un peu dans les divers états; qu'il saisisse les nuances qui les différencient; qu'il évalue tout au poids de la raison. Qu'il apprenne à juger les hommes, non par leurs discours, mais par leurs actions. Qu'il sache que celui qui flatte est l'ennemi le plus vil, mais le plus dangereux: que les honnêtes gens sont peu flatteurs, qu'on n'obtient leur amitié qu'après avoir mérité leur estime, mais qu'ils sont les seuls sur lesquels on puisse compter.

Par défaut d'expérience, il présumera beaucoup de ses lumiéres; par un effet de la vivacité de l'âge, il aura des fantaisies peu raisonnables; permettez lui quelquefois de les suivre, quand vous serez sûr que l'effet démentira son attente; les hommes ne s'instruisent qu'à leurs dépens. Ce ne sera qu'à force de se tromper qu'il se croira capable d'erreur.

Veillez sur ses mœurs, mais songez que c'est un homme du monde que vous élevez; qu'il va se trouver livré à lui-même au milieu des passions & des vices; que pour s'en garantir, il faut qu'il les connoisse. Voyez à quel point il est instruit, & réglez vos conseils sur ce qu'il sait: ne lui parlez point en

maî-

maître, raiſonnez avec votre ami. Quelque confiance qu'il ait en vous, il ne vous *dira* pas tout; mais je vous ſuppoſe aſſez de pénétration pour deviner ce qu'il ne vous aura pas dit, & pour lui parler en conſéquence: alors les inſtructions que vous lui donnerez feront d'autant plus d'impreſſion ſur lui *qu'il* vous ſoupçonnera moins d'avoir vû le beſoin qu'il en a.

Voyez tout, mais ayez quelquefois *l'air de* ne pas voir; dans d'autres cas, & *lorſque le* jeune homme s'y attendra le moins, faites lui connoitre que rien ne vous échappe.

Faites lui remarquer dans le petit nombre d'exemples qui viendront à ſa connoiſſance, l'eſtime & les avantages qui ſuivent *la ſageſſe* & la bonne conduite; & dans mille exemples frappans, qui malheureuſement ne vous manqueront jamais, les dangers du vice & le mépris qui l'accompagne.

Prenez garde qu'il ne lui tombe entre les mains de mauvais livres, craignez ſur-tout qu'il ne les liſe en ſecret; il vaudroit beaucoup mieux qu'il les lût devant vous: ſi vous lui en ſurprenez dans le commencement de l'éducation, ôtez les lui: ſi cela arrive vers *la*

fin,

fin, ſoyez plus circonſpect; n'allez pas vous compromettre par un zèle inconſidéré qui aigriroit le jeune homme & que vous ne pourriez pas ſoutenir : vous connoiſſez ſon caractère & les circonſtances; réglez vous ſur cela; n'employez que les motifs que vous ſentirez efficaces : attaquez l'ouvrage du còté du ſtile, du raiſonnement, & du goût; parlez-en comme d'une lecture indigne d'un honnête homme, d'un homme poli. Il y a peu de jeunes gens avec qui cette méthode ne réuſſiſſe.

Les nœuds de l'autorité doivent ſe relâcher à meſure que l'éducation s'avance. Si l'on veut qu'un jeune homme uſe bien de ſa liberté, il faut, autant qu'on le peut, lui rendre inſenſible le paſſage de la ſubordination à l'indépendance.

Le jour qu'il jouïra de ſa liberté, quelque bien né qu'il ſoit, quelque attachement qu'il ait pour vous, il ſera charmé de vous quitter; mais ſi vous vous êtes bien conduit, ſon yvreſſe ne ſera pas longue; l'eſtime & l'amitié vous le rameneront : alors l'autorité que vous aurez ſur lui ſera d'autant plus puiſſante qu'elle ſera de ſon choix; vos conſeils lui ſeront d'autant plus utiles qu'il vous les aura demandés : vous

ne

ne l'empêcherez pas de tomber dans quelques écarts, mais ils feront moins grands & vous l'aiderez à en revenir. On ôte aux jeunes gens leur *Gouverneur* lorsqu'ils en ont le plus besoin; c'est un mal sans remède: mais peut-être le *Gouverneur* ne peut-il jamais leur être plus utile, que quand, dépouillé de ce titre, on l'a mis à portée de vivre avec eux familiérement & comme leur ami.

Les détails sur la matiére qu'on vient de traiter seroient infinis: on s'est borné ici à des vues très-générales. Quelques-unes ne sont applicables qu'à l'homme de qualité; la plûpart peuvent convenir à tous les états: si elles sont justes, c'est à la prudence du *Gouverneur* qui les jugera telles, à en faire *l'application* & à les modifier convenablement à l'âge, à l'état, au caractère, au tempérament de son élève.

Si en général l'éducation des hommes est une chose très-importante, combien doit le paroitre davantage l'éducation d'un Prince, dont les mœurs donneront leur empreinte à celles de toute une Nation, & dont le mérite ou les défauts feront le bonheur ou le malheur d'une infinité d'hommes?

Il feroit à fouhaiter, dans quelque état que ce fût, qu'on pût toûjours choifir pour *Gouverneur* d'un jeune Prince un homme auffi diftingué par l'étendue de fes connoiffances que par fa probité & fes vertus, & non moins recommandable par la grandeur de fes emplois que par l'éclat de fa naiffance; il en feroit plus capable de faire le bien & le feroit avec plus d'autorité.

Pour ne pas fe jetter fur cette matiére dans de vagues fpéculations, le peu qu'on fe propofe d'en dire fera tiré en partie de l'inftruction donnée en 1756. par les Etats de Suéde au *Gouverneur* du Prince Royal & des Princes héréditaires, & en partie de ce qui fut pratiqué dans l'éducation même de l'Empereur Charles-Quint, par Guillaume de Croy, Seigneur de Chiévre, Gouverneur des Pays-Bas & de la perfonne de ce Prince.

Puifque les Rois font hommes avant que d'être Rois, il faut commencer par leur infpirer toutes les vertus morales & chrétiennes, également néceffaires à tous les hommes. Pour accoûtumer le jeune Prince à régler fes goûts fur la raifon, il faut qu'au moins dans fon enfance il reconnoiffe la fubordination. Il ne faut pas que dès qu'il eft né tout le monde prenne

ſes ordres, juſqu'aux perſonnes prépoſées à ſon éducation; il ne faut pas qu'on applaudiſſe à ſes fantaiſies, ni qu'on lui diſe, comme font les Courtiſans, qu'il eſt un Dieu ſur la terre; il faut au contraire lui apprendre que les *Rois* ne ſont pas faits d'un autre limon que le reſte des hommes; qu'ils leur ſont égaux en foibleſſe dès leur entrée dans le monde, *égaux* en infirmités pendant tout le cours de leur vie, vils comme eux devant Dieu au jour *du jugement*, & condamnables comme eux pour leurs vices & pour leurs crimes; qu'en un mot l'Etre ſuprême n'a point créé le genre humain pour le plaiſir particulier de quelques douzaines de familles.

Perſonne n'eſt plus mal inſtruit *dans la Religion* que les Rois; ils la mépriſent faute de la connoître, ou l'aviliſſent par la maniére dont ils la conçoivent: que celle du jeune Prince ſoit éclairée; qu'on lui apprenne à diſtinguer ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il doit aux Miniſtres de la Religion, ce qu'il ſe doit à ſoi-même, ce qu'il doit à ſes peuples.

On retient les hommes dans leur devoir par le charme des approbations & par la terreur des châtimens; on ne peut contenir les Princes

ces que par la crainte des jugemens divins & du blâme de la postérité. Qu'on tienne donc ces deux objets toujours présens à leurs yeux, tandis que d'un autre côté on les encouragera par les attraits d'une bonne conscience & d'une gloire sans tache.

Plus on excitera le jeune Prince à respecter l'Etre Suprême, plus il reconnoitra son propre néant & son égalité avec les autres hommes ; & de là naîtront pour eux son humanité, sa justice, & toutes les vertus qu'il leur doit.

Beaucoup de Rois sont devenus tyrans, non parce qu'ils ont manqué d'un bon cœur, mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'est jamais parvenu jusqu'à eux. Qu'un jeune Prince fasse souvent des voyages à la campagne ; qu'il entre dans les cabanes des paysans, pour voir par lui-même la situation des pauvres ; & que par-là il apprenne à se persuader que le peuple n'est pas riche, quoique l'abondance règne à la Cour ; & que les dépenses superflues de celle-ci diminuent les biens & augmentent la misére du pauvre paysan & de ses enfans affamés : mais que ce spectacle ne soit point de sa part une spéculation stérile. Il ne convient pas qu'un malheureux

 ait

ait eu le bonheur d'être vû de ſon Prince ſans en être ſoulagé.

Qu'il ſache que les Rois règnent par les Loix, mais qu'ils obéiſſent aux Loix; qu'il ne leur eſt pas permis d'enfreindre & de *violer* les droits de leurs Sujets, & qu'ils doivent s'en faire aimer plutôt que s'en faire craindre.

Qu'il connoiſſe ſur-tout le caractère & *les* mœurs de la nation ſur laquelle il doit régner, afin qu'un jour il puiſſe la gouverner *ſuivant* ſon génie, & en faire le cas qu'*elle mérite*: ſi, par exemple, il eſt deſtiné à régner ſur les François, qu'on ne manque pas de lui vanter leur induſtrie, leur activité dans le travail, leur attachement inviolable pour *leurs* Rois, & cette ame noble & fiére qui *répugne à la* violence, mais qui fait tout pour l'honneur.

Que dès ſes premiéres années on le rende capable d'application & de travail. L'ignorance & l'inapplication des Princes eſt la ſource la plus ordinaire des maux qui déſolent leurs Etats. Dans leur enfance on leur donne des maîtres ſans nombre dont aucun ne fait ſon devoir : on perd un tems précieux à leur enſeigner mille choſes inutiles qu'ils n'apprennent point : tout le néceſſaire eſt négligé. Leur

gran-

grande étude & peut-être l'unique qui leur convienne, est celle qui peut les conduire à la science des hommes & du gouvernement; ce n'est que dans l'Histoire & dans la pratique des affaires qu'ils peuvent la puiser. L'éducation de l'Empereur Charles-Quint est à cet égard le meilleur modèle qu'on puisse proposer.

L'étude de l'Histoire parut si importante à Chievres son *Gouverneur*, qu'il ne s'en rapporta qu'à soi-même pour la lui enseigner; il feignit de l'étudier avec lui. Il commença par lui donner la connnoissance de l'Histoire en général; ensuite il passa à celle des peuples de l'Europe avec lesquels Charles devoit avoir un jour des affaires à démêler: il s'attacha surtout à l'histoire d'Espagne & à celle de France, dans laquelle on comprenoit alors l'histoire des Pays-Bas; il lui faisoit lire chaque Auteur dans sa langue & dans son style; persuadé que pour un Prince il n'y a rien d'inutile dans l'Histoire, & que les faits qui ne servent pas dans la vue qu'on a en les lisant, serviront tôt ou tard dans les vues qu'on aura.

Lorsqu'il lui eut donné par l'Histoire les connoissances générales dont il avoit besoin, il

l'instruisit en particulier de ses véritables intérêts par rapport à toutes les Puissances de l'Europe : de-là il le fit passer à la pratique, convaincu que sans elle la spéculation est peu de chose. Il étoit, comme on l'a dit, Gouverneur des Pays-Bas, & c'étoit dans les Pays-Bas qu'il élevoit Charles. Dans un âge où l'on ne parle aux enfans que de jeux & d'amusement, il voulut non-seulement que le jeune Prince entrât dans son Conseil, mais qu'il y *fût autant* & plus assidu qu'aucun des Con*seillers d'Etat*; il le chargea d'examiner & de rapporter lui-même à ce Conseil toutes les requêtes d'importance qui lui étoient adressées de diverses provinces ; & de peur qu'il ne se dispensât d'y apporter l'attention & l'exactitude *nécessaires*, s'il lui étoit permis de se ranger de l'avis des autres Conseillers, son *Gouverneur* l'obligea toûjours à parler le premier.

Arrivoit-il quelque dépêche importante des pays étrangers ? Chievres lui faisoit tout quitter pour la lire, jusques-là que s'il dormoit, & qu'elle demandât une prompte expédition, il l'éveilloit & l'obligeoit à l'examiner devant lui. Si le jeune Prince se trompoit dans la maniére dont il prenoit l'affaire, ou dans le jugement qu'il

qu'il en portoit, il étoit repris incontinent par ſon *Gouverneur* : s'il trouvoit d'abord le nœud de la difficulté & l'expédient propre pour l'éviter, cela ne ſuffiſoit pas ; il falloit encore qu'il appuyât ce qu'il avoit avancé par de bonnes raiſons, & qu'il répondît pertinemment aux objeƈtions que Chievres ne manquoit pas de lui faire.

Lorſqu'il ſurvenoit une négociation de longue haleine, & qu'un Prince étranger envoyoit ſon Ambaſſadeur dans les Pays-Bas, la fatigue de Charles redoubloit ; ſon *Gouverneur* ne donnoit audience qu'en ſa préſence, ne travailloit qu'avec lui, n'expédioit que par lui. Si l'Ambaſſadeur préſentoit ſes propoſitions par écrit, Charles étoit chargé d'en informer ſon Conſeil, & de rapporter ce qu'il y avoit pour ou contre, afin que ceux qui opineroient après lui puſſent parler avec une entiére connoiſſance de cauſe. Si l'Ambaſſadeur ſe contentoit de s'expliquer de vive voix, & que l'affaire dont il s'agiſſoit fût trop ſecrette pour être confiée au papier, il falloit que Charles retînt préciſément & diſtinƈtement ce qu'il entendoit ; qu'il ne lui en échapât point la moindre circonſtance : ſans quoi le défaut de ſa mémoire

eût été relevé en plein Conseil, & sa négligence exagérée dans le lieu où il avoit plus à cœur d'acquérir de l'estime: telle étoit la vie de Charles avant même qu'il eût quatorze *ans*.

Hangest de Genlis, Ambassadeur de France dans les Pays-Bas, paroissant appréhender que l'excès de travail & d'application n'altérât *le* tempérament & l'esprit du jeune Prince, Chievres lui répondit qu'il avoit eu la même crainte; mais qu'après y avoir réfléchi, il étoit persuadé que le premier de ses devoirs *consistoit* à mettre de bonne heure son *éléve* en *état* de n'avoir point de tuteur; & qu'il lui en faudroit toute sa vie, s'il ne l'accoûtumoit de jeunesse à prendre une connoissance exacte de ses affaires.



ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

PENSÉES DIVERSES.

C'Est toûjours en un ſens un beau défaut qu'un excès d'eſprit : du moins eſt-il sûr que ce ne peut être que celui du plus petit nombre : Je comparerois volontiers les fautes en ce genre de l'Ecrivain moderne le plus repréhenſible ſur cet article, à ces taches de moiſiſſure, qui, vues au microſcope, repréſentent des plantes très diſtinctes, des arbres chargés de fleurs & de fruits, mais qu'il n'appartient pas à tous les yeux d'appercevoir.

* * *

Le beau naturel a cela de propre, qu'on ne peut croire le trouver où il n'eſt pas, ni manquer de le voir où il eſt.

* * *

La beauté de l'imagination eſt au jugement, ce que l'opulence eſt au mérite.

* * *

Les Pédans ſont les Harpies de la Fable: ils corrompent tout ce qu'ils touchent.

* * *

Un

Un excès de finesse dans les ouvrages d'esprit, est un défaut de finesse.

* * *

Le génie est à l'esprit ce que le tout est à sa partie.

* * *

L'imagination est au jugement, ce que le coloris est à un tableau.

* * *

Le faux bel esprit est aussi opposé *au jugement*, que la coquetterie l'est à l'amour.

* * *

On paroit souvent sot avec une sorte d'esprit, par la raison qu'on paroit quelquefois fou avec du génie.

* * *

Les régles de l'Eloquence ne sont pas plus faites pour certains Génies supérieurs, que les Loix pour les Sages.

* * *

L'esprit veut presque toujours avec raison, & le cœur ne veut presque jamais avoüer ses torts.

* * *

Les vérités communes sont pour les esprits subtils,

ſubtils, ce que l'amitié eſt pour les cœurs qui n'ont jamais ſenti que l'amour.

* * *

Il en eſt de la plûpart des Sçavans comme des Financiers, qui ſont ſouvent d'autant plus orgueilleux, qu'ils ſe ſont plus enrichis aux dépens d'autrui.

* * *

La ſingularité vient plus du génie que de l'eſprit.

* * *

Il en eſt des préjugés reçus, comme de la plûpart des Grands, qu'il faut reſpecter ſans s'y attacher.

* * *

Les préjugés établis tiennent quelquefois lieu de prudence à ceux qui en manquent.

* * *

Le tombeau de l'ignorance eſt ſouvent le berceau de l'envie.

* * *

La légéreté du cœur prend quelquefois ſa ſource dans la ſolidité de l'eſprit.

* * *

Il eſt plus aiſé de guérir de l'incrédulité que de la ſuperſtition.

* * *

Il

Il en eſt de la Métaphyſique moderne & de la Théologie, comme de l'amour & de la raiſon; où l'une domine il faut que l'autre céde.

* * *

Rien ne reſſemble plus à un génie borné, qu'un génie ſupérieur en qui on découvre de la timidité.

* * *

Il en eſt de la ſcience comme de la ſanté, dont on ne connoît jamais mieux le *prix*, *que* lorſqu'on en a fait un mauvais uſage.

* * *

Il en eſt des ſciences comme des adverſités, dont le propre eſt de rendre pires ceux qu'elles ne rendent pas meilleurs.

* * *

En matiére de vraye ſcience il y a autant à déſapprendre qu'à apprendre.

* * *

Les préjugés établis ſont comme une ſeconde ignorance entés ſur notre ignorance naturelle.

* * *

S'il eſt ordinaire d'être foiblement affecté des choſes communes, pourquoi le ſommes-nous tant des effets de l'orgueil?

* * *

On

On ne raisonne guères sans passion, que lorsque les autres en paroissent dépouillés.

* * *

Il est plus nécessaire de flatter ceux qui nous estiment, que ceux que nous estimons.

* * *

La sagesse des femmes ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y cachent de désordres.

* * *

L'amour ne sauroit se taire, & la coquetterie évite de s'expliquer.

* * *

Il est des fautes qui nous choquent moins que l'aveu qu'on nous en fait.

* * *

Le silence de la vanité est pire que son langage.

* * *

La nature fait les sots, & les femmes les mettent en œuvre.

* * *

On excuse quelquefois les défauts des autres, par la seule raison qu'on n'est pas trop persuadé de leurs bonnes qualités.

* * *

Il

Il faut ſouvent plus que de l'eſprit pour mériter le titre de bon, ſans paſſer pour dupe.

* * *

Il n'eſt point de parfait mépris de ſoi-même, qui ne ſoit précédé de celui du genre humain.

* * *

L'empreſſement à juſtifier la conduite de ſes amis, n'eſt pas toûjours la marque d'un bon cœur.

* * *

Il en eſt des femmes comme *du peuple*, elles ſont à craindre ſi elles ne craignent.

* * *

Faire une demi-confidence à un ami, c'eſt le porter à la curioſité & à l'indifférence tout enſemble.

* * *

L'amitié des femmes eſt plutôt une ſimpathie qu'une vertu.

* * *

Il n'eſt quelquefois point de femmes pires que celles ſur qui le tempérament fait *peu* d'impreſſion.

* * *

Il eſt de grandes qualités qui ſuppoſent de petits talens.

* * *

L'hu-

L'humeur ſeule peut produire les déſordres de toutes les paſſions enſemble.

* * *

Il y a encore plus d'hommes qui ſont femmes par la foibleſſe de leur cœur, qu'il n'eſt de femmes qui ſoient hommes par la force de leur eſprit.

* * *

Il faut quelquefois plus de talens pour voir mourir ſa réputation, que pour la voir éclorre.

* * *

Il eſt quelquefois plus aiſé de vaincre une paſſion dominante, que d'en taire la victoire.

* * *

Il en doit plus couter à un ami tendre pour reprendre ſon ami lorſqu'il eſt dans le tort, qu'à celui-ci pour l'avoüer.

* * *

Il eſt une ſorte d'élévation dans l'eſprit, qui nous détermine à renoncer à certaines connoiſſances, comme il en eſt une dans le cœur, qui met des bornes à nos déſirs.

* * *

La véritable politeſſe conſiſte à paroitre perſuadé que les autres ſont tels qu'ils ſe montrent à nos yeux.

* * *

Il n'eſt point de gens ſi incommodes que ceux qui craignent trop d'incommoder les autres.

* * *

Il en eſt de l'admiration comme de la flamme qui diminue dès qu'elle ceſſe d'augmenter.

* * *

On ne plaît pas long-tems dans le commerce de la ſociété, lorſqu'on ne la recherche que parce qu'on ſe déplaît à ſoi-même.

* * *

Le plus grand effort de l'amitié n'eſt pas de ſupporter les défauts de ſes amis, mais de leur pardonner la ſupériorité de leurs talens.

* * *

Il eſt des vices qu'il eſt auſſi *difficile de copier*, que les vertus les plus rares.

* * *

Un homme né vain, croit difficilement qu'il ennuie: un autre né timide, craint ſouvent ce que celui-ci a peine à ſe perſuader; ce n'eſt pas que le ſecond ait moins de *vanité* que le premier, c'eſt au contraire parce que la ſienne eſt plus délicate.

* * *

Il n'eſt point d'encens qui entête ſi fort une fem-

femme, que celui qui ne brûle pas pour elle.

* * *

On paroît ordinairement plus satisfait de son cœur que de son esprit, mais on est toûjours soi-même plus satisfait de son esprit, que de son cœur.

* * *

La politesse est aux hommes médiocres, ce que l'industrie est à ceux qui n'ont que de foibles talens.

* * *

L'amitié ne meurt que faute d'acquitter ses dettes, & l'amour ne vit qu'à force de multiplier les siennes.

* * *

Il est des gens qui n'ont pas le moïen d'être modestes.

* * *

Une coquette songe à se faire des adorateurs: une femme vertueuse songe à se faire des amis: la premiére n'a presque jamais ce que la seconde cherche, & la seconde a souvent ce que la premiére cesse d'avoir.

* * *

Un homme d'esprit a autant à se défier des

discours d'un sot, qu'un ennemi circonspect des démarches d'un téméraire.

* * *

Les cœurs indifférens sont encore plus éloignés de la véritable amitié que de l'amour.

* * *

Il est quelquefois plus aisé de plaire aux femmes avec de grands défauts, qu'avec des vertus médiocres.

* * *

Il est des défauts aimables, *comme il est* des laideurs qui font fortune.

* * *

La marque d'un mérite borné est quelquefois de voir que ceux qui le louent, le louent sans passions.

* * *

Il est des gens qui ont acquis par prescription le droit d'être ridicule, & qui le paroîtroient davantage s'ils l'étoient moins.

* * *

Il est aussi aisé d'avoir de l'amour propre sans s'en appercevoir, que difficile d'en avoir sans que les autres s'en apperçoivent.

* * *

Le premier tort qu'ont les hommes avec les fem-

femmes, est de ne pas leur dire ce qu'ils en pensent; le second est de dire d'elles ce qu'ils n'en pensent pas.

* * *

Le devoir des femmes est d'être vertueuses; leurs privilèges semblent les borner à le paroître; plusieurs oublient leur devoir, mais toutes se souviennent de leurs privilèges.

* * *

Un grand usage du monde est à la plûpart des femmes, ce que la broderie est aux étoffes, dont le fond n'est pas riche.

* * *

La véritable humilité ne reste jamais inconnue; elle ressemble à cette fleur du Printems qu'on trouve cachée sous l'herbe, & qui répand son odeur au loin.

* * *

La honte que l'on témoigne pour une médisance échapée, en est souvent une seconde plus délicate que la premiére.

* * *

L'intérêt est le vrai phénix de la Fable, lui seul sçait rénaître de ses cendres.

* * *

Il en est de l'espérance comme de la recherche de la pierre Philosophale; elle nous fait

ſouvent trouver ce que nous ne cherchons pas, ſans émouſſer notre goût pour ce qui fait le vain objet de nos déſirs.

* * *

L'amour de la gloire fait les Héros ; le mépris de la gloire fait les grands-hommes.

* * *

Il y a une ſorte de honte à ſe voir heureux, à la vue de certaines proſpérités.

* * *

Les habiles gens ſont ceux qui ont recours aux fineſſes, pour déguiſer leur habileté.

* * *

L'orgueil empêche ſouvent l'envie d'entrer dans le cœur : mais l'envie empêche toûjours l'orgueil d'en ſortir.

* * *

Il y a une ſorte d'ingratitude plus flateuſe pour l'amour propre, que la reconnoiſſance la plus ſignalée.

* * *

La lenteur à s'acquitter d'un bienfait, eſt quelquefois le fruit de la reconnoiſſance la plus tendre.

* * *

Un

Un ſervice ſignalé augmente également l'amour propre, & de celui qui le rend, & de celui qui le reçoit.

* * *

Le Soleil durcit la terre & amollit la cire : la proſpérité produit tout à la fois, & la férocité dans l'eſprit & la molleſſe dans le cœur.

* * *

Il en eſt des charmes de la ſolitude, comme de ceux de la vertu, qui ne ſont connus que de ceux qui l'aiment.

* * *

On ennuie ſouvent avec beaucoup d'eſprit ; & on eſt ſouvent ennuié avec beaucoup de jugement.

* * *

Le tempérament eſt au bonheur ce que la roſée eſt aux fruits de la terre.

* * *

Le loiſir des ſages reſſemble autant au travail que l'oiſiveté des ſots à la pareſſe.

ARTICLE DIXIEME.

LES QUATRE AGES DE LA VIE.*

L'ENFANT.

VOyez cet Enfant dont les graces ingénues sont si touchantes; sa figure est celle d'un Ange; l'amour céleste l'a formé lui-même de sa main puissante; son front est aussi beau qu'un jour du printems; déja son ame pure se peint dans ses yeux; les roses brillent sur ses jouës où se proméne le souris; la gayeté circule dans ses veines; les graces reposent sur ses lévres; son esprit est aussi serein que l'air le plus pur, ses panchans aussi innocens que ceux des colombes. Il obéit à la voix de ses parens, comme le tendre agneau suit sa mére; Il est aussi attentif à leurs moindres signes que les petits de l'hirondelle le sont à la nourriture qu'elle leur aporte.

Dès le matin il offre à l'Etre qui l'a fait & qui

* C'est une traduction libre de l'Original Allemand.

qui le conserve des soupirs d'actions de graces; le soir, son pieux bégayement perce les nuës; aussi pendant qu'il sommeille, son repos n'est point troublé par les ombres effrayantes de la nuit, car Dieu est à son côté; des Anges tutelaires veillent pour que rien n'altére les douceurs de son repos. Il honore la bouche qui instruit sa jeunesse; & les commandemens du Seigneur réjouïssent son ame comme la rosée réjouït la terre altérée. Regarde-t-il son pére? son cœur est inondé de joye; entend-il sa voix? quelles délices! Les regards tendres de sa mére échauffent son ame, comme le Soleil échauffe les plantes mourantes; ses baisers lui sont un baume de vie. Bientôt il croit en âge & en connoissances, en graces & en sagesse. Des fables amusantes & utiles, des études à sa portée, font que ses heures s'écoulent sans ennui auprès de ses parens. Cet Enfant devient un Jeune Homme.

LE JEUNE HOMME.

Le voilà ce jeune Homme vertueux, qui est la joye & l'espérance de ses parens. La sagesse est son premier plaisir. Sa priére monte au Ciel, le matin, comme un sacrifice

de bonne odeur ; à la fin du jour ses mains offrent le sacrifice du soir. Attentif aux merveilles de la nature, il en admire le Créateur ; il le trouve aussi grand dans l'insecte qui rampe, que dans l'Astre du jour si brillant dans sa course majestueuse.

Les Grecs & les Romains lui ouvrent leurs trésors de sagesse ; son œil les reconnoit, car la raison & la vérité le conduisent ; son esprit s'élance vers le Ciel ; il laisse là toute science ténébreuse. Il considére le sort de tant de puissans Royaumes, & à la faveur d'une lampe nocturne il lit l'histoire de sa patrie ; il connoit les limites des pays les plus éloignés ; il s'exerce, dans son loisir, à mesurer des champs & des vallées, ou à dessiner des figures anatomiques avec leurs veines & leurs muscles. Les sons harmonieux de la Musique charment son oreille ; il prend un doux exercice en se promenant avec des amis dont il connoit la sagesse. Sa modestie exhale une odeur aussi agréable que celle des violettes cachées sous l'herbe. Ses habits ne décélent point un pedant, ni son chapeau un petit-maître. Il va partir pour un voyage où il se propose de s'instruire & de connoitre le monde ; il reçoit

çoit la bénédiction paternelle & les tendres adieux de sa famille en larmes. Livré à lui-même, la vertu céleste est la colomne de nuée qui marche, le jour, devant lui, & lui sert de flambeau pendant la nuit. Il examine tout, & tourne à son profit ce qui lui paroit bon. Une foi éclairée est le bouclier dont il se couvre. La sobriété est son médecin, & la santé l'accompagne toujours; il craint les piéges de la volupté, & se défiant de lui-même, il met en sureté sa sagesse qui est son premier trésor. Il fréquente le théatre, mais il ne garde que les leçons de vertu. La danse, l'exercice des armes, le manége, sont pour lui des amusemens innocens; mais au bal sa chasteté est aussi bien gardée que l'anneau qu'il porte à son doigt; il n'ôte pas la vie à son frére, dont il a reçu une injure, quoiqu'il sache manier l'épée; il ne se sert pas de ses chevaux pour poursuivre le liévre à travers des champs couverts de bleds, mais pour visiter ses amis qui sont à la campagne.

Les chaines d'or dont la populace esclave fait parade, ne sont à ses yeux que des chaines de misère. La liberté seule & la vertu touchent son cœur. Il compare la politique d'un

d'un Courtisan, avec les sentimens d'un vrai Patriote. Que de petitesse il voit d'un côté! de l'autre, que de grandeur! Il met cela dans son ame; il retourne dans sa patrie; tel que l'abeille qui s'est promenée dans un jardin couvert de fleurs, il revient chargé des trésors de la sagesse. Il se hâte pour aller au devant des embrassemens de son fidéle pére & de sa tendre mére; il verse sur leur sein des larmes de joye; ses fréres & ses sœurs l'embrassent avec chaleur; sur la fin du jour il leur raconte ce qu'il a vu dans ses voyages. Une jeune fille, chez qui les vertus les plus douces relèvent les agrémens de la beauté, dont la modestie est le premier charme, ne le trouve pas insensible; plus il l'étudie, plus son bonheur lui paroit attaché à sa possession; il l'obtient de ses parens; l'amour sourit; ils sont heureux.

L'HOMME.

Heureux l'Homme dont les heures de la jeunesse ont été filées par les mains de la sagesse, que des charmes imposteurs n'ont pû séduire, qui n'a point ressenti les émotions du vin & des liqueurs fortes! Tout le tems de son mariage est comme un jour de l'âge d'or; son

ſon lit eſt toujours parſemé de roſes. Il met au monde des enfans de ſanté; une tendre mére ſe plait à les nourrir; ils ſont autour de la table comme des branches d'olivier; ils pendent au col de celle qui leur a donné le jour, comme le raiſin à ſon ſep. Leur éducation eſt le ſoin mutuel de leurs parens, qui font tout leur plaiſir de leur progrès dans le bien. Une ſage œconomie régle leur dépenſe; le travail aſſaiſonne leur repas; des converſations amicales les réjouïſſent. Ils payent avec joye les maitres qui enſeignent à leurs enfans l'utile & l'honnête; l'argent qu'il faut donner pour qu'ils apprennent à être ſages & pieux, ne leur manque jamais.

Ainſi vit cet Homme, pére dans ſa maiſon, citoyen dans ſa Ville. Il reſpecte le Magiſtrat que Dieu a établi ſur lui; c'eſt avec joye qu'il fait le ſerment de fidélité. Content de ſon état, l'envie ne s'introduiſit jamais dans ſon cœur. Il s'acquitte de ſon emploi ſans jamais éprouver de remords; ſa main ne péſe point l'or & la juſtice dans la même balance. Il eſt l'avocat de la veuve & de l'orphelin; il protége l'opprimé & ſoulage le malheureux. Son oreille ne ſe laſſe point d'écouter ceux qui ſe plai-

plaignent ; ceux qui demandent la justice ne le trouvent jamais endormi après midi. Sa porte est ouverte dès le matin. Ses revenus ne s'augmentent point par les présens. La fermeté lui sert de manteau & la justice de parure. Il étudie les actions de ses ancêtres pour les suivre ; il appelle les sages à son conseil. Quand il passe dans les rues, l'humanité se tient à sa droite, & l'honnêteté ne s'éloigne jamais de son côté. Les jeunes gens *le sa*luent avec respect & amour, & les *vieillards* lui souhaitent une longue vie. Il bannit le luxe, & écarte la disette. Il défend les priviléges des artisans, & récompense le travail industrieux de ses concitoyens. Il visite les murs de sa ville, & veille à la sûreté de sa patrie. Il demande au Maître du Monde de lui donner une paix constante & une prospérité assurée. Son pays est-il attaqué par un ennemi injuste ? il s'arme avec courage ; il affronte les périls ; les flêches de la mort ne l'épouvantent point. Dieu confond de tels ennemis ; ils tombent par terre comme les épis sous la faucille ; & les vainqueurs, en épargnant les vaincus, rendent graces de leur délivrance à celui qui en est l'Auteur. L'Homme patriotique con-

tinuë

tinuë à employer sa vie à servir ses concitoyens ; maintenant il est couvert de cheveux blancs, qui sont l'ornement & l'honneur de sa vieillesse.

LE VIEILLARD.

Que le Soleil est brillant lorsqu'il paroit se coucher dans l'Océan ! Le soir d'un Vieillard vertueux est encore plus beau ! Il se repose de son travail ; il quitte les affaires qui ont épuisé ses forces ; sa vertu & son Dieu font tous ses plaisirs. Dans le silence de la solitude, il tourne les yeux sur sa vie ; sa conscience le réjouït par ses éloges ; il sent une joye pure & sublime qui lui dit, que toutes ses actions sont écrites sur le livre de vie. Il aime à donner avec bonté à ses fils des leçons de sagesse, & à montrer aux enfans de la troisiéme & de la quatriéme génération les voyes du Dieu qu'il porte dans son cœur ; il se plait à les voir lui rendre leurs hommages, & l'honorer par leurs vertus. Le souris gracieux des petits enfans le réjouït ; les joyes innocentes des jeunes gens l'égayent. Ainsi s'écoulent insensiblement les heures du jour. Le Soleil le voit en priéres à son lever ; il le voit en prié-

res

res quand il ſe couche. Il s'avance vers l'éternité; ſa vie, telle qu'une lampe dont l'utile lumiére a éclairé les hommes, s'affoiblit & s'éteint. La mort s'approche; il la voit *ſans* crainte; il a vécu pour ce moment; il y touche; ſon lit eſt une école de piété! Quel calme, quel repos, quelle paix divine! Sa fidéle compagne eſt à ſes côtés; elle répand des larmes que la nature doit donner à l'amitié & à la vertu; elle lui touche encore tendrement la main pour lui dire ſon dernier adieu. » *Je te* » reverrai, lui dit-il d'une voix baſſe & entrecoupée, » je te reverrai bien-tôt, & nous » ne nous ſéparerons plus. « Il poſe encore une fois ſes mains tremblantes ſur ſes fils & ſes filles; un regard vers le Ciel *les recom*mande au Pére commun des hommes; la terre diſparoit de devant lui; ſes yeux ſe ferment inſenſiblement; ſon ame quitte ſon envelope groſſiére; elle voit Dieu.

Toute la ville ſent la perte que l'on vient de faire. L'Etat a perdu un Citoyen; l'Egliſe un vrai Chrétien; le fils, un pére tendre; la ville, un homme de bien. Ses Concitoyens ſuivent triſtement ſon cercueil; quel éloge que leurs larmes!

* * *

ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

PORTRAIT D'UNE FEMME. *

MONSIEUR,

MA Femme est folle, ou plutôt enragée, & si vous ne prescrivez pas quelque remède pour l'étrange phrénésie qui la possède, il faut que je renonce pour jamais à tout repos, & que je m'attende à me voir ruiné totalement. Vous saurez donc, Monsieur, qu'elle est affligée d'une maladie directement opposée à celle de la morsure de la Tarentule; car celle-ci, dit-on, ne peut être guérie que par la musique.

Il est d'usage que vous donnez place dans vos papiers aux avertissemens que les *Virtuoses* ou les Amateurs de Musique vous adressent pour s'attirer l'attention du Public. Vous vous prêtez aussi aux plaintes des époux. Prenez donc en

* C'est une Lettre à l'Auteur du *Connoisseur*, ouvrage Anglois périodique.

en considération les miennes, & permettez-moi d'en appeller au Public sur ce qui cause nos différens domestiques.

Il y a quelques années que des affaires sérieuses m'appellérent en Italie : ce fut là que ma déplorable Epouse essuia les premiéres atteintes de sa maladie. Elle conçut aussi-tôt une violente passion pour ce qu'on appelle *il tasto* * ; de là vint sa soif insatiable pour toute composition de musique. Solo, sonates, ariettes, récitatifs, concerto, tout genre, *toute* espéce ont été depuis son seul objet & ses seules délices ; les Chanteurs & les Musiciens sa seule compagnie. Remplie de cette harmonie Italienne, de retour en Angleterre, sa félicité n'a plus eu d'autre centre qu'un *Orchestre*, & toute sa vanité s'est portée à se donner la réputation de bon juge, & de connoisseuse en musique. S'il y a dans l'étendue de la Ville un Opéra, un Oratorio †, un Concert, pour toutes les richesses des Indes, on ne l'empê-

* C'est le goût en général.

† On exécute en Angleterre, comme en Italie, des Psaumes, des Cantiques, ou des paroles pieuses, avec l'accompagnement complet d'un excellent Orchestre, dans des Salles particuliéres, où le Public entre en payant :

pêcheroit pas d'y aller. Je dois lui rendre une justice : il résulte de son extravagance deux sortes de bonnes actions ; l'une qu'elle est fort assidue à la Chapelle de S. James, pour y entendre la musique ; l'autre, que sur tout l'argent qu'elle prodigue à de pareilles bagatelles, il y en a une petite partie d'employée aux charités & aux quêtes dont se mêlent les Musiciens.

Ce qui ajoute à mon tourment, & ce qui me le rend insuportable, c'est que je n'ai moi-même pas la plus petite idée de ce *tasto* ; je suis un homme tout uni, sans aucune teinte de connoisseur, & cependant ma femme a la rage de vouloir que je paroisse aussi passionné de ces miséres qu'elle-même. Il y a environ un mois qu'elle gagna sur moi de l'accompagner à l'Opéra. Il n'y eut point de passage un peu recherché qui ne la fit expirer de plaisir ; certains airs la ravissoient, d'autres la mettoient en extase. Que de mouvement ne se donnoit-elle

payant : aucun instrument ni voix n'y exécute de morceaux détachés comme au Concert Spirituel de Paris. Il n'est question que du Psaume ou du Motet, qui est entremêlé d'Ariettes & de Récitatifs. Ces sortes de Concerts s'appellent *Oratorio*.

elle pas? Elle applaudissoit *Ricciavelli*, elle encourageoit la *Mingotti*, enfin elle avoit l'air d'une Démoniaque, tandis que le spectacle & sa contenance faisant un effet bien différent sur moi, me plongeoient à côté d'elle dans la derniére confusion & dans la plus taciturne mélancolie. Revenue chez elle, elle jouïssoit encore du charme de l'harmonie; pour moi, je l'avoue, j'étois, si on peut le dire, tout discord & cruellement blessé de m'être donné avec elle en spectacle. *Hé bien! mon cher*, me dit-elle, *comment trouvez-vous* l'Opéra? Morbleu, Madame, j'aimerois autant être au fond d'un abreuvoir, que de retourner encore avec vous au spectacle. O ciel! quoi la *Mingotti* ne vous a pas fait plaisir? la *Mingotti*! Aux diables la Chanteuse. Eh bien j'en suis fâché pour vous, M. *Aaron*; il faut que vous n'ayez point d'oreilles. Madame, j'aimerois mieux qu'on me les coupât toutes les deux, que de les avoir sensibles au point de faire toutes les sottes mines que je vous ai vu faire. Ici finit notre conversation; ma femme ne répliqua rien qu'en chantant l'Ariette à la mode; elle fit un tour dans la chambre, s'y pavana comme une Actrice, & me laissa seul.

Si

Si ma femme, comme les autres Amatrices de musique, se contentoit de suivre les concerts publics & les spectacles, & de répéter à son retour sur son clavecin ce qu'elle a entendu, je le lui passerois. Mais elle a la fureur d'avoir un grand concert toutes les semaines; elle y tombe dans les mêmes syncopes qu'à l'Opéra; c'est elle qui choisit & paye toute sa musique; elle veut avoir les meilleures voix & les plus excellens Simphonistes; elle a autant de monde à ses gages qu'un Entrepreneur d'Opéra: cela fait des dépenses monstrueuses. Car pas un de tous ces gens-là ne voudroient ouvrir la bouche, ni toucher une corde, sans être payé au poids de l'or. Pour le coup je perds patience, quand je vois ces coquins-là dorés comme des Seigneurs. Il n'y en a pas un qui ne soit en dentelles & en broderie; & une fois je me trompai lourdement en prenant le principal d'entre eux, pour un Ambassadeur d'une Cour étrangére.

Il est impossible de nombrer toutes les folies que la ridicule passion pour la musique lui fait faire; son culte pour cet Art lui en fait adorer les maîtres. Un Musicien est à ses yeux au-dessus d'un Duc. Lorsqu'on joue pour

le compte d'un *Virtuose*, elle s'occupe plus à envoyer ses amis au spectacle, que si c'étoit elle qui en dût avoir la recette. Elle ne pardonne jamais à ceux qui ne prennent pas de ses billets : aussi chaque être qui tient de loin ou de près à la musique cherche à s'accrocher à elle. Un Italien n'est pas plutôt *importé* chez nous, qu'il peut compter sur un couvert au logis. Dans nos derniéres disputes de théatre *, elle a pris vivement parti, & un vrai *Patriote* n'est pas plus affecté du danger de la *Nation*, qu'elle l'est lorsque l'Opéra Italien menace ruine, & que la *Mingotti* est en danger de perdre ses fonds †.

Je ne crois pas que la tête de ma femme renferme d'autres idées que celles de récitatifs, ariettes, dessus chantant, basse continue, &c. Quand nous sommes ensemble, au lieu de me tenir compagnie & de converser agréablement avec moi, elle est toujours à frédonner quelque passage, ou à discourir sur l'éloquence de la musique. Malheureusement la nature lui a refusé de la voix; mais au moyen du

* C'est sans doute de l'affaire des Danseurs François que l'Auteur veut parler.

† La *Mingotti* a eu l'entreprise de l'Opera Italien.

du maudit *tasto* d'Italie, elle est toujours à s'égosiller, à miauler & à m'étourdir par des sons beaucoup plus désagréables que ceux de nos Chanteuses des rues, & que le plain-chant d'une Eglise de Campagne. Pour achever de se rendre ridicule, elle apprend à jouer de cet instrument masculin, appellé *Basse de violle*, qui selon elle renferme tout le fin de l'harmonie, dont il est l'ame.

De quelle voye me conseillez-vous de me servir, Monsieur *Town*, pour guérir ma femme de ce délire musical? J'ai quelqu'envie de tenir aussi chez moi un *Oratorio* burlesque composé de trompettes marines, de guimbardes, de cornemuses, & d'autres instrumens de cette sorte, qui exécuteroient des airs de rue les mêmes jours & à la même heure que ma femme tient son concert. J'ai aussi le projet, étant pourvu graces à Dieu d'une voix des plus discordantes & des plus rauques, d'entonner un air de Rosbifs ou quelque ballade Angloise, toutes les fois que ma femme me régalera de ces mélodieux airs Italiens. Si cela ne me réussit pas, j'apprendrai à battre la caisse, ou à souffler du cornet de Postillon; & si enfin à force de bruit je ne peux pas l'emporter sur elle, je suis

décidement résolu de fermer ma porte à tout ce qui s'appelle *Musicien*, & de démolir pour toujours son clavecin & sa basse de violle.

Hélas! cependant c'est en venir à des extrémités que je redoute toujours & que je voudrois éviter. Je n'ai pas précisément de l'aversion pour la musique; mais je ne voudrois pas y consacrer tous mes momens. Je ne hais pas non plus la compagnie, mais j'aimerois *autant* tenir cabaret que de convertir ma *maison en* un théâtre, où les deux sexes s'assemblent pour des bagatelles aussi ridicules. Si je pouvois inspirer à ma femme le goût de la parure, celui du jeu, ou tout autre enfin que celui de la musique, je serois trop heureux. Troubler ainsi ma tranquillité avec de l'harmonie, c'est me chatouiller jusqu'à en mourir; prodiguer tant d'argent à tous ces batteurs de pavé, c'est troquer mon bien contre une vieille chanson. Vous êtes connoisseur, Monsieur *Town*, donnez moi donc un peu de goût, ou otez-le à ma femme: car nous sommes un couple mal attelé, & quoiqu'obligés de concerter ensemble, il n'y a pas la moindre harmonie entre nous.

LET-

LETTRE

En réponse à la précédente.

Monsieur,

AVant de juger, il est juste que vous entendiez les deux Parties; car pour parler vulgairement, *une Histoire n'est bonne que jusqu'à ce qu'on en dise une autre* *. Je suis l'infortunée Epouse de ce Mari grossier, (j'allois dire insensible) qui dans une de vos derniéres Feuilles me déclare publiquement folle.

J'avoue ma passion pour la Musique & je m'en fais gloire. Peut-on en citer une plus noble & plus digne d'être avouée? Mes nerfs sont formés pour l'harmonie, & toutes les différentes combinaisons de la game font sur moi leur effet. Le séjour que j'ai fait en Italie a ajouté à cette disposition naturelle. Les meilleurs Juges de ce pays m'ont regardé comme une vraye *virtuose*. Je compose, M. & j'exécute; j'ose dire même qu'il y a peu de Musiciens qui entendent mieux que moi le contrepoint & le chromatique. J'ai eu le plaisir

 inex-

* Proverbe Anglois.

inexprimable d'entendre qualifier unanimément en Italie mes compoſitions de *ſquiſite*, *divine e adorevole*, exquiſes, divines & adorables.

Y a-t-il là de l'extravagance ? N'eſt-il pas bien plus naturel de ſe charger de cette imputation, lui dont l'ame eſt inſenſible & impénétrable au charme & au pouvoir de l'harmonie, lui que j'ai vû ſortir de la chambre au milieu du paſſage le plus pathétique & le plus touchant, exécuté par l'adorable *Signora Mingotti*, accompagnée par le divin *Giardino* *. Cependant (pardonnez-moi cette digreſſion à laquelle me conduit le tranſport qui m'anime), quelle expreſſion irréſiſtible ! Quelle mélodie ! Quelles cadences ! Quelles *appogiatures* dans le chant de cette incomparable Chanteuſe ! Quelle énergie ! Quelle délicateſſe ! Quelle variété dans les inimitables compoſitions & dans l'exécution du charmant *Giardino* ! Quel *Arpeggio* ! Quel *Stacatto* ! Quel *Andante* ! En un mot je peux vous aſſurer avec vérité, que dans l'*Allegro*, l'*Adagio*, le *Largo*, le *Piano*, ou le *Forte*, ce grand homme n'a point d'égal. Ah ! M. *Town*, quelle perte irréparable n'a pas fait

* Célébre violon Anglois.

fait la Nation, en perdant la *Mingotti*! Mais revenons à mon Mari. Vous sçaurez qu'entre autres qualités, il a celle de grand Politique, & une de ses grandes objections contre les *Virtuoses*, c'est qu'ils sont étrangers. Il se déchaîna contre moi Dimanche dernier, parce que j'avois eu un Concert chez moi, tandis qu'on avoit reçu du Pays Etranger de mauvaises nouvelles. Je ne m'embarrasse pas des raisonnemens creux de tous ces maîtres Politiques. Ils ont beau parler de *Blakeney*, du Gouverneur tel, de l'Amiral tel; pour moi je suis assurée que la Nation ne peut pas faire une plus grande perte que celle de la *Mingotti*, qui, comme vous avez dû le voir dans les papiers publics, est allée en Hollande jusqu'à-ce que ses affaires soient arrangées en Angleterre.

Enfin, quelque gothique que soit mon Mari, je suis résolue de m'acquitter du devoir d'une Femme attachée à ses liens. C'est ce qui fait que souvent, lorsqu'il vient dans ma chambre, je me mets au Clavessin, je chante & je joue les morceaux les plus analogues à son caractère, dans l'espérance d'attraper l'unisson; mais je vous l'avouerai, je me meurs de peur qu'il

qu'il n'ait pas un ſeul nerf harmonique dans toute ſa conſtruction, quoiqu'honnête homme d'ailleurs. Quand il interrompt ma Muſique, & qu'il me menace, comme il vous le dit dans ſa Lettre, de faire ſon Concert ridicule de Trompettes marines, &c. Je lui réponds d'un grand ſang froid: » En vérité, mon » cher, vous n'avez pas la moindre notion ſur » ſur ces matiéres. Il ſeroit de toute impoſſibilité de faire concerter enſemble tous ces *ridicules* inſtrumens & d'y adapter *une Baſſe-continuë*. Ils n'ont que trois notes au plus, & qui ne peuvent pas être ce qu'on appelle *Soſtenute*. C'eſt pour cela, me répond-il, que je voudrois avoir ici ces inſtrumens. Ils me feroient encore beaucoup plus de plaiſir que tous vos Exécutans & vos brillantes, & je ſuis très-aſſuré qu'ils me couteroient beaucoup moins.

Il inſiſte ſouvent ſur cet article de dépenſe, & toujours avec chaleur; ſur quoi je lui répons avec toute la douceur qui convient à une femme raiſonnable: Mon cher, vous avez ſuffiſamment de bien, & je vous en ai apporté encore davantage. A quoi ſert l'argent, ſi ce n'eſt à l'employer, & à quoi peut-il être mieux employé, qu'à encourager & récompenſer le

goût

goût & le mérite? Tous ces Etrangers que vous traitez de Baladins, ſont gens bien nés, quoiqu'avec peu de fortune. Vous ſçavez qu'on a pour eux en Italie beaucoup plus de conſidération qu'on n'en auroit pour les plus grands Héros Romains de l'Antiquité, s'ils revenoient ſur la Terre. Ils quittent leur pays natal où ils ſont ſi eſtimés pour leurs talens. Ils ſacrifient tous ces avantages pour venir nous procurer du plaiſir. Que voudriez-vous que nous fiſſions de mieux de notre argent? Le donner à de petits Batards, à des Femmes en couches qui n'ont point de mari, ou qui en ont une foule; à des Mendians importuns dont les cris & les plaintes ſont d'une diſcordance inſuportable? Si nous laiſſons nos biens à nos enfans, qui nous répondra qu'ils ne les diſſiperont pas de la maniére la plus deshonorante? Ne ſommes-nous pas aſſurés que ce que nous donnons à ces *Virtuoſes*, nous le donnons au mérite? Quant à moi, mon cher, je ſuis ravie, quand je peux venir à bout de faire accepter à quelqu'un d'entr'eux cinquante ou cent guinées. Il eſt vrai que je n'y parviens pas, ſans employer l'artifice & les détours; car ils ſont de la derniére délicateſſe ſur le point d'honneur, ſurtout en fait d'argent. Je regarde

des

des préſens auſſi modiques comme une dette due à leurs talens ſupérieurs, & je tâche de les leur gliſſer, de ſorte qu'en les recevant, ils ne ſoient jamais dans le cas de rougir. Ici mon Mari ſe mit dans la plus furieuſe colére, en me diſant : *Par tous les D.... Madame, montrez moi un ſeul de ces* Virtuoſes, *ainſi que vous les appellez, qui ait jamais rougi en ſa vie, je lui donne tout ce que je poſſéde.* Vous voyez, M. *Town*, quel étrange homme eſt mon *Mari*, & qu'il n'a aucune idée de l'élégance & des divertiſſemens rafinés. Quand il entre ainſi en colére, je vous laiſſe juger qui de nous deux eſt fou & enragé.

En un mot, je le repéte : mon Mari eſt inacceſſible à la plus noble, à la plus belle, à la plus forte des paſſions, à la paſſion de la Muſique. Cette divine paſſion eſt la ſeule qui abſorbe en entier notre ame, & qui ne laiſſe point de place à d'autres ſoins, ni à des goûts ſubalternes; car vous avez dû remarquer que quiconque a ce goût avec des connoiſſances, ne peut être propre à aucune autre choſe. Vous voilà au fait du cas où je me trouve. Je ſuis d'ailleurs certaine que vous jugerez équitablement entre M. Aaron & moi. Je ſuis &c.

CECILE.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

L'IMMORTALITE'.

Ode. *

VOus qui flattez la misére
De la triste humanité,
N'êtes-vous qu'une Chimére,
Brillante Immortalité?
Du néant j'arrive à l'être;
Le destin qui m'a fait naître
Me rendra-t-il au néant,
Quand sa voix viendra dissoudre
Ce feu, cette eau, cette poudre,
Assemblés pour un moment?

De l'argille & du Génie
Mon œil confond les ressorts:
L'Ame est-elle l'harmonie
Du méchanisme du Corps?
Je leur vois la même enfance,
Les progrès, l'adolescence,

La

* Cette belle Ode est de l'Auteur de celle qui se trouve dans le vol. précédent, intitulée l'*Ombre d'Eglé*.

La foiblesse ou la vigueur;
L'un & l'autre enfin décline,
Et leur vieillesse chagrine
Va finir dans la langueur.

Souvent la mort prévient l'âge,
Le plaisir s'étonne & fuit;
Une impitoyable rage
Sans égard frappe & détruit.
Pour nourrir un monstre avide,
La nature parricide
Livre-t-elle ses enfans?
Ou trop foible, ne fait-elle
Contre sa fureur cruelle
Que des efforts impuissans?

C'est en vain qu'un peu de gloire
Paroit suivre les Héros
Eblouïs d'une mémoire
Qui survit à leurs travaux;
Quand ils ont quitté la terre
Que subjuguoit leur tonnerre
Ou l'éclat de leurs vertus;
Que devient la renommée
Pour une cendre enfermée
Qui ne voit & n'entend plus?

Cepen-

Cependant, homme ſuperbe,
Rien ne borne tes projets;
Le Taureau qui broute l'herbe,
Le Lion dans les forêts,
Suit l'inſtinct de la nature
Et la pente toujours pure
Des beſoins & du plaiſir;
L'homme ſeul de l'exiſtence
Méconnoit la jouïſſance,
Et ſe perd dans l'avenir.

A ce mot, quelle lumiére
Tout à coup ouvre mes yeux!
Du ſéjour de la pouſſiére
Je m'élance au ſein des Dieux.
Je meſure les eſpaces,
Les degrés, les tems, les maſſes,
L'agilité des éclairs;
Une puiſſance inconnuë
Au foible eſſor de ma vuë
Vient ſoumettre l'Univers.

J'interroge le Ciel même
Et la pompe qui le ſuit,
Du Soleil l'éclat ſuprême,
Les ténèbres de la nuit;

Je vois des êtres paiſibles,
Magnifiques, inſenſibles,
Sans pouvoir, ſans volonté;
Doüé ſeul d'intelligence,
Je connois, je veux, je penſe,
Et je ſens ma liberté.

Eſprit pur, la main divine
Te couvrit d'un voile épais,
Mais ta céleſte origine
A d'ineffaçables traits;
Le limon qui t'envelope
Au plus triſte miſantrope
Ne cache point ta ſplendeur;
Son chagrin te rend hommage;
L'abaiſſement qui l'outrage
Eſt l'aveu de ta grandeur.

Il gémit que ſa penſée
Soit l'eſclave ou l'inſtrument
D'une bouë organiſée
Qui lui doit le ſentiment:
Il ſe plaint d'un être double
Qui néceſſite & qui trouble
Des intérêts différens:
L'un à l'autre eſt infidelle,

Et

Et la guerre eſt éternelle
De l'eſprit avec les ſens.

Cette chair qui m'environne
Eſt ſans doute une priſon;
Des ſoins que mon cœur lui donne
Je dois compte à la raiſon;
Tribunal juſte & ſévére
Je te crains & te révére,
Souvent même je te hais;
A ta voix le remords vole,
Et les fruits d'un goût frivole
Sont la honte & les regrets.

Dans le ſein de la fortune,
Entre les bras du plaiſir,
Quel caprice m'importune?
Quel dégoût vient me ſaiſir?
Le bonheur me fuit ſans ceſſe,
Et ſon ombre enchantereſſe
Me tyranniſe en tout lieu;
A la ſoif qui la dévore
Se peut-il que l'ame ignore
Qu'elle eſt faite pour un Dieu?

Eſprits forts, briſez vos chaînes,
Oppoſez aux préjugés,

Qu'il n'eſt ni crimes ni peines
Que la terreur n'ait forgés ;
Que l'orgueil & la folie ,
Sous l'appas d'une autre vie,
Aveuglérent les humains ,
Et que la prudence habile
Adopta ce rêve utile
Au pouvoir des Souverains.

Mais vous, dont l'audace vaine
Renverſant toutes les Loix,
De l'intelligence humaine
Veut anéantir les droits,
Troupe vile & dangereuſe ,
De mon eſpérance heureuſe
Qui vous a rendu jaloux?
Sans la crainte légitime
D'un Dieu qui punit le crime,
La méconnoitriez-vous?

De l'éclat qui l'environne ,
Vos regards ſont-ils bleſſés?
Dieu puiſſant, que ton bras tonne
Sur ces mortels inſenſés!
Ou plutôt, que ta tendreſſe
Diſſipant leur folle yvréſſe,

Ils

Ils contemplent la vertu;
Et que vaincus par ſes charmes,
Ils recouvrent dans les larmes
Le tréſor qu'ils ont perdu.

La ſageſſe eſt ton eſſence,
Tu fis tout, & tout eſt bien;
L'homme eſt né ta reſſemblance;
L'Ange même eſt ſon ſoutien.
Mais comment fut-il coupable?
Ta juſtice impénétrable
L'a ſoumis à la douleur;
Un paſſage de miſére
A-t-il été néceſſaire
Pour le conduire au bonheur?

L'ignorance & le preſtige
Entourérent mon berceau;
L'inquiétude voltige
Sur les bords de mon tombeau:
L'inſtant où je ſuis, m'échappe,
Mais un avenir me frappe
Malgré ſon obſcurité;
Au milieu des pleurs funébres,
Du ſein même des ténébres,
Je vois l'Immortalité.

ARTICLE TREIZIEME.

ARGUMENT.

ABELARD & HELOÏSE *vivoient au douziéme siécle ; c'étoient deux personnes distinguées par la science & par la beauté ; leurs amours infortunés les ont rendu célébres. Après un enchaînement de malheurs, ils se retirérent chacun dans un Couvent, où ils consacrérent le reste de leurs jours à la pénitence. Long-tems après cette séparation, une Lettre qu'Abélard écrivit à un de ses amis tomba entre les mains d'Héloïse ; cet événement réveilla toute sa tendresse, & donna lieu à ces Lettres fameuses d'où l'on a tiré le Poëme suivant. On y peint les combats de la nature & de la grace, de la passion & de la vertu.*

EPI-

EPITRE
D'HÉLOISE A ABÉLARD.*

Sic fatur lacrymans... Virg. Eneïd. L. 6.

DAns ce ſombre déſert, paiſible ſolitude,
Séjour de l'innocence & de la quiétude,
Où mon ame & mes yeux vers le Ciel élancés,
Ne peuvent nuit & jour le comtempler aſſés :
Qui peut venir troubler ma retraite profonde ?
Loin des plaiſirs bruyans & des erreurs du monde,
Quel ſouvenir rallume un feu ſéditieux ?
Mon cœur s'égare-t-il au-delà de ces lieux ?
Dans ce moment cruel, me connois-je moi-même ?
Hélas ! j'aime toujours.... c'eſt Abélard que j'aime,
La trop foible Héloïſe adore encor ſes traits.

Nom redoutable & cher... que vous m'offrez d'attraits !
Ne le prononçons point : ma voix eſt conſacrée
A célébrer de Dieu la Majeſté ſacrée ;
Cachons-le dans mon cœur, qu'il y ſoit avec lui,
Que leurs traits confondus ſe mêlent aujourd'hui.
Ne l'écri point, ma main ;... mais ce nom plein de charmes
Déja s'offre à mes yeux... Effacez-le, mes larmes ;
Je les répands en vain ; mon amour me trahit,
Mon cœur dicte toujours, & ma main obéit.

N 3 Vous,

* La traduction de cette Epitre eſt de Mr. *Cocardeau*, Auteur d'*Aſtarbé*, Tragédie nouvelle.

Vous, infléxibles murs, secrets dépositaires
Des sincères remords, des peines volontaires;
Rochers affreux, témoins des tourmens de mon cœur;
Vous, caverne profonde où séjourne l'horreur;
Vases saints, devant qui nos Vierges gémissantes
Lévent des yeux éteints & des mains languissantes;
D'ossemens précieux triste & froid monument,
Qu'entourent le silence & le recueillement,
Comme vous insensible, à moi-même barbare,
Ces cilices, ces fers que le zéle prépare,
N'ont-ils pas mille fois, par de cruels efforts,
Sans éteindre mes feux, ensanglanté mon corps?
Le Ciel en vain sur moi veut avoir l'avantage;
L'homme asservit mon cœur, ou du moins le partage;
Mon amour indompté ne connoît plus de frein,
Les larmes & les tems se succèdent en vain.

A mes vives douleurs il n'est point d'intervale;
A l'aspect imprévu d'une Lettre fatale,
Je fremis;... & voyant mon nom baigné de pleurs,
Je tremblai d'y trouver quelques nouveaux malheurs;
Chaque mot m'effrayoit, me remplissoit d'allarmes;
Je versois en lisant un déluge de larmes;
Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour,
Je vous voyois, tantôt esclave de l'Amour,
Tantôt vainqueur, le fuir dans ce lieu solitaire,
Où de l'austérité la rigueur salutaire
Détruit nos passions dans nos cœurs corrompus,
Et développe en eux le germe des vertus.

Peignez-moi les rigueurs du sort qui vous opprime;
Nos cruels ennemis, que la fureur anime,
Ne peuvent nous ravir, malgré leurs noirs complots,
La douceur de nous plaindre & d'unir nos sanglots.

Ne

Ne me cachez donc rien, & méprisons leur haine:
Abélard auroit-il l'ame plus inhumaine?
Lire, verser des pleurs, & pousser des soupirs,
Voilà mon sort, hélas! j'y borne mes desirs.

Ce don du Ciel, cet art de peindre la pensée,
Fait renaître l'espoir dans mon ame opressée;
Par son secours divin, les amans malheureux
Se parlent, quoiqu'absens, & nourrissent leurs feux:
Ce Confident sacré les soutient, les console,
Et porte leurs soupirs de l'un à l'autre pole;
Par lu... la jeune Amante exprimant ses regrets,
Découvre l... rougir ses sentimens secrets;
Pour peindre son
Et dévoile son cœur à ...ur elle prévient l'Aurore,
...ant qu'elle adore.

Vous sçavez, Abélard, avec qu...
Je répondis d'abord à votre tendre ardeur
Lorsque sous l'amitié l'amour cachant sa flamme,
Me perça de ses traits, & captiva mon ame;
Sous ce voile trompeur, par des attraits puissans,
Vous portâtes le trouble & le feu dans mes sens;
Mon cœur vous comparoit aux sublimes essences,
Et vous croyoit formé des célestes substances;
Tels que des feux brillans qui décorent les Cieux,
Les rayons les plus purs s'échappoient de vos yeux;
Tantôt à votre voix, amoureuse & plaintive,
Je prêtois en silence une oreille attentive;
Vos chants mélodieux, par des accens divers,
Portoient avec leurs sons mon ame dans les airs.
Tantôt de vos discours l'éloquence rapide
Prouvoit avec adresse à mon esprit timide
Qu'une veine terreur ne doit point allarmer,
Et que sans crime enfin nos cœurs pouvoient aimer.

 Un

Un desir inconnu, principe de mes peines,
A l'instant se glissa dans mes brûlantes veines;
L'image du plaisir à mes yeux se peignit,
De ma foible raison le flambeau s'éteignit;
Mais l'Amour me guidant par sa clarté funeste,
Je tremblai de vous croire une essence céleste;
Du sort des Chérubins mon cœur trop peu jaloux,
N'envioit plus ce Ciel qu'il oublioit pour vous.

Avant ce jour fatal marqué pour l'hymenée,
Qui devoit décider de notre destinée,
Nos deux cœurs satisfaits d'un mutuel reto[illegible] l'Amour.
Ne vouloient d'autres loix que celles [illegible]urs qu'il enchaîne;
Un bonheur toujours pur suit les [illegible]nemi de la gêne,
Mais cet enfant des Cieux aussi libre que l'air,
Plus leger que les vûit ainsi que l'éclair.
A l'aspect des [illegible]les honneurs satisfassent l'Epouse,
Que l[illegible] jouisse enfin, je n'en suis point jalouse.
[illegible]onneurs, richesses, biens, objets de mes mépris,
Fuyez .... j'ai mon amour .... qu'êtes-vous à ce prix?
Le plus puissant des Rois viendroit m'offrir un Trône,
Je foulerois aux pieds son Sceptre & sa Couronne;
Je ne veux pour tous biens que le cœur d'Abélard,
Et je dédaignerois l'hommage de César.
O tems, ô jours heureux de l'innocence pure,
Où l'on suivoit les loix de la simple nature!
Les humains fortunés guidés par les plaisirs,
Ne formoient point alors d'inutiles desirs.
De nouvelles ardeurs renaissoient avec l'âge,
Et leurs jours s'écouloient sans le moindre nuage.
Voilà le vrai bonheur, si son être est certain.
D'Héloïse autrefois tel étoit le destin.
Quel changement, ô Ciel! ... & quelle horreur soudaine!

Que

Que vois-je ? O cruauté ! .... mon Amant qu'on entraîne
Reçoit le coup fatal, & nage dans son sang.
Barbares, arrêtez .... percez plutôt mon flanc;
Frappez, voilà mon sein, je m'offre pour victime,
Je mérite vos coups .... mon amour fit son crime.
Mais que dis-je, insensée, & que faisois-je alors ?
La rage & la fureur secondant mes efforts,
Eussent armé mon bras conduit par le courage,
Et sauvé mon Amant de ce cruel outrage.
Je succombe ... ô pudeur ! je respecte vos loix,
La douleur & la honte affoiblissent ma voix.

Pouvez-vous oublier cette horrible journée,
Lorsque foible victime à l'Autel entraînée,
Je fis à l'Univers mes éternels adieux ?
Une source de pleurs ruisseloit de mes yeux.
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête,
Un cri triste & plaintif interrompit la fête;
Mon front pâle & couvert d'une froide sueur,
Le feu sacré n'a plus qu'une affreuse lueur;
Du Tabernacle saint les voûtes retentissent,
La terre tremble, s'ouvre, & les tombeaux gémissent.
J'approche en frémissant de ce terrible Autel,
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Eternel,
Et par un faux serment, dont vous êtes complice,
Je consomme, grand Dieu, ce cruel sacrifice.
Cher Amant, puis-je encor compter sur votre foi ?
Si je perds votre amour, tout est perdu pour moi.
Venez, ... de vos discours la force enchanteresse
Adoucira mes maux, calmera ma tristesse;
Venez, ... que dans vos bras je perde ma raison,
Que d'un sterile amour j'avale le poison;
Malgré votre froideur, mon ame trop frappée,
De vos embrassemens est encore occupée.

Que

Que dis-je, hélas ! Non, non, venez plutôt des Cieux
M'applanir le chemin, & dessiller mes yeux :
Combattez de mon cœur les passions funestes,
Rappellez mon esprit aux vérités célestes,
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous pardonner,
Vous-même forcez-moi de vous abandonner.

Songez que ce troupeau, ce fruit de vos priéres,
Ces enfans de vos soins, attendent vos lumiéres,
Pour conduire, animer leur courage abbatu,
Et suivre les sentiers de l'austère vertu.
Lorsque par vos bienfaits on forma cet asile,
Vous rendiez ce désert moins triste & *moins tranquile*;
Nous goûtions le bonheur de vivre sous vos loix,
Et tout s'embellissoit au son de votre voix.
Nos Autels ne sont point ornés par des subsides
Enlevés à la veuve, aux orphelins timides ;
Des avares craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri, qu'en mourant ils ont abandonné ;
Une simplicité noble & majestueuse
Rend l'approche du Temple humble & respectueuse ;
Nos dômes & nos toîts de mousse sont couverts ;
Nos jardins en tous temps sont peuplés d'arbres verts ;
Nous contemplons du Ciel l'éternelle harmonie,
Et nous chantons de Dieu la puissance infinie.

Venez, ô cher Epoux, cher Frére, cher Amant,
Je gémis sous le poids de mon cruel tourment ;
Laissez-vous donc fléchir par votre tendre Amante,
Venez voir votre sœur, votre Epouse tremblante ;
Pour réunir ces noms, venez, par notre amour,
M'arracher à jamais de ce triste séjour.
Ces chênes orgueilleux qui couvrent les montagnes,
Ces ruisseaux argentés qui baignent les campagnes,

Ces

Ces antres, ces forêts, ces vallons, ces côteaux,
Ces grottes, dont l'écho répond au bruit des eaux,
Le souffle des zéphirs agitant les feuillages,
De mille oiseaux divers les différens ramages,
Ces lointains azurés, l'immensité des Cieux,
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux.
Les prés n'ont plus pour moi cette aimable verdure,
Les fontaines n'ont plus ce tendre & doux murmure;
De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat & leurs vives couleurs.
Hélas! dans ma profonde & triste solitude,
Rien ne peut dissiper ma sombre inquiétude;
Pour calmer de mes sens le trouble & les tranports,
J'erre autour des tombeaux, & je cherche les morts;
Les feux noirs & tremblans de leurs lampes funébres,
Le silence qui régne en ces lieux de ténébres,
Les spectres effrayans, enfans de la terreur,
En augmentent encor l'épouvante & l'horreur.

C'est ici cependant mon affreuse demeure;
Il faut que dans ces lieux & je vive & je meure;
Je suis donc condamnée à d'éternels ennuis,
De mes égaremens voilà les tristes fruits.
Fatale preuve, hélas! de mon amour funeste,
Impitoyable mort, ton secours seul me reste.
C'est ici qu'en tombant sous ses terribles coups,
Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous;
Il attend què sans crime, ensemble répandues,
Nos cendres au tombeau se mêlent confondues.
O Ciel! secourez-moi dans ces extrémités,
Et daignez mettre un terme à mes calamités.

Dieu suprême, on me croit votre épouse chérie;
Je suis une coupable, indigne de la vie,

Une

Une esclave du crime, attachée aux erreurs,
Dont ce monde pervers empoisonne les cœurs.
Mais, Ciel! quelle lumiére a passé dans mon ame?
Est-ce un rayon divin? Je crois sentir sa flamme.
D'où naît cette ferveur? Me vient-elle des Cieux,
Ou des cruels transports de mes sens furieux?
Je pleure mon Amant sans gémir de mon crime,
D'un invincible amour malheureuse victime,
J'entends les loix du Ciel que je veux accomplir,
Je connois mes devoirs, & ne peux les remplir.

Dans un cœur combatu, l'Héroïsme suprême,
Est de fuir sans retour l'aimable objet qu'il aime;
A ce sublime effort j'aspire vainement.
Puis-je vaincre l'amour, & penser à l'Amant?
J'adore le coupable & déteste l'offense;
Comment de mes remords connoître l'innocence?...
Mon ame forme en vain le projet de vous fuir;
Non, cher Abélard, non .... je ne puis vous haïr...
Rappellez vos vertus, & domptant la nature,
Etouffez de mes sens le coupable murmure;
De mon funeste amour, que Dieu soit le vainqueur,
Lui seul peut occuper & vous ravir mon cœur.

Que le sort d'une Vierge excite mon envie!
Vertueuse, elle méne une tranquille vie;
Ses vœux sont exaucés, ses desirs satisfaits,
Chaque jour est marqué par de nouveaux bienfaits:
Son cœur pur & content jouït d'un heureux calme,
Et voit au loin des Cieux la couronne & la palme;
Quand sur ses yeux la nuit vient semer ses pavots,
Paisible, elle se livre aux douceurs du repos;
Des esprits bienfaisans, par d'innocens mensonges,
Font naître & voltiger les plus aimables songes;

Elle

Elle entend quelquefois leur langage flatteur,
Et voit du Ciel ouvert le ſpectacle enchanteur :
De ferveur conſumée ... elle tombe ... elle expire,
Son ame prend l'eſſor vers le céleſte Empire ;
Et traçant dans les airs des ſillons lumineux,
Elle vole au ſéjour des êtres bienheureux.

A des ſonges impurs mon ame, hélas ! ſe livre,
De leurs plaiſirs trompeurs ſans crainte elle s'enyvre,
Vagabonde, elle échappe, & volant juſqu'à vous,
Elle brave du Ciel le trop juſte courroux.
O nuit ! vien déployer les voiles les plus ſombres,
Sur ces crimes honteux confiés à tes ombres :
Quand de l'Aſtre du jour tu nous caches les traits,
L'image d'Abélard s'offre avec ſes attraits.
De ce Phantôme vain je dévore les charmes,
Sa beauté me ravit & ſuſpend mes allarmes ;
Je crois le voir, l'entendre, & ma main le pourſuit,
Elle croit l'arrêter .... il ſe diſſipe .... & fuit.
Douces illuſions, venez, menſonge aimable,
Paroiſſez à mes yeux ; vous, Phantôme adorable,
Venez remplir mon cœur de vos divins appas :
Je le revois .... il vole au-devant de mes pas,
Et s'éléve au ſommet d'une Tour menaçante
Que blanchit l'Océan dans ſa rage impuiſſante ;
Sur ces arides bords, milles monſtres divers,
Par d'affreux heurlemens font retentir les airs ;
Ce ſpectre tout à coup s'élance dans la nue ;
Il m'invite à le ſuivre .... & s'échappe à ma vûe :
Mon cœur eſt pénétré d'une ſecrette horreur ;
L'air ſiffle, la mer gronde, & roule avec fureur ;
Des flots précipités les chocs épouvantables
Se mêlent aux éclats des foudres redoutables ;
Je m'éveille tremblante .... & les deſtins cruels
Juſques ſur mon repos verſent des maux réels.

Dans

Dans les arrêts du sort, ah! quelle différence!
Il répand sur vos jours la froide indifférence,
L'indolence du cœur, l'insensibilité,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité.
Vous les couliez, ces jours, dans une paix profonde,
Aussi purs que les airs, aussi calmes que l'onde,
Avant que l'Esprit saint fût porté sur les eaux,
Et qu'il permit aux vents de soulever les flots.

Cher & cruel Amant, qu'Héloïse est à plaindre!
Revenez, Abélard. Eh! qu'avez-vous à craindre?
Le flambeau de l'Amour brûle-t-il pour les morts?
Dieu! je revois le fer ... je cède à mes transports;
La nature frémit, le Ciel gronde & *s'enflamme.*
Hélas! vous êtes froid .... je suis toute de flamme,
Je veux vous fuir, par-tout votre image me suit,
Dans mon antre, aux Autels, & le jour & la nuit,
Elle occupe mon cœur, rend vaine ma priére,
Et se roule avec moi dans la vile poussiére.
Quand par le culte saint on invoque les Cieux,
Temple, Prêtres, flambeaux, tout s'éclipse à *mes yeux.*

Lorsqu'au pied des Autels humblement prosternée,
Je dévoile mon ame au crime abandonnée;
Quand je demande au Ciel ce feu toujours vainqueur,
Venez, si vous l'osez, lui disputer mon cœur,
Venez, par vos regards, vos discours & vos charmes,
Dissiper mes remords & suspendre mes larmes;
Faites évanouïr la grace & ses effets,
Opposez votre amour aux célestes bienfaits;
Venez, si vous l'osez, suivi de l'Enfer même,
M'arracher de mon Dieu que j'implore & que j'aime.

Mais non, fuyez plutôt, craignez ce Dieu jaloux;
Entre Abélard & moi, rochers, élevez-vous!

Que

Que les plus vastes mers à jamais nous séparent!
Que par mes pleurs, grand Dieu! mes crimes se réparent;
J'espère en vos bontés, je crains votre pouvoir.
Hélas! puis-je, sans vous, rentrer dans mon devoir?
Filles pures des Cieux, vertus, grace ineffable,
Lancez vos traits divins dans mon ame coupable;
Je sens déja vos feux, espoir ... foi ... charité ...
Je vole sur vos pas à l'immortalité.

Voyez dans sa retraite Héloïse éperdue,
Sur un sombre tombeau tristement étendue,
Couverte d'une haire, en proie à ses remords,
Fuyant l'éclat du jour pour vivre avec les morts.
Dans ces lieux écartés consacrés à mes veilles,
Une lugubre voix vint frapper mes oreilles;
» Votre place est ici, venez, ma triste sœur,
Dit-elle, » & du repos éprouvez la douceur;
» Autrefois de l'Amour, comme vous la victime,
» J'en reconnus bientôt le dangereux abîme;
» J'ai vaincu par mes pleurs mon panchant criminel,
» Et je jouïs enfin du bonheur éternel. «

Grand Dieu! de mes regrets recevez les offrandes;
Je viens, esprits heureux, préparez vos guirlandes,
Héloïse vous suit au céleste séjour,
Guidez ses pas tremblans aux Royaumes du jour;
En vêtemens sacrés, avec une foi vive,
Soutenez, Abélard, mon ame fugitive;
Pour expier mon crime, hélas! je dois périr!
Vous-même, en me voyant, apprenez à mourir;
Contemplez cet objet de votre amour funeste,
La pâleur de la mort est l'éclat qui lui reste.
Voyez de ce beau teint les roses s'effacer,
La crainte & la terreur sur mon front se tracer;

Ne

Ne m'abandonnez point, & servez moi de guide,
Ranimez de mon cœur l'espérance timide;
Sans crime vous pouvez sur moi fixer les yeux,
Dans ces derniers momens recevez mes adieux.
O mort! maître éloquent, ton affreuse lumiére
Peut seule nous prouver que nous sommes poussiére,
Que l'homme est un néant, ses projets vanité,
Que ton pouvoir suprême est seul réalité.

Lorsqu'au fatal instant de cette heure imprévûe,
Le destin offrira l'avenir à ta vûe,
Et lorsque de tes jours s'éteindra le flambeau,
Que la même épitaphe & le même tombeau,
Rappellent de mes pleurs la déplorable *histoire*,
Nos malheurs, nos amours, mes combats, ma victoire.

Si de jeunes amans, conduits par le hazard,
Venoient voir dans ces lieux la tombe d'Abélard,
Sur ce marbre insensible ils liront nos allarmes;
Une douce pitié leur arrachant des larmes,
Ils s'écrieront, sans doute, embrasés de leurs feux,
» Que notre amour, ô Ciel! ait un sort moins affreux!

Si pénétré des maux d'une absence cruelle,
Quelque Poëte enfin, Amant tendre & fidelle,
Est ainsi qu'Héloïse accablé de tourmens,
S'il en est dont l'Amour, par ses enchantemens,
Par ses feintes douceurs & par son artifice,
L'ait, comme moi, conduit au fond du précipice,
Qu'il chante mes malheurs, mes feux, mon repentir;
Mais pour les bien dépeindre, il faut les bien sentir!

* * *

RE-

REPONSE
D'HABÉLARD A HÉLOISE.*

QUel trouble renaiſſant dans mon ame ſurpriſe !
Qu'ai-je lu ! que deviens-je ! Ah ! trop tendre Héloïſe ;
Que peuvent nous ſervir de ſi chers entretiens ?
En irritant vos maux, vous redoublez les miens.
Ah ! ſi dans ce ſaint lieu votre ame eſt égarée,
Croyez-vous donc la mienne, hélas ! plus aſſurée ?
Dans quel état cruel je vous vois nuit & jour
Gémir, eſclave encor d'un inutile amour !
De ce déſordre affreux la brûlante peinture
De mon cœur déchiré vient r'ouvrir la bleſſure ;
Ramené, malgré moi, vers ces jours de douleurs,
Eternel entretien de regrets & de pleurs,
Je crois revoir encor cet inſtant effroyable,
Où d'un tyran jaloux la rage impitoyable
Vint m'arracher, d'un coup fatal à nos deſirs,
Les ſources de la vie, & l'ame des plaiſirs :
Depuis ce jour de ſang, d'abîmes en abîmes,
Le ſort qui nous pourſuit a traîné ſes victimes.
Quel déluge de maux, & quel tiſſu d'horreur
A marqué tous nos pas du ſceau d'un Dieu vengeur ! . . .
Je m'égare ! ah ! plutôt de ma triſte mémoire
Que ne puis-je effacer notre effrayante hiſtoire !
Pourquoi ſur nos malheurs mon œil s'eſt-il r'ouvert ?
Dans la cendre couché, du cilice couvert,
Mon cœur déja flétri dans la nuit du ſilence,
De tant de pleurs amers dévoroit l'abondance.

Cette

* Cette Réponſe eſt entiérement de l'imagination de l'Auteur dont nous ignorons le nom.

Cette grace qu'en vous j'appellai tant de fois,
Cette grace d'un Dieu long-tems sourd à ma voix;
A mes cris douloureux plus sensible peut-être,
Sur ma tombe entr'ouverte étoit prête à paroître;
Et j'attendois qu'enfin, attendri sur mon sort,
Ce Dieu dans mon désert fît descendre la mort.
De cet écrit trop cher la séduisante vuë
M'a rempli, malgré moi, d'une joye imprévuë;
Ces traits que, par ta main, l'amour même a tracés,
Portent un feu soudain dans mes esprits glacés;
Ces mouvemens confus, enfans de la nature,
Rendent à tous mes sens leur flatteuse imposture.
Un seul instant d'yvresse a fait évanouïr
Ce phantôme de paix, dont mon cœur crut jouïr.
Je lis, relis ta lettre, & la relis encore;
Elle rallume en moi le feu qui me dévore.
Ce feu, dont mes remors, le tems, l'austérité,
Toute la sainte horreur de ce lieu redouté,
Mes larmes, mes efforts, aidés de ton absence,
Combattoient, sans effet, la triste violence.
Cet amour, le seul bien d'un cœur désespéré,
Au sein de mon néant n'est pas même altéré;
Et cependant, hélas! la douleur qui t'égare
A donc pu m'accabler d'un reproche barbare!
Héloïse, c'est toi, toi, dont la dureté
Accuse ton amant d'insensibilité!
Tu me crois le cœur calme, & tous les sens paisibles!
La rage & le repos sont-ils donc compatibles?
Que d'une injuste erreur ton esprit pénétré
Lise dans les replis de ce cœur déchiré;
Viens-y voir les tourmens, les combats, l'amertume
De ce charme trompeur, qui toujours me consume:
Hélas! nous gémissons, nous périssons tous deux;
Mais combien Abélard est le plus malheureux!

Cette

Cette perte fatale, à l'amour si cruelle,
Image de la mort, & plus affreuse qu'elle,
Excitant nuit & jour mes larmes, mes soupirs,
Me laisse tout en proie à mes brûlants desirs;
Epuisé de transports, l'ardeur de ma pensée
Porte encor dans mes sens une flamme insensée.
Je t'idolâtre encor, & l'amour sans pouvoir,
Aiguise dans mon cœur les traits du désespoir:
Non, tu ne connois point l'état, l'état terrible
D'un mort qui voit le jour, & porte un cœur sensible.
Exemple affreux des maux inconnus aux humains!
Trop semblable à ces feux, ces volcans souterrains,
Ce feu né dans le sein des mers les plus profondes,
Qui semble s'allumer par la froideur des ondes ...
Où m'emporte l'excès de mes égaremens?
Ah! par quel noir tableau viens-je aigrir tes tourmens?
Quelle honte pour moi, quelle foiblesse extrême!
Moi sans cesse occupé! ... j'en rougis; mais je t'aime.
Oui, je t'aimai toujours; à cet amour si cher
(Pardonne, Dieu vengeur) rien n'a pu m'arracher.
Quand le front prosterné, sur les marches du Temple,
D'un pécheur repentant j'osois offrir l'exemple,
Quand moi-même, courbé sous le poids des douleurs,
A la voix du remords je crus donner des pleurs,
Mon trouble m'abusoit, & jusques dans mes larmes
Un sentiment vainqueur mêloit encor ses charmes:
Que dis-je? Quand j'osai, par un effort cruel,
D'une tremblante main te conduire à l'autel,
Quand ma bouche dictoit ton serment redoutable,
Je portois dans mon cœur un trait ineffaçable;
Le jour, le soir, la nuit, en tous temps, en tous lieux,
Ton image adorée est présente à mes yeux.
Oui, reçoi cet aveu (si honteux pour ma gloire):
Tes fureurs, tes combats, tes maux, sont mon histoire,

Et le triste détail de tes jours douloureux
Peint trop fidélement le sort d'un malheureux....
Mais enfin, Dieu t'admet parmi ses Vierges pures;
Etouffons, s'il se peut, nos offensans murmures;
Je t'en conjure au nom de ce Juge irrité,
Dont j'adore, en tremblant, l'infléxibilité.
Dans ton cœur fléchissant sous la main qui l'éprouve,
De mes saintes leçons que le fruit se retrouve:
Bénis, adore un Dieu juste dans ses rigueurs,
Il permet qu'un instant lave un siécle d'erreurs.
Tu peux du moins, tu peux, par un effort sincère,
Lui faire un sacrifice entier, & volontaire;
Et moi, triste rebut des Etres malheureux,
Je ne puis même au Ciel offrir de *libres vœux*.
Esclave révolté, gémissante victime,
De mes jours détestés chaque instant est un crime;
O supplice nouveau, trépas prématuré,
Qui m'a fait un Enfer de ce séjour sacré! ...
Arrête, en quelle aveugle & criminelle rage
Retombe incessamment ton trop foible courage!
Arrête, misérable, & qu'enfin ta raison
D'un coupable délire, écarte le poison.
Arbitre souverain, qui tiens la destinée
D'une ame vertueuse autant qu'infortunée,
Ne précipite point, dans la nuit du tombeau,
Ce que ta main forma de plus pur, de plus beau;
Mais, sur mes jours amers lançant la mort trop lente,
Daigne les joindre aux jours d'une épouse innocente.
Adieu, chère Héloïse, entends encore ma voix,
Je prononce ton nom pour la derniére fois.

* * *

ARTICLE QUATORZIEME.

LE BONHEUR DU DANNEMARC SOUS UN ROI PACIFIQUE.

Idylle. *

Arts, Lumiéres, Talens, dont l'Europe est si vaine,
Remèdes tant vantés à la misére humaine,
Où sont ces jours heureux par vos soins adoucis,
Et ces hommes nouveaux que vous aviez promis?
Cessons-nous d'attacher le plaisir à nous nuire,
L'honneur à nous venger, la gloire à nous détruire?
Et l'aveugle intérêt, fléau de l'Univers,
Est-il à votre aspect rentré dans les enfers?
Hélas! un bruit confus de nouvelles tempêtes
Porte plus que jamais l'effroi dans ces retraites.
De l'aurore au couchant des peuples de soldats
Se cherchent agités du démon des combats:
Tels que d'affreux torrens échappés des montagnes,
Leurs bataillons épars désolent les campagnes;
Et des fleuves Germains les flots ensanglantés,
Ne baignent déja plus que des bords dévastés.
Les mers mêmes, les mers que peuploit l'industrie,
Nouveau théâtre ouvert à notre barbarie,
Ne servent qu'à porter à mille nations

* Par Mr. Mallet, Professeur à Coppenhague.

L'exemple & les fureurs de nos diſſenſions.
Ainſi c'étoit trop peu de Cités déſolées,
De familles en deuil, errantes, exilées,
Pleurant en vain un fils arraché de leurs bras,
Un pére, un tendre époux, victimes des combats.
L'implacable fureur, les haines immortelles,
Font voler les guerriers à des horreurs nouvelles;
Le reſte de leur ſang doit donc être verſé,
Et le glaive tranchant ne tomber qu'émouſſé!
Beaux arts! Eſt-ce donc là cette gloire ſi pure,
Qui de l'humanité devoit venger l'injure?
Mais que dis-je? & pourquoi trop plein de ſes douleurs,
Mêler à leur portrait de ſi noires couleurs!
Il eſt, il eſt encor des régions tranquiles.
Pacifiques vertus, vous avez des aziles;
Et des heureux Danois l'Auguſte Souverain
Vous aſſura toujours un ciel calme & ſerein.
Qu'ailleurs dans les Conſeils l'ambition perfide
Un poignard à la main délibére & décide,
Qu'elle cherche la gloire à travers les forfaits,
Et de pleurs & de ſang compoſe ſes ſuccès:
Chez lui l'humanité conduiſant la prudence,
Ne fait que par le bien éclater ſa puiſſance.
Et ſon thrône ne doit qu'à l'ordre, à l'équité,
Les ſolides progrès de ſa proſpérité.
De ſes vaſtes Etats les bornes reſpectées
Sur les Etats voiſins ne ſeront point plantées;
Mais ſon nom y jouït d'une heureuſe ſplendeur,
Que ſe promet en vain le farouche vainqueur.
Sous ſes yeux vigilans l'innocence timide
Ne redouta jamais un oppreſſeur avide.
De l'une à l'autre mer ſes agiles vaiſſeaux
Font reſpecter ſes droits ſur l'empire des eaux,
Et ſes mains en cent lieux répandant ſes largeſſes,
En

En font pour ses sujets des sources de richesses.
Des rives du Levant il leur ouvre les ports,
Et des trésors de l'Inde augmente leurs trésors.
La Fortune à sa voix facile & libérale *,
Accorde à tous l'espoir d'une faveur égale,
Des lieux qu'elle enrichit leur ouvre les chemins,
Et court au devant d'eux un trésor dans les mains.
Là par d'autres secours la même bienfaisance †
Se dévoue aux besoins de la timide enfance :
La vertu qui dicta de si nobles projets,
Les conduit sous un nom garant de ses succès :
Déja dans un azyle où veille l'industrie,
Ces tendres rejettons croissant pour la patrie,
Cultivés, réunis, à sa prospérité
Vont consacrer les fruits de leur fécondité.
Tandis qu'aux champs voisins la victoire homicide
Sur des tas de mourans traine son char rapide,
Ici du Souverain les soins & les bienfaits
A l'indigence infirme élévent des palais ‡ ;
Sur ces fronts abbattus qu'a flétri la souffrance,
Déjà renaît le calme & brille l'espérance,
Et leur zèle animant les restes de leur voix,
Se consacre à bénir le plus sage des Rois.
Ainsi par ses vertus cet Ange tutelaire
Sait désarmer pour vous la céleste colére,

 Heu-

* Ces vers désignent la suppression de la Compagnie des Indes Occidentales, le Commerce aux Iles Danoises d'Amérique rendu libre, & les gratifications accordées par le Roi pour l'encourager.

† L'Institut de *Christianshaven*, que le Roi a fondé il y a quelque années par les soins de M. le Baron de BERNSTORFF, Ministre d'Etat : on y éléve de pauvres enfans pour la marine & les manufactures.

‡ Le nouvel Hôpital de FREDERIC.

Heureux Danois ! Ainsi sans trouble, sans terreurs,
La pitié seule encore a fait couler vos pleurs.
Tranquilles au milieu des voisines tempêtes,
Son bienfaisant Génie en garantit vos têtes,
Fait luire en vos climats des jours calmes & purs,
Et fleurir la Justice & la Paix dans vos murs.
Aux champs de vos ayeux vous voyez vos familles
Sur les épis serrés émousser leurs faucilles ;
Autour de vos foyers régne le doux loisir,
Et l'abondance encore y nourrit le plaisir.
O jours trop peu vantés d'un Régne Pacifique !
Le Monarque est heureux, l'allégresse est publique ;
Sa gloire est sa vertu, le Peuple la chérit,
L'Europe la révére, & le Ciel la bénit.
Comme aux jours du Printems un soleil sans nuages
Fait taire en paroissant les vents & les orages,
A son riant aspect les êtres ranimés
D'amour & de plaisir se sentent enflammés,
Et longtems après lui ses feux éteints dans l'onde
Laissent encor la terre éclairée & féconde :
Ainsi coulent les jours d'un Prince bienfaisant,
Du Ciel en son amour Doux & Rare Présent !
Jusques chez ses voisins l'espoir, la confiance *,
Accompagnent ses pas, naissent à sa présence ;
A leurs yeux enchantés c'est un Ange de Paix ;
Le monde à leurs transports pense voir ses sujets.
Tout prend sous son Empire une face nouvelle ;
Les arts reconnoissans, qu'il aime, qu'il appelle †,
Gui-

* Les acclamations & toutes les preuves de la joye la plus vive par lesquelles les habitans de Hambourg firent éclater leur amour & leur admiration pour le Roi lorsqu'il honora cette ville de sa présence en 1756.

† L'Académie des Arts, qui par la munificence du Roi

Guidés par un Mécéne & pleins de son ardeur,
Veut aux âges futurs transmettre sa grandeur :
Dans un Temple superbe, ici l'Architecture *
Prête à sa pieté son auguste parure ;
Là va naître bientôt sous de savantes mains †
Cette Image d'un Roi bienfaiteur des humains:
Déja je crois la voir, cette image adorée,
Par la reconnoissance & l'amour consacrée :
Sur ce front plein de grace une noble fierté
Laisse unir à ses traits la tendre humanité ;
La vertu la couronne, & la fidéle histoire
Dans ces mots qu'elle grave éternise sa gloire:

CE PRINCE AMI DES ARTS, DES TALENS, DES VERTUS,
D'UN PEUPLE FORTUNE', PERE SOIGNEUX ET TENDRE,
HE'RITA D'UN EMPIRE A L'AGE D'ALEXANDRE,
ET LE REGIT COMME TITUS.

Roi & les soins de son Président M. le Comte de MOLTKE Grand-Maréchal de la Cour, est aujourd'hui dans un état très florissant.

* La nouvelle Eglise d'Amalienbourg, qui sera toute construite en marbre, sur les desseins de M. *Jardin* Architecte du Roi.

† La Statue Equestre du Roi que M. *Saly* Sculpteur de S. M. T. C. est chargé de faire.

ARTI-

ARTICLE QUINZIEME.

Idylle.

SUr les bords enchantés qu'arrose le Pénée,
Des fidèles Bergers retraite fortunée,
Thémire & Licidas brûlant des mêmes feux,
Dans le sein du repos couloient des jours heureux.
Jamais les noirs soupçons, le dégoût, la tristesse,
De ces jeunes Amans n'altéroient la tendresse;
Ils croyoient l'un & l'autre avoir perdu le jour,
S'ils le laissoient finir sans se parler d'amour;
Ils menoient leurs Troupeaux au même Pâturage:
C'est-là que, retirés sous un épais ombrage,
Ils se livroient sans crainte à d'innocens plaisirs:
La nuit étoit trop prompte au gré de leurs desirs;
Et pleins du doux espoir de se revoir encore,
Leurs vœux hâtoient souvent le retour de l'aurore.
D'un bonheur trop constant le destin fut jaloux:
Couple heureux! les chagrins étoient-ils faits pour vous?

Un jour que le Soleil terminant sa carrière,
Peignoit encor les Cieux d'une foible lumière,
La Bergère, à la fin d'un entretien charmant,
S'occupoit à cueillir des fleurs pour son Amant,
Tandis que le Berger, plein du Dieu qui l'inspire,
Grave sur un ormeau quelques Vers pour Thémire.
Tout à coup l'air s'agite, & le Ciel s'obscurcit;
Au plus beau jour succède une profonde nuit;
L'Aquilon pluvieux & le fougueux Borée,
Font de leurs sifflemens retentir l'Empirée;

Les nuages épais se choquent dans les airs,
Et portent dans leur sein la foudre & les éclairs.
Les troupeaux effrayés de ce soudain orage,
A pas précipités regagnent le Village;
Et nos Bergers fuyant, la douleur dans les yeux,
Par un tendre regard expriment leurs adieux.

A peine du Soleil la brillante courière,
Des astres de la nuit effaçoit la lumière,
Licidas vole aux lieux si chers à son amour:
Thémire avoit déja prévenu son retour,
Et le cherchant des yeux, sa timide tendresse
D'un Amant trop paisible accusoit la paresse.
Il arrive, il paroît; mais quelle est sa douleur!
Quel obstacle imprévû s'oppose à son bonheur!
Du Pénée en fureur les ondes débordées
Couvrent de toutes parts les plaines inondées.
Pour rejoindre Thémire assise à l'autre bord,
Il alloit affronter le naufrage & la mort.

L'Amour touché du sort de ce Berger, qu'il aime,
Inspire à son adresse un heureux stratagème:
Licidas apperçoit sur les flots mutinés
Par l'effort des Autans des troncs déracinés
Aborder lentement aux pieds de son Amante:
J'accepte le secours que le Ciel me présente:
Dussai-je au sein des eaux rencontrer le trépas,
Eloignons-nous des lieux où Thémire n'est pas.
Il dit, & de sa main, par l'Amour animée,
Une Barque légère aussi-tôt est formée;
Sur un saule creusé par l'hiver & les ans,
Il brave le courroux, & des flots, & des vents.
Bientôt s'abandonnant au courant qui l'entraîne,
Il suit, sans s'allarmer, une route incertaine.

Le

Le Pénée irrité sort du milieu des eaux,
Et secoüant son front couronné de roseaux;
Qu'ai-je entendu? dit-il; un Mortel téméraire
De mon onde sans crainte a franchi la barrière?
Vengeons-nous; Dieu des vents, sers ma juste fureur,
Répan sur ces Climats le desordre & l'horreur.
Les fougueux Aquilons à ses ordres dociles,
Accourent aussi-tôt sur ces rives tranquilles:
L'onde écume & bouillonne autour de Licidas;
Mille gouffres profonds s'entr'ouvrent sous ses pas:
Il cherche sa Bergère, il la voit, il soûpire......
A ce spectacle affreux la mourante Thémire,
Elevant vers le Ciel ses yeux mouillés de pleurs,
O toi, s'écria-t-elle, auteur de mes malheurs,
Amour, enten les cris d'une jeune Maîtresse;
Hâte-toi, vien sauver l'objet de ma tendresse;
Ren-moi ce cher Amant, ou je vais aujourd'hui
Me lancer dans le Fleuve & périr avec lui.

Le Dieu du haut du Ciel entendit sa prière:
Bientôt, sur un nuage éclatant de lumière,
Il fend l'espace immense, & d'un soûris flateur
Du Berger téméraire il ranime l'ardeur.
De l'Amour à l'instant tout ressent la puissance:
L'Aquilon furieux se tait en sa présence;
Il calme d'un regard les flots séditieux,
Et le Soleil plus pur reparoît dans les Cieux.

Berger, reçoi le prix de ta flamme constante,
Dit-il; je viens te rendre aux vœux de ton Amante.
A la Barque fragile attachant son carquois,
Il fend l'onde étonnée, & lui donne des loix.
Il forme de son arc une rame légère;
Il étend son bandeau, symbole du mystère,

Et

Et commande aux Zéphirs de souffler lentement.
Thémire impatiente accourt vers son Amant ;
Elle possède enfin l'objet de tant d'allarmes :
Dans l'excès de sa joye elle verse des larmes.
Qui peindroit leurs transports ? De ce trouble enchanteur,
Toi seul pourrois, Amour, retracer la douceur.
» Que l'Amant de Thémire, à mes ordres fidèle,
» Lui consacre des jours que j'ai sauvés pour elle ;
» Que Thémire à son tour, pour prix de son ardeur,
» Par le don de sa foi couronne son bonheur.
Le Dieu fuit à ces mots, & d'une aîle légère,
Dans les bois de Paphos va retrouver sa Mère.
Thémire & Licidas animés de ses feux,
Furent après l'Hymen encor plus amoureux.

Nihil obstat amori. Ovid.



ARTICLE SEIZIEME.

LA MORT DE L'AMIRAL BYNG.

Poëme. *

JE chante ce Heros fidèle à sa Patrie,
Qui, victime du sort, du Peuple & de l'envie,
Fut jugé criminel, & mourut innocent.
Muse, pein la douleur que mon cœur en ressent.

La discorde régnoit; le démon de la guerre
Avoit déja troublé la France & l'Angleterre;
Richelieu, que LOUIS choisit pour son vengeur,
Portoit déja par-tout la foudre & la terreur;
Minorque à son nom tremble, & Londre est en allarmes;
Chacun, pour se venger, prend à l'instant les armes;
Deja des deux côtés d'innombrables Vaisseaux
D'un air impérieux s'élévent sur les eaux.
On se voit..... Aussi-tôt l'Airain s'enflamme & gronde;
Par la poudre animé le plomb sifle sur l'onde:
Tout le feu des enfers vole avec le trépas:
Le guerrier voit la mort, & ne s'en trouble pas.
On combat de plus près, on s'atteint, ou s'évite.
L'un l'autre tour-à-tour poursuit, & prend la fuite;
La victoire chancelle; & son vol incertain

Fait

* Par Mr. Blein de St. Maur.

Fait longtems pour tous deux balancer le destin.
Le trop crédule Anglois, que le vent favorise,
Ne croyoit deja plus la victoire indécise;
Qu'il se trompoit hélas! Tout change en un instant;
Celui qu'on croit vaincu, soudain est triomphant.
En faveur des François le combat se décide;
Nous l'emportons enfin: d'une voile rapide
L'Anglois dispersé fuit, & regagne le port.

Que tu vas payer cher les caprices du sort,
O Byng! Tu ne sçais pas tout ce qu'on te prépare.
La haine contre toi trame un complot barbare,
Sous une ombre de loi colorant son poison,
Change ton innocence en lâche trahison.
La défaite d'un Chef fidelle & magnanime
Chez nous n'est qu'un malheur; chez toi seroit-ce un crime?
Souvent trop de mérite est funeste à la Cour;
L'envie au faux maintien habite ce séjour;
Là, le puissant se rit du foible qu'il opprime;
La feinte est un talent, & l'innocence un crime;
Là, chacun à l'envi brigue la dignité;
Et celui qui l'emporte est le plus détesté.
Ennemis & Rivaux trop souvent s'y rassemblent.
O Byng! dans le Conseil deja les tiens s'assemblent,
Pour te forger un crime, & non pour te sauver.
Le peuple furieux qu'ils ont sçu soulever,
Croit ton crime certain, s'indigne, & veut ta tête.
Ah Byng infortuné! quel coup affreux s'apprête!
Un abime profond s'entr'ouvre sous tes pas;
Je vois sur toi lever le glaive du trépas;
Ton arrêt se prononce.... eh quoi! ton Roi timide
N'ose pas s'opposer à ce coup homicide?

Oui,

Oui, c'en eſt fait : hélas ! le jour eſt arrivé
Où ce honteux ſupplice aux traîtres reſervé,
Va trancher de ſes jours la trame malheureuſe.
Deja de Spectateurs une foule nombreuſe
Sur le rivage accourt pour le voir expirer,
Attendant le ſignal où l'on leur doit livrer,
Les ſoldats de leurs coups marquent deja la place;
A l'aſpect de la mort qui ſoudain le menace,
Ce Guerrier malheureux paroit d'un front ſerein:

» Avant que mon trépas termine mon deſtin,
» Je veux, peuple, dit-il, & je dois à ma gloire,
» Du plus affreux forfait diſculper ma mémoire,
» Pour que mon nom lavé d'un ſoupçon odieux
» Auſſi pur que mon cœur parvienne à nos neveux.
» Il eſt tems qu'à vos yeux le voile ſe déchire;
» Vous m'avez cru l'auteur des maux de cet Empire,
» Moi, qui de vos Vaiſſeaux fidéle défenſeur,
» Ai de vos ennemis combattu la valeur.
» J'ai riſqué ſur les flots ma déplorable vie,
» Trop heureux de la perdre en ſervant ma Patrie;
» J'ai fait ce que j'ai pu : mais le ſort rigoureux
» A bravé mes efforts & mal payé mes vœux,
» Je fus vaincu : bien-tôt l'envie inexorable
» D'infame trahiſon me déclara coupable;
» La haine qui bruloit d'éclater contre moi,
» A ſon gré, pour me perdre, interpréta la Loi.
» Victime d'un complot inhumain & perfide,
» Je péris innocent : ce n'eſt pas que timide
» Mon cœur s'agite & tremble à l'aſpect de la mort,
» Le ſage ſait plier aux volontés du ſort;
» Quand l'honneur eſt flétri, la mort n'eſt plus à craindre:
» Anglois, vous me verriez expirer ſans me plaindre,

» Si

» Si l'injuste soupçon par son soufle empesté,
» N'avoit pas de mes jours terni la pureté.
» Ma mort aux envieux va ravir l'espérance
» De poursuivre plus loin l'effet de leur vengeance ;
» Je péris sans regret ; que mon sang répandu
» Puisse au moins me laver d'un crime prétendu !
» Puissent mes ennemis, ainsi que moi, fidelles,
» Mais plus heureux, cueillir des palmes immortelles,
» En defendant leurs jours, mon Pays & mon Roi !
» Puissent tous leurs remords expirer avec moi !
» Toi qui du haut des Cieux vois le fond de l'abîme,
» Qui lis dans tous les cœurs l'innocence & le crime,
» Grand Dieu, juge suprême & maître des humains,
» Je remets aujourdhui ma cause entre tes mains ;
» Fais aux yeux de ce Peuple éclater ta justice.
» Foibles Persécuteurs, ô vous, dont la malice
» Me suppose un forfait qui n'est point dans mon cœur ;
» Et vous, Peuple crédule, aveuglé par l'erreur,
» Qui demandez des jours que je vous abandonne,
» Croyez Byng innocent, je meurs, & vous pardonne.

Il donne à ses Soldats le signal à l'instant.
Le feu brille aussi-tôt, la poudre en petillant,
S'embrase, le coup part, & le Héros expire.
L'innocence le voit, en frémit & soupire.
La haine satisfaite applaudit dans les airs,
Fait sifler ses Serpens, & retourne aux enfers.

Est-ce ainsi, Peuple ingrat, que par d'affreux supplices
De vos fameux Guerriers vous payez les services ?
La perte d'un combat décide de leur mort ;
Fixe-t-on à son gré l'inconstance du sort ?
Un Héros dont Bellone a dompté le courage,

Eſt bien aſſez puni ſans y joindre l'outrage :
Lorſque, pour vous défendre, il s'expoſe à mourir,
Doit-il avoir encor des dangers à courir?
Si, ſauvé des combats, c'eſt ainſi qu'on le traite,
Si l'affreux châtiment ſuccède à la défaite,
Qui pour vous oſera combattre déſormais?
La crainte affoiblit l'ame, & s'oppoſe aux ſuccès.

Hélas ſi chez les morts ma voix ſe fait entendre,
Si les pleurs d'un François peuvent flatter ta cendre,
Ombre illuſtre, reçoi mes ſoupirs & mes vers;
Mon Pays indigné gemit de tes revers.
Ce Peuple que l'on peint inconſtant & volage,
Eſt ſenſible au malheur, & d'une main *ſoulage*
L'ennemi malheureux que l'autre a ſçu dompter;
Il ſçait vaincre un Héros, le plaindre & le chanter.



NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. TRaité de la nouveauté du Monde; dans lequel on démontre par la Nature & par l'Histoire, que le Monde n'est pas éternel: par M. *Erich Pontoppidas*, Evêque de Bergue. *Paris*, chez *Briasson*.

II. Analyse raisonnée de l'*Esprit des Loix*, par Mr. *Pecquet*, in-12. *Paris*, chez *Prault* pére. C'est un Commentaire qui peut être fort utile à ceux qui souhaitent de bien entendre l'ouvrage du célébre Président de *Montesquieu*; on y expose ses principes, &c.

III. Défense de la Chronologie, fondée sur les monumens de l'Histoire Ancienne, contre le Systême Chronologique de Mr. Newton, par Mr. *Freret*. *Paris*, chez *Durand*. Dans cet ouvrage, publié depuis la mort de l'Auteur, Mr. Freret tâche de prouver que le systême de Newton sur la Chronologie est entiérement faux, qu'il confond les époques, &c. Il établit ensuite son propre systême.

IV. Oeuvres d'Alexis Piron, avec figures en taille-douce d'après le dessein de Mr. Cochin, 3. vol. in-12. *Paris*, chez *Du Chesne*. C'est un Recueil de toutes les piéces de Théatre, & de quelques piéces fugitives de Mr. Piron, si connu dans la République des Lettres. Rien de plus agréable que les prefaces qui sont à la tête des piéces de Théatre.

V. Observations de Chirurgie, où l'on en trouve de remarquables sur les effets de l'agaric de chêne dans les amputations, & la composition des bougies, souveraines dans les maladies de l'Urêtre: Traduites de l'Anglois de M. Warner, in-12. *Paris*, chez *Ganeau*.

VI. Le Spectacle des beaux Arts, ou Considérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs régles principales, avec des observations sur la maniére de les envisager, sur les dispositions nécessaires pour les cultiver, & sur les moyens propres pour les éten-dre

-dre & les perfectionner, par Mr. *Lacombe*, Avocat. *Paris*, chez *Hardy*. Ce premier vol. qui sera suivi de plusieurs autres s'il a du succès, contient des réflexions sur les beaux Arts en général, sur la Poësie & la Musique en particulier.

VII. Voyage aux Indes-Orientales. Traduit de l'Anglois. *Paris*, chez *Lambert*. Très-curieux.

VIII. Lettres de Mr. l'Abbé Le Blanc sur les Anglois. *Lyon*, chez *La Roche*. Cette nouvelle Edition a été considérablement augmentée par l'Auteur.

IX. Considérations sur les Ouvrages d'esprit. *Paris*, chez *Duchesne*. L'Auteur examine d'abord ce qui fait le mérite des Ouvrages d'esprit; ensuite, les dispositions nécessaires pour y réussir.

X. Traité Historique & Critique de la Nature de Dieu, par Mr. l'Abbé *Pichon*, in-12. *Paris*, chez *Garnier*. Il s'agit d'abord dans cet Ouvrage de *l'origine* & des progrès des erreurs qui ont *été débitées touchant* la nature de Dieu; l'Auteur passe ensuite à la considération de l'Essence de la Divinité, de son unité, de sa toute-puissance &c. Il y a des réflexions très-intéressantes sur l'origine du mal physique & moral.

XI. Dissertation sur l'origine & les progrès de l'art de graver en bois, pour éclaircir quelques traits de l'Histoire de l'Imprimerie &c., par Mr. *Fournier* le jeune. *Paris*, chez *Barbou*. Trois parties. 1re. L'Art de la gravure en bois a été en usage dans tous les tems. 2e. Progrès de l'Imprimerie en Allemagne. 3e. Epoque de sa perfection & de sa décadence. L'Auteur démontre que *Guttemberg* n'est pas l'inventeur de l'Imprimerie.

XII. Méthode facile & abrégée pour aprendre la Géographie, par Mr. l'Abbé *Caussin*, 1. vol. in-12. *Très-bon.*

XIII. Histoire de Diodore de Sicile, servant à l'Histoire de l'origine des Peuples & des anciens Empires; traduite en François avec des notes Géographiques, Chronologiques &c., par Mr. l'Abbé *Terrasson*, 7. *vol.* in-12. *Paris*, chez *de Bure* l'aîné. C'est une nouvelle édition d'un Ouvrage connu depuis longtems.

XIV. Théatre Italien, par Mr. de *Cedors*. *Paris*, chez *Jombert*. Ce Recueil est proposé par souscription; il sera composé de 15. vol. in-12.; il en paroitra un chaque mois, à commencer par celui de Juillet 1758. Les souscriptions coutent 30. liv. de France.

XV.

XV. Essais Historiques de Mr. *de Saint-Foix*, 4me. part. *Paris*, chez *Du Chesne*. Le mérite de cet Ouvrage est connu depuis long-tems; ce nouveau volume ne servira qu'à le confirmer.

XVI. Histoire de la Louisiane, contenant la découverte de ce vaste pays, sa description Géographique, &c., par Mr. *le Page Dupratz*, 3. vol. in-12. *Paris*, chez *Lambert*. Cet Ouvrage est écrit par un homme qui a été sur les lieux & qui paroit très-exact dans ses narrations.

XVII. Histoire de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Régne de Louis XIV. par Mr. l'Abbé *Velly*, les vol. 5. & 6. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Ces deux nouveaux volumes soutiennent la réputation que l'Auteur s'est faite par les 4. premiers.

ANGLETERRE.

I. THe *History of the Province of New York* &c. Histoire de la Province de la Nouvelle York, depuis sa premiére découverte jusqu'en 1732. par *Guillaume Smith*, in-4. chez *Wilcox*. C'est une Histoire très-fidelle de tout ce qui concerne cette Province, une description géographique du pays, des détails sur les habitans, les mœurs &c.

II. *Miscellaneous Tracts* &c. Mêlanges de plusieurs Traités intéressans sur la Mécanique, la Physique, &c. par *T. Simpson*. *Londres*, chez *Nourse*.

III. *The Military Hystory of Europe*, &c. Histoire Militaire de l'Europe, depuis le commencement de la guerre en 1739. contre l'Espagne, jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle, par Mr. *Biggs*. *Londres*, chez *Baldwin*.

IV. Prælectiones Medicæ duodecim in Theatro Collegii Medicorum Londinensium habitæ à Thomâ *Lawrence*. *Londres*, chez *Wiston*.

V. *An Enquiry when the Resurrection &c.* Recherche sur le tems où la Résurrection de la Chair a été reçuë comme Article de foi parmi les Fidéles, par feu *Arthur Ashley Sykes*. *Londres*, chez *Millar*.

VI. *The Evangelical History* &c. Histoire Evangelique de Jesus-Christ, enrichie de Notes pratiques, historiques & critiques, &c. On y a joint l'Histoire de la Propagation du Christianisme, 2. vol. in-8. *Londres*, chez

chez *Newbery*. On attribuë cet Ouvrage à une Societé de Gens de Lettres. Peut-être perdra-t-il de son prix, paroissant après l'excellente Harmonie de Mr. Machnight.

VII. *Agis, a Tragedy*. *Agis*, Tragédie par Mr. *Hume*. *Londres*, chez *Dodsley*.

VIII. *A Treatise on Madness*. Traité sur la Rage, par Mr. *Battie*, Docteur en Médecine. *Londres*, chez *Wiston*. Cet Ouvrage est très-estimé en Angleterre.

IX. *A Dissertation on the Religions* &c. Dissertation sur les Connoissances Religieuses des Anciens Juifs, & des Patriarches. *Londres*, chez *Payne*. L'Auteur veut prouver dans sa Dissertation, que la Doctrine de la Vie à venir étoit un dogme reçu parmi la Nation Juive.

X. *The Theory of Comets illustrated*. La Théorie des Cométes illustrée, par Mr. *Martin*. in-4. *Londres*, chez *Millar*.

XI. *Modern Europe, or a* &c. L'Europe Moderne, ou Histoire abrégée des Royaumes & Etats de l'Europe. *Londres*, chez *Dilly*.

XII. *The Works of Horace in English verse*. Horace, traduit en vers Anglois, par différens Auteurs, 5. vol. *Londres*, chez *Dodsley*. Cette Traduction est fort estimée.

ITALIE.

I. *Rime del Conte Durante Duranti*. Poëfies du Comte *Durante Duranti*, in-4. A *Brescia*. Ce sont des Sonnets, des Satyres, des piéces de morale &c.

II. *Caroli Allioni Medici, rariorum Pedemontii stirpium specimen primum*, &c. Premier Essai sur les plantes les plus curieuses du Piémont, par *Charles Allioni*, Médecin à Turin. A *Turin*. On trouve dans cet Ouvrage la description de 30. plantes curieuses & peu connues qui se trouvent sur les Alpes. L'Auteur promet une suite.

III. *Satire del Cavalier Dotti* &c. Satyres du Chevalier *Dotti*, 2. vol. in-12. A *Florence*. Ces Satyres sont fort estimées; il y a du feu, du stile, des portraits très-bien tracés, &c.

HOL-

HOLLANDE.

I. MEmoires de Mr. l'Abbé Arnauld, contenant quelques Anecdotes de la Cour de France, depuis 1635. jusqu'à 1675. 3. vol. in-12. *Amsterdam*, chez *Neaulme*. Ces Mémoires sont remplis de petits faits & d'anecdotes concernant particuliérement l'Histoire de la *Fronde*.

II. Entretiens aux Champs Elysées entre Charles I. & l'Amiral Byng. *Amsterdam*, chez *Neaulme*. La premiére partie de ce Dialogue roule sur les causes de la mort de Charles I.; la seconde sur celles de la mort de l'Amiral Byng. L'Auteur attribue plus la mort de Charles I. à la Nation Angloise qu'à Cromwel, & celle de Byng à la vanité de cette même Nation.

III. Deux piéces de Théatre en prose. *Amsterdam*, chez *Arskée* & *Merkus*. Ces deux Piéces, le *Réveil d'Epiménide*, & *François II.* sont de Mr. le Président Hénault.

GENEVE.

DIscours sur l'Oeconomie Politique, par *J. J. Rousseau*, Citoyen de Geneve. Chez *Du Villard* fils. Ce Discours, qui avoit paru dans l'Encyclopedie, méritoit de pouvoir être entre les mains de tout le monde; nous ne connoissons rien de plus solide ni de plus éloquent.

AVERTISSEMENT.

Dans l'Avertissement inséré à la fin du Volume précédent, lisez *de Vatton*, non pas *de Vattel*. La ressemblance de nom a donné lieu à cette faute grossiére.

Fin du quatorziéme Tome.